This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

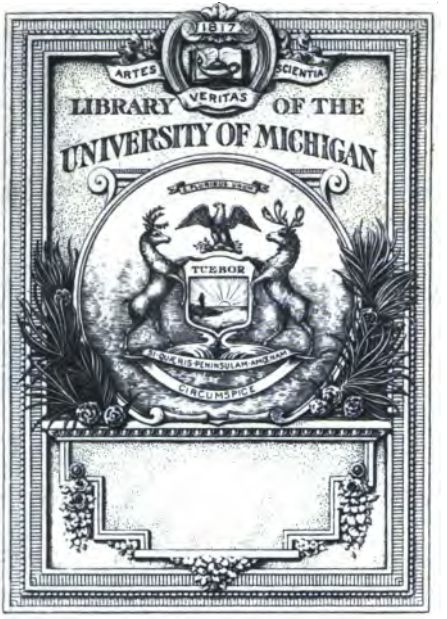
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

V. Bonjour T IV. P. 221.

Publié par D. Aguin de Chateaubyen



840.8
A657

LE

PORTE-FEUILLE

TROUVÉ,

DE M. DE V***

TOME PREMIER.

a Mr. Louis Aloe de Dommartin
Aquin de Château-Lyon, Pierre Louis,

LE

PORTE-FEUILLE TROUVÉ,

OU

TABLETTES D'UN CURIEUX.

TOME PREMIER.

A GENEVE,
Chez les LIBRAIRES associés.

M. DCC. LVII.

AVERTISSEMENT DES LIBRAIRES.

hibn
Blanchateau
8-16-28
17467

IL importe peu de ſçavoir comment cette Collection nous eſt parvenue. Nous la publions par rapport aux Piéces curieuſes qu'elle renferme : preſque toutes ces Piéces ſortent de la plume d'hommes trop connus pour avoir beſoin de nos éloges.

Nous ne diſſimulerons pas qu'il y a dans ce Recueil quelques petits Morceaux échappés à de grands génies, Morceaux uniquement faits pour des Soeiétés & qui ne devoient pas en ſortir ; mais dans ce ſiécle, & ce n'eſt pas un déſavantage pour nos Preſſes, on eſt curieux, on eſt avide des moindres bagatelles, ſur-tout lorſqu'elles ſont de main de Maître. Nous en donnerons un exemple frappant. Que le

plus grand Poëte de nos jours faſſe courir dans le monde quatre vers de ſa façon, chacun s'empreſſe, chacun veut les avoir, c'eſt à qui les lira le premier; l'un les copie, l'autre les retient, & bientôt un Libraire, s'il ſçait tant ſoit peu ſon métier, les joignant à d'autres Papiers qu'il a recueillis dans le tems, en fait un ou deux Volumes.

Cet empreſſement ne peut être condamné par perſonne, des feuilles éparſes çà & là s'égarent aſſez ſouvent: d'ailleurs, nous avons vû des gens ſérieuſement fâchés de la perte d'un joli Madrigal; ils le demandoient à tout le monde, ils le cherchoient dans tous les cercles, dans toutes nos Boutiques: la plûpart du tems, c'étoit de la peine perdue; quiconque employe une partie de ſes loiſirs & toute ſa patience à réunir ces Piéces fugitives, croit donc rendre un véritable ſervice à ceux qui aiment la Litterature.

Ce n'eſt peut-être pas en rendre un moins important aux Curieux de la Répu-

blique des Lettres, lorſqu'on leur offre, ſous un même point de vûe, des Piéces qu'on ne peut connoître qu'en parcourant un nombre infini de Livres. Les acheter, c'eſt beaucoup de dépenſe, les feuilleter, c'eſt beaucoup d'ennui. Nous leur épargnons ces deux inconvéniens. Les Amateurs trouveront encore dans cette Collection pluſieurs variantes de piéces célébres; ce qui ne peut, ſelon nous, que leur procurer du plaiſir.

On nous objectera qu'un Auteur illuſtre a eu ſes raiſons pour faire tels changemens, tels retranchemens, & qu'on le déſoblige en mettant une ſeconde fois en lumiere ce qu'il avoit condamné à l'oubli. Nous répondrons (ſans prétendre l'emporter ſur ceux qui penſent le contraire) qu'il ſeroit à ſouhaiter que l'on conſervât précieuſement ces ébauches, ces premiers traits, cette premiere façon d'un grand Ecrivain, qu'on les comparât avec ſes corrections, qu'on étudiât, qu'on approfondît ce qui l'a engagé à les faire. Quel profit pour les Eleves! ſans compter le

ſpectacle unique du développement, des progrès & de la perfection de l'eſprit humain : ce n'eſt qu'en ſuivant de près la marche de quelques génies privilégiés qu'on peut avoir cette ſatisfaction.

Il nous reſte à dire que ces deux Parties ne contiennent pas toutes les matieres que nous poſſedons. Ce qui nous reſte & les recherches que nous faiſons tous les jours nous fourniront de quoi donner un troiſiéme, & peut-être un quatriéme volume.

LE PORTE-FEUILLE TROUVÉ:

PIÉCES FUGITIVES,

EN VERS, ET EN PROSE.

VERS,

Sur ce que l'Auteur occupoit à Sceaux la Chambre de M. de S. Aulaire, que Madame la Ducheſſe du Maine appelloit ſon Berger.

J'AI la Chambre de Saint Aulaire,
Sans en avoir les agrémens;
Peut-être à quatre-vingt dix ans
J'aurai le cœur de ſa Bergere:
Il faut tout attendre du tems,
Et ſur-tout du deſir de plaire.

* CHANSON.

Air : *Joconde.*

POlichinelle de grand cœur,
Prince, vous remercie :
En me faiſant beaucoup d'honneur,
Vous faites mon envie ;
Vous poſſédez tous les talens,
Je n'ai qu'un caractère :
J'amuſe pour quelques momens,
Vous ſavez toûjours plaire.

On ſait que vous faites mouvoir
De plus belles machines,
Vous fites ſentir leur pouvoir
A Bruxelle, à Malines ;
Les Anglois ſe virent traiter
En vrais Polichinelles,
Et vous avez de quoi dompter
Les Remparts & les Belles.

* On fit venir les Marionnettes à Sceaux, dans une Fête. L'Auteur fit prononcer à Polichinelle ces deux couplets en l'honneur d'un Prince qui étoit présent.

*Sur une Maladie de Madame de P***.*

LAchéſis tournoit ſon fuſeau,
Filant avec plaiſir les beaux jours d'Iſabelle :
J'apperçus Atropos qui, d'une main cruelle,
Vouloit couper le fil, & la mettre au tombeau ;
J'en avertis l'Amour, mais il veilloit pour elle,
Et du mouvement de ſon aile
Il étourdit la Parque, & briſa ſon ciſeau.

A Monſieur Linant.

COnnoiſſez mieux l'oiſiveté ;
Elle eſt ou folie ou ſageſſe,
Elle eſt vertu dans la richeſſe,
Et vice dans la pauvreté.
On peut jouir en paix dans l'hyver de la vie,
De ces fruits qu'au printems ſema notre induſtrie :
Courtiſans de la gloire, Ecrivains ou Guerriers,
Le ſommeil eſt permis, mais c'eſt ſur des lauriers.

IMPROMPTU,

Sur la Maiſon de M. Gendron, occupée autrefois par Deſpreaux.

C'Eſt ici le vrai Parnaſſe
Des vrais Enfans d'Apollon;
Sous le nom de Boileau ces lieux virent Horace;
Eſculape y paroît ſous celui de Gendron.

*A Madame du C***, en lui dédiant la Philoſophie de Newton.*

BElle Emilie, acceptez de ma main
Ce dernier fruit de ma littérature;
Ce jeune enfant, conçu dans votre ſein,
De nos amours eſt la vive peinture.
Je vous dois tout, aimable créature,
Mieux que Newton vous faites ma ſplendeur;
Vous dont l'eſprit, la beauté, la droiture,
La modeſtie & la chaſte pudeur,
M'ont au défaut de ſens & de lecture,
Communiqué leur attractive odeur,
Et qui m'ayant dévoilé la Nature,
M'en avez fait ſonder la profondeur.

La Grenadiere de Philiſbourg.

CHANSON.

MAlgré la Bataille
Qu'on donne demain,
Ça, faiſons ripaille,
Charmante Catin,
Attendant la gloire;
Prenons du plaiſir
Sans lire au grimoire
Du ſombre avenir.

Narguant tes Compagnes;
Mépriſant leurs jeux,
J'ai fait deux Campagnes,
Rôti de tes feux:
Digne de la pomme
Tu reçus ma foi,
Et jamais Rogome
Ne s'eſt bû ſans toi.

Si la Hallebarde
Je puis mériter,
Près du Corps de garde
Je te fais planter
La boucle à l'oreille,
Le chignon cardé,

La coëffe à dentelle,
Le ſoulier brodé.

Tiens, voilà ma pipe,
Garde mon briquet,
Et ſi la Tulipe
Fait le noir trajet,
Que tu ſois la ſeule,
Dans le Régiment,
Qui ait le brule-gueule
De ſon cher amant.

Renfonce tes larmes,
Calme ton chagrin;
Au nom de tes charmes
Avale ce vin.
Déja de nos bandes
J'entends les tambours:
Gloire, tu commandes,
Adieu mes amours.

MADRIGAL.

ON diſoit que l'Hymen a l'intérêt pour frere,
Qu'il eſt traitre, ſans choix, aveugle, mercenaire;
Ce n'eſt point-là l'Hymen, on le connoît bien mal.
Ce Dieu des cœurs heureux eſt chez vous, d'***.

La vertu le conduit, la tendreſſe l'anime ;
Le bonheur ſur ſes pas eſt fixé ſans retour :
Le véritable Hymen eſt le fils de l'eſtime,
Et le frere du tendre amour.

VERS

Sur un Dindon à l'ail.

UN Dindon tout à l'ail, un Seigneur tout à l'ambre,
A ſouper vous ſont deſtinés :
On doit, quand R*** paroît dans une chambre,
Bien défendre ſon cœur, & bien boucher ſon nez.

M. le * *Fevre*, à M. de V***.

JE n'étois plus, & ma foi dans ſa Barque
Nocher d'enfer me juchoit tout de bon :
Quand, ne ſais comme, avint que gente Parque
A de mes jours renoué le cordon.
Divin Harpeur, eſt-ce par la Donzelle,
Ou bien par toi que ſuis ravigoté ?
Le veux ſavoir ; préſent d'une chandelle
Deſtine à qui plus mieux l'a mérité.

* Jeune homme de la plus grande eſpérance, mort à la fleur de ſon âge.

Dame ATROPOS, aux humains si farouche
Onc ne trahit ce qu'elle a projetté :
Ains on m'a dit qu'un seul mot de ta bouche
Peut donner mort, ou l'immortalité.

---

*Réponse de M. de V***.*

N'Attens de moi ton immortalité ;
Tu l'obtiendras un jour de ton génie.
N'attens de moi ta premiere santé ;
Ton Protecteur, le Dieu de l'harmonie,
Te la rendra par son art enchanté.
De tes beaux jours la fleur n'est point flétrie.
Mais je voudrois de tes destins pervers
En corrigeant l'influence ennemie,
Contribuer au bonheur d'une vie
Que tu rendras célébre par tes vers.

LETTRE,

*Au Traducteur * d'un Poëme Latin sur le Printems.*

JE vous suis très-obligé, mon cher ***, des vers Latins & François que vous avez bien voulu m'envoyer. Je ne sais

* Le Poëme latin est de M. *Favieres*, Conseiller au Parlement.

point qui eſt l'Auteur des Latins, mais je le félicite tel qu'il ſoit, ſur le goût qu'il a, ſur ſon harmonie & ſur le choix de la bonne Latinité, & ſur-tout de l'eſpéce convenable à ſon ſujet.

Rien n'eſt ſi commun que des vers Latins, dans leſquels on mêle le ſtyle de *Virgile* avec celui de *Terence*, ou des Epîtres d'*Horace*. Ici il paroît que l'Auteur s'eſt toûjours ſervi de ces expreſſions tendres & harmonieuſes qu'on trouve dans les Eglogues de *Virgile*, dans *Tibulle*, dans *Properce*, & même dans quelques endroits de *Pétronne* qui reſpirent la molleſſe & la volupté. Je ſuis enchanté de ces vers.

Ridet ager, lascivit humus, nova nascitur arbos,
Basia lasciva jungunt repetita Columbæ.

Et en parlant de l'amour :

Vulnere qui certo lædere pectus amat.

Je n'oublierai pas cet endroit où l'on parle des plaiſirs qui fuient la jeuneſſe.

Hic fugit humanæ tempestas aurea vitæ,
Arguti fugiunt, agmina blanda, joci.

Je citerois trop de vers, ſi je marquois tous ceux dont j'ai goûté la force & l'énergie.

Mais quoique l'Ouvrage ſoit rempli de feu & de nobleſſe, je conſeillerois plutôt à un homme qui auroit du goût & du talent pour la Littérature, de les employer à faire des vers François. C'eſt à ceux qui peuvent cultiver les Belles-Lettres avec avantage à faire à notre Langue l'honneur qu'elle mérite. Plus on a fait proviſion des richeſſes de l'Antiquité, & plus on eſt dans l'obligation de les tranſporter en ſon pays. Ce n'eſt pas à ceux qui mépriſent *Virgile*, mais à ceux qui le poſſedent d'écrire en François.

Venons maintenant, mon cher ***, à votre traduction du Printems, ou plutôt à votre imitation libre de cet Ouvrage. Vos expreſſions ſont vives & brillantes, vos images bien frappées, & ſur-tout je vois que vous êtes fidéle à l'harmonie ſans laquelle il n'y a jamais de Poëſie. Il faudroit vous rappeller ici trop de vers, ſi je voulois marquer tous ceux dont j'ai été frappé. Adieu, je vais dans un pays où le Printems ne reſſemble guéres à la deſcription que vous en faites l'un & l'autre. Je pars pour l'Angleterre dans quatre ou cinq jours, & je ſuis bien loin aſſurément de faire des Tragédies.

Frange, miſer, calamos, vigilataque prælia dele.

J'ai renoncé pour jamais aux vers,

Nunc versus & cætera ludicra pono.

Mais il s'en faut bien que je sois devenu Philosophe comme celui dont je vous cite les vers. Adieu, je vous aime en vers & en prose de tout mon cœur, & vous serai attaché toute ma vie.

Ce 4. Mars 1731.

EPÎTRE

*A Messieurs le Comte, le Chevalier, & l'Abbé de S**.*

TRio charmant, que je remarque
Entre ceux qui font mon appui ;
Trio, par qui * *Laure* aujourd'hui
Revient de la fatale Barque :
Vous qui pensez mieux que *Pétrarque*,
Et rimez aussi-bien que lui,
Je ne peux quitter mon étui,
Pour le souper où l'on m'embarque :
Car, la Cousine de la Parque,

* La belle *Laure* s'appelloit de S**, & étoit de cette Maison.

La Fievre au minois catéreux,
A l'air hagard, au cerveau creux,
A la marche vive, inégale,
De mes jours compagne infernale
M'oblige, pauvre vaporeux,
D'avaler les juleps affreux,
Dont Monſieur *Géoffroi* me régale,
Tandis que, d'un goſier heureux,
Vous buvez la liqueur vitale
D'un vin brillant & ſavoureux.

LETTRE,

A Monſieur l'Abbé du Bos, *de l'Académie Françoiſe.*

IL y a déja long-tems, Monſieur, que je vous ſuis attaché par la plus forte eſtime; je vais l'être par la reconnoiſſance. Je ne vous répéterai point ici que vos Livres doivent être le Bréviaire des gens de Lettres, que vous êtes l'Ecrivain le plus utile & le plus judicieux que je connoiſſe: je ſuis ſi charmé de voir que vous êtes le plus obligeant, que je ſuis tout occupé de cette derniere idée.

Il y a long-tems que j'ai raſſemblé quelques matériaux pour faire l'Hiſtoire du ſiécle de LOUIS XIV. Ce n'eſt point

ſimplement la vie de ce Prince que j'écris, ce ne ſont point les Annales de ſon Regne: c'eſt plutôt l'Hiſtoire de l'Eſprit humain puiſée dans le ſiécle le plus glorieux à l'Eſprit humain.

Cet Ouvrage eſt diviſé en Chapitres; il y en a vingt deſtinés à l'Hiſtoire générale: ce ſont vingt tableaux des grands évenemens du tems. Les principaux Perſonnages ſont ſur le devant de la toile, la foule eſt dans l'enfoncement. Malheur aux détails, la poſtérité les néglige tous; c'eſt une vermine qui tue les grands Ouvrages. Ce qui caracteriſe le ſiécle, ce qui a cauſé des révolutions, ce qui ſera important dans cent années, c'eſt-là tout ce que je veux écrire aujourd'hui.

Il y a un Chapitre pour la vie privée de LOUIS XIV.

Deux pour les grands changemens faits dans la Police du Royaume, dans le Commerce, dans les Finances.

Deux pour le Gouvernement Eccléſiaſtique, dans lequel la révolution de l'Edit de Nantes, & l'affaire de la Régale ſont compriſes.

Cinq ou ſix pour l'Hiſtoire des Arts, à commencer par *Deſcartes* & à finir par *Rameau*.

Je n'ai d'autres Mémoires pour l'Hiſtoire générale, qu'environ deux cens volumes de Mémoires imprimés que tout le monde connoît. Il ne s'agit que de former un corps bien proportionné de tous ces membres épars, & de peindre avec des couleurs vraies, mais d'un trait, & que *Larrey*, *Linieres*, *Lamberti*, *Rouſſet*, falſifient & délayent dans des volumes.

J'ai pour la vie privée de LOUIS XIV. les Mémoires de Monſieur *Dangeau* en 40. volumes, dont j'ai extrait 40 pages. J'ai ce que j'ai entendu dire à de vieux Courtiſans, valets, grands Seigneurs & autres. Je rapporte les faits dans leſquels ils s'accordent, j'abandonne le reſte aux converſations des faiſeurs d'Anecdotes.

J'ai un Extrait de la fameuſe Lettre du Roi au ſujet de M. de *Barbeſieux*, dont il marque tous les défauts, auquel il pardonne en faveur des ſervices du pere : ce qui caractériſe LOUIS XIV. bien mieux que les flatteries de *Péliſſon*.

Je ſuis aſſez inſtruit de l'homme au maſque de fer, mort à la Baſtille. J'ai parlé à des gens qui l'ont ſervi.

Il y a une eſpéce de Mémorial écrit de la main de LOUIS XIV. qui doit être dans

le Cabinet de Louis XV. M. *H*** l
connoît ſans doute : mais je n'oſe en d
mander communication.

Sur les affaires de l'Egliſe, j'ai tout l
ſatras des injures, & je tâcherai d'extrai
une once de miel de l'abſinthe des *Jurieu*
des *Queſnels*, des *Doucins*.

Pour le dedans du Royaume, j'examin
les Mémoires des Intendans, & les bo
Livres qu'on a ſur cette matiere.

M. l'Abbé de *Saint Pierre* a fait un Jou
nal politique de Louis XIV. que je vo
drois bien qu'il me confiât. Je ne ſais s'
fera cet acte de *bienfaiſance pour gagner*
Paradis.

A l'égard des Arts & des Sciences, i
n'eſt queſtion je crois que de tracer l
marche de l'Eſprit humain, en Philoſo
phie, en Eloquence, en Poëſie, en Cri
tique : de marquer les progrès de la Pein
ture, de la Sculpture, de la Muſique, d
l'Orfévrerie, des Manufactures de Tapiſſe
ries, & de glaces, de draps, d'étoffe
d'or, & de l'Horlogerie.

Je ne veux que peindre, chemin faiſan
les génies qui ont excellé dans ces parties
Dieu me préſerve d'employer 300. page

à l'Hiſtoire de *Gaſſendi*. La vie eſt trop courte, le tems trop précieux pour dire des choſes inutiles. En un mot, M. vous voyez mon plan mieux que je ne pourrois vous le deſſiner : je ne me preſſe point d'élever mon * Bâtiment : *pendent opera interrupta, minæque murorum ingentes.* Si vous daigniez me conduire, je pourrois dire alors, *æquataque machina cœlo.* Voyez ce que vous pouvez faire pour moi, pour la vérité, pour un ſiécle qui vous compte parmi ſes ornemens.

A qui daignerez-vous communiquer vos lumieres, ſi ce n'eſt à un homme qui aime ſa patrie & la vérité, & qui ne cherche à écrire l'Hiſtoire ni en flatteur, ni en Panégyriſte, ni en Gazetier, mais en Philoſophe ?

Celui qui a ſi bien débrouillé le cahos de l'origine des François, m'aidera ſans doute à répandre la lumiere ſur les plus beaux jours de la France. Songez, M. que vous rendez ſervice à votre diſciple & à votre admirateur.

A Cirey, ce 30. Octobre 1738.

---

* Ce Bâtiment eſt élevé, & tout le monde convient que c'eſt un des meilleurs Ouvrages de M. de V***.

EPÎTRE,

A Monſieur ALGAROTI.

LOrſque ce grand Courier de la Philoſophie ;
Condamine l'obſervateur,
De l'Afrique au Pérou conduit par URANIE,
Par la gloire & par la manie,
S'en va griller ſous l'Equateur,
Maupertuis & *Clairaut*, dans leur docte fureur ;
Vont geler au Pôle du monde.
Je les vois d'un degré méſurer la longueur,
Pour ôter au peuple rimeur
Ce beau nom de *Machine ronde*,
Que nos flaſques Auteurs en chevillant leurs vers,
Donnoient à l'aventure à ce plat Univers.
Les Aſtres étonnés dans leur oblique courſe,
Le grand, le petit Chien, & le Cheval, & l'Ourſe ;
Se diſent l'un à l'autre en langage des Cieux :
Certes ces gens ſont foux, ou ces gens ſont des dieux.

Et vous, *Algaroti*, vous Cigne de Padoue,
Eleve harmonieux du Cigne de Mantoue,
Vous allez donc auſſi ſous le ciel des frimats,
Porter en grelottant, la Lyre & le Compas,
Et ſur des monts glacés traçant des paralelles,
Faire entendre aux Lapons vos chanſons immortelles.

Allez donc, & du Pôle observé, mesuré,
Revenez aux François rapporter des nouvelles.
Cependant je vous attendrai,
Tranquille admirateur de votre Astronomie,
Sous mon méridien dans les champs de Cirey,
N'observant désormais que l'Astre d'Emilie :
Echauffé par le feu de son puissant génie,
Et par sa lumiere éclairé,
Sur la Lyre je chanterai
Son ame universelle autant qu'elle est unique ;
Et j'atteste les cieux mesurés par vos mains
Que j'abandonnerois pour ses charmes divins
L'Equateur & le Pôle Arctique.

PORTRAIT

De Monsieur de la Faye.

IL a réuni le mérite
Et d'*Horace* & de *Pollion*,
Tantôt protégeant APOLLON,
Et tantôt chantant à sa suite.
Il reçut deux présens des Dieux,
Les plus charmans qu'ils puissent faire ;
L'un étoit le talent de plaire ;
L'autre, le secret d'être heureux.

MADRIGAL

*A Madame la Princeſſe **.*

SOuvent un air de vérité
Se mêle au plus groſſier menſonge ;
Cette nuit dans l'erreur d'un ſonge,
Au rang des Rois j'étois monté.
Je vous aimois, Princeſſe, & j'oſois vous le dire ;
A mon réveil, les Dieux ne m'ont pas tout ôté :
Je n'ai perdu que mon empire.

*Monſieur Cl** à Monſieur de V***.*

LAiſſe à *Clairaut* tracer la ligne
Du rayon qui frappe tes yeux :
Armé d'un verre audacieux,
Qu'il aille au cercle radieux
Chercher quelque treiziéme Signe ;
Qu'il donne ſon nom glorieux
A la premiere tache inſigne
Qu'il découvrira dans les cieux.

Toi, d'un plus aimable délire,
Ecoute les tendres leçons ;
D'une autre muſe qui t'inſpire
Ne dédaigne point les chanſons ;

Quitte ce compas, prens ta lyre.
Je donnerois tout *Pemberton*,
Et tous les calculs de *Newton*,
Pour un ſentiment de ZAÏRE.

---

*Réponſe de Monſieur de V***.*

UN certain Chantre abandonnoit ſa lyre ;
Nouveau *Képler* un Téleſcope en main,
Lorgnant le ciel, il prétendoit y lire
Et décider ſur le vuide & le plein.
Un Roſſignol du fond d'un bois voiſin
Interrompit ſon morne & froid délire ;
Ses doux accens l'éveillerent ſoudain :
(A la nature il faut qu'on ſe ſoumette ;)
Et l'Aſtronome entonnant un refrein,
Reprit la lyre, & briſa ſa lunette.

LETTRE,

A Monſieur * Broſſette.

JE ſuis bien flatté de plaire à un homme comme vous, Monſieur : mais je le ſuis encore davantage de la bonté que vous avez de vouloir bien faire des cor-

---

* Auteur d'un très-bon Commentaire des Ouvrages de *Deſpréaux*.

rections ſi judicieuſes dans l'Hiſtoire de CHARLES XII.

Je ne ſais rien de ſi honorable pour les Ouvrages de M. *Deſpréaux* que d'avoir été commentés par vous & lûs par CHARLES XII. Vous avez raiſon de dire que le ſel de ſes Satyres ne pouvoit guères être ſenti par un Héros Vandale, qui étoit beaucoup plus occupé de l'humiliation du Czar & du Roi de Pologne que de celle de *Chapelain* & de *Cotin*. Pour moi, quand j'ai dit que les Satyres de *Boileau* n'étoient pas ſes meilleures piéces, je n'ai pas prétendu pour cela qu'elles fuſſent mauvaiſes; c'eſt la premiere maniere de ce grand Peintre, fort inférieure à la vérité à la ſeconde, mais très-ſupérieure à celle de tous les Ecrivains de ſon tems, ſi vous en exceptez M. *Racine*. Je regarde ces deux grands Hommes comme les ſeuls qui ayent eu un pinceau correct, qui ayent toûjours employé des couleurs vives & copié fidélement la Nature. Ce qui m'a toûjours charmé dans leur ſtyle, c'eſt qu'ils ont dit ce qu'ils vouloient dire, & que jamais leurs penſées n'ont rien coûté à l'harmonie ni à la pureté du langage. Feu M. *de la Motte* qui écrivoit bien en proſe, ne parloit plus François, quand il

faiſoit des vers. Les Tragédies de tous nos Auteurs depuis M. *Racine* ſont écrites dans un ſtyle froid & barbare ; auſſi *la Motte* & ſes Conſors faiſoient tout ce qu'ils pouvoient pour rabaiſſer M. *Deſpréaux*, auquel ils ne pouvoient s'égaler. Il y a encore, à ce que j'entends dire, quelques-uns de ces beaux Eſprits ſubalternes, qui paſſent leur vie dans des Caffés, leſquels font à la mémoire de M. *Deſpréaux* le même honneur que les *Chapelains* faiſoient à ſes Ecrits de ſon vivant ; ils en diſent du mal, parce qu'ils ſentent que ſi M. *Deſpréaux* les eût connus, il les auroit mépriſés autant qu'ils méritent de l'être. Je ſerois très-fâché que ces Meſſieurs cruſſent que je penſe comme eux, parce que je fais une grande différence entre ſes premieres Satyres & ſes autres Ouvrages. Je ſuis ſurtout de votre avis ſur la neuviéme Satyre, qui eſt un chef-d'œuvre, & dont l'Epître aux Muſes, de *Rouſſeau*, n'eſt qu'une mutation un peu forcée. Je vous ſerai très-obligé de me faire tenir la nouvelle édition des Ouvrages de ce grand Homme qui méritoit un Commentateur comme vous. Si vous voulez auſſi, Monſieur, me faire le plaiſir de m'envoyer l'*Hiſtoire de Charles XII.* de l'édition de Lyon, je ſerai fort aiſe d'en avoir un exemplaire. Je ſuis, &c.

14. *Avril* 1732.

LETTRE *au même.*

JE regarde, Monſieur, comme un de mes devoirs de vous envoyer les éditions de la Henriade, qui parviennent à ma connoiſſance : en voici une, qui, bien que très-fautive, ne laiſſe pas d'avoir quelque ſingularité, à cauſe de pluſieurs variantes qui s'y trouvent, & dans laquelle on a de plus imprimé mon Eſſai ſur l'Epopée, tel que je l'ai compoſé en François, & non pas tel que M. l'Abbé *Deſfontaines* l'avoit traduit d'après mon Eſſai Anglois. Vous trouvez peut-être aſſez plaiſant que je ſois un Auteur traduit par mes compatriotes, & que je me ſois retraduit moi-même. Mais ſi vous aviez été deux ans comme moi en Angleterre, je ſuis ſûr que vous auriez été ſi touché de l'énergie de cette langue, que vous auriez compoſé quelque choſe en Anglois.

Cette Henriade a été traduite en vers à Londres, & en Allemagne. Cet honneur qu'on me fait dans les Pays étrangers, m'enhardit un peu auprès de vous. Je ſais que vous êtes en commerce avec *Rouſſeau* mon ennemi ; mais vous reſſemblez à *Pomponius-Atticus*, qui étoit courtiſé à la fois par *Céſar* & par *Pompée*. Je ſuis perſuadé que les invectives de cet homme, en

qui je reſpecte l'amitié dont vous l'honorez, ne feront que vous affermir dans les bontés que vous avez toûjours eues pour moi. Vous êtes l'ami de tous les gens de Lettres, & vous n'êtes jaloux d'aucun. Plût à Dieu que le Sieur *Rouſſeau* eût un caractère comme le vôtre.

Permettez-moi, Monſieur, que je mette dans votre paquet un autre paquet pour Monſieur le Marquis de *Caumont* : c'eſt un homme qui, comme vous, aime les Lettres, & que le bon goût a fait ſans doute votre ami.

Quel tems, Monſieur, pour vous envoyer des vers!

Hinc movet Euphrates, illinc Germania Bellum.
. . . . . *Sævit toto Mars impius orbe.*
. . . . . *Et carmina tantùm*
Noſtra valent, Lycida, tela inter martia, quantùm
Chaonias dicunt, Aquilâ veniente, columbas.

On a pris le Fort de Kell, on ſe bat en Pologne, on va ſe battre en Italie.

I nunc, & verſus tecum meditare canoros.

Voilà bien du Latin que je vous cite; mais c'eſt avec des Dévots comme vous, que j'aime à réciter mon Bréviaire.

22. *Novembre* 1733. LETTRE

LETTRE, *au même.*

IL n'y a perſonne, Monſieur, à qui je faſſe plus volontiers hommage de mes Ouvrages, qu'à vous. J'ai fait mettre à la diligence de Lyon un petit paquet couvert de toile cirée contenant deux exemplaires de l'*Hiſtoire de Charles XII.* Il y en a un que je vous ſupplie de rendre à M. de *Sozzi*, qui me fait l'honneur de m'écrire quelquefois, & à qui mes infirmités ne me permettent pas de répondre auſſi ſouvent que je le déſire. Si vos occupations vous laiſſoient le tems de m'écrire votre ſentiment ſur cet Ouvrage, je vous ſerois très-obligé. Vous y verrez une infinité de fautes d'impreſſion, qu'un Lecteur judicieux rectifie aiſément. Je voudrois qu'il me fût auſſi aiſé de corriger les miennes & de mériter l'approbation d'un juge auſſi éclairé que vous. Je ſuis, &c.

Paris, 28. *Novembre* 1733.

VERS,

*Sur Monſieur de F****.*

D'Un nouvel Univers il ouvrit la barriere :
Des infinis ſans nombre autour de lui naiſſans,
Meſurés par ſes mains, à ſon ordre croiſſans,
A nos yeux étonnés il traça la carriere :

L'Ignorant l'entendit, le Savant l'admira ;
Né pour tous les talens, il fit un Opera.

VERS,

Pour mettre au bas du Portrait de Monſieur de Maupertuis.

LE Globe mal connu, qu'il a ſçu meſurer,
Devient un monument où ſa gloire ſe fonde ;
Son ſort eſt de fixer la figure du monde,
De lui plaire & de l'éclairer.

MADRIGAL.

AH ! *Camargo*, que vous êtes brillante !
Mais que *Sallé*, grands Dieux, eſt raviſſante !
Que vos pas ſont légers & que les ſiens ſont doux !
Elle eſt inimitable, & vous êtes nouvelle ;
Les Nymphes ſautent comme vous,
Et les Graces danſent comme elle.

LETTRE,

A Monſieur de la Roque, 1736.

JE ſuis bien fâché, Monſieur, qu'un peu d'indiſpoſition m'empêche de vous écrire de ma main. Je n'ai que la moitié

du plaiſir, en vous marquant ainſi combien je ſuis ſenſible à vos politeſſes. Il eſt bien doux de plaire à un homme qui comme vous connoît & aime tous les beaux Arts. Vous me rappellez toûjours par votre goût, par votre politeſſe & par votre impartialité, l'idée du charmant M. de la Faye qu'on ne peut trop regretter. Je penſe bien comme vous ſur les beaux Arts.

Vers enchanteurs, exacte proſe,
Je ne me borne point à vous:
N'avoir qu'un goût eſt peu de choſe;
Beaux Arts, je vous invoque tous.
Muſique, Danſe, Arçhitecture,
Art de graver, docte Peintare,
Que vous m'inſpirez de deſirs!
Beaux Arts, vous êtes des plaiſirs;
Il n'en eſt point qu'on doive exclure.

Je voudrois bien, Monſieur, vous envoyer quelques-unes de ces bagatelles, pour leſquelles vous avez trop d'indulgence: mais vous ſçavez que ces petits airs que j'adreſſe quelquefois à mes amis, reſpirent une liberté dont le Public ſévére ne s'accommoderoit pas. Si parmi ces libertins qui vont toûjours nuds, il s'en trouve quelques-uns vêtus à la mode du Pays, j'aurai l'honneur de vous les envoyer. Je ſuis, &c.

*A Monſieur de la P****, en lui envoyant un exemplaire de* Sémiramis.

MOrtel de l'eſpéce très-rare
Des ſolides & beaux Eſprits,
Je vous offre un tribut qui n'eſt pas d'un grand prix;
Vous pourriez donner mieux : mais vos charmans écrits
Sont le ſeul de vos biens dont vous ſoyez avare.

*A Madame de **.*

VOs yeux ſont beaux : mais votre ame eſt plus belle;
Vous êtes ſimple & naturelle,
Et ſans prétendre à rien vous triomphez de tous;
Si vous euſſiez vécu du tems de * *Gabrielle*,
Je ne ſais pas ce qu'on eût dit de vous :
Mais on n'auroit point parlé d'elle.

* La belle *Gabrielle* d'Eſtrées.

*A Madame la Comteſſe de la N***, en lui envoyant l'Epître ſur la calomnie.*

PArcourez donc de vos yeux pleins d'attraits
Ces vers contre la Calomnie :
Ce monſtre dangereux ne vous bleſſa jamais,
Vous êtes cependant ſa plus grande ennemie :
Votre eſprit ſage & meſuré,
Non moins indulgent qu'éclairé,
Excuſe, quand il peut médire ;
Et des vices de l'Univers,
Votre vertu, mieux que mes vers,
Fait à tout moment la ſatyre.

*A Madame de **, en lui envoyant la Henriade & l'Hiſtoire de Charles XII.*

DEux Héros différens, l'un ſuperbe & ſauvage ;
L'autre toûjours aimable & toûjours amoureux,
A l'immortalité prétendent tous les deux.
Mais pour être immortel il faut votre ſuffrage.
Ah ! ſi ſous tous les deux vous euſſiez vû le jour
Plus juſtement leur gloire eût été célébrée,
Henri quatre pour vous auroit quitté d'*Etrée*,
Et Charles douze auroit connu l'Amour.

SUR LE LOUVRE.

MOnumens imparfaits de ce ſiécle vanté,
Qui ſur tous les beaux Arts a fondé ſa mémoire,
Vous verrai-je toûjours, en atteſtant ſa gloire,
Faire un juſte reproche à ſa poſtérité ?
Faut-il que l'on s'indigne alors qu'on vous admire ?
Et que les nations qui veulent nous braver,
Fieres de nos défauts, ſoient en droit de nous dire ;
Que nous commençons tout pour ne rien achever ?
Sous quels débris honteux, ſous quel amas ruſtique
On laiſſe enſevelis ces chef-d'œuvres divins !
Quel Barbare a mélé la baſſeſſe gothique
A toute la grandeur des Grecs & des Romains !
Louvre, Palais pompeux dont la France s'honore ;
Sois digne de ce Roi ton maître & notre appui :
Embellis les climats que ſa vertu décore,
Et dans tout ton éclat montre-toi comme lui.

Sur la mort de Madame du * * *.

L'Univers a perdu la ſublime *Emilie* :
Elle aima les plaiſirs, les Arts, la vérité ;
Les Dieux en lui donnant leur ame & leur génie,
N'avoient gardé pour eux que l'immortalité.

A Monsieur Néricault Destouches.

AUteur solide, ingénieux,
Qui du Théatre êtes le maître ;
Vous qui fites le *Glorieux*,
Il ne tiendroit qu'à vous de l'être.

Strophe d'une Ode.

QUe de Nations fortunées
Reposoient au sein des beaux Arts ;
Avant qu'au haut des Pyrenées
Tonnât la trompette de Mars !
Des jeux la Troupe enchantereſſe ;
Les plaisirs, les chants d'allégresse,
Regnoient dans nos brillans Palais,
Tandis que les flûtes champêtres,
Mollement à l'ombre des hêtres,
Vantoient les charmes de la paix.

VERS

*De Monsieur de la C**** à M. de V***, en lui envoyant son voyage.*

DE jours si bien remplis les momens sont trop courts ;
Ne me lisez jamais : mais écrivez toûjours.

C'eſt à *Voltaire* ſeul d'écrire,
A nous, de lire & de relire
Jour & nuit ſa proſe & ſes vers.
Tous les momens où repoſe ſa lyre
Sont dûs à FRÉDERIC, le reſte à l'Univers.

---

*Réponſe de Monſieur de V***.*

GRand merci, cher la *Condamine*,
Du beau préſent de l'Equateur,
Et de votre Lettre badine,
Jointe à la profonde doctrine
De votre eſprit calculateur.
Eh! bien, vous avez vû l'Afrique,
Conſtantinople, l'Amérique,
Tous vos pas ont été perdus;
Voulez-vous faire enfin fortune?
Hélas! il ne vous reſte plus
Qu'à faire un voyage à la Lune.
On dit qu'on trouve en ſon pourpris
Ce qu'on perd aux lieux où nous ſommes;
Les ſervices rendus aux hommes,
Et les bienfaits à ſon pays.

VERS,

Pour mettre au bas du Portrait de Monſieur Bernouilli.

SOn eſprit vit la vérité,
Et ſon cœur connut la juſtice :
Il a fait l'honneur de la Suiſſe,
Et celui de l'Humanité.

VERS,

Pour mettre au bas du Portrait de Monſieur Leibnitz

IL fut dans l'Univers connu par ſes Ouvrages,
Et dans ſon Pays même il ſe fit reſpecter ;
Il inſtruiſit les Rois, il éclaira les Sages :
Plus ſage qu'eux, il ſçut douter.

VERS,

A M. de Lanoue, *Auteur de Mahomet II.*

MOn cher *Lanoue*, illuſtre pere
De l'invincible Mahomet,
Soyez le parrein d'un Cadet,
Qui ſans vous n'eſt pas fait pour plaire.
Votre fils fut un Conquérant ;
Le mien, a l'honneur d'être Apôtre,
Prêtre, filou, dévot, brigand,
Faites-en l'Aumônier du vôtre.

LE PRÉSERVATIF.

I.

IL eſt juſte de détromper le Public ; quand il eſt à craindre qu'on ne l'abuſe. On ne connoît que trop les guerres des Auteurs. La plûpart des Journaliſtes qui s'érigent en Arbitres, font ſouvent eux-mêmes les plus violens actes d'hoſtilité. Je puis dire par l'expérience que j'ai dans la Littérature, qu'il ſe forme autant d'intrigues pour faire valoir ou pour détruire un Livre, dont ſouvent perſonne ne ſe ſoucie, que pour obtenir un poſte important.

On ſçait que le Journal des Sçavans de Paris, pere de cette multitude de Journaux, enfans très-ſouvent peu ſemblables à leur pere, s'eſt aſſez préſervé de la contagion des Çabales.

Mais parmi les Auteurs de ces petites Gazettes volantes, qu'on débite tantôt ſous le nom de *Nouvelliſte du Parnaſſe*, tantôt ſous le nom d'*Obſervations*, on ne trouve ni le même goût, ni la même ſcience, ni la même équité. J'ai donc cru rendre

quelque ſervice aux Amateurs des Lettres, en aſſemblant des Bévûes que j'ai trouvées dans pluſieurs feuilles intitulées, *Obſervations*, que j'ai lûes par hazard.

Nombre 100. Le faiſeur d'Obſervations dit qu'un grand Prince a condamné le genre Comique larmoyant dans la Piéce de Dom Sanche d'Arragon de Pierre Corneille, & aſſure que ce goût ne doit point ſubſiſter parmi nous, après cette condamnation.

Il y a en cela trois fautes : la premiere, que le goût d'un Prince ne ſuffit pas pour régler celui du Public ; la ſeconde, que le Dom Sanche d'Arragon de Pierre Corneille n'eſt point d'un genre Comique attendriſſant, & qui faſſe verſer des larmes, comme certaines Scènes du Bourreau de ſoi-même de *Térence*, la Scène très-tendre entre une mere & une fille dans Eſope à la Cour, celles du Préjugé à la mode, de l'Enfant prodigue, &c. Dom Sanche d'Arragon eſt une Comédie héroïque & non larmoyante, comme le dit l'*Obſervateur*. Ce fut la froideur, & non l'intérêt qui la fit tomber : jamais une Piéce intéreſſante ne tombe.

La troiſiéme faute, & plus grande, eſt

de s'ériger en juge d'un Art qu'on ne connoît pas, & de dire avec hardieſſe, que ce qui a plû dans Paris & dans l'ancienne Rome, n'a pas dû plaire. Des Scènes attendriſſantes ont toûjours été bien reçûes à la Comédie de tous les tems, parce que les actions des particuliers peuvent être touchantes auſſi-bien que ridicules; & on peut leur appliquer ce que dit *Horace :*

Interdùm vocem Comedia tollit.

II.

Dans la même feuille, l'Auteur rapporte une longue critique ſur un problême d'optique qu'il n'entend point; on lui a fait accroire qu'il s'agiſſoit dans ce problême de la Triſection de l'angle, & il n'en eſt point du tout queſtion. L'Auteur que le Critique reprend ſans le comprendre eſt M. de V***. J'ai lû ſoigneuſement l'endroit en queſtion dans la Préface de l'Edition de Londres des Elémens de Newton.

L'*Obſervateur* n'a point lû cet Ouvrage qu'il oſe critiquer; car il reproche à M. de V***, d'avoir donné des régles pour partager un angle en trois avec le compas, & c'eſt de quoi M. de V*** n'a pas dit un mot dans ſes Elémens. L'*Obſerva-*

teur s'eſt fié en cela à un Géometre qui s'eſt moqué de lui, & comme il ne ſçait pas qu'on ne peut trouver la triſection de l'angle que par les ſections coniques & par l'algébre, il a rapporté de bonne foi dans ſa feuille, une critique qu'on lui a ſuggérée, pour le faire donner dans le panneau; c'eſt un exemple pour ceux qui parlent de ce qu'ils ignorent.

III.

Je prends les feuilles de l'*Obſervateur* indifféremment, à meſure qu'on me les prête pour les lire : je trouve une étrange bévûë dans la Lettre 27. *Brutus*, dit-il, *plus Quakre que Stoïcien, a des ſentimens plus monſtrueux qu'héroïques.* Ne diroit-on pas, à ces paroles, que les *Quakres* ſont une Secte d'hommes ſanguinaires? cependant tout le monde ſçait qu'une des premieres Loix des *Quakres* eſt de ne porter jamais d'armes offenſives ſous quelque prétexte que ce ſoit, & de ne jamais repouſſer une injure. La mépriſe eſt auſſi grande que s'il avoit dit : *Le cruel Brutus plus Capucin que Stoïcien.*

IV.

Nombre 199. En rendant compte d'une Hypothèſe de M. l'Abbé de *Molieres*,

il dit que *ce Physicien se conforme aux expériences de Newton ; par exemple, que les corps parcourent, en tombant, 15. pieds dans la premiere seconde, & qu'à des distances différentes du centre de la terre, le même mobile n'auroit pas le même degré de vîtesse accélératrice.*

Il y a ici trois fautes. *Newton* n'a point trouvé par expérience que les corps tombent de 15. pieds dans la premiere seconde : c'est *Huyghens* qui a déterminé cette chûte dans ses beaux théorêmes de Pendule.

Secondement, ce n'est qu'à des distances très-considérables & inaccessibles aux hommes que cette différence seroit sensible.

Troisiémement, cette différence de la force accélératrice à des distances différentes, n'est fondée sur aucune expérience, mais sur une démonstration géométrique. Voilà les bévûes où l'on s'expose, quand on veut juger de ce qui n'est pas à notre portée.

V.

Nombre 17. L'*Observateur* rapporte une ancienne dispute Littéraire, entre Monsieur *Dacier* & le Marquis de *Sévigné*,

au ſujet de ce paſſage d'*Horace.*

Difficile eſt propriè communia dicere.

Il rapporte le Factum ingénieux de M. de *Sévigné*, *& pour M. Dacier*, dit-il, *il ſe défend en ſçavant, & c'eſt tout dire : des expreſſions mauſſades & injurieuſes ſont les ornemens de ſon érudition.*

Il y a dans ce diſcours de l'*Obſervateur* trois fautes bien étranges.

Premierement, il eſt faux que ce ſoit le caractère des Sçavans du ſiécle de LOUIS XIV. d'emploïer des injures pour toutes raiſons.

Secondement, il eſt très-faux que M. Dacier en ait uſé ainſi avec le Marquis de Sévigné : il le comble de louanges, & il conclut ſon Mémoire par lui demander ſon amitié : apparemment que l'*Obſervateur* n'a pas lû cet écrit.

Troiſiémement, il eſt indubitable que Dacier a raiſon pour le fond, & qu'il a très-bien traduit ce vers d'Horace :

Difficile eſt propriè communia dicere.

Il eſt très-difficile de bien traiter des ſujets d'invention.... Car ſi vous mettez ſous les yeux du Lecteur la phraſe entiere d'Hora-

ce, vous verrez que la fin explique le commencement.

Difficile est propriè communia dicere, tuque ;
Rectiùs iliacum carmen deducis in actus,
Quàm si proferres ignota, indictaque primus.

Il est difficile de bien traiter un sujet d'invention, & vous composerez plus aisément une Tragédie tirée de l'Iliade, que de votre propre tête.

Voilà qui fait un sens clair, & qui prouve que *Commune* veut dire en cet endroit, *intactum*, un sujet neuf.

Ainsi l'Abbé Desfontaines n'a pas entendu Horace, n'a pas lû l'écrit de M. Dacier qu'il critique, & a tort dans tous les points.

VI.

Nombre 201. &c. Il dit que Ciceron est moins serré que Séneque, & que Séneque est plus verbeux. Peu importe, à la vérité au Public, qu'on ait tort ou raison sur cette bagatelle : mais les jeunes gens qui étudient seroient trompés, s'ils croyoient que Séneque exprime sa pensée en plus de mots que Ciceron ; car, c'est ce que signifie *verbeux* : il n'y a personne qui ne sçache que le défaut de Séneque est

d'être au contraire, trop précis dans ſes expreſſions.

VII.

Même nombre. *Si les Anglois*, dit-il, *continuent d'encenſer encore leur vuide, & d'attribuer de merveilleuſes propriétés au néant, &c.*

Qui a jamais dit que M. Newton ait encenſé le vuide? Cette expreſſion eſt très-mauvaiſe en tout ſens. Il eſt faux que M. Newton ait attribué de merveilleuſes propriétés au vuide; il a démontré que les corps, & non le vuide, agiſſent à des diſtances immenſes les uns ſur les autres, dans un milieu non réſiſtant. Il faudroit au moins ſe faire informer de l'état de la queſtion, avant que d'inſulter de grands Hommes, dont on n'a lû, ni pû lire les ouvrages.

VIII.

Nombre 87. Il ſe fait écrire une Lettre par un Anglois pour ſe louer lui-même, & il fait propoſer dans cette Lettre de faire une nouvelle édition d'un Libelle de ſa façon, intitulé: *Dictionnaire Néologique*: ce Libelle eſt l'Ouvrage auquel il donne le plus d'éloges dans ſa Gazette Littéraire: il eſt bon qu'on ſçache que ce Dictionnaire Néologique eſt une Satyre dans la-

quelle on prend la peine inutile de relever des fautes connues de tout le monde, & de critiquer de très-belles choſes, à la faveur des mauvaiſes qu'on reprend. C'eſt un Libelle où l'Auteur veut faire paſſer ſa fauſſe monnoie parmi la bonne, qui n'eſt pas de lui. Je vais en donner quelques exemples.

Monſieur de Fontenelle, dans ſes Eloges des Académiciens, Livre plein d'eſprit & de raiſon, & qui rend les Sciences reſpectables, dit dans l'éloge de M. de Varignon : *Nos journées paſſoient comme des momens, grace à ces plaiſirs qui ne ſont pourtant pas compris dans ce qu'on appelle ordinairement les plaiſirs. Nous parlions à nous quatre une bonne partie des différentes Langues de l'Empire des Lettres, & nous nous ſommes diſperſés de là dans toutes les Académies.*

Ailleurs, il dit très-à-propos.

N'eſt-il pas juſte en effet que la Science ait des ménagemens pour l'Ignorance, qui eſt ſon aînée, & qu'elle trouve toûjours en poſſeſſion.

Malebranche fait un partage ſi net entre la raiſon & la foi, & aſſigne à chacune des objets ſi ſéparés, qu'elles ne peuvent plus avoir aucune occaſion de ſe brouiller.

On ne feroit pas tout ce que l'on peut, ſans l'eſperance de faire plus qu'on ne pourra.

Il ne s'inſtruiſoit pas par une grande lecture, mais par une profonde méditation; un peu de lecture jettoit dans ſon eſprit des germes de penſées que la méditation faiſoit enſuite éclore, & qui rapportoient au centuple. Il devinoit quand, il en avoit beſoin, ce qu'il eût trouvé dans les Livres, & pour s'épargner la peine de les lire, il ſe les faiſoit lire.

Il ſembloit ne plus voir par ſes yeux, mais par ſa raiſon ſeule. La perſuaſion artificielle de la Philoſophie, quoique formée par de longs circuits, égaloit en lui la perſuaſion la plus naturelle, & cauſée par les impreſſions les plus promptes & les plus vives: les autres croyent ce qu'ils voyent; pour lui, ce qu'il croyoit, il le voyoit.

Monſieur de Varignon m'a fait l'honneur de me léguer tous ſes papiers par ſon Teſtament, j'en rendrai au public le meilleur compte qu'il me ſera poſſible: du reſte je promets de ne rien détourner à mon uſage particulier des tréſors que j'ai entre les mains, & je compte que j'en ſerai cru; il faudroit un plus habile homme,

pour faire ſur ce ſujet quelque mauvaiſe action avec quelque eſpérance de ſuccès.

Ce ſont-là les morceaux qu'un Ecrivain tel que l'Abbé Desfontaines oſe eſſayer de tourner en ridicule. Le plus grand des ridicules eſt aſſurément d'en vouloir donner à ceux à qui on eſt ſi prodigieuſement inférieur.

IX.

Dans ce même Dictionnaire Néologique il reprend *génie conſéquent*, *eſprit conſéquent*: il ne ſçait pas que c'eſt une expreſſion très-juſte & très-uſitée.

Il veut tourner en ridicule ces vers de feu M. de la Mothe, ſous prétexte que dans Richelet le mot *contemporain* n'eſt pas féminin :

D'une eſtime contemporaine
Mon cœur eût été plus jaloux ;
Mais, hélas ! elle eſt auſſi vaine
Que celle qui vient après nous.

Il trouve impertinens ces deux vers très-ſenſés.

Et notre être même eſt un point,
Que nous ſentons ſans connoiſſance ;

Il ridiculiſe encore cette belle expreſſion de M. R*** le fils, dans une Epître didactique.

Les ſignes du plaiſir, les couleurs de la joie.

Il ne voit pas que dans cette expreſſion il y a à la fois de la vérité & de l'imagination, & que par conſéquent elle eſt belle.

Il reprend le Pere Catrou, d'avoir dit que les pourceaux *paiſſent le gland*, & il ajoûte, qu'ils paiſſent encore quelque choſe qu'il ne faut pas dire. C'eſt ainſi qu'avec la plus baſſe des groſſiéretés, il reprend une expreſſion noble; mais revenons aux *Obſervations.*

X.

Nombre 197. En faiſant l'extrait d'une certaine Harangue latine de M. Turretin, *il ſe plaint de la diſette des Mécénas*, & de la malheureuſe ſituation des Sçavans; & il répéte cette plainte dans tous ſes Livres.

Il devroit ſçavoir que jamais les Sciences n'ont été plus encouragées en France. Le voyage au Pôle & à l'Equateur, entrepris à de ſi grands frais, les penſions données à M. de Réaumur, à M. de V***, à nos meilleurs Auteurs, & en dernier lieu à M. de Crébillon, en ſont une preuve. Il

eſt vrai qu'un homme qui n'a de mérite que celui de la Satyre, eſt très-mépriſé parmi nous, & eſt ſouvent puni au lieu d'être récompenſé; & cela eſt très-juſte.

XI.

Nombre 185. Un homme de goût avoit trouvé peu de juſteſſe dans cette phraſe de l'Oraiſon Funébre de la Reine d'Angleterre par M. Boſſuet: *l'Angleterre eſt plus agitée en ſa terre & en ſes ports mêmes, que l'Océan qui l'environne.* Il eſt clair qu'*agitée en ſa terre* n'eſt pas une bonne expreſſion; il eſt clair que s'il y a de l'agitation, elle doit être dans les ports, comme au milieu des terres, & que cette phraſe n'eſt pas digne de l'éloquent & admirable M. Boſſuet.

L'*Obſervateur* ſe moque du goût de celui qui a repris avec raiſon cette phraſe; ainſi l'*Obſervateur* ſe trompe, & quand il approuve, & quand il condamne.

XII.

Nombre 202. En rendant compte du voyage de Meſſieurs les Académiciens au cercle polaire: *Venus*, dit-il, *a été obſervée au méridien au-deſſous du Pôle.* Il ignore qu'une Planette n'eſt ni au-deſſus, ni au-deſſous du

Pôle, mais toûjours dans le Zodiaque, & tantôt Septentrionale, tantôt Méridionale. Il ne falloit pas changer les expreſſions de M. de Maupertuis, pour lui faire dire une telle abſurdité. Quand on ignore les choſes dont on parle, il faut copier mot à mot les gens du métier, ou ſe taire.

XIII.

Nombre 88. Il fait l'éloge d'une ancienne Gazette, intitulée : *Le Nouvelliſte du Parnaſſe*, & il la compare modeſtement aux premiers Journaux des Sçavans, parce qu'elle eſt de lui ; ce n'eſt pas la moins conſidérable de ſes fautes.

XIV.

Nombre 200. Tome 14. Il proteſte ſur ſon honneur qu'il n'a point écrit contre les Médecins de Paris ; mais en 1736. il proteſta ſur ſon honneur à M. l'Abbé d'Olivet dans une Lettre lûe publiquement à l'Académie Françoiſe, qu'il n'avoit point eu de part au Libelle contre pluſieurs Membres de cette Académie : cependant il fut convaincu à la chambre de l'Arſenal, d'avoir vendu trois Louis au Libraire Ribou, ce Libelle qu'il avoit déſavoué ſur ſon honneur ; il fut condamné, & n'obtint que très-difficilement ſa grace.

XV.

Nombre 190. Il dit en parlant d'une Epître ſur l'égalité des conditions, *qu'il y a des maux légers & des maux inſupportables dans la vie :* on le ſait bien. *Mais où eſt donc l'égalité des conditions*, dit-il ? Il n'a pas compris que les accidens de la vie ne ſont pas des conditions. Une maladie incurable, ou bien le mépris & la haine du Public ne ſont attachés à aucune condition, mais dans tous les états on peut être méchant, mépriſé & miſérable. Il dit dans la même feuille qu'après la mort du Maréchal d'Ancre, le Peuple ſe repentit de ſa barbarie & lui rendit juſtice. C'eſt un fait abſolument faux : le Peuple ne donna aucun ſigne de repentir. Dans la même feuille il rapporte ces vers connus :

Le bonheur eſt le port où tendent les humains ;
Les écueils ſont fréquens, les vents ſont incertains ;
Le Ciel, pour aborder cette rive étrangere,
Accorde à tout mortel une Barque légére.

Si ce port du bonheur, dit-il, *eſt une rive étrangere, le bonheur n'eſt donc plus dans moi.* C'eſt raiſonner très-mal ; car l'art du Pilote eſt dans moi, & l'on n'eſt heureux qu'autant que l'on conduit ſagement ſa Barque ; un médiſant. Un ingrat, un calomniateur

lomniateur, un homme qui a des mœurs infâmes, conduit ſa Barque très-mal, & ſon malheur eſt dans lui.

XVI.

Nombre 166. Je prends toûjours ces feuilles ſans ordre, & la ſuite de *numero* eſt inutile, puiſque cet Ouvrage eſt ſans aucune liaiſon : voici une preuve de ſon bon goût. *On m'a envoyé*, dit-il, *depuis peu une très-belle Ode. On y fait ainſi parler les Déiſtes.*

Ils ont dit : de mille chimeres
Une abſurde combinaiſon,
Un tiſſu de ſombres Myſteres
Ne tient pas devant la Raiſon.
Tranquille au haut de l'Empirée
Par cette interprete ſacrée,
Dieu daigna ſe manifeſter.
Loin de nous tout Dogme apocrife ;
La Raiſon, voilà le Pontife,
L'Apôtre qu'il faut écouter.

Toute l'Ode eſt dans ce ſtyle, & c'eſt-là le ſtyle de l'*Obſervateur* dans un gros Recueil de vers de ſa façon qu'il a donné *incognitò* au Public ; mais il dit que c'eſt ainſi qu'il faut écrire.

XVII.

Nombre 171. C'eſt avec le même goût qu'il donne les vers ſuivans pour une belle traduction de ce vers d'Horace.

Verſus inopes rerum, nugæque canoræ.

Un emphatique & burleſque étalage,
D'un faux ſublime enté ſur l'aſſemblage
De ces grands mots, clinquant de l'oraiſon;
Enflés de vent & vuides de raiſon.

Nous n'avons gueres de plus mauvais vers dans notre Langue; figurez-vous ce que c'eſt qu'un *clinquant enflé de vent, étalage burleſque enté ſur un aſſemblage :* nous dirons en paſſant que ce ſtyle marotique, qui raſſemble les expreſſions de tous les genres, eſt monſtrueux quand il s'agit de parler ſérieuſement.

Ce jargon dans un conte eſt encor ſupportable;
Mais le vrai veut un air, un ton plus reſpectable;
Le ſage Deſpréaux laiſſe aux Eſprits malfaits
L'art de moraliſer du ton de Rabelais.

Ces vers d'un de mes amis ſont un peu plus raiſonnables, & doivent ſervir à faire voir le miſérable abus du ſtyle marotique dans des Ouvrages qui demandent une éloquence véritable.

XVIII.

Nombre 136. C'eſt avec le même goût, la même intelligence qu'il blâme Horace d'une choſe qu'Horace n'a jamais penſée.

Horace a eu tort, dit-il, *de s'exprimer ainſi, en parlant du ſiécle d'Auguſte.*

Venimus ad ſummum fortunæ, pingimus, atque
Pſallimus, & luctamur, Achivis doctius unctis.

Le ſens de ces vers eſt : *Nous ſommes donc à ce compte ſupérieurs en tout ; la Peinture, la Muſique, la Lutte, ſont donc plus perfectionnées chez nous que chez les Grecs? Qui oſera le dire?* Tous les bons Traducteurs d'Horace ont rendu ainſi ces vers, & il eſt impoſſible qu'ils ayent un autre ſens.

Horace n'a point eu tort de dire, comme le prétend le Sieur Desfontaines, que les Romains l'emportoient ſur les Grecs ; car il dit expreſſément le contraire. Si quelqu'un, par exemple, diſoit : Ce mauvais Critique eſt un Deſpréaux, un Petau, un Varron, ne devroit-on pas voir qu'il parleroit ironiquement ?

XIX.

Dans le même nombre, par un autre excès d'ignorance, il dit que les Peintres

n'étoient que Barbouilleurs du tems d'Horace, & il le dit ſans aucune preuve. Nous avons des Statues de ce tems-là faites par des Romains : leur beauté prouve que l'art du deſſein étoit très-connu, & on ſçait que la Peinture eſt toûjours en honneur, quand la Sculpture eſt perfectionnée ; car ce ſont deux branches de l'art du deſſein.

XX.

C'eſt avec la même juſteſſe d'eſprit que louant, nombre 73. un Satyrique de nos jours, il fait un long éloge de trois Epîtres écrites dans un ſtyle barbare, & pleines de choſes communes, dites longuement.

Quel Lecteur peut ſupporter, par exemple, que Rouſſeau traduiſe en onze vers, & quels vers ! cette ſeule ligne d'Horace ?

Omne tulit punctum qui miſcuit utile dulci.

Quel Auteur donc peut fixer leurs génies ?
Celui-là ſeul qui formant le projet
De réunir & l'un & l'autre objet,
Sçait rendre à tous l'utile délectable,
Et l'attrayant utile & profitable.
Voilà le centre & l'immuable point
Où toute ligne aboutit & ſe joint.

Or ce grand but, ce point mathématique,
C'eſt le vrai ſeul, le vrai qui nous l'indique ;
Tout, hors de lui, n'eſt que futilité,
Et tout en lui devient ſublimité.

Deſpréaux a dit : *le vrai ſeul eſt aimable ;* qui peut ſouffrir qu'on allonge ainſi cette vieille penſée ?

Dans ton Hiſtoire eſt un ſublime eſſai,
Où tout eſt beau, parce que tout eſt vrai,
Non d'un vrai ſec & crûment hiſtorique.

C'eſt inſulter au public que d'oſer prodiguer de l'encens à de ſi mauvais vers.

XXI.

Je tombe dans le moment ſur le nombre 139. *L'idée de M. de Mairan*, dit-il, *eſt imitée du Syſtême de M. de Newton ſur la lumiere.* Il faut lui apprendre que jamais Newton n'a fait de Syſtême ſur la lumiere. Il a donné un Recueil d'expériences & de démonſtrations mathématiques, ſans autre ordre que celui dans lequel il a fait ſes expériences : parler de ces découvertes comme d'un Syſtême, c'eſt comme ſi on diſoit le Syſtême d'Euclide.

XXII.

Dans le même nombre, après avoir fait ſi mal le Phyſicien avec Newton, il

le Muſicien avec Rameau, & il accuſe
Livre d'*être inutile, parce qu'il eſt vrai :*
oudroit que M. Rameau eût plus de
it, & il l'inſinue ſouvent ; il devoit ſe
venir de la fable d'un certain animal
ant & à longues oreilles, qui ſe plai-
oit du peu d'harmonie du Roſſignol.

l s'eſt tranſporté, dit-il nombre 147.
s une maiſon où il a vû agir une pompe qui
e cent muids d'eau par jour à la hauteur de
. pieds avec peu d'effort & de dépenſe. Il
bon qu'il ſçache que, quand on voit
ſi, on eſt très-peu propre à faire voir
autres. S'il avoit la moindre connoiſ-
ce des méchaniques, il auroit ſçû que
produit de la force par la vîteſſe ou par
ſpace parcouru, eſt toûjours égal au
oduit de la réſiſtance par la vîteſſe ou par
ſpace parcouru ; que pour élever à 130.
ds cent mille muids d'eau par jour, il
idroit à chaque ſeconde élever le poids
nviron 648. livres ; que la force d'un
mme, pour élever des fardeaux, n'eſt
imée que vingt-cinq livres, & celle
n cheval cent ſoixante-quinze ; que
chemin ou la vîteſſe de ces fardeaux eſt
trois pieds par ſeconde dans la main
s hommes ou avec le pas des chevaux ;
enfin, ſuivant ce calcul, en allouant

encore très-peu de choſe pour les frottemens, il faudroit la valeur de la force de 1500. hommes ou de 200. chevaux par ſeconde pour faire réuſſir cette machine. On ne peut que louer l'effort d'un bon citoyen qui cherche à rendre ſervice à l'Etat par des machines nouvelles; mais on ne peut que rire d'un Journaliſte qui fait le Sçavant & qui dit de telles ſottiſes.

XXIII.

Au nombre 52. l'Auteur des *Obſervations* s'aviſe de parler de guerre; il a l'inſolence de dire que feu M. le Maréchal de *Tallard* gagna la Bataille de Spire contre toutes les régles, par une mépriſe & parce qu'il avoit la vûe courte : *circonſtance*, dit-il, *qu'il ſavoit depuis long-tems.* Il faut apprendre à cet homme, ci-devant Jéſuite & Curé, ce que c'eſt que la Bataille de Spire. Voici ce qu'en dit dans une de ſes Lettres un des meilleurs Lieutenans Généraux qu'ait eus la France.

M. le Maréchal de Tallard ayant aſſiégé Landau, M. le Prince de Heſſe & M. de Naſſau-Neubourg, à la tête de l'Armée des Alliés, forcerent pluſieurs marches pour ſecourir la Ville; je marchois cependant pour joindre l'Armée du Siége, & il étoit à craindre que

les Alliés ſe portant entre M. de Tallard & moi, ne lui coupaſſent les vivres. La ſituation étoit embarraſſante, les ennemis n'avoient plus que deux marches à faire pour attaquer M. de Tallard; il prit ſa réſolution ſur le champ : il m'envoye dire de marcher en toute diligence avec ma Cavalerie, vers le Spireback que les ennemis paſſoient; & il fait lui-même deux marches forcées pour aller attaquer ceux qui comptoient le ſurprendre. Un Eſpion, auquel il donna mille écus, l'inſtruiſit de l'état de l'Armée ennemie; je le joignis avec deux mille Chevaux, mon Infanterie ſuivoit. Nous arrivâmes au Spireback dans le tems que les Généraux alliés étoient à table. Leur Armée ſe rangea en bataille avec beaucoup de confuſion, & nous fondîmes ſur eux pendant qu'ils ſe formoient, quoique toutes nos Troupes ne fuſſent pas arrivées. Je n'ai jamais vû tant de célérité dans l'exécution : les ennemis firent un grand feu, & obligerent même M. de Puignion de reculer à la droite; mais M. le Maréchal fit charger, la bayonnette au bout du fuſil, méthode excellente & qui nous réuſſit preſque toûjours : alors les ennemis ne firent plus aucune réſiſtance.

Eh! bien, M. le *Journaliſte*, eſt-ce là gagner une Bataille par mépriſe? M. de Feuquieres, ennemi perſonnel de M. de Tallard, a pû le dire; il a fait par envie ce que vous faites par ignorance.

XXIV.

L'*Observateur*, nombre 69. parle de vers comme de Guerre & de Philosophie ; il critique ce vers de M. *Gresset*.

Au sein des mers, dans une Isle enchantée.

Le sein de la Mer, dit-il, *ne peut s'entendre de sa surface* : il devroit au moins savoir qu'en poësie on dit : *Au sein des mers*, au lieu d'*au milieu des mers* ; *au sein de la France*, au lieu d'*au milieu de la France* ; *au sein des Beaux Arts* dont on médit ; *au sein de la bassesse*, *de l'envie*, *de l'ignorance*, *de l'avarice*, &c.

XXV.

Nombre 8. On m'apporte dans le moment cette feuille, elle est curieuse, & mérite une attention singuliere ; voici comme il parle d'un Livre intitulé : *Le petit Philosophe*.

J'en ai trop dit pour vous faire mépriser un Livre qui dégrade également l'esprit & la probité de l'Auteur ; c'est un tissu de Sophismes libertins, forgés à plaisir pour détruire les Principes de la Morale, de la Politique & de la Religion. Comment pourroit-on être séduit par un Ecrivain qui franchit toutes sortes de bornes,

& qui avoue d'un air cavalier, qu'il n'a étudié que dans les Caffés & dans les Cabarets?

Ne croiroit-on pas sur cet exposé, que cet Ouvrage intitulé : *Le petit Philosophe*, ou *Alciphron*, est le produit de quelque coquin enfermé dans un Hôpital pour ses mauvaises mœurs ? On sera bien surpris quand on sçaura que c'est un Livre saint, rempli des plus forts argumens contre les libertins, composé par M. l'Evêque de Cloyne, ci-devant Missionnaire en Amérique. Celui qui a fait cet infâme portrait de ce saint Livre, fait bien voir par-là qu'il n'a lû aucun des Livres dont il a la hardiesse de parler.

XXVI.

Ayant lû dans ces *Observations* plusieurs traits contre M. de V***, & une Lettre qu'il se vante que M. de V*** lui a écrite; j'ai pris la liberté d'écrire moi-même à M. de V*** sans le connoître; voici ce qu'il m'a répondu.

» Je ne connois l'Abbé G. Desf*** » que parce que M. T*** l'amena chez » moi en 1724. comme un homme qui » avoit été ci-devant Jésuite, & qui par » conséquent étoit un homme d'étude; je » le reçus avec amititié, comme je reçois

» tous ceux qui cultivent les Lettres. Je fus
» étonné au bout de quinze jours de rece-
» voir une Lettre de lui, dattée de Biſcê-
» tre où il venoit d'être renfermé. J'appris
» qu'il avoit été mis trois mois auparavant
» au Châtelet pour le même crime dont il
» étoit accuſé, & qu'on lui faiſoit ſon
» procès dans les formes. J'étois alors
» aſſez heureux pour avoir quelques
» amis très-puiſſans, que la mort m'a en-
» levés. Je courus à Fontainebleau, tout
» malade que j'étois, me jetter à leurs
» pieds, je preſſai, je ſollicitai de toutes
» parts; enfin j'obtins ſon élargiſſement,
» & diſcontinuation d'un procès où il s'a-
» giſſoit de la vie, je lui fis avoir la per-
» miſſion d'aller à la campagne chez M.
» le Préſident B*** mon ami. Il y alla
» avec M. T***: Sçavez-vous ce qu'il y
» fit? Un Libelle contre moi. Il le mon-
» tra même à M. T***, qui l'obſigea de
» le jetter dans le feu; il me demanda
» pardon, en me diſant que le Libelle
» étoit fait un peu avant la date de Biſcê-
» tre; j'eus la foibleſſe de lui pardonner,
» & cette foibleſſe m'a valu en lui un en-
» nemi mortel, qui m'a écrit des Lettres
» anonymes, & qui a envoyé vingt Libel-
» les en Hollande contre moi. Voilà,
» Monſieur, une partie des choſes que je

» puis vous dire sur son compte, &c.

Je ne crois pas qu'une pareille Lettre ait besoin de Commentaire, aussi je n'en ferai point.

XXVII.

On m'apporte le nombre 17. Le satyrique Auteur essaye d'avilir la Mérope du Marquis Maffei. Cette Tragédie a sans doute des défauts ; mais ce n'est pas ceux que le Satyrique lui reproche. Il traduit : *gentile aspetto*, aspect aimable, par *jolie figure* ; *genitori innocenti*, les Auteurs vertueux de mes jours, par mes *parents gens de bien* ; *ben compleſſo*, taille avantageuse, par *bonne complexion*. Ainsi, dans une Traduction que ce Critique fit en François d'un Ouvrage Anglois de M. de V***, il prit le mot *Kake*, qui signifie *Gâteau*, pour le Géant *Cacus*. .... Il est plaisant, il faut l'avouer, qu'un pareil homme s'avise de juger les autres.

XXVIII.

Voici les expressions qu'on m'a fait voir dans ses feuilles :

La fréquence fastidieuse d'un Clinquant métaphysique.

Les Ruſtiques Contempteurs qui mépriſent les Révolutions de Pologne, le ſecond Gulliver, le Nouvelliſte du Parnaſſe, &c.

Un ſage Militaire enchanté d'un Auteur connu par les admirables ſaillies d'une délicate inintelligibilité.

Une Hypocriſie corporifiée par la Grace.

La nouvelle Faculté d'un Eſprit paradoxal, érigé dans le beau Monde.

Un Savoyard qui décrotte des lambeaux de Métaphyſique.

La Vérité habilement diſtillée par un Avocat Général, qui en tire l'eſſence du problématique judiciaire.

Je n'en copierai pas davantage, je me contenterai de demander, s'il ſied bien à l'Auteur de ce *Galimathias* plein de baſſeſſe, d'inſulter au ſtyle de M. de *Marivaux*, & à tant d'autres.

XXIX.

Je crains de fatiguer le Public par les citations d'un Ouvrage dont les feuilles ſont oubliées à meſure qu'elles paroiſſent. Je crois que le peu que j'ai dit, ſervira de *Préſervatif*. Je continuerai, ſi la choſe eſt néceſſaire : j'avertis, en attendant, que le même Auteur donne ſous main, depuis quelque tems, une autre Brochure intitulée : *Réflexions ſur les Ouvrages de Litterature*. On dit qu'il combat ſouvent dans cette feuille ce qu'il a dit dans les *Obſervations*. Cela fait ſouvenir de gens d'une profeſſion à peu-près ſemblable, qui font ſemblant de ſe battre pour ameuter les paſſans. N'eſt-il pas déplorable de voir un tel brigandage dans les Lettres ?

VERS DE * BOUDIER.

EPIGRAMMES.

I.

Sur une belle Maiſon.

CE Logis eſt fort beau, fort grand & fort commode,
Bâti mignonnement à la nouvelle mode ;
On n'en voit guere ailleurs de plus orné qu'il l'eſt :
Les Jardins, les Jets d'eau, tout en eſt admirable ;
Tout y charme les yeux, tout y rit, tout y plaît ;
Mais le Maître du lieu le rend déſagréable.

* René *Boudier* nâquit à Alençon en Normandie l'an 1634. & mourut à Mantes le 16. Novembre 1723. âgé de 90. ans. Cet homme, trop peu connu, étoit doué d'un génie univerſel ; il touchoit du Luth, peignoit, faiſoit des vers : il a écrit ſi ſçavamment ſur les Médailles qu'il peut paſſer pour un des plus habiles en ce genre. L'Hiſtoire, la Grammaire & la Géographie l'ont auſſi beaucoup occupé. Il fit, quinze jours avant ſa mort, pluſieurs petites Piéces de vers remplies de feu & de génie. Le refus qu'il fit d'accepter pluſieurs Places non moins honorables que lucratives, prouve autant ſa Philoſophie que ſon amour décidé pour les Lettres. Voyez le *Parnaſſe François*, page 590. M. de *Voltaire* fait cas de Boudier, dans ſon Siecle de Louis XIV. à l'Article des Ecrivains.

II.

Contre un Conſeiller.

Avec cent mille francs qu'on vous a fait prêter,
Vous voilà revêtu d'une Charge honorable,
Dont vous pourriez être capable,
Si la capacité ſe pouvoit emprunter.

III.

* *A CORINNE.*

Pour un pucelage perdu,
O Dieux ! la ridicule choſe !
Il ſemble, à voir comme on en cauſe,
Que l'Univers ſoit confondu.
Mais puiſqu'on a cette manie,
D'attacher tant d'ignominie
Aux Belles qui perdent ce rien,
Corinne, il vous en faut un autre ;
J'aime mieux vous donner le mien
Pour mettre en la place du vôtre.

* L'Auteur n'avoit que 16. ans, lorſqu'il compoſa cette Piéce.

IV.

Sur Chriſtophe OZANE, *Médecin de Chaudrai.*

AVec un peu de poudre, ou d'herbe, ou de racine,
Sans latin & ſans art, mais plein d'entendement,
Ce ruſtique ESCULAPE, inſtruit divinement,
Nous guérit de tous maux, & de la médecine.

V.

Sur le même.

O! Le beau Médecin, que ce Chriſtophe OZANE!
Parlez-lui de vos maux, il n'en peut diſcourir.
Eſt-il paſſé Docteur? Porte-t-il la Soutane?
C'eſt un manant groſſier qui ne ſçait que guérir.

VI.

Sur ſa Vieilleſſe.

D'Un Tombeau ruiné, d'un Cirque ancien dans Rome,
Nos yeux, avec reſpect, contemplent les débris;
L'âge d'une Médaille en rehauſſe le prix.
On fait cas d'un vieux Buſte, on mépriſe un vieil homme.

VII.

A CLIMENE.

JE ne veux plus penſer à vous :
Vous avez trop d'Amans, ô trop belle CLIMENE ;
Et vous voulez ſans choix les ſatisfaire tous.
Soyez-leur plutôt inhumaine,
Vous leur cauſerez moins de peine,
Qu'en les rendant ainſi l'un de l'autre jaloux.

VIII.

Le Bain de CLIMENE.

DIeux, qui préſidez à la Seine !
Fiers de voir la belle CLIMENE,
Se jetter nue entre vos bras :
Rentrez dans vos Grottes profondes.
La glace de ſon cœur fera geler vos ondes,
Si le feu de ſes yeux ne les conſume pas.

VERS,

Sur la mort de ſa femme.

QUand la mort nous déparia,
Ma moitié dans le manoir ſombre,
Rencontrant *Porcie*, *Aria*,
Et leur ſuite en très-petit nombre,
Leur dit : Je viens me joindre à vous,
Moitiés dignes de vos Epoux,
Honneur du ſexe, femmes fortes ;
Eux ſeuls firent tout votre bien,
C'eſt pour eux que vous êtes mortes,
Je n'ai vécu que pour le mien.

PORTRAITS.

Portrait d'une Dévote.

EN trois mots, voici la peinture
De la précieuſe SUZON :
Bonne à rien dans une maiſon,
Cul de plomb, folle de lecture,
Simple en habit, double en fierté ;
Attentive ſur ſa ſanté,
Qui s'écoute, qui ſe dorlote,
Qui prend du lait tous les printems.
Peintre, alte-là : Je vous entends :
C'eſt-à-dire, qu'elle eſt Dévote.

Portrait d'IRIS.

ON ne peut voir rien de plus beau
Que cette vivante peinture,
Où le mélange du pinceau
A preſque égalé la Nature.
Les traits d'IRIS, & ſon beau teint,
Que la Parque a trop tôt éteint,
Charment les yeux dans cet ouvrage :
Elle y reſpire, elle y ſourit,
Et rien n'y manque, hors ſon Eſprit,
Encor plus beau que ſon viſage.

EPITAPHES.

EPITAPHE

De M. le DAUPHIN & de Madame la DAUPHINE.

L'Aimable ADELAIS n'eut pas ceſſé de vivre ;
Que ſon fidéle Epoux empreſſé de la ſuivre,
Courut pour la rejoindre aux rivages des morts.
En eux périt la fleur de la Maiſon Royale,
Et ce triſte Tombeau qui renferme leurs corps,
Hélas ! eſt maintenant leur couche nuptiale.

EPITAPHE

De BOUDIER, faite par lui-même.

JE ſuis Gentilhomme Normand,
D'une ancienne & pauvre Nobleſſe ;
Vivant de peu tranquillement,
Dans une honorable pareſſe.
Sans ceſſe le Livre à la main,
J'étois plus ſérieux que triſte ;
Moins François que Grec & Romain ;
Antiquaire, Archimédailliſte ;
J'étois Poëte, Hiſtorien,
Et maintenant je ne ſuis rien.

PETITES PIÉCES.

VERSION

*Des Vers de * SANTEUIL, sur la Pompe du Pont Notre-Dame.*

LA Seine, en s'approchant de la Reine des Villes,
Incertaine de suivre ou d'arrêter son cours,
Coule plus lentement & forme des détours,
Qui tiennent dans son lit ses eaux presque immobiles.
Le plaisir qu'elle trouve en des lieux si chéris,
Lui fait enfin chercher des routes souterraines,
Où pour voir à son gré les Beautés de Paris,
Ce Fleuve se dérobe & se change en Fontaines.

* Voici les vers latins:

Sequanà cùm primùm Reginæ allabitur Urbi,
Tardat præcipites ambitiosus aquas:
Captus amore loci, cursûm obliviscitur, ambit
Quò fluat, & dulces nectit in Urbe moras.
Hinc varios implens, fluctu fubeunte, canales,
Fons fieri gaudet, qui modò Flumen erat.

Sur un CRUCIFIX peint par l'Auteur, & donné à une pieuſe Dame.

SI le *Sueur*, le *Brun*, ou *Mignard*
Avoient peint le CHRIST au Calvaire,
Ils l'auroient fait avec plus d'art,
Et mieux que je n'ai pû le faire :
Mignard, & le *Sueur*, & le *Brun*
Font des choſes hors du commun,
Où je n'eſpere pas atteindre ;
Mais le *Brun*, *Mignard* & le *Sueur*,
Ne pourroient pas ſi bien le peindre
Qu'il eſt gravé dans votre cœur.

VERS

*Adreſſés à BOUDIER par Monſieur de * BEURON.*

APeſer la valeur de ton dernier Ouvrage,
En croiroit-on l'Auteur un homme de ton âge?
Quoi ! faire ainſi des vers à quatre-vingt-dix ans !
Nul ne garda jamais tant d'eſprit ſi long-tems.
Ta Muſe joint au ſens de la ſage vieilleſſe,
Le brillant & le feu d'une vive jeuneſſe :
Si le nombre des ans peut affoiblir ton corps,
En vain ſur ton eſprit il fait tous ſes efforts,
Rien n'en peut altérer la vigueur infinie ;
Tout juſqu'au tems reſpecte un ſi rare génie.

* Ami & Eleve de *Boudier*.

*VERS

*De Monſieur le Marquis de la FARE à Mademoiſelle de **.*

INdigne de mes feux, indigne de mes larmes,
Je renonce ſans peine à tes foibles appas :
Mon amour te prêtoit des charmes,
Ingrate, que tu n'avois pas.

RE'PONSE.

INſenſible à tes feux, inſenſible à tes larmes,
Je te vois renoncer à mes foibles appas :
Mais ſi l'amour prête des charmes,
Pourquoi n'en empruntois-tu pas ?

* On ne trouve point ce Quatrain dans la derniere Edition du Marquis de la *Fare*.

SUITE

SUITE
DES PIÈCES FUGITIVES
DE M. DE V***.

LETTRE
*De M. de V*** au Révérend Pere de ****.

MON REVEREND PERE,

Ayant été élevé long-tems dans la Maiſon que vous gouvernez, j'ai cru devoir prendre la liberté de vous adreſſer cette Lettre, & vous faire un aveu public de mes ſentimens dans l'occaſion qui ſe préſente. L'Auteur de la G. E. m'a fait l'honneur de me joindre à Sa S. & de calomnier à la fois dans la même page, le premier Pontife du monde, & le moindre de ſes ſerviteurs. Un autre Libelle non moins odieux imprimé en Hollande, me reproche avec fureur mon attachement pour mes Maîtres, à qui je dois l'amour des Lettres & celui de la vertu; ce ſont ces mêmes ſentimens qui m'impoſent le de-

voir de répondre à ces Libelles.

Il y a quatre mois, qu'ayant vû une Eſtampe du portrait de Sa Sainteté, je mis au bas cette Inſcription latine :

Lambertinus hic eſt, Romæ decus & Pater Orbis ;
Qui terram Scriptis docuit, virtutibus ornat.

Je ne crains pas que le ſens de ces paroles ſoit repris par ceux qui ont lû les Ouvrages de ce Pontife, & qui ſont inſtruits de ſon Regne. S'il dépendoit de lui de pacifier le monde, comme de l'éclairer, il y a long-tems que l'Europe joindroit la reconnoiſſance à la vénération perſonnelle qu'on a pour lui. Monſeigneur le Cardinal Paſſionei, Bibliothécaire du Vatican, homme conſommé en tout genre de Littérature, & protecteur des Sciences auſſi bien que le Pape, lui montra ce foible hommage que je lui avois rendu, & que je ne croyois pas devoir parvenir juſqu'à lui. Je pris cette occaſion d'envoyer à S. S. & à pluſieurs Cardinaux qui m'honorent de leurs bontés, le Poëme ſur la Bataille de Fontenoy que le Roi avoit daigné faire imprimer à ſon Louvre. Je ne faiſois que remplir mon devoir en préſentant aux perſonnes principales de l'Europe ce monument élevé à la gloire

de notre Nation, ſous les auſpices du Roi même. Vous ſçavez, mon R. P. avec quelle indulgence cet Ouvrage fut reçu à Rome. La gloire du Roi qui ne ſe borne pas aux limites de la France, répandit quelques-uns de ſes rayons ſur ce foible eſſai : il fut traduit en vers Italiens ; & vous avez vû la traduction que Son Eminence M. le Cardinal Quirini, digne Succeſſeur des Bombes & des Sadolets, voulut bien en faire, & qu'il vous envoya.

Ceux qui connoiſſent le caractère du Pape, ſon goût & ſon zèle pour les Lettres, ne ſont point ſurpris qu'il m'ait gratifié de pluſieurs de ſes Médailles, leſquelles ſont autant de monumens du bon goût qui regne à Rome. Il n'a fait en cela que ce que Sa Majeſté avoit daigné faire, & s'il a ajoûté à cette faveur celle de m'honorer d'une Lettre particuliere, qui n'eſt point un Bref de la Daterie, y a-t-il dans ces marques de bonté ſi honorables pour la Littérature, rien qui doive choquer, rien qui doive attirer les fureurs de la calomnie ? Voilà pourtant ce qui a excité la bile de l'Auteur clandeſtin de la G. É. Il oſe accuſer le *Pape d'honorer de ſes Lettres un ſéculier, tandis qu'il perſécute des Evêques* ; & il me reproche à moi, je ne

ſçais quel Livre auquel je n'ai point de part ; & que je condamne avec autant de ſincerité qu'il devroit condamner les Libelles.

Je ſçais combien le Monarque bienfaiſant qui regne à Rome, eſt au-deſſus de la licence où l'on s'emporte de le calomnier, & de la liberté que je prendrois de le défendre.

Scilicet is ſuperis labor eſt, ea cura quietos
Sollicitat.

S'il eſt étrange, que tandis que ce Prince ſe fait cherir de ſes Sujets, du monde Chrétien ; un Ecrivain du Fauxbourg S. Marceau le calomnie, il ſeroit bien inutile que je refutaſſe cet Ecrivain. Les diſcours des petits ne parviennent pas de ſi loin à la hauteur où ſont placés ceux qui gouvernent la terre. C'eſt à moi de me renfermer dans ma propre cauſe ; mais ſi l'eſprit de parti pouvoit être calme un moment, ſi cette paſſion tyrannique & ténébreuſe pouvoit laiſſer quelques accès dans l'ame aux lumieres douées de la raiſon, je conjurerois cet Auteur & ſes ſemblables de ſe repréſenter à eux-mêmes ce que c'eſt que de mettre continuellement ſur le papier des invectives contre ceux qui ſont prépoſés de Dieu pour conſerver

le peu qui reste de paix sur la terre ; ce que c'est que de se rendre tous les huit jours criminel de leze Majesté, par des Libelles mépriſés, & d'être à la fois calomniateur & ennuyeux. Je lui demanderois avec quelle chaleur il condamneroit dans d'autres, ce malheureux & inutile deſſein de troubler l'Etat que le Roi défend à la tête de ſes armes : il verroit dans quel excès d'aviliſſement & d'erreur eſt une telle conduite auprès de tous les honnêtes gens : il ſentiroit s'il lui convient de gémir ſur les prétendus maux de l'Egliſe, tandis qu'on n'y voit d'autre mal que celui de ces convulſions avec leſquelles trois ou quatre malheureux mépriſés de leur parti-même, ont prétendu ſurprendre le petit Peuple, & qui ſont enfin l'objet du dédain de ceux-mêmes qu'ils avoient voulu ſéduire.

Qu'il ſe trouve des hommes aſſez inſenſés & aſſez privés de pudeur, pour dreſſer des filles de ſept à huit ans à faire des tours de *paſſe-paſſe*, dont les Charlatans de la Foire rougiroient ; qu'ils ayent le front d'appeller ce manége infâme, des miracles faits au nom de Dieu ; qu'ils jouent à prix d'argent cette farce abominable pour prouver qu'Elie eſt venu ;

qu'un de ces misérables ait été de ville en ville se pendre aux poutres d'un plancher, contrefaire l'étranglé & le mort, contrefaire ensuite le ressuscité, & finir enfin ses prestiges par mourir en effet dans Utrecht le 17. Juin 1743. à la potence qu'il avoit dressée lui-même, & dont il croyoit se tirer comme auparavant: Voilà ce qu'on pourroit appeller les maux de l'Eglise, si de tels hommes étoient en effet comptés soit dans l'Eglise, soit dans l'Etat.

Il leur sied bien sans doute de calomnier le Souverain Pontife, en citant l'Evangile & les Peres: il leur sied bien d'oser parler des Loix du Christianisme, eux qui violent la premiere de ses Loix, la charité; eux qui au mépris de toutes Loix divines & humaines, vendent tous les jours un Libelle, qui dégoute aujourd'hui les Lecteurs les plus avides de médisance & de satyre.

A l'égard de l'autre Libelle de Hollande, de qui me reproche d'être attaché aux Jésuites, je suis bien loin de lui répondre comme à l'autre: *Vous êtes un calomniateur*; je lui dirai au contraire: *Vous dites la vérité*. J'ai été élevé pendant sept ans chez des hommes qui se donnent des peines gratuites & infatigables à former l'esprit

& les mœurs de la Jeuneſſe. Depuis quand veut-on que l'on ſoit ſans reconnoiſſance pour ſes maîtres ? Quoi ! il ſera dans la nature de l'homme de revoir une maiſon où l'on eſt né, un village où l'on a été nourri par une femme mercenaire ; & il ne ſeroit pas dans notre cœur d'aimer ceux qui ont pris un ſoin généreux de nos premieres années ? Si des Jéſuites ont un procès au Malabar avec un Capucin pour des choſes dont je n'ai point connoiſſance, que m'importe ? Eſt-ce une raiſon pour moi d'être ingrat envers ceux qui m'ont inſpiré le goût des Belles-Lettres, & des ſentimens qui feront juſqu'au tombeau la conſolation de ma vie ? Rien n'effacera dans mon cœur la mémoire du P. Porée, qui eſt également chere à tous ceux qui ont étudié ſous lui. Jamais homme ne rendit l'étude & la vertu plus aimables. Les heures de ſes leçons étoient pour nous des heures délicieuſes, & j'aurois voulu qu'il eût établi dans Paris comme dans Athènes, qu'on pût aſſiſter à tout âge à de telles leçons : je ſerois revenu ſouvent les entendre. J'ai eu le bonheur d'être formé par plus d'un Jéſuite du caractere du P. Porée, & je ſçais qu'il a des ſucceſſeurs dignes de lui. Enfin pendant les ſept années que j'ai vécu dans leur Maiſon, qu'ai-je vû

chez eux ? La vie la plus laborieuſe, la plus frugale, la plus réglée, toutes leurs heures partagées entre les ſoins qu'ils nous donnoient & les exercices de leur profeſſion auſtere. J'en atteſte des milliers d'hommes élevés par eux comme moi ; il n'y en aura pas un ſeul qui puiſſe me démentir. C'eſt ſur quoi je ne ceſſe de m'étonner, qu'on puiſſe les accuſer d'enſeigner une morale corruptrice. Ils ont eu, comme tous les autres Religieux, dans des tems de ténebres, des Caſuiſtes qui ont traité le pour & le contre des queſtions aujourd'hui éclaircies, ou miſes en oubli. Mais, de bonne foi, eſt-ce par la ſatyre ingénieuſe des *Lettres Provinciales* qu'on doit juger de leur morale ? C'eſt aſſurément par le P. Bourdaloue, par le P. Cheminais, par leurs autres Prédicateurs, par leurs Miſſionnaires.

Qu'on mette en parallele les *Lettres Provinciales* & les Sermons du P. Bourdaloue ; on apprendra dans les premiers l'art de la raillerie, celui de préſenter des choſes indifférentes ſous des faces criminelles, celui d'inſulter avec éloquence : on apprendra avec le P. Bourdaloue à être ſévére à ſoi-même, & indulgent pour les autres. Je demande alors de quel côté eſt

la vraie morale, & lequel de ces deux Livres est utile aux hommes.

J'ose le dire, il n'y a rien de plus contradictoire, rien de plus inique, rien de plus honteux pour l'humanité, que d'accuser de morale relâchée des hommes qui menent en Europe la vie la plus dure, & qui vont chercher la mort au bout de l'Asie & de l'Amérique. Quel est le particulier qui ne sera pas consolé d'essuyer des calomnies, quand un corps entier en éprouve continuellement d'aussi cruelles? Je voudrois bien que l'Auteur de ces Libelles pitoyables, dont nous sommes fatigués, vînt un jour aux pieds d'un Jésuite au Tribunal de la pénitence, & que là il fît un aveu sincère de sa conduite, en présence de Dieu, il seroit obligé de dire:

» J'ai osé traiter de *Persécuteur* un Roi adoré de ses sujets: j'ai appellé cent fois ses Ministres, des Ministres d'iniquité: j'ai vomi les calomnies les plus noires contre le premier du Royaume, contre un Cardinal qui a rendu des services essentiels dans ses ambassades auprès de trois Papes: je n'ai respecté ni le nom, ni l'autorité sainte, ni les mœurs pures, ni la grandeur d'ame, ni la vieillesse vénérable de mon Archevêque. L'Evêque de

» Langres, dans une maladie populaire » qui faiſoit du ravage à Chaumont, ac- » courut avec des Médecins & de l'ar- » gent, & arrêta le cours de la maladie : » il a ſignalé toutes les années de ſon » Epiſcopat par les actions de la charité » la plus noble ; & ce ſont ces mêmes ac- » tions que j'ai empoiſonnées. L'Evêque » de Marſeille, pendant que la contagion » dépeuploit cette Ville, & qu'il ne ſe » trouvoit plus, ni qui donnât la ſépul- » ture aux morts, ni qui ſoulageât les » mourans, alloit le jour & la nuit, les » ſecours temporels dans une main, & » Dieu dans l'autre, affronter de maiſons » en maiſons un danger beaucoup plus » grand que celui où l'on eſt expoſé à l'at- » taque d'un chemin couvert ; il ſauva » les triſtes reſtes de ſes Dioceſains par » l'ardeur du zèle le plus attendriſſant, & » par l'excès d'une intrépidité, qu'on ne » caractériſeroit pas ſans doute aſſez, en » l'appellant héroïque ; c'eſt un homme » dont le nom ſera béni avec admiration » dans tous les âges : ce ſont ceux qui » l'ont imité que j'ai voulu décrier dans » mes petits Libelles diffamatoires.

Je ſuppoſe pour un moment que le Jéſuite qui entendroit cet aveu eût à ſe

plaindre de tous ceux qu'on vient de nommer ; qu'il fût le parent & l'ami du coupable, ne lui diroit-il pas : Vous avez commis un crime horrible & vous ne pouvez trop l'expier ?

Ce même homme qui ne se corrigera pas, continuera de calomnier tous les jours ce qu'il y a de plus respectable sur la terre, & il ajoûtera à sa Liste le Confesseur qui lui aura reproché ses excès : il l'accusera lui & sa Société d'une morale relâchée. C'est ainsi que l'esprit de parti est fait. L'Auteur du Libelle peut, tant qu'il voudra, mettre mon nom dans le Recueil immense oublié de ses calomnies : il pourra m'imputer des sentimens que je n'ai jamais eus, des Livres que je n'ai jamais faits ou qui ont été altérés indignement par les Editeurs. Je lui répondrai comme le grand Corneille dans une pareille occasion : *Ja soumets mes Ecrits au jugement de l'Eglise.* Je doute qu'il en fasse autant. Je ferai bien plus : je lui déclare à lui & à ses semblables, que si jamais on a imprimé sous mon nom une page qui puisse scandaliser seulement le Sacristain de leur Paroisse, je suis prêt de la déchirer devant lui ; que je veux vivre & mourir tranquille dans le sein de l'Eglise Catholi-

que, Apoſtolique & Romaine, ſans attaquer perſonne, ſans nuire à perſonne, ſans ſoûtenir la moindre opinion qui puiſſe offenſer perſonne : je déteſte tout ce qui peut porter le moindre trouble dans la Société. Ce ſont ces ſentimens connus du Roi qui m'ont attiré ſes bienfaits. Comblé de ſes graces, attaché à ſa perſonne ſacrée, chargé d'écrire ce qu'il a fait de glorieux & d'utile pour la patrie, uniquement occupé de cet emploi ; je tâcherai pour le remplir, de mettre en pratique les inſtructions que j'ai reçûes dans votre Maiſon reſpectable ; & ſi les réglés de l'éloquence que j'y ai appriſes ſe ſont effacées de mon eſprit, le caractere de bon citoyen ne s'effacera jamais de mon coeur.

On a vû, je crois, ce caractere dans tous mes Ecrits, quelque défigurés qu'ils ſoient par les ridicules éditions qu'on en a faites. La Henriade même n'a jamais été correctement imprimée. On n'aura probablement mes véritables Ouvrages qu'après ma mort ; mais j'ambitionne peu pendant ma vie, de groſſir le nombre des Livres dont on eſt ſurchargé, pourvû que je ſois au nombre des honnêtes gens, attachés à leur Souverain, zelés pour leur patrie, fideles à leurs amis dès l'enfance,

& reconnoiſſans envers leurs premiers Maitres.

C'eſt dans ces ſentimens que je ſerai toûjours.

A Paris, 7. Février 1746.

RÉPONSE

*Du R. P. de la T. à M. de V***.*

MONSIEUR,

J'ai reçu la Lettre ſi judicieuſe, ſi belle, & ſi touchante dont vous venez de m'honorer; & je l'ai vûe avec autant de reconnoiſſance que de plaiſir & d'admiration, puiſqu'elle eſt tout à la fois l'ouvrage de la raiſon, l'apologie de la vérité, & l'expreſſion fidelle des ſentimens les plus vertueux. Dans l'uſage que nous en ferons, Monſieur, nous conſulterons moins nos intérêts que votre gloire: rien ne peut donner plus de conſolation à tout ce qui aime la vertu, le bien, la Religion, que de voir les talens les plus connus plaider leur défenſe avec tant de zéle & d'onction.

A notre égard, nous ne pouvons être qu'infiniment touchés de la juſtice que vous nous rendez; elle entretiendra notre émulation; elle l'augmentera même. Nous tâcherons de conſerver ce même eſprit qui nous mérite votre eſtime : nous n'ambitionnons aucune des pompeuſes chimeres que la malignité & la ſottiſe continuent à nous attribuer avec une perſévérance auſſi odieuſe qu'affligeante pour l'humanité : nous conſacrons & nos forces & nos peines, nous bornons tous nos vœux à tranſporter & à diſtribuer dans tous les Etats, par tout ce que nous avons l'honneur d'élever, le regne de la Religion & de la vertu, l'amour du Souverain, de la Patrie, des devoirs, le goût des travaux utiles, la douceur & l'honnêteté des mœurs, & ces principes invariables qui font penſer à agir avec ſuite pour le repos commun de la Société & des Familles. Je ne ſçais point ſi la perſécution ſe laſſera de nous éprouver : mais j'eſpere qu'elle ne nous découragera jamais.

Quoique je ne puiſſe, Monſieur, attribuer l'honneur que vous me faites de vous adreſſer à moi qu'à la place que je remplis, je n'en ſuis pas moins ſenſible à une attention qui m'honore infiniment; je

voudrois bien mériter personnellement cette distinction : peut-être n'en suis-je pas si indigne, si vous avez la bonté de me consulter, pour l'accorder, que les qualités du cœur, & que l'estime aussi étendue que respectueuse, avec laquelle j'ai l'honneur d'être, &c.

FRAGMENT D'UNE LETTRE,

Sur la considération qu'on doit aux Gens de Lettres.

NI en Angleterre, ni en aucun Pays du monde, on ne trouve des établissemens en faveur des beaux Arts comme en France. Il y a presque par-tout des Universités : mais c'est dans la France seule qu'on trouve ces utiles encouragemens pour l'Astronomie, pour toutes les parties des Mathématiques, pour celles de la Médecine, pour les recherches de l'Antiquité, pour la Peinture, la Sculpture & l'Architecture. LOUIS XIV. s'est immortalisé par toutes ces fondations, & cette immortalité ne lui a pas coûté deux cent mille francs par an.

J'avoue que c'est un de mes étonne-

mens, que le Parlement d'Angleterre, qui s'eſt aviſé de promettre 2000. guinées à celui qui feroit l'impoſſible découverte des longitudes, n'ait jamais penſé à imiter LOUIS XIV. dans ſa magnificence envers les Arts.

Le mérite trouve à la vérité en Angleterre d'autres récompenſes plus honorables pour la Nation : tel eſt le reſpect que ce peuple a pour les talens, qu'un homme de mérite y fait toûjours fortune.

M. Adiſſon en France eût été de quelque Académie & auroit pû obtenir par le crédit de quelque femme une penſion de 1200. liv. ou plutôt on lui auroit fait des affaires, ſous prétexte qu'on auroit apperçu dans ſa Tragédie de Caton quelques traits contre le portier d'un homme en place ; en Angleterre il a été Secrétaire d'Etat. M. Newton étoit Intendant des monnoyes du Royaume : M. Congreve avoit une Charge importante : M. Prior a été Plénipotentiaire : le Docteur Swift eſt Doyen d'Irlande, & y eſt beaucoup plus conſidéré que le Primat. Si la Religion de M. Pope ne lui permet pas d'avoir une place, elle n'empêche pas que ſa traduction d'Homere ne lui ait valu deux cens mille francs. J'ai vû long-tems en France

l'Auteur de Rhadamiſte, prêt à mourir de faim, & le fils d'un des plus grands Hommes que la France ait eus, & qui commençoit à marcher ſur les traces de ſon pere, étoit réduit à la miſere ſans M. Fagon.

Ce qui encourage le plus l'Angleterre, c'eſt la conſideration où ils ſont; le portrait du premier Miniſtre ſe trouve ſur la cheminée de ſon Cabinet: mais j'ai vû celui de M. Pope dans vingt maiſons.

M. Newton étoit honoré de ſon vivant & l'a été après ſa mort comme il devoit l'être. Les Principaux de la Nation ſe ſont diſputés l'honneur de porter le poële à ſon convoi. Entrez à Weſtminſter; ce ne ſont pas les tombeaux des Rois qu'on y admire: ce ſont les monumens que la reconnoiſſance de la Nation a érigés aux plus grands Hommes qui ont contribué à ſa gloire; vous y voyez leurs ſtatues, comme on voyoit dans Athènes celles des Sophocles & des Platons; & je ſuis perſuadé que la ſeule vûe de ces glorieux monumens a excité plus d'un eſprit & a formé plus d'un grand Homme.

On a même reproché aux Anglois d'avoir été trop loin dans les honneurs qu'ils

rendent au ſimple mérite ; on a trouvé à redire qu'ils ayent enterré dans Weſtminſter la célebre Comédienne Mademoiſelle Oldfield, à peu-près avec les mêmes honneurs qu'on a rendus à M. Newton.

Mais je puis vous aſſurer que les Anglois dans la pompe funebre de Mademoiſelle Oldfield enterrée dans leur Saint Denis, n'ont rien conſulté que leur goût ; ils ſont bien loin d'attacher l'infamie à l'art des Sophocles & des Euripides, & de retrancher du corps de leurs citoyens, ceux qui ſe dévouent à réciter devant eux des Ouvrages dont leur Nation ſe glorifie.

Du tems de Charles I. & dans le commencement de ces guerres civiles ſuſcitées par des Rigoriſtes Fanatiques, qui eux-mêmes en furent enfin les victimes, on écrivoit beaucoup contre les Spectacles, d'autant plus que Charles I. & ſa femme, fille de notre Henri le Grand, les aimoient extrêmement.

Un Docteur nommé Prynn, ſcrupuleux à toute outrance, qui ſe ſeroit crû damné, s'il avoit porté un manteau court au lieu d'une ſoutane, & qui auroit voulu que la moitié des hommes eût maſſacré l'autre pour la gloire de Dieu & de la *Propagande*

Fide, s'avisa d'écrire un fort mauvais Livre contre d'assez bonnes Comédies qu'on jouoit tous les jours très-innocemment devant le Roi & la Reine. Il cita l'autorité des Rabins & quelques passages de Saint Bonaventure pour prouver que l'Œdipe de Sophocle étoit l'ouvrage du malin, que Térence étoit excommunié *ipso facto*, & il ajoûta que sans doute Brutus, qui étoit un Janséniste très-sévére, n'avoit assassiné César, que parce que César, qui étoit Grand Prêtre, avoit composé une Tragédie d'Œdipe; enfin il dit que tous ceux qui assistoient à un spectacle étoient des excommuniés qui renioient leur croyance & leur baptême. C'étoit outrager le Roi & toute la Famille Royale. Les Anglois respectoient alors Charles I. ils ne voulurent pas souffrir qu'on parlât d'excommunier ce même Prince, à qui ils firent depuis couper la tête. M. Prynn fut cité devant la Chambre étoilée, condamné à voir son beau Livre, (dont le Pere le Brun a emprunté le sien,) brûlé par la main du Bourreau, & lui, à avoir les oreilles coupées; son procès se voit dans les actes publics.

LETTRE,

Sur l'Incendie de la Ville d'Altena.

L'Extrême difficulté que nous avons en France de faire venir des Livres de Hollande, eſt cauſe que je n'ai vû que tard le neuviéme Tome de la Bibliothéque raiſonnée ; & je dirai en paſſant, que ſi le reſte de ce Journal répond à ce que j'en ai parcouru, les Gens de Lettres ſont à plaindre en France de ne pas le connoître. A la page 469. de ce neuviéme Tome, ſeconde partie, j'ai trouvé une Lettre contre moi, par laquelle on me reproche d'avoir calomnié la Ville de Hambourg dans l'Hiſtoire de Charles XII.

Depuis quelques jours un Hambourgeois, homme de Lettres & de mérite, nommé M. Richey, m'ayant fait l'honneur de me venir voir, m'a renouvellé ces plaintes au nom de ſes compatriotes.

Voici le fait, & voici ce que je ſuis obligé de déclarer.

Dans le fort de cette guerre malheureuſe qui a ravagé le Nord, les Comtes

de Seinbock & de Welling, Généraux du Roi de Suede, prirent en 1713. dans la Ville de Hambourg même, la résolution de brûler Altena, Ville commerçante, appartenant aux Danois, & qui commençoit à faire quelque ombrage au commerce de Hambourg.

Cette résolution fut exécutée sans miséricorde la nuit du 9. Janvier. Ces Généraux coucherent à Hambourg cette nuit-là même; ils y coucherent le 10. le 11. le 12. le 13. & daterent de Hambourg les Lettres qu'ils écrivirent pour tâcher de justifier cette barbarie.

Il est encore certain, & les Hambourgeois n'en disconviennent pas, qu'on refusa l'entrée de Hambourg à plusieurs Altenois, à des vieillards, à des femmes grosses, qui vinrent y demander un refuge, & que quelques-uns de ces miserables expirerent sous les murs de cette Ville au milieu de la neige & de la glace, consumés de froid & de misere, tandis que leur Patrie étoit en cendres.

J'ai été obligé de rapporter ces faits dans l'Histoire de Charles XII. Un de ceux qui m'ont communiqué ces Mémoires, me marque très-positivement dans une de ses

Lettres, que les Hambourgeois avoient donné de l'argent au Comte de Steinbock, pour l'engager à exterminer Altona, comme la rivale de leur commerce. Je n'ai point adopté une accuſation ſi grave, quelque raiſon que j'aie d'être convaincu de la méchanceté des hommes; je n'ai jamais cru le crime ſi aiſément; j'ai combattu efficacement plus d'une calomnie, & je ſuis le ſeul qui ait oſé juſtifier la mémoire du Comte Piper par des raiſons, lorſque toute l'Europe le calomnioit par des conjectures.

Au lieu donc de ſuivre le Mémoire qu'on m'avoit envoyé, je me ſuis contenté de rapporter *qu'on diſoit* que les Hambourgeois avoient donné ſecrettement de l'argent au Comte de Steinbock.

Ce bruit a été univerſel & fondé ſur des apparences: un Hiſtorien peut rapporter les bruits auſſi-bien que les faits, & quand il ne donne une rumeur publique, une opinion que pour une opinion, & non pour une vérité, il n'en eſt ni reſponſable ni répréhenſible.

Mais lorſqu'il apprend que cette opinion populaire eſt fauſſe & calomnieuſe, alors ſon devoir eſt de le déclarer & de remer-

cier publiquement ceux qui l'ont inſtruit.

C'eſt le cas où je me trouve. M. Richey m'a démontré l'innocence de ſes compatriotes. La Bibliothéque raiſonnée a auſſi très-ſolidement repouſſé l'accuſation intentée contre la Ville de Hambourg. L'Auteur de la Lettre contre moi, eſt ſeulement répréhenſible, en ce qu'il m'attribue d'avoir dit poſitivement que la Ville de Hambourg étoit coupable; il devoit diſtinguer entre l'opinion d'une partie du Nord, que j'ai rapportée comme un bruit vague, & l'affirmation qu'il m'impute. Si j'avois dit en effet: *La Ville de Hambourg a acheté la ruine de la Ville d'Altena*, je lui en demanderois pardon très-humblement, perſuadé qu'il n'y a de honte qu'à ne ſe point rétracter, quand on a tort. Mais j'ai dit la vérité, en rapportant un bruit qui a couru; & je dis la vérité, en diſant qu'ayant examiné ce bruit, je l'ai trouvé plein de fauſſeté.

Je dois encore déclarer qu'il regnoit des maladies contagieuſes à Altena dans le tems de l'incendie, & que ſi les Hambourgeois n'avoient point de Lazarets, (comme on me l'aſſure,) point d'endroit où l'on pût mettre à couvert & ſéparément les vieillards & les femmes qui pé-

rirent à leur vûe, ils ſont très-excuſables de ne les avoir pas recueillis : car la conſervation de ſa propre ville doit être préferée au ſalut des étrangers.

J'aurai très-grand ſoin que l'on corrige cet endroit de l'Hiſtoire de Charles XII. dans la nouvelle édition commencée à Amſterdam, & qu'on le réduiſe à l'exacte vérité dont je fais profeſſion, & que je préfere à tout.

J'apprends auſſi que l'on a inſéré dans des papiers hebdomadaires (*le Glaneur*) des Lettres auſſi outrageantes que mal écrites d'un Poëte, au ſujet de la Tragédie de Zaire. Cet Auteur de pluſieurs Piéces de Théatre toutes ſifflées, fait le procès à une Piéce qui a été reçûe du Public avec aſſez d'indulgence : & cet Auteur de tant d'Ouvrages impies me reproche publiquement d'avoir peu reſpecté la Religion dans une Tragédie repréſentée avec l'approbation des plus vertueux Magiſtrats, lûe par Monſeigneur le Cardinal de Fleury, & qu'on repréſente déja dans quelques maiſons religieuſes. On me fera bien l'honneur de croire que je ne m'avilirai pas à répondre à cet Ecrivain.

SCENE

SCENE
DE LA TRAGÉDIE D'ARTÉMIRE.

ACTEURS.

CASSANDRE, *Roi de Macédoine.*
ARTÉMIRE, *Reine de Macédoine.*
PALLANTE, *Favori du Roi.*
PHILOTAS, *Prince.*
MÉNAS, *parent & confident de Pallante.*
HIPPARQUE, *Ministre de Cassandre.*
CÉPHISE, *Confidente d'Artémire.*

La Reine faussement accusée d'adultere par Pallante, se justifie auprès du Roi son mari.

ARTÉMIRE, CASSANDRE, CÉPHISE.

ARTÉMIRE.

OÙ fuis-je ! où vais-je ? ô Dieux, je me meurs, je le voi.

CÉPHISE.

Avançons.

ARTÉMIRE.

Ciel !

CASSANDRE.

Eh ! bien, que voulez-vous de moi ?

CÉPHISE (*à part.*)

Dieux puiſſans, protégez une Reine innocente.

ARTÉMIRE.

Vous me voyez, Seigneur, interdite & mourante ;
Je n'oſe juſqu'à vous lever un œil tremblant,
Et ma timide voix expire en vous parlant.

CASSANDRE.

Levez-vous & quittez ces indignes allarmes.

ARTÉMIRE.

Hélas ! je ne viens point par d'impuiſſantes larmes,
Craignant votre juſtice & fuyant le trépas,
Mendier un pardon que je n'obtiendrois pas ;
La mort à mes regards s'eſt déja préſentée.
Tranquille & ſans regret, je l'aurois acceptée :
Faut-il que votre haine ardente à me ſauver,
Pour un ſort plus affreux m'ait voulu réſerver ?
N'étoit-ce pas aſſez de me joindre à mon pere ?
Au-delà de la mort étend-on ſa colere ?
Ecoutez-moi du moins, & ſouffrez à vos pieds
Ce malheureux objet de tant d'inimitiés.
Seigneur, au nom des Dieux, que le parjure offenſe,
Par le ciel qui m'entend, qui ſçait mon innocence,
Par votre gloire enfin que j'oſe conjurer,
Donnez-moi le trépas, ſans me déshonorer.

CASSANDRE.

N'en accuſez que vous, quand je vous rends juſtice,
La honte eſt dans le crime & non dans le ſupplice.
Levez-vous, & quittez un entretien fâcheux,
Qui redouble ma honte & nous peſe a tous deux.
Voilà donc le ſecret dont vous vouliez m'inſtruire !

ARTÉMIRE.

Eh ! que me ſervira, Seigneur, de vous le dire ?
J'ignore en vous parlant, ſi la main qui me perd
Dans ce projet affreux vous trahit ou vous ſert :
J'ignore, ſi vous-même, en pourſuivant ma vie,
N'avez point de Pallante armé la calomnie.
Hélas ! après deux ans de haine & de malheurs,
Souffrez quelques ſoupçons, qu'excuſent vos rigueurs.
Mon cœur, même en ſecret, refuſe de les croire ;
Vous me déshonorez & j'aime votre gloire ;
Je ne confondrai point Pallante & mon époux,
Je vous reſpecte encore en mourant par vos coups ;
Je vous plains d'écouter le monſtre qui m'accuſe ;
Et quand vous m'opprimez, c'eſt moi qui vous excuſe.
Mais ſi vous appreniez que Pallante aujourd'hui,
M'offroit contre vous-même un criminel appui ;
Que Ménas à mes pieds craignant votre juſtice,
D'un heureux ſcélérat infortuné complice,
Au nom de ce perfide imploroit... mais hélas !
Vous détournez les yeux & ne m'écoutez pas.

CASSANDRE.

Non, je n'écoute point vos lâches impostures.
Cessez, n'empruntez point le secours des parjures ;
C'est bien assez pour moi de tous vos attentats ;
Par de nouveaux forfaits ne les défendez pas :
Aussi-bien c'en est fait, votre perte est certaine ;
Toute plainte est frivole & toute excuse est vaine.

ARTÉMIRE.

Hélas ! voilà mon cœur, il ne craint point vos coups.
Faites couler mon sang, barbare, il est à vous.
Mais l'Hymen dont le nœud nous unit l'un à l'autre,
Tout malheureux qu'il est, joint mon honneur au vôtre ;
Pourquoi d'un tel affront voulez-vous vous couvrir ?
Laissez-moi chez les morts descendre sans rougir.
Croyez que pour Ménas une flamme adultere....

CASSANDRE.

Si Ménas m'a trahi, Ménas a dû vous plaire ;
Votre cœur m'est connu mieux que vous ne pensez ;
Ce n'est pas d'aujourd'hui que vous me haïssez.

ARTÉMIRE.

Eh ! bien, connoissez donc mon ame toute entiere.
Ne cherchez point ailleurs une triste lumiere :
De tous mes attentats je vais vous informer.
Oui, Cassandre ; il est vrai, je n'ai pû vous aimer :
Je vous le dis sans feinte, & cet aveu sincere
Doit peu vous étonner & doit peu vous déplaire ;

Et quel droit en effet aviez-vous ſur mon cœur ;
Qui ne voyoit en vous que ſon perſécuteur ?
Vous qui de tous les miens ennemi ſanguinaire ;
Avez juſqu'en mes bras aſſaſſiné mon pere :
Vous que je n'ai jamais abordé ſans effroi ;
Vous dont j'ai vû le bras toûjours levé ſur moi :
Vous, tyran ſoupçonneux, dont l'affreuſe injuſtice
M'a conduite au trépas de ſupplice en ſupplice ;
Je n'ai jamais de vous reçu d'autres bienfaits,
Vous le ſçavez, Caſſandre, apprenez mes forfaits :
Avant qu'un nœud fatal à vos loix m'eût ſoûmiſe,
Pour un autre que vous mon ame étoit épriſe ;
J'étouffai dans vos bras un amour trop puiſſant ;
Je le combats encore ; & même en ce moment ;
Ne vous en flattez point, ce n'eſt pas pour vous plaire,
Vous êtes mon époux ; votre gloire m'eſt chere,
Mon devoir me ſuffit, & ce cœur innocent,
Vous a gardé ſa foi même en vous haïſſant.
J'ai fait plus ; ce matin à la mort condamnée ;
J'ai pû briſer les nœuds d'un funeſte hymenée ;
Je tenois dans mes mains l'empire & votre ſort ;
Si j'avois dit un mot, on vous donnoit la mort.
Vos peuples indignés alloient me reconnoître ;
Tout m'en ſollicitoit, je l'aurois dû peut-être.
Du moins par votre exemple inſtruite aux attentats ;
J'ai pû rompre des loix que vous ne gardez pas.
J'ai voulu cependant reſpecter votre vie ;
Je n'ai conſideré ni votre barbarie,

Ni mes périls préſens, ni mes malheurs paſſés ;
J'ai ſauvé mon époux : vous vivez ; c'eſt aſſez.
Le tems qui perce enfin la nuit la plus obſcure,
Peut-être éclairera cette horrible aventure,
Et vos yeux recevant une triſte clarté
Verront trop tard au jour luire la vérité ;
Vous connoîtrez alors tous les maux que vous faites,
Et vous en frémirez, tout tyran que vous êtes.

Autre Fragment de la même Tragédie.

(C'eſt un ſcélérat qui parle.)

VOilà quelle eſt ſouvent la vertu d'une femme :
L'honneur peint dans ſes yeux, ſemble être dans ſon ame :
Mais de ce faux honneur les dehors faſtueux,
Ne ſervent qu'à cacher la honte de ſes feux.
A ſon Amant chéri prodiguant ſa tendreſſe,
Ses yeux n'ont pour attrait qu'une auſtere rudeſſe ;
Et l'Amant rebuté prend ſouvent pour vertu
Les fiers dédains d'un cœur qu'un autre a corrompu.

ÉLOGE HISTORIQUE

De Madame la Marquiſe du Châtelet, pour être mis à la tête de ſa Traduction de Newton.

CEtte Traduction que les plus ſçavans hommes de France devoient faire, & que les autres doivent étudier, une Dame l'a entrepriſe & achevée, à l'étonnement & à la gloire de ſon Pays. Gabriel-Emilie de Breteuil, Epouſe du Marquis du Châtelet-Lomont, Lieutenant Général des Armées du Roi, eſt l'Auteur de cette Traduction, devenue néceſſaire à tous ceux qui voudront acquérir ces profondes connoiſſances dont le monde eſt redevable au grand Newton.

C'eût été beaucoup pour une femme de ſçavoir la Géométrie ordinaire, les femmes n'ayant pas même une introduction aux vérités ſublimes enſeignées dans cet Ouvrage immortel; on ſent aſſez qu'il falloit que Madame la Marquiſe du Châtelet fût entrée bien avant dans la carriere que Newton avoit ouverte, & qu'elle poſſedât ce que ce grand Homme avoit enſeigné. On a vû deux prodiges; l'un que

Newton ait fait cet Ouvrage, l'autre qu'une Dame l'ait traduit & l'ait éclairci.

Ce n'étoit pas ſon coup d'eſſai; elle avoit auparavant donné au Public une Explication de la Philoſophie de Leibnits, ſous le titre d'*Inſtitution de Phyſique*, adreſſée à ſon fils, auquel elle avoit enſeigné elle-même la Géométrie.

Le Diſcours Préliminaire qui eſt à la tête de ces *Inſtitutions*, eſt un chef-d'œuvre de raiſon & d'éloquence; elle a répandu dans le reſte du Livre une méthode & une clarté que Leibnits n'eut jamais & dont ſes idées ont beſoin, ſoit qu'on veuille ſeulement les entendre, ſoit qu'on veuille les réfuter.

Après avoir rendu les imaginations de Leibnits intelligibles, ſon eſprit qui avoit acquis encore de la force & de la maturité, par ce travail même, comprit que cette méthaphyſique ſi hardie, mais ſi peu fondée, ne méritoit pas ſes recherches: ſon ame étoit faite pour le ſublime, mais pour le vrai. Elle ſentit que les Monades & l'harmonie préétablie devoient être miſes avec les trois élémens de *Deſcartes*, & que des Syſtêmes qui n'étoient qu'ingénieux, n'étoient pas dignes de l'occuper.

Ainſi après avoir eu le courage d'embellir Leibnits, elle eut celui de l'abandonner : courage bien rare dans quiconque a embraſſé une opinion, mais qui ne coûte gueres d'effort à une ame paſſionnée pour la vérité.

Défaite de tout eſprit de Syſtême, elle prit pour ſa regle celle de la Société Royale de Londres, *nullius in verba*, & c'eſt parce que la bonté de ſon eſprit l'avoit rendue ennemie des partis & des Syſtêmes, qu'elle ſe donna toute entiere à Newton. En effet Newton ne fit jamais de Syſtême, ne ſuppoſa jamais rien, n'enſeigna aucune vérité qui ne fût fondée ſur la plus ſublime Géométrie ou ſur des expériences inconteſtables. Les conjectures qu'il a hazardées à la fin de ſon Livre, ſous le nom de *Recherches* ne ſont que des doutes ; il ne les donne que pour tels, & il ſeroit preſque impoſſible que celui qui n'avoit jamais affirmé que des vérités évidentes, n'eût pas douté de tout le reſte.

Tout ce qui eſt donné ici pour principe eſt en effet digne de ce nom ; ce ſont les premiers reſſorts de la nature, inconnus avant lui, & il n'eſt plus permis de prétendre à être Phyſicien ſans les connoître.

Il faut donc bien ſe garder d'enviſager ce Livre comme un Syſtême, c'eſt-à-dire, comme un amas de probabilités qui peuvent ſervir à expliquer bien ou mal quelques effets de la Nature.

S'il y avoit encore quelqu'un aſſez abſurde pour ſoûtenir la matiere ſubtile & la matiere cannelée, pour dire que la Terre eſt un Soleil encroûté, que la Lune a été entraînée dans le tourbillon de la Terre, que la matiere ſubtile fait la peſanteur, pour ſoûtenir toutes ces autres opinions romaneſques ſubſtituées à l'ignorance des anciens, on diroit, cet homme eſt Cartéſien; s'il croyoit aux Monades, on diroit il eſt Leibnitien: mais on ne dira pas de celui qui ſçait les élémens d'Euclide qu'il eſt Euclidien; ni de celui qui ſçait après Galilée en quelle proportion les corps tombent, qu'il eſt Galiléiſte: auſſi en Angleterre ceux qui ont appris le calcul infinitéſimal, qui ont fait les expériences de la lumiere, qui ont appris les loix de gravitation, ne ſont point appellés Newtoniens; c'eſt le privilége de l'erreur de donner ſon nom à une Secte. Si Platon avoit trouvé des vérités, il n'y auroit point eu de Platoniciens, & tous les hommes auroient appris peu à peu ce

que Platon auroit enſeigné; mais parce que, dans l'ignorance qui couvre la terre, les uns s'attachoient à une erreur, les autres à une autre, on combattoit ſous différens étendards; il y avoit des Péripatéticiens, des Platoniciens, des Epicuriens, des Zénoniſtes, en attendant qu'il y eût des Sages.

Si on appelle encore en France Newtoniens les Philoſophes qui ont joint leurs connoiſſances à celles dont Newton a gratifié le genre humain, ce n'eſt que par un reſte d'ignorance & de préjugé. Ceux qui ſçavent peu & ceux qui ſçavent mal, ce qui compoſe une multitude prodigieuſe, s'imaginerent que Newton n'avoit fait autre choſe que combattre Deſcartes, à peu-près comme avoit fait Gaſſendi. Ils entendirent parler de ſes découvertes, & ils les prirent pour un Syſtême nouveau: c'eſt ainſi que quand Hervée eut rendu palpable la circulation du ſang on s'éleva contre lui; on appella Hervéiſtes & Circulateurs ceux qui oſoient embraſſer la vérité nouvelle que le Public ne prenoit que pour une opinion. Il le faut avouer, toutes les découvertes nous ſont venues d'ailleurs & toutes ont été combattues. Il n'y a pas juſqu'aux expériences que Newton

avoit faites sur la lumiere qui n'ayent essuyé parmi nous de violentes contradictions. Il n'est pas surprenant après cela que la gravitation universelle de la matiere ayant été démontrée, ait été aussi combattue.

Les sublimes vérités que nous devons à Newton, ne se sont pleinement établies en France qu'après une génération entiere de ceux qui avoient vieilli dans les erreurs de Descartes. Car toute vérité, comme tout mérite, a les contemporains pour ennemis.

Turpe putaverunt parere minoribus, & quæ
Imberbes didicêre, senes perdenda fateri.

Madame du Ch. a rendu un double service à la postérité en traduisant le Livre des *Principes* & en l'enrichissant d'un Commentaire. Il est vrai que la Langue latine dans laquelle il est écrit, est entendue de tous les Sçavans; mais il en coûte toûjours quelques fatigues à lire des choses abstraites dans une Langue étrangere. D'ailleurs le latin n'a pas de termes pour exprimer les vérités mathématiques & physiques qui manquoient aux anciens.

Il a fallu que les modernes créassent des mots nouveaux pour rendre ces nouvelles

idées ; c'eſt un grand inconvénient dans les Livres de Sciences, & il faut avouer que ce n'eſt plus gueres la peine d'écrire ces Livres dans une Langue morte, à laquelle il faut toûjours ajoûter des expreſſions inconnues à l'Antiquité & qui peuvent cauſer de l'embarras. Le François qui eſt la Langue courante de l'Europe, & qui s'eſt enrichi de toutes ces expreſſions nouvelles & néceſſaires eſt beaucoup plus propre que le Latin à répandre dans le monde toutes ces connoiſſances nouvelles.

A l'égard du Commentaire algébrique, c'eſt un Ouvrage au-deſſus de la Traduction. Madame du Ch. y travailla ſur les idées de M. Clairaut : elle fit tous les calculs elle-même & quand elle avoit achevé un Chapitre, M. Clairaut l'examinoit & le corrigeoit. Ce n'eſt pas tout, il peut dans un travail ſi pénible échapper quelque mépriſe : il eſt très-aiſé de ſubſtituer en écrivant un ſigne à un autre. M. Clairaut faiſoit encore revoir par un tiers les calculs, quand ils étoient mis au net ; de ſorte qu'il eſt moralement impoſſible qu'il ſe ſoit gliſſé dans cet Ouvrage une erreur d'inattention, & ce qui le ſeroit du moins autant, c'eſt qu'un Ouvrage où M. Clai-

raut a mis la main ne fût pas excellent en ſon genre.

Autant qu'on doit s'étonner qu'une femme ait été capable d'une entrepriſe qui demandoit de ſi grandes lumieres & un travail ſi obſtiné, autant doit-on déplorer ſa perte prématurée : elle n'avoit pas encore entierement terminé le Commentaire, lorſqu'elle prévit que la mort alloit l'enlever. Elle étoit jalouſe de ſa gloire, & n'avoit point cet orgueil de la fauſſe modeſtie, qui conſiſte à paroître mépriſer ce qu'on ſouhaite, & à vouloir paroître ſuperieur à cette gloire véritable, la ſeule récompenſe de ceux qui ſervent le Public, la ſeule digne des grandes Ames, qu'il eſt beau de rechercher, & qu'on n'affecte de dédaigner, que quand on eſt incapable d'y atteindre.

C'eſt ce ſoin qu'elle avoit de ſa réputation, qui la détermina quelques jours avant ſa mort à dépoſer à la Bibliothéque du Roi ſon Livre tout écrit de ſa main.

Elle joignit à ce goût pour la gloire une ſimplicité qui ne l'accompagne pas toûjours, mais qui eſt ſouvent le fruit des études ſérieuſes. Jamais femme ne fut ſi ſçavante qu'elle, & jamais perſonne ne

mérita moins qu'on dît d'elle : *C'eſt une femme ſçavante.* Elle ne parloit jamais de ſcience qu'à ceux avec qui elle croyoit pouvoir s'inſtruire, & jamais n'en parla pour ſe faire remarquer. On ne la vit point raſſembler de ces cercles où il ſe fait une guerre d'eſprit, où l'on établit une eſpece de Tribunal, où l'on juge ſon ſiécle, par lequel, en recompenſe, on eſt jugé très-ſévérement. Elle a vécu longtems dans les Sociétés où l'on ignoroit ce qu'elle étoit, & elle ne prenoit pas garde à cette ignorance.

Les Dames qui jouoient avec elle chez la Reine, étoient bien loin de ſe douter qu'elles fuſſent à côté du Commentateur de Newton : on la prenoit pour une perſonne ordinaire ; ſeulement on s'étonnoit quelquefois de la rapidité & de la juſteſſe avec laquelle on la voyoit faire les comptes & terminer les differens : dès qu'il y avoit quelque combinaiſon à faire, la Philoſophe ne pouvoit plus ſe cacher. Je l'ai vûe un jour diviſer juſqu'à neuf chifres par neuf autres chifres, de tête & ſans aucun ſecours, en préſence d'un Géométre étonné, qui ne pouvoit la ſuivre.

Née avec une éloquence ſinguliere, cette éloquence ne ſe déployoit que

quand elle avoit des objets dignes d'elle ; ces Lettres où il ne s'agit que de montrer de l'esprit, ces petites finesses, ces tours délicats que l'on donne à des pensées ordinaires, n'entroient pas dans l'immensité de ses talens. Le mot propre, la précision, la justesse & la force étoient le caractere de son éloquence. Elle eût plutôt écrit comme Paschal & Nicole, que comme Madame de Sévigné. Mais cette fermeté sévere & cette trempe vigoureuse de son esprit ne la rendoit pas inaccessible aux beautés de sentiment. Les charmes de la poësie & de l'éloquence la pénétroient, & jamais oreille ne fut plus sensible à l'harmonie. Elle sçavoit par cœur les meilleurs vers & ne pouvoit souffrir les médiocres. C'étoit un avantage qu'elle eut sur Newton d'unir à la profondeur de la Philosophie le goût le plus vif & le plus délicat pour les Belles-Lettres. On ne peut que plaindre un Philosophe réduit à la sechereſſe des vérités, & pour qui les beautés de l'imagination & du sentiment sont perdues.

Dès sa tendre jeunesse elle avoit nourri son esprit de la lecture des bons Auteurs en plus d'une Langue. Elle avoit commencé une traduction de l'Enéide, dont

j'ai vû pluſieurs morceaux remplis de l'ame de ſon Auteur : elle apprit depuis l'Italien & l'Anglois. Le Taſſe & Milton lui étoient familiers comme Virgile. Elle fit moins de progrès dans l'Eſpagnol, parce qu'on lui dit qu'il n'y a gueres dans cette Langue qu'un Livre célebre, & que ce Livre eſt frivole.

L'étude de ſa Langue fut une de ſes principales occupations. Il y a d'elle des remarques manuſcrites, dans leſquelles on découvre au milieu de l'incertitude & de la bizarrerie de la Grammaire, cet eſprit philoſophique qui doit dominer par-tout & qui eſt le fil de tous les labyrinthes.

Parmi tant de travaux que le Sçavant le plus laborieux eut à peine entrepris, qui croiroit qu'elle trouvât du tems, non-ſeulement pour remplir tous les devoirs de la Société, mais pour en rechercher avec avidité tous les amuſemens? Elle ſe livroit au plus grand monde comme à l'étude. Tout ce qui occupe la Société étoit de ſon reſſort, hors la médiſance. Jamais on ne l'entendit relever un ridicule : elle n'avoit ni le tems ni la volonté de s'en appercevoir, & quand on lui diſoit que quelques perſonnes ne lui avoient pas rendu juſtice, elle répondoit qu'elle vou-

loit l'ignorer. On lui montra un jour je ne ſçais quelle miſérable Brochure, dans laquelle un Auteur, qui n'étoit pas à portée de la connoître, avoit oſé mal parler d'elle : elle dit que ſi l'Auteur avoit perdu ſon tems à écrire ces inutilités, elle ne vouloit pas perdre le ſien à les lire ; & le lendemain ayant ſçu qu'on avoit renfermé l'Auteur de ce Libelle, elle écrivit en ſa faveur ſans qu'il l'ait jamais ſçu.

Elle fut regrettée à la Cour de France autant qu'on peut l'être dans un Pays où les intérêts perſonnels font ſi aiſément oublier tout le reſte. Sa mémoire a été précieuſe à tous ceux qui l'ont connue particulierement, & qui ont été à portée de voir l'étendue de ſon eſprit & la grandeur de ſon ame.

Il eût été heureux pour ſes amis qu'elle n'eût pas entrepris cet Ouvrage dont les Sçavans vont jouir. On peut dire d'elle en déplorant ſa deſtinée : *Periit arte ſuâ.*

Elle ſe crut frappée à mort long-tems avant le coup qui nous l'a enlevée : dès-lors elle ne ſongea plus qu'à employer le peu de tems qu'elle prévoyoit lui reſter à finir ce qu'elle avoit entrepris & à dérober à la mort ce qu'elle regardoit comme la

plus belle partie d'elle-même. L'ardeur & l'opiniâtreté du travail, des veilles continuelles dans un tems où le repos l'auroit ſauvée, amenerent enfin cette mort qu'elle avoit prévûe. Elle ſentit ſa fin approcher, & par un mêlange ſingulier de ſentimens qui ſembloient ſe combattre, on la vit regretter la vie, & regarder la mort avec intrépidité. La douleur d'une ſéparation éternelle affligeoit ſenſiblement ſon ame; & la Philoſophie dont cette ame étoit remplie lui baiſſoit tout ſon courage. Un homme qui s'arrache triſtement à ſa famille déſolée, & qui fait tranquillement les préparatifs d'un long voyage, n'eſt que le foible portrait de ſa douleur & de ſa fermeté; de ſorte que ceux qui furent les témoins de ſes derniers momens, ſentoient doublement ſa perte par leur propre affliction & par les regrets, & admiroient en même tems la force de ſon eſprit, qui mêloit à des regrets ſi touchans une conſtance ſi inébranlable.

Elle eſt morte au Palais de Luneville le 10. Août 1749. à l'âge de 43. ans & demi, & a été inhumée dans la Chapelle voiſine.

DIFFÉRENTES PIÉCES EN VERS & en Profe de Monſieur de S***.

SONGE A IRIS.

IRis, je rêvois l'autre jour
Que deux petits Amours envoyés par leur maître
Nous enlevoient tous deux pour nous mener paroître
Au tribunal du grand Amour.
Moi qui ſentois ma conſcience nette,
J'allois gaiment d'un pas délibéré;
Pour vous, vous n'aviez pas le viſage aſſuré,
Et je vous trouvois inquiette:
Sans ceſſe vous diſiez: Amours, je ſuis Iris
Dont le cœur n'a jamais connu votre puiſſance;
Il faut que l'on ſe ſoit mépris,
Je proteſte de violence;
Mais on n'écoutoit point vos cris.
De l'Amour en cela la méthode eſt fort bonne:
Contre ſa violence on a beau proteſter,
Il vous laiſſe tout dire, & loin qu'il s'en étonne,
Va ſon chemin ſans s'arrêter.
A ſon grand tribunal enfin on nous préſente,
Il n'avoit plus ni l'air ſoumis & doux,
Ni la figure ſuppliante

Qu'il avoit toûjours fait paroître devant vous ;
Mais fierement aſſis comme un Juge ſévere,
Il ne reſſembloit point au plus galant des Dieux.
Un grand régître ouvert qu'il parcouroit des yeux
Sembloit exciter ſa colere :
C'eſt là qu'il voit en un moment
Les affaires de ſon Empire.
Chaque petit Amour vient chaque mois écrire
Ce qui ſe paſſe à ſon gouvernement ;
Un gouvernement, c'eſt-à-dire,
Une Belle avec ſon Amant.
Par exemple, un Amour ſujet à rendre compte
De tout ce qui dépend de ſon petit emploi,
Vient écrire aujourd'hui : Climene ſous ſa loi
A ſçu ranger, ſi vous voulez, Oronte :
Et puis un mois après : Climene s'attendrit,
Reçoit les vœux d'Oronte & n'en reçoit plus d'autres.
Le mois ſuivant il eſt écrit :
La belle Climene eſt des nôtres.
C'eſt ainſi qu'on trouve à la fois
L'état de tous les cœurs dans ce vaſte mémoire ;
Heureux les Amans dont l'hiſtoire
Change beaucoup de mois en mois !
Pour le petit Amour que ſon devoir engage
A veiller ſur nos cœurs tombés dans ſon partage ;
Depuis plus de deux ans que j'avance fort peu,
Il avoit chaque mois le même compte à rendre ;
Iris promet un aveu tendre,
Iris promet un tendre aveu :
Du courroux de l'Amour c'étoit ici la cauſe.

Qu'eſt ceci, diſoit-il, & chagrin & ſurpris ?
Déja depuis deux ans ſur l'article d'Iris !
J'avois toûjours la même choſe,
Toûjours l'aveu promis & rien après cela,
Celles qui dès ce tems faiſoient même promeſſe ;
Ont mille & mille fois avoué leur tendreſſe,
Vraiment elles n'en ſont plus là :
Ce Regître, quoiqu'aſſez ample,
Que j'ai feuilleté tout exprès,
Ne me fournit aucun exemple
D'une affaire qui faſſe auſſi peu de progrès.
Alors de mon côté, commençant à me plaindre ;
Je crus qu'avec l'Amour j'allois être d'accord ;
Car que votre parti fût extrêmement fort,
C'eſt ce que je penſois n'avoir pas lieu de craindre.
Taiſez-vous, me dit-il, vous lui perſuadez
Que votre amour n'en ſeroit pas moins tendre,
Quand elle ne devroit jamais vous faire entendre
Cet aveu que vous demandez :
C'eſt bien là comme il s'y faut prendre.
Aimez d'un amour ſi conſtant
Qu'il vous plaira, j'en ſuis content ;
Mais faites quelquefois entrevoir à la Belle
Qu'en ſe défendant trop elle couroit hazard
De ne pas inſpirer une flamme éternelle.
Suffit-il que l'on ſoit groſſiérement fidele ?
Il faut l'être avec un peu d'art.
Je n'entends pourtant pas qu'Iris tire avantage
Du peu d'adreſſe de l'Amour.
Çà donc, Iris ; qu'on change de langage,

Qu'on dise : j'aime en ce même moment ;
Mais, Amour, est-il nécessaire,
Lui disiez-vous d'un air assez soûmis ?
Ce tendre aveu dès long-tems est promis,
Promettre un aveu c'est le faire :
Non, en termes exprès, il faut vous déclarer,
Pour la premiere fois que ce mot coûte à dire ;
Vous avez eu deux ans à vous y préparer,
Cela ne doit-il pas suffire ?
Vous tombiez, belle Iris, dans un doux embarras ;
Mais l'Amour demandoit la chose un peu plus claire.
Quoi ! vous vous obstinez, reprit-il, à vous taire ?
Hé ! bien, vous allez voir que pour d'autres appas
Tircis négligera tous les soins de vous plaire.
La menace en nous deux fit un effet contraire,
Vous criâtes, Amour : Ah ! ne le faites pas.
Je répondis : Amour, vous ne le sçauriez faire.
Enfin l'Amour, Iris, sçut si bien vous presser
Avec cette colere ou véritable ou feinte,
Que vous dites : Eh ! bien, puisque j'y suis contrainte,
Puisqu'on ne peut s'en dispenser,
Il est vrai ..... votre bouche alloit prononcer : j'aime.
Votre air, votre langueur, votre silence même
Par avance déja sembloient le prononcer,
Votre tein se couvroit d'une rougeur nouvelle,
Vos timides regards se détournoient de moi,
Pourquoi dans cet instant, pourquoi,
Une funeste joie, hélas ! m'éveilla-t-elle ?

Tel eſt mon ſort ; ce mot ſi cher à mes ſouhaits ;
Et que j'ai mérité par un amour ſi tendre,
Je me verrai toûjours ſur le point de l'entendre,
Et je ne l'entendrai jamais.

QUATRAIN,

Sur le Mariage.

DAns les nœuds de l'hymen à quoi bon m'engager ?
Je ſuis un, cela doit ſuffire :
Si j'étois deux, mon état ſeroit pire,
C'eſt bien aſſez de moi pour me faire enrager.

AUTRE,

Sur un Homme qui venoit de publier un Ouvrage.

DAns la liſe où tu vas courir,
Songe un peu comme tu hazardes ;
Il faut avec courage également offrir
Et ton front aux lauriers, & ton nez aux nazardes.

VERS,

*De M. de F*** dans la quatre-vingt-dix-ſeptiéme année de ſon âge, ſur ſon eſtomach.*

QU'on raiſonne *ab hoc* & *ab hac*,
Sur mon exiſtence préſente :
Je ne ſuis plus qu'un eſtomac,
C'eſt bien peu, mais je m'en contente.

VERS,

*Pour mettre au bas du Portrait de M. de V***,*

DE rares talens pour la guerre
En lui furent unis au cœur le plus humain :
Jupiter le chargea de lancer le tonnerre,
Minerve conduiſit ſa main.

VERS,

Faits à l'occaſion des précédens.

D'Un aſſez bon cerveau ces vers-là ſont éclos,
Dit-on, cette Epigramme eſt juſte, aſſez bien faite ;

Je ſuis flatté de ces propos :
Mais un ſcrupule m'inquiette :
L'extrême amour qu'on a pour les Héros
N'agit-il point en faveur du Poëte ?

VERS,

Sur cette expreſſion aſſez ordinaire : Tuer le tems. *C'eſt le tems qui parle.*

LOrſque, pour s'amuſer, ſans ceſſe ils s'évertuent,
Ces Meſſieurs les humains, ils diſent qu'ils me tuent :
Moi, je ne me vante de rien ;
Mais, ma foi, je m'en venge bien.

*PLACET,

*Préſenté par un Officier de Marine à M. le Comte de P***, qui étoit pourlors jeune Conſeiller au Parlement, & qui fut depuis Miniſtre de la Marine.*

OU la Gaillarde, ou la Badine,
Ou l'Alcyon ; en voilà trois.
Il faut, Seigneur, que votre choix
En peu de tems ſe détermine ;

* L'Officier demandoit le Commandement d'une Frégate.

Mais à l'humeur qui vous domine,
Assez aisément je prévois
Que j'aurai de vous la Badine.
Si la Badine toutefois
Etoit une jeune Blondine,
Ou Brunette à joli minois,
Piquante, vive, un peu mutine,
Fringante jusqu'au bout des doigts,
Vous ne seriez pas si courtois
Que de m'accorder la Badine,
Et jamais je n'en taterois.
Ains vous iriez à la sourdine,
Oubliant les facs & les loix,
Et toute autre bonne doctrine,
En badinant prendre les droits
Que donne une ardeur libertine,
Dans le tems ou l'ombre & Cyprine
Favorisent les doux exploits,
Auxquels la jeunesse est encline.
Mais non, Seigneur, cette Badine,
Dont l'Amour me met aux abois,
Ce n'est point ce qu'on s'imagine.
C'est, où je me donne cent fois
Au noir mari de Proserpine,
Ou bien au Diable, en bon François,
C'est une certaine Machine
Faite communément de bois,
Qui vogue sur l'onde marine,
Qui brise, fracasse, extermine,
Et souffle, comme petits pois,

Les Enfans d'une Coulevrine.
Qu'il feroit beau voir ma Badine,
En ſe jouant prendre un Anglois !
Qui ſoudain prendroit une mine
Sérieuſe & même chagrine,
Et ſe plaindroit en ſon patois,
Que ſemblable jeu le ruine.
Seigneur, écoutez donc ma voix :
Ainſi par la grace divine,
Ou celle du plus grand des Rois,
Puiſſe la mer qu'on vous deſtine
Vous obéir en peu de mois,
Depuis les bords de Paleſtine
Juſqu'aux rivages Iroquois.

L'AMOUR NOYÉ.

PHilis plongeoit l'Amour dans l'eau,
L'Amour ſe ſauvoit à la nage ;
Il revenoit ſur le rivage,
Philis le plongeoit de nouveau.
Cruelle, diſoit-il, vous qui m'avez fait naître,
Hélas ! pourquoi me noyez-vous ?
Eſt-ce que vous voulez m'empêcher de paroître ?
Prenez-en un moyen plus doux.

Je ne paroîtrai point, c'eſt une affaire faite,
Je ne vous ferois point pourtant de déshonneur ;

Au lieu de me noyer, donnez-moi pour retraite,
Un petit coin de votre cœur.

Je vous réponds qu'il seroit impossible
De trouver un endroit plus propre à me cacher;
Comme on sçait qu'il me fut toûjours inaccessible,
On ne m'y viendra pas chercher.

Philis ne l'en voulut pas croire;
Ce n'est pas qu'après tout l'avis ne fût fort bon;
Pour réponse elle le fit boire,
Mais boire plus que de raison.

Tel qu'un petit Barbet qu'à l'eau son maître envoye
Et qui de ce péril, dès qu'il est échappé,
Revient à son maître avec joie,
Tout dégoûtant & tout trempé.

Tel l'Amour s'exposant à des rigueurs nouvelles;
A peine sorti du danger,
Revenoit vers Philis, en secouant ses ailes,
Quoiqu'il sçût que Philis alloit le replonger.

Ses forces cependant à la fin s'épuiserent,
Il étoit las de faire des plongeons;
Il se rendit, & les bras lui manquerent,
Il fallut qu'il coulât à fond.

Le croira-t-on ? Philis en fut ravie ;
Car elle le noyoit pour la douziéme fois :
Elle hérita de l'arc, des traits & du carquois ;
Dont elle s'eſt fort bien ſervie.

Pour le petit Amour je ne puis concevoir,
Qu'à la nage onze fois il ſoit ſorti d'affaire ;
Sans beaucoup de vigueur cela ne ſe peut faire ;
Le pauvre Enfant n'en devoit guere avoir ;
Il fut toûjours mal nourri par ſa mere :
Quoique l'eſpoir ne ſoit qu'une viande légere ;
A peine fut-il né qu'on le ſevra d'eſpoir.

Si Philis, un peu moins injuſte,
L'eût traité comme il faut, en lui donnant le jour ;
C'eût bien été l'Amour le plus robuſte
Que l'on eût vû de mémoire d'Amour.

EPITAPHE DE L'AMOUR.

CI gît l'Amour, Philis a voulu ſon trépas ;
L'a noyé de ſes mains, on n'en ſçait point la cauſe :
Quoique ſous ce tombeau ſon petit cœur repoſe,
Qu'il fût mort tout-à-fait je n'en répondrois pas.
Souvent il n'eſt pas mort, quoiqu'il paroiſſe l'être ;
Quand on n'y penſe plus, il ſort de ſon cercueil.

Il ne lui faut que deux mots, un coup d'œil,
Quelquefois rien, pour le faire renaître.

EPIGRAMME

CONTRE DESPRÉAUX.

QUand Deſpréaux fut ſifflé ſur ſon * Ode,
Ses Partiſans crioient dans tout Paris :
Pardon, Meſſieurs, le Pauvret s'eſt mépris,
Plus ne louera, ce n'eſt pas ſa méthode :
Il va draper le ſexe féminin,
A ſon grand nom vous verrez s'il déroge :
Il a paru cet ** Ouvrage malin,
Pis ne vaudroit, quand ce ſeroit éloge.

SUR L'AMOUR QU'A LE *** ROI pour les Lettres & les Sciences, comme il paroît entre autres choſes par le Bâtiment de l'Obſervatoire, l'établiſſement de l'Académie Royale des Sciences, l'Hôtel des Invalides, & le rétabliſſement de la Diſcipline Militaire.

ILluſtres Conquérans, dont le Dieu des Combats
De triomphe en triomphe accompagnoit les pas ;

* L'Ode ſur la priſe de Namur.
** La Satyre des Femmes.
*** Louis XIV. Cette Piéce a été faite en 1675.

Et vous, qui par les ſoins qu'un doux loiſir inſpire,
Eleviez avec vous les Muſes à l'Empire,
Rois, qui fûtes toûjours par vos faits inouïs,
Le modele des Rois juſqu'au tems de LOUIS,
Si jadis entre vous l'ordre des Deſtinées,
Partagea les vertus des Têtes couronnées,
Voyez & la Nature & le Ciel aujourd'hui,
Prodigues pour LOUIS, les réunir en lui.
Il en eſt parmi vous, dont les ſeules victoires
En faveur de leurs noms parlent dans les Hiſtoires.
Il en eſt, qui contens d'un auguſte repos,
Ont trouvé dans la paix l'art de vivre en Héros:
Mais que ſans ſe fixer dans ſes diverſes routes,
Pour courir à la gloire, un Roi les prenne toutes;
Qu'il aſpire à la fois à ce double laurier,
De Héros pacifique & de Héros guerrier;
Qu'il accorde en lui ſeul des titres ſi contraires;
C'eſt ce que n'ont point vû les ſiécles de nos peres;
C'eſt de quoi nos deſtins, plus heureux & plus doux,
Ne donneront jamais le ſpectacle qu'à nous.

Si pour voir ſous ſa loi couler le Rhin eſclave,
LOUIS ne s'attachoit qu'à dompter le Batave,
Ou ſi ſon cœur charmé par de plus doux emplois,
Pour protéger les Arts, ſuſpendoit ſes exploits,
Il ſe croiroit oiſif, & ſa gloire indignée
Murmureroit tout bas de ſe voir trop bornée.
Il veut plus, & tandis que les plus forts remparts
N'attendent, pour tomber, que ſes premiers regards;
Que pour remettre au joug Salins, Beſançon, Dole,
Impatient de vaincre, il court moins qu'il ne vole,

Et qu'à suivre ses pas attachée à jamais ;
La Victoire étudie & prévient ses souhaits,
Paris est chaque jour embelli d'Edifices,
Où s'exercent les Arts sous ses heureux auspices ;
Où les Muses, suivant sa main qui les conduit,
De Bellone en fureur n'entendent point le bruit.

Qu'importe qu'aujourd'hui la Grece ne retienne
Que les superbes noms de la Grece ancienne ;
Que des restes douteux & de tristes débris
De ces murs où les Arts étaloient tout leur prix ?
D'un grand Roi pour Paris les bontés souveraines
Consolent l'Univers de la perte d'Athènes.

Ici, dans une Tour qu'il fait bâtir exprès,
Pour mesurer du Ciel les Spheres de plus près,
Jusques dans le Soleil l'art conduit notre vûe :
S'il a la moindre tache, elle est soudain connue ;
Et cet espace immense entre nous & les Cieux,
N'en peut rien dérober à l'effort de nos yeux.

Là, s'éleve un Palais pour ces Esprits sublimes,
Qui, sondant la Nature, en percent les abysmes,
Et qui, se faisant jour dans leur épaisse nuit,
L'exposent toute entiere aux regards qu'elle fuit.
En vain pour y former un invincible obstacle,
Ses plus communs effets nous cachent un miracle ;
Le secours qu'un Monarque a daigné nous offrir
Dans son plus noir chaos nous fait tout découvrir.
Quel Héros, en voyant les Muses florissantes
Unir pour le louer leurs voix reconnoissantes,

N'envoyer que ſon nom à nos derniers neveux,
Auroit, comme Louis, porté plus loin ſes vœux?
C'eſt lui qui des Guerriers réprimant la licence,
A l'ordre militaire aſſervit leur vaillance;
Et ſi c'eſt le chemin que tinrent les Romains,
Pour voir de l'Univers l'Empire dans leurs mains;
Si dans un Art ſi grand toi ſeule les imites,
France, de ton pouvoir quels ſeront les limites?
Tes malheureux Soldats, dont les corps mutilés,
Marquent la noble ardeur qui les a ſignalés,
Trouvent un doux ſéjour, où par des ſoins prodigues
Louis a préparé le prix de leurs fatigues,
Où s'exhale en repos leur ſenſible douleur,
De n'être plus témoins de ſa haute valeur,
Et d'apprendre ſans ceſſe, au bruit de ſes conquêtes,
Que de nouveaux lauriers couronnent d'autres têtes.

Après l'illuſtre accord des Muſes & de Mars,
Que pourroient à ta gloire oppoſer les Céſars?
Que la poſtérité, grand Roi, ſeroit injuſte,
Si tu n'étois qu'egal chez elle au Grand Auguſte,
Et ſi de tes hauts faits l'éternel ſouvenir
N'y tenoit que le rang qu'il y pourra tenir!
Sous lui du monde entier les forces ſuccomberent;
Sous ſes loix à l'envi les Muſes triompherent,
On a droit juſques-là de vous traiter d'égaux,
L'avantage eſt pareil, & vous êtes rivaux:
Mais Auguſte, ou l'amour, ou l'effroi de la terre,
Se borna dans les ſoins ou de paix ou de guerre:
Il ſçut les partager, & toi ſeul à la fois,
De ces ſoins réunis tu ſoutiens tout le poids.

PRIERE A DIEU.

TOi qui laiſſes briller ſur le front des Monarques
Un rayon de ta Majeſté,
Qui les fait reconnoître à d'éclatantes marques,
Pour les vivans portraits de ta Divinité ;
Toi de qui les bontés paſſant notre eſpérance,
Nous ont fait don d'un ſi grand Roi,
Qu'on voit tout l'Univers envier à la France
Le bonheur de ſuivre ſa loi ;
Parmi tant de périls où l'entraîne un courage,
Qui ſe reprocheroit un moment de repos,
Daigne conſerver ce Héros,
Et tu conſerveras ton plus parfait ouvrage.

PARALLELE

*De Corneille & de Racine, par M. de F***, en 1693.*

COrneille n'a eu devant les yeux aucun Auteur qui ait pû le guider ; Racine a eu Corneille.

Corneille a trouvé le Théatre François très-groſſier, on l'a porté à un haut point de perfection ; Racine ne l'a pas ſoûtenu

dans la perfection où il l'a trouvé.

Les caractères de Corneille ſont vrais, quoiqu'ils ne ſoient pas communs; les caractères de Racine ne ſont vrais que parce qu'ils ſont communs.

Quelquefois les caractères de Corneille ont quelque choſe de faux, à force d'être nobles & ſinguliers; ſouvent ceux de Racine ont quelque choſe de bas à force d'être naturels.

Quand on a le cœur noble on voudroit reſſembler aux Héros de Corneille; & quand on a le cœur petit, on eſt bien aiſe que les Héros de Racine nous reſſemblent.

On remporte des Piéces de l'un, le deſir d'être vertueux; & des Piéces de l'autre, le plaiſir d'avoir des ſemblables dans ſes foibleſſes.

Le tendre & le gracieux de Racine ſe trouve quelquefois dans Corneille; & le grand de Corneille ne ſe trouve jamais dans Racine.

Racine n'a preſque jamais peint que des François, & que le ſiécle préſent, même quand il a voulu peindre un autre ſiécle & d'autres Nations; on voit dans Corneille

toutes les Nations & tous les siécles qu'il a voulu peindre.

Le nombre des Piéces de Corneille est beaucoup plus grand que celui des Piéces de Racine ; & cependant Corneille s'est beaucoup moins répété lui-même que Racine n'a fait.

Dans les endroits où la versification de Corneille est belle, elle est plus hardie, plus noble, & en même tems aussi nette & aussi forte que celle de Racine : mais elle ne se soûtient pas dans ce degré de beauté ; & celle de Racine se soûtient toûjours dans le sien.

Des Auteurs inférieurs à Racine ont réussi après lui dans son genre ; aucun Auteur, même Racine, n'a osé toucher après Corneille au genre qui lui étoit particulier.

PRÉFACE,

Des Elémens de la Géométrie de l'Infini.

LEs premiers Géometres n'avoient encore fait que très-peu de chemin, lorſqu'ils s'apperçurent que le côté d'un quarré & ſa diagonale étoient incommenſurables, c'eſt-à-dire, que quelque grandeur que l'on pût prendre pour être la meſure exacte de l'une de ces deux lignes, elle ne pouvoit jamais être la meſure exacte de l'autre. De-là naiſſoient les nombres incommenſurables, ou irrationnels qui ſe trouvoient en une quantité ſans comparaiſon plus grande que les nombres rationels & ordinaires ; & parce qu'on voyoit bien qu'ils étoient d'une nature particuliere, mais abſolument inconnue, les anciens les évitoient avec beaucoup d'art dans la ſolution des problêmes, & ne les y admettoient point. Cependant, on les reçoit aujourd'hui ſans difficulté, & les ſolutions qu'ils fourniſſent ſont parfaitement légitimes. Ce n'eſt pas qu'on les connoiſſe mieux, mais on s'eſt familiariſé avec eux à force d'en rencontrer : ils ont vaincu par leur foule & par leur opiniâ-

treté à ſe préſenter preſque par-tout

Je crois avoir prouvé dans ce Livre que les nombres irrationels ne le ſont que parce que l'Infini entre néceſſairement dans leur nature : mais comme la maniere dont il y entre n'eſt nullement apparente, & qu'elle n'avoit point été apperçûe, c'étoit l'Infini que l'on rencontroit dès la naiſſance de la Géométrie, ſi déguiſé & ſi enveloppé qu'on n'en avoit aucun ſoupçon.

Les anciens ont vû que dans l'angle de contingence formé par la circonférence d'un cercle & par ſa tangente, il ne pouvoit paſſer aucune ligne droite qui le diviſât. C'eſt-là un angle infiniment petit, & l'Infini commence à s'y découvrir un peu, au lieu qu'il ne ſe découvroit nullement dans les incommenſurables. Auſſi l'angle de contingence étoit une merveille incompréhenſible, & l'on n'eût pas pû expliquer comment aucune ligne droite n'y pouvant paſſer, il y paſſoit tant de circonferences circulaires qu'on vouloit, toûjours plus grandes que la premiere. Archimede n'a trouvé le rapport approché du diametre du cercle à la circonférence, qu'en prenant l'idée du cercle confondu avec un poligone d'une infinité de côtés,

& ce rare génie perçoit déja dans l'abyſme de l'Infini.

En dernier lieu les anciens ſont venus à connoître l'Hyperbole, & ſes Aſymptotes, & quelques autres courbes aſymptotiques, c'eſt-à-dire, des lignes qui prolongées à l'Infini, & s'approchant toûjours l'une de l'autre, ne peuvent jamais ſe rencontrer, & de plus des eſpaces actuellement infinis. Voilà l'infini plus déclaré à meſure que la Géométrie avançoit davantage, & le voilà accompagné de nouvelles merveilles.

On en demeura là, ou plutôt on vint à oublier, & à ignorer tout pendant la longue barbarie qui regna en Europe. Au renouvellement des Sciences ceux qui eurent le courage de vouloir être Géometres, étudierent les Géometres Grecs qui reſtoient, les traductions qu'on en fit, les Commentaires. C'étoit être aſſez habile que de les entendre & de les ſuivre, embarraſſés & épineux comme ils ſont, & l'on ne crut pas dabord qu'il fût poſſible d'aller par d'autres routes, & moins encore d'aller plus loin. Un peu de préjugé ne pouvoit manquer de ſe mêler au reſpect légitime qu'on leur devoit. Ce qu'ils avoient admis de l'Infini, on n'eut pas de

peine à l'admettre, préſenté par les Maîtres : mais on l'admettoit en quelque maniere par force, parce qu'on y étoit conduit par des Guides réverés, auſſi-bien que par la ſuite néceſſaire des démonſtrations ; & quand on y étoit arrivé, on s'arrêtoit avec une eſpéce d'effroi & de ſainte horreur. On n'eût pas eu l'audace de faire un pas de plus. On regardoit l'Infini comme un myſtere qu'il falloit reſpecter & qu'il n'étoit pas permis d'approfondir. Il eſt vrai que cette timidité étoit fort excuſable par l'extrême diſproportion que l'eſprit humain ſent toûjours entre lui & un ſi grand objet.

Bonaventure Cavalerius, Religieux Italien de l'Ordre des Jéſuates, eſt le premier qui dans ſa *Géométrie des Indiviſibles*, imprimée à Bologne en 1635. ouvrage original & très-ingénieux, ait fondé volontairement & par choix tout un Syſtême géométrique ſur les idées de l'Infini. Il conſidere les plans comme formés par des ſommes infinies de lignes, qu'il appelle des quantités indiviſibles, les ſolides par des ſommes infinies de plans pareillement indiviſibles, & les rapports de ces ſommes infinies ou de lignes ou de plans ſont néceſſairement les mêmes que

ceux des plans ou des ſolides, fondement de toute ſa nouvelle Théorie. Ce n'eſt pas qu'effrayé lui-même de l'Infini, ou craignant d'effrayer ſes Lecteurs, il ne le diſſimule autant qu'il peut : il le marque le plus ſouvent ſous le nom d'*Indéfini*, terme plus doux en apparence, mais qui bien entendu, ou ne ſignifie que la même choſe, ou ne ſignifie rien. Il voit que ſon Syſtême le jette indiſpenſablement dans des Infinis plus grands les uns que les autres ; difficulté à laquelle on ne croit pas, dit-il, *que les armes mêmes d'Achille puiſſent réſiſter.* Auſſi ſe repoſe-t-il ſur le fait évidemment conſtant, & il traite l'objection de *nœud-gordien qu'il laiſſe à quelque Alexandre.*

Du reſte, il ne propoſe ſes vûes qu'avec la modeſtie & les ménagemens néceſſaires à la vérité, qui a le malheur d'être nouvelle : il ſemble demander pardon aux Géometres d'avoir mis leur ſcience dans un plus grand jour, & d'en avoir augmenté l'étendue. Il fait valoir l'accord parfait de ſes concluſions avec celles qui étoient déja reçues de tout le monde, & par conſéquent tout ce que les mêmes principes lui ont produit de nouveau, doit être également vrai. On s'en perſuade encore par un certain ordre na-

turel, par une liaiſon facile, qui ſe trouve entre les propoſitions anciennes & les nouvelles ; car telle eſt la nature des vérités qu'elles ſont toûjours prêtes à recevoir parmi elles d'autres vérités, & leur laiſſent, pour ainſi dire, des places qu'elles n'ont qu'à venir prendre.

La Géométrie de Cavalerius ſubit le ſort des nouveautés les plus dignes de l'approbation du Public, & même les plus deſtinées à l'emporter avec le tems : de grands Géometres l'attaquerent, de grands Géometres l'adopterent, ou la défendirent ; mais enfin c'eſt la premiere fois que l'Infini ait paru dans la Géométrie en forme ſyſtématique & dominant ſur toute une grande & vaſte théorie, quoiqu'encore extrêmement enveloppé.

M. de Roberval, dans une Lettre écrite à Toricelli, aſſure que cinq ans avant que le Livre de Cavalerius parût, il avoit trouvé la même méthode des Indiviſibles, qu'il appelle la *Science de l'Infini*, promettant cependant de n'employer gueres une expreſſion ſi hardie. *C'étoit*, dit-il, *en obſervant de près la marche d'Archimede, qu'il étoit arrivé à cette ſublime & merveilleuſe Science ; il la cachoit par une vanité de jeune homme, qui vouloit ſe réſerver un ſecret de réſon-*

dre avec facilité les queſtions les plus difficiles, & s'attirer par-là de l'admiration ; ce qui lui avoit réuſſi : mais il lui étoit arrivé le malheur, que tandis qu'il s'amuſoit à ſe parer de quelques grains d'or tirés d'une mine inconnue, un autre étoit venu qui avoit découvert la mine à tout le monde. Il ne vouloit pourtant pas *tomber dans le ridicule de revendiquer les Indiviſibles* ; il reconnoiſſoit nettement *que l'acte publié de la priſe de poſſeſſion décidoit abſolument pour Cavalerius*, tant la fortune a de pouvoir ſur tout ce qui s'appelle gloire, & tant il eſt néceſſaire de ſe ſoûmettre à ce pouvoir, tout illégitime qu'il pourroit paroître. Le Traité des Indiviſibles, qu'avoit fait M. de Roberval, a été imprimé après ſa mort, avec différens Ouvrages d'autres Académiciens, en 1693.

Je ne prends que les principaux points de cette petite hiſtoire de l'Infini. Le plus grand effet, & en même tems la plus forte preuve du mérite de la *Géometrie des Indiviſibles*, fut de tourner de ce côté-là les vûes de M. Wallis, grand Géometre Anglois, & de lui donner lieu de faire ſon *Arithmétique des Infinis*, qui parut en 1655. L'Anglois plus hardi que l'Italien, ſoit par le génie de ſa Nation, ſoit parce qu'il venoit après l'Italien, dont la méthode

commençoit à s'établir, produit dans tout ſon ouvrage, ſans marquer aucune crainte, ſans uſer de précautions, des ſérics ou ſuites infinies de nombres, & détermine les rapports de leurs ſommes, d'où dépendent non-ſeulement des rapports de plans, & de ſolides que Cavalerius avoit donnés, mais encore des quadratures & des rectifications de courbes, qui n'entroient pas dans la théorie de Cavalerius. Wallis dit *qu'il commence où Cavalerius avoit fini*, & il eſt certain qu'il va beaucoup plus loin, & qu'il pouvoit même, ainſi qu'il en avertit, aller encore au-delà. A meſure que l'audace de manier l'Infini croiſſoit, la Géometrie reculoit de plus en plus ſes anciennes limites.

Dans l'eſpace de quelque quarante années, à compter, ſi l'on veut, depuis Cavalerius, toutes les ſpéculations de Géométrie devenant toûjours plus élevées, aboutiſſoient à quelque choſe de commun, dont peut-être on ne s'appercevoit pas encore. Deſcartes par ſa fameuſe Régle des Tangentes, Fermat par celle des *maxima & minima*, Paſchal par la conſideration des élemens des Courbes, Barrou, par ſon petit *Triangle différentiel*, dont l'uſage ne finira jamais; Mercator, par

ſon Art de former des ſuites infinies d'une autre eſpece que celles de Wallis : tous ces grands hommes, chacun en ſuivant ſa route particuliere, ſe trouvoient conduits ou à l'Infini, ou ſur les bords de l'Infini. Il perçoit de toutes parts, il pourſuivoit par-tout les Géometres, & ne leur laiſſoit pas la liberté d'échapper.

Il y a un ordre qui regle nos progrès. Chaque connoiſſance ne ſe développe, qu'après qu'un certain nombre de connoiſſances précédentes ſe ſont développées, & quand ſon tour pour éclorre eſt venu. Cet Infini, qu'on ne pouvoit plus ſe diſpenſer de recevoir, ſur-tout l'infiniment-petit, plus néceſſaire encore que ſon oppoſé, on ne ſçavoit point l'employer dans un calcul algébrique, ſans quoi il avoit très-peu d'uſage, & quelle apparence qu'on l'y pût jamais employer? Auroit-on traité l'Infini comme les grandeurs finies ? Sa nature n'y apportoit-elle pas un obſtacle invincible ? Cependant le terme étoit arrivé, où la Géométrie devoit enfanter le calcul de l'Infini. M. Newton trouva le premier ce merveilleux calcul, M. Leibnits le publia le premier. Que M. Leibnits ſoit inventeur auſſi-bien que M. Newton, c'eſt une queſtion dont

nous avons rapporté l'hiſtoire en 1716. & nous ne la répéterons pas ici. Dès que le calcul différentiel eut paru, Meſſieurs Bernouilli, M. le Marquis de l'Hôpital, M. Varignon, tous les grands Géometres entrerent avec ardeur dans les routes qui venoient d'être ouvertes, & y marcherent à pas dē géant : l'Infini éleva tout à une ſublimité, & en même tems amena tout à une facilité, dont on n'eût pas oſé auparavant concevoir l'eſpérance, & c'eſt là l'époque d'une révolution preſque totale arrivée dans la Géométrie.

Cette révolution, quelque heureuſe qu'elle fût, a pourtant été accompagnée de quelques troubles. Il y a eu un Géométre qui voulant bien recevoir les infiniment-petits du premier ordre, rejettoit abſolument ceux du ſecond, & de tous les ordres inférieurs infiniment plus petits les uns que les autres.

Dans l'Académie même des Sciences, il s'eſt élevé quelques conteſtations ſur ce Syſtême, & nous n'en avons pas caché l'hiſtoire au Public.

Il y a plus : M. Leibnitz, comme nous l'avons avoué dans ſon éloge, paroît avoir un peu chancelé. Il ſemble qu'il ſe fût

relâché jusqu'au point de réduire les Infinis de différens ordres à n'être que des *Incomparables*, dans le sens qu'un grain de sable seroit incomparable au Globe de la Terre, ou ce Globe à un Globe dont la distance du Soleil à Syrius seroit le rayon; ce qui ruineroit l'exactitude générique des calculs: & de quel poids ne doit pas être l'autorité de l'Inventeur contre l'invention?

Malgré tout cela l'Infini a triomphé, & s'est emparé de toutes les autres spéculations des Géometres: les Infinis ou infiniment-petits de tous les ordres sont aujourd'hui également établis; il n'y a plus deux partis dans l'Académie, & si M. Leibnitz a chancelé, on se fie plus aux lumieres qu'on tient de lui qu'à son autorité même.

Il faut convenir cependant que toute cette matiere est environnée de ténébres assez épaisses, & de-là vient que quelques-uns de ceux qui embrassent les idées de l'Infini, ne les prennent pourtant que pour des idées de pure supposition sans réalité, dont on ne se sert que pour arriver à des solutions difficiles, qu'on abandonne dès qu'on y est arrivé, & qui ressemblent à des échaffaudages qu'on abat aussi-tôt

auſſi-tôt que l'édifice eſt conſtruit. C'eſt-là une façon de parler mitigée qui raſſure un peu contre la frayeur que l'Infini cauſe toûjours.

Pour diſſiper cette frayeur du moins en partie, je puis faire ſouvenir les Géometres d'un infini, qu'ils reçoivent tous ſans exception, d'où s'enſuivent néceſſairement toutes les idées du Syſtême moderne, & cela ſans aucune des reſtrictions, ſans aucun des adouciſſemens qu'on peut imaginer.

Tous les Géometres, anciens & modernes, conviennent que l'eſpace aſymptotique de l'hyperbole eſt infini, & ils employent tous ce même terme. Que veulent-ils qu'il ſignifie ? Certainement ils n'entendent pas que cet eſpace eſt étendu à l'infini, car ils démontrent que d'autres eſpaces aſymptotiques pareillement étendus à l'Infini, ne ſont que finis ; & il eſt à remarquer que lorſqu'ils démontrent que ces derniers eſpaces ne ſont que finis, ils n'en peuvent le plus ſouvent déterminer la grandeur finie, & que pour cela ils ne les traitent pas même d'indéfinis. Il faut donc que l'eſpace hyperbolique ſoit infini, puiſqu'il eſt plus grand que tout eſpace fini, quel qu'il ſoit ; plus grand, par

exemple, que l'aire d'un cercle dont le Soleil ſeroit le centre, & le demi-diametre, la diſtance du Soleil à Saturne ou à l'Etoile de Syrius, &c. Aſſurément cette vérité démontrée en cent façons, & reconnue de tout le monde, eſt bien contraire à ce qu'on jugeroit par les ſens en voyant une hyperbole tracée ſur le papier, où il ſemble qu'au bout d'un très-petit eſpace elle ſe confond déja avec ſon aſymptote.

L'Eſpace hyperbolique eſt auſſi réellement infini, ou plus grand que tout eſpace fini, qu'un eſpace parabolique déterminé eſt les deux tiers de ſon parallélogramme circonſcrit. Où ſeroit la différence de ces deux manieres d'être?

Il ſeroit trop puérile de dire que l'un de ces eſpaces peut être actuellement tracé, & que l'autre ne le peut. La Géométrie eſt toute intellectuelle, & indépendante de la deſcription actuelle & de l'exiſtence des figures dont elle découvre les propriétés; tout ce qu'elle conçoit néceſſaire eſt réel de la réalité qu'elle ſuppoſe dans ſon objet. L'Infini qu'elle démontre eſt donc auſſi réel que le fini, & l'idée qu'elle en a n'eſt point, plus que toutes les autres, une idée de ſuppoſition, qui ne ſoit que commode, & qui doive diſparoître dès qu'on en a fait uſage.

Si l'on conçoit l'eſpace hyperbolique diviſé en parties finies égales, chacune pourra être priſe pour l'unité, il y en aura un nombre infini, & leur ſomme ſera égale à cet Infini, qui eſt l'eſpace. Or une ſomme quelconque de nombres quelconques, ne peut être qu'un nombre. L'Infini eſt donc un nombre; & doit être traité comme tel; ce qui prouve encore ſa réalité, puiſqu'il a toute celle des nombres.

Le parallélogramme circonſcrit à l'eſpace aſymptotique hyperbolique, c'eſt-à-dire, le parallélogramme dont un des côtés ſera la premiere & plus grande ordonnée de l'hyperbole, & l'autre, aſymptote, ou axe infini, ſera viſiblement plus grand & beaucoup plus grand que l'eſpace aſymptotique. Voilà donc un Infini plus grand qu'un autre, & cet Infini je le puis doubler, tripler, &c. en concevant la premiere ordonnée de l'hyperbole deux fois, trois fois, &c. plus grande. Les Infinis peuvent donc avoir entr'eux tous les rapports des nombres.

Si enfin je conçois que la premiere ordonnée de l'hyperbole ſoit devenue égale à l'aſymptote, le parallélogramme circonſcrit eſt un quarré infiniment plus

grand que l'eſpace aſymptotique infini : ce qui fait voir la néceſſité & la réalité des différens ordres d'Infini ; car dès qu'on en tient deux, on voit aſſez qu'il n'y a plus de bornes.

Ces différens ordres, dont l'ordre du fini eſt le premier & le plus bas, ſont véritablement *incomparables*, c'eſt-à-dire, qu'une grandeur de l'un n'eſt rien par rapport à une grandeur de l'ordre ſupérieur, non dans le ſens qu'un grain de ſable ne ſeroit rien par rapport à un globe dont la diſtance du Soleil à Syrius ſeroit le rayon, mais dans un ſens infiniment plus rigoureux ; car ce grain de ſable & ce globe ſont du même ordre, puiſque ce globe n'eſt certainement pas infini, ou plus grand que toute grandeur finie.

Je ne vois pas qu'on puiſſe rompre en aucun endroit cette chaîne de conſéquences qui naiſſent ſi ſimplement & ſi naturellement de la propriété inconteſtable de l'eſpace hyperbolique : elles naîtroient de même de pluſieurs autres vérités démontrées en Géometrie ; & par conſéquent ne pas recevoir l'Infini, tel qu'on vient de le repréſenter, & avec toutes ſes ſuites néceſſaires, c'eſt rejetter des démonſtrations géométriques ; & qui en rejette une les doit rejetter toutes.

Mais ſi la certitude eſt entiere, il ſemble que l'évidence ne le ſoit pas; par exemple, un Infini moindre qu'un autre a beau être démontré, il paroît toûjours enfermer une contradiction. Cet Infini moindre eſt néceſſairement limité par rapport au plus grand, & dès qu'il eſt limité, il n'eſt plus Infini. Mais il faut prendre garde que cette contradiction apparente vient de l'idée d'un autre Infini que celui qu'on a poſé.

Nous avons naturellement une certaine idée de l'Infini comme d'une grandeur ſans bornes en tous ſens, qui comprend tout, hors de laquelle il n'y a rien. On peut appeller cet Infini *méthaphyſique:* mais l'Infini *géometrique*, c'eſt-à-dire, celui que la Géometrie conſidere, & dont elle a beſoin dans ſes recherches, eſt fort différent; c'eſt ſeulement une grandeur plus grande que toute grandeur finie, mais non pas plus grande que toute grandeur. Il eſt viſible que cette définition permet qu'il y ait des Infinis plus petits ou plus grands que d'autres Infinis, & que celle de l'Infini métaphyſique ne le permettroit pas. On n'eſt donc pas en droit de tirer de l'Infini métaphyſique des objections contre le géometrique, qui n'eſt comptable que de ce qu'il renferme dans ſon idée, & nul-

lement de ce qui n'appartient qu'à l'autre.

Je puis dire encore plus, l'Infini métaphyſique ne peut s'appliquer ni aux nombres, ni à l'étendue : il y devient un pur être de raiſon, dont la fauſſe idée ne ſert qu'à nous troubler & à nous égarer.

L'Infini géometrique étant bien entendu, ſes principes bien inébranlables, les conſéquences bien liées, la plûpart des recherches un peu élevées ne laiſſe pas de nous jetter encore dans des abyſmes d'une obſcurité profonde, ou tout au moins dans des pays où le jour eſt extrêmement foible. L'ayſmptotiſme des courbes toûjours fort étonnant, quoique fort ordinaire, les eſpaces aſymptotiques que d'aſſez légeres différences rendent finis ou infinis ; leurs ſolides que des eſpaces infinis donnent finis, & que des eſpaces finis donnent infinis, des ſommes de ſuites infinies, qui d'infinies qu'elles étoient deviennent finies par la ſeule élevation des ſuites au quarré, une infinité d'autres merveilles incompréhenſibles par elles-mêmes, naiſſent à chaque moment ſous les pas des Géometres, & il ſemble que la Géometrie, qui ſe pique d'avoir la clarté en partage, devroit être exempte de merveilles. Quelquefois même des méthodes, quoi-

que fines & ingénieuſes, ne donnent aucune idée nette. Je n'ai point vû, par exemple, de Géometre qui entendît préciſément ce que c'eſt dans la Régle des infléxions & des rebrouſſemens, qu'une différence ſeconde devenue égale à l'Infini. J'en puis dire autant de la courbure infinie, que l'on démontre telle ſans ſçavoir aucunement en quoi elle conſiſte. Ajoûterai-je qu'il ſemble quelquefois que les Géometres ſe faſſent honneur de leurs concluſions ſurprenantes, & qu'ils ſeroient fâchés qu'elles fuſſent plus vraiſemblables? Quoi qu'il en ſoit, il eſt arrivé dans la haute Géometrie une choſe biſarre : la certitude a nui à la clarté. On tient toûjours le fil du calcul, guide infaillible: il n'importe où l'on arrive ; il y falloit arriver, quelques ténebres qu'on y trouve. De plus, la gloire a toûjours été attachée aux grandes recherches, aux ſolutions des problêmes difficiles, & non à l'éclairciſſement des idées.

J'ai cru que cet éclairciſſement, négligé par les habiles Géometres, pourroit être utile à la Géometrie : on n'en marchera pas plus ſûrement ; mais on verra plus clair autour de ſoi : avec le fil qu'on avoit dans des labyrinthes ſombres, on

aura un flambeau, dont la lueur ne ſçauroit être ſi petite, qu'elle ne ſoit toûjours de quelque uſage; & même ſi cette petite lueur que je préſente n'eſt pas fauſſe, rien n'empêchera qu'on ne l'augmente beaucoup.

J'avoue qu'on peut me reprocher qu'au lieu d'éclaircir l'Infini, j'y porte une obſcurité nouvelle, un paradoxe inoui, qui eſt expoſé dans la Section III. & qui enſuite ſe retrouve ſouvent dans tout l'Ouvrage; mais ſi ce paradoxe eſt vrai, s'il ſuit néceſſairement de la nature de l'Infini, je la fais mieux connoître, j'en fais mieux connoître les propriétés, qui, quoiqu'obſcures, ſont la ſource de tout ce que le calcul nous donne de plus étonnant; on arrivera aux plus grandes merveilles bien préparé, & ſans cette eſpéce de ſurpriſe, qui dans le fonds n'eſt point honorable à une vraie ſcience. C'eſt toûjours un degré de lumiere, que de voir ſurement à quel principe, fût-il peu connu, tiennent certains effets. Ainſi quand les Phyſiciens ont demandé comment ſe fait la génération perpétuelle des plantes & des animaux, qui ſont des corps d'une organiſation ſi admirable & ſi conſtante, ceux qui ont dit que ces corps ſont déja

tout formés de la main du ſouverain Etre dans les grains ou dans les œufs, & qu'ils ne font que ſe développer, ont apporté dans la Phyſique une connoiſſance nouvelle & utile, toute accompagnée qu'elle eſt de difficultés embarraſſantes; elles ne font pas abandonner le principe, & on ſe contente d'admirer. Je remarquerai en paſſant que dans cet exemple même la principale difficulté vient de l'Infini.

Ceux qui ont le plus traité l'Infini géométrique, ne l'ont fait juſqu'à préſent qu'avec un reſte de timidité, qui les a empêchés de l'approfondir autant qu'ils le pouvoient. Il m'a ſemblé qu'au point où l'on en étoit venu, cette timidité n'étoit plus gueres de ſaiſon, & que ma témerité ſeroit excuſable, ſi je tâchois d'avancer encore de quelques pas, pourvû que je ſuiviſſe exactement les routes déja ouvertes. Il s'eſt offert à moi une infinité de nouveaux Infinis ignorés, & cependant importans, & en général l'Infini s'étend beaucoup plus qu'il ne faiſoit ſur toute la Géométrie, ne fût-ce que par cette ſeule raiſon, que c'eſt lui qui fait les incommenſurables, dont le nombre eſt infiniment plus grand que celui des commenſurables.

On rapporte qu'il y a dans les Pays-Bas de grandes étendues de terre qui ont été couvertes par la mer, & dont il ne reſte que quelques pointes de clochers éparſes çà & là, qui ſortent de l'eau. C'eſt ainſi à peu près que l'océan de l'Infini a abyſmé tous les nombres, & toutes les grandeurs, dont il ne reſte que les commenſurables que nous puiſſions connoître parfaitement. M. Huguens, qui étoit du moins autant homme d'eſprit que grand Géometre, a dit en quelque endroit de ſon *Coſmotheoros*, qu'*il ſoupçonnoit que tout notre calcul ne rouloit que ſur les petits commencemens des ſuites des nombres.* M. Wallis a cru auſſi que tous nos ſignes radicaux ne ſuffiroient pas pour exprimer certains nombres qu'il entrevoyoit, plus ſinguliers & plus incommenſurables que les incommenſurables ordinaires. Il y a bien de l'apparence qu'il entreroit de l'Infini dans ces nombres de M. Wallis.

Quand une Science, telle que la Géometrie, ne fait que de naître, on ne peut gueres attraper que des vérités diſperſées qui ne ſe trouvent point, & on les prouve chacune à part comme l'on peut, & preſque toûjours avec beaucoup d'embarras. Mais quand un certain nombre de ces

vérités désunies ont été trouvées, on voit en quoi elles s'accordent, & les principes généraux commencent à se montrer, non pas encore les plus généraux ou les premiers : il faut un plus grand nombre de vérités pour les forcer à paroître. Plusieurs petites branches que l'on tient d'abord séparément, menent à la grosse branche qui les produit, & plusieurs grosses branches menent enfin au Tronc. Une des grandes difficultés que j'aye éprouvées dans la composition de cet ouvrage a été de saisir le Tronc, & plusieurs grosses branches m'ont paru l'être qui ne l'étoient pas. Je ne suis pas sûr de ne m'y être pas encore trompé, mais enfin quand j'ai eu pris l'Infini pour le Tronc, il ne m'a plus été possible d'en trouver d'autres, & je l'ai vû distribuer de toutes parts, & répandre ses ramaux avec une régularité & une symétrie, qui n'a pas peu servi à ma persuasion particuliere.

Un avantage d'avoir saisi les premiers principes seroit, que l'ordre se mettroit par-tout presque de lui-même, cet ordre qui embellit tout, qui fortifie les vérités par leur liaison, que ceux à qui on parle ont droit d'exiger, & qu'on ne peut leur refuser sans une espece d'injustice, sur-tout

ſi on ſacrifie leur commodité à la gloire de paroître plus profond. De plus les démonſtrations qui ne ſont pas tirées des premiers principes, ne vont gueres au but que par de longs & fatigans circuits. On ne ſçait preſque plus d'où l'on eſt parti, on ne ſçait pas où l'on a paſſé. Mais ſi on a pû remonter à la vraie nature des choſes, les démonſtrations en naiſſent preſque immédiatement, & en foule : il arrive rarement qu'il y ait bien loin des concluſions aux principes, & que l'on ne puiſſe pas embraſſer d'un coup d'œil tout le chemin qu'on a fait. Enfin ce qui n'eſt pas pris dans ces premieres ſources, manque aſſez ſouvent d'une certaine clarté. On ſe ſert des rayons des développées pour meſurer la courbure des courbes : mais parce que ces rayons ne ſont qu'un indice de la courbure, & non pas ce qui la fait, quand on trouve une courbure infinie, on ne peut en prendre, ſelon cette théorie, aucune idée nette. Le vrai eſt ſimple & clair, & quand notre maniere d'y arriver eſt embarraſſée & obſcure, on peut dire qu'elle mene au vrai, & n'eſt pas vraie.

Le calcul n'eſt gueres en Géometrie que ce qu'eſt l'expérience en Phyſique, & toutes les vérités produites ſeulement par

le calcul, on les pourroit traiter de vérités d'expérience. Les Sciences doivent aller juſqu'aux premieres cauſes, ſur-tout la Géometrie, où l'on ne peut ſoupçonner, comme dans la Phyſique, des principes qui nous ſoient inconnus. Car il n'y a dans la Géometrie, pour ainſi dire, que ce que nous y avons mis : ce ne ſont que les idées les plus claires que l'eſprit humain puiſſe former ſur la grandeur, comparées enſemble, & combinées d'une infinité de façons différentes, au lieu que la nature pourroit bien avoir employé dans la ſtructure de l'Univers quelque méchanique qui nous échappe abſolument. Que ſi cependant la Géometrie a toûjours quelque obſcurité eſſentielle, qu'on ne puiſſe diſſiper, (& ce ſera uniquement, à ce que je crois, du côté de l'Infini,) c'eſt que de ce côté-là la Géometrie tient à la Phyſique, à la nature intime des corps que nous connoiſſons peu, & peut-être auſſi à une métaphyſique trop élevée, dont il ne nous eſt permis que d'appercevoir quelques rayons.

Si l'on fait l'honneur à ce Livre de l'attaquer, & que ce ſoit par des endroits qui me ſont communs avec les Géometres partiſans de l'Infini, je me repoſerai de

ma défenſe ſur leur autorité, & ne me mêlerai point de ſoûtenir leur ſentiment, qu'ils ſoûtiendroient mieux que moi. Si on m'attaque par des endroits qui me ſoient particuliers, je demande en grace qu'on ne les ait point jugés du premier coup d'œil, qu'on ne les prenne qu'accompagnés de tout ce qui les appuye ou les favoriſe, en un mot qu'on rompe abſolument la liaiſon qu'ils m'ont paru avoir avec les principes reçus, & je reconnoîtrai mon erreur ſans chercher de vains ſubterfuges. J'en dis autant de toute autre eſpece de fautes où je ſerai tombé ſans m'en appercevoir ; ce qui n'eſt que trop poſſible dans un aſſez grand ouvrage, que j'ai toûjours craint qui ne fût au-deſſus de mes forces, & que j'ai ſupprimé longtems par cette raiſon.

* DISCOURS.

L'Académie croit que le Public ſera bien aiſe d'apprendre qu'après qu'elle a fait la deſcription actuelle de la méri-

* Il fut prononcé par M. F * * * à l'Académie des Sciences dans l'Aſſemblée publique d'après Pâques de l'année 1735.

dienne de Paris dans toute l'étendue du Royaume depuis ſon extrémité ſeptentrionale juſqu'à ſa méridionale ; & enſuite la deſcription de la perpendiculaire à cette méridienne pareillement dans toute l'étendue du Royaume, de l'Orient à l'Occident, deux travaux pénibles & importans, elle vient d'entreprendre un nouveau travail du même genre ſans comparaiſon plus pénible & ſi important qu'on ne peut s'en paſſer, ſi l'on veut rendre les deux autres auſſi parfaitement utiles qu'ils le peuvent être ; c'eſt la deſcription actuelle de quelques degrés terreſtres pris ſous l'Equateur, ou, ſi les difficultés ſont invincibles, celle d'une portion de méridienne qui part de l'Equateur ou de quelque lieu fort proche. Par-là on connoîtra avec plus de certitude l'inégalité des degrés terreſtres, ſi elle eſt croiſſante ou décroiſſante de l'Equateur vers les Pôles : la célebre queſtion de la figure de la Terre, célebre du moins parmi les Sçavans, ſera plus immédiatement décidée ; &, ce qui regarde toute la ſociété des hommes, les Cartes géographiques deviendront plus exactes & la navigation plus ſûre.

Il y a quelques jours que Meſſieurs Godin, Bouguier, & de la Condamine,

accompagnés de toute la ſuite qui leur eſt néceſſaire, ſont partis pour aller exécuter ce grand deſſein dans le Pérou, dans de vaſtes Pays preſque inhabités, où ils ne trouveront ni les commodités que demandent les voyages, ni même aſſez d'objets qui donnent priſe à leurs operations géometriques : ils le feront dans des Terres qui n'y ſont, pour ainſi dire, nullement préparées, & qui, à cet égard, autant qu'à aucun autre, ſont encore ſauvages.

Monſieur de Juſſieu, frere de deux de nos Académiciens, habile Botaniſte, & ſçavant dans l'Hiſtoire naturelle, s'eſt joint aux Géometres ou Aſtronomes; auſſi rien ne ſera négligé de tout ce qui s'offrira dans le cours du travail principal, & l'on acquerra en chemin des connoiſſances de ſurcroît. Toute la Troupe eſt honorée des ordres & des bienfaits du Roi & de ceux du Roi d'Eſpagne, mais malgré la protection & les faveurs des deux Monarques, combien de fatigues, & de fatigues effrayantes, inſéparables d'une telle entrepriſe ? Combien de périls imprévûs, & quelle gloire n'en doit-il pas revenir aux nouveaux Argonautes ?

*LETTRE,

De Madame de Fontenelle à Monsieur l'Abbé le Blanc.

DU NÉANT, &c.

JE suis, Monsieur, quoique je ne sois point, si glorieuse de ce que vous m'avez mise en quelque sorte de parallele avec Madame Newton, autre personne de mon espéce, qu'il faut absolument que je vous en marque ma reconnoissance. La vanité perce jusques dans le néant. Il est vrai que la Dame, vis-à-vis de qui vous me mettez, n'eût pas apparemment voulu me recevoir pour sa femme de chambre; mais n'importe, je m'en tiens à votre jugement. Mon cher petit mari en mourra de joie, & je vous aurai encore l'obligation de me l'envoyer ici. Adieu, Monsieur, je finis sans cérémonie. Si les morts n'aiment pas à dire des paroles inutiles, à plus forte raison ceux qui n'ont pas seulement l'avantage d'être morts.

* » Je crois qu'une Madame Newton & une Madame de » Fontenelle, dans l'esprit de bien des gens, feroient tort aux » Hommes Illustres dont elles porteroient le nom. « Cette phrase singuliere a donné lieu à la Lettre.

VERS

*De M. de Crébillon ſur M. de F***.*

TOi qui fus animé d'un ſouffle d'Apollon ;
Dépoſitaire heureux de ſon talent ſuprême ;
Eſprit Divin, qui n'eus d'autre Pair que lui-même ;
Héros de Melpomene & du ſacré Vallon,
Parois : nous conſacrons une Fête à ta gloire,
A ce nom qui ſuffit pour nous illuſtrer tous.
Viens voir un héritier digne de ta mémoire
* Une ſeconde fois renaître parmi nous.
LOUIS, ton regne fut le regne des merveilles ;
L'Univers eſt encor rempli de tes hauts faits ;
Mais les lauriers cueillis par l'aîné des Corneilles
Font voir que tu fus grand juſques dans tes ſujets.
Si ton auguſte fils n'a point vû le Permeſſe
Enfanter ſous ſes loix ce mortel ſi fameux,
Il a dans ſes neveux un ſujet que la Grece
Eût placé dès l'enfance au rang des Demi-Dieux.
Jeune encor, ſes écrits exciterent l'envie,
Mais il en triompha par leur ſublimité,
A peine il vit briller l'aurore de ſa vie,
Qu'il vous parut déja dans ſa maturité ;

* M. de F***, cinquante ans après ſa réception, renouvella, pour ainſi dire, ſes vœux à l'Académie Françoiſe, & prononça un très-beau Diſcours à ce ſujet, que l'on trouve dans la derniere édition de ſes Œuvres.

S'il cueillit en Neſtor les fruits de ſa jeuneſſe,
Dix-ſept luſtres n'ont point ralenti ſes talens;
L'âge qui détruit tout, rajeunit ſa vieilleſſe,
Son génie étoit fait pour braver tous les tems.
Albion qui prétend nous ſervir de modele,
Croit que Locke & Newton n'eurent jamais d'égaux,
Le Germain, que Leibnitz compte peu de Rivaux,
Et nous, que l'Univers n'aura qu'un Fontenelle.
Prodigue en ſa faveur, le Ciel n'a point borné
Les préſens qu'il lui fit aux ſeuls dons du génie,
Minerve l'inſtruiſit, & ſon cœur fut orné
De toutes les vertus par les ſoins d'Uranie.
Loin de s'enorgueillir de l'éclat de ſon nom,
Modeſte, retenu, ſimple, même timide,
On diroit quelquefois qu'il craint d'avoir raiſon,
Et n'oſe prononcer un avis qui décide.
Illuſtres Compagnons de ce nouveau Neſtor,
Aſſemblés pour lui ceindre une double couronne,
Pour la rendre à ſes yeux plus précieuſe encor,
Parez-la des lauriers que votre main moiſſonne.
C'eſt ici le ſéjour de l'immortalité:
En vain mille ennemis attaquent votre gloire,
Ces Auteurs ténébreux paſſeront l'onde noire;
C'eſt vous qui tiendrez lieu de la poſterité.
Si les Ecrits pervers, la noirceur, l'impudence,
Ont fermé votre Temple aux hommes ſans honneur,
Les talens, le génie, & la noble candeur,
Ont toûjours, parmi vous, trouvé leur recompenſe.

Le ſoin de célebrer le plus grand des mortels
N'eſt pas, quoique conſtant, le ſeul qui vous anime;
Quelquefois des mortels d'un ordre moins ſublime
Ont vû brûler pour eux l'encens ſur vos autels.
Daignez donc ſoûtenir le zele qui m'inſpire,
Pour chanter Fontenelle, il faut plus d'une voix:
Ranimez les accens d'un vieux Chantre aux abois,
Ou du moins un moment prêtez-moi votre lyre.
Aſſidu parmi vous, dix luſtres de travaux
Ont déja ſignalé ſa brillante carriere:
Mais ce ne fut pour vous qu'un inſtant de lumiere;
Condamnez Fontenelle à dix luſtres nouveaux.
Pour pénétrer le Ciel & ſes routes profondes,
Deſtin, accorde-lui des jours ſains & nombreux:
Il en fallut beaucoup pour parcourir les Mondes,
Il en faut encor plus pour contenter nos vœux.

ÉPÎTRES EN VERS, LETTRES, FRAGMENS, par M. de V***.

Epître au Roi de Prusse.

LEs Fileuſes des deſtinées,
Les Parques, ayant mille fois
Entendu les ames damnées,
Parler là bas de vos exploits,
De vos conquêtes, de vos loix,
Et de tant de belles journées,
Vous crurent le plus vieux des Rois.
Alors des rives du Cocyte
A Berlin vous rendant viſite,
ATROPOS vint avec le Tems,
Croyant trouver des cheveux blancs,
Front ridé, face décrépite,
Et diſcours de quatre-vingt ans;
Que l'Inhumaine fut trompée!
Elle apperçut de blonds cheveux,
Un tein fleuri, de grands yeux bleus,
Et votre flûte & votre épée.
Elle ſongea pour mon bonheur
Qu'*Orphée* autrefois par ſa lyre,
Et qu'*Alcide* par ſa valeur
La bravèrent dans ſon Empire.

Elle trembla, quand elle vit
Le Monarque qui réunit
Les dons d'*Orphée* & ceux d'*Alcide* :
Doublement elle vous craignit,
Et jettant ſon Ciſeau perfide,
Chez ſes ſœurs elle s'en alla,
Et pour vous le Trio fila
Une trame toute nouvelle,
Brillante, dorée, immortelle,
Et la même que pour Louis ;
Car vous êtes tous deux amis :
Tous deux vous forcez des murailles ;
Tous deux vous gagnez des batailles,
Contre les mêmes ennemis :
Vous regnez ſur des cœurs ſoumis,
L'un à Berlin, l'autre à Verſailles.
Tous deux un jour.... mais je finis.
Il eſt trop aiſé de déplaire,
Quand on parle aux Rois trop long-tems ;
Comparer deux Héros vivans
N'eſt pas une petite affaire.

INSCRIPTION,

Miſe ſur la nouvelle Porte de Nevers, élevée en l'honneur de Louis XV.

(Du côté de Paris.)

AU grand Homme modeſte, au plus doux des Vainqueurs,
Au Pere de l'Etat, au Maître de nos cœurs.

(En dedans de la Ville.)

A ce grand Monument qu'éleva l'abondance,
Reconnoiſſez Nevers, & jugez de la France.

(En dedans de la Porte.)

Dans ces tems fortunés de gloire & de puiſſance;
Où Louis répandant les bienfaits & l'effroi,
Triomphoit des Anglois aux champs de Fontenoi;
Et faiſoit avec lui triompher ſa clémence,
Tandis que tous les Arts, aimés & ſoûtenus,
Embelliſſoient l'Etat que ſa main ſçut défendre;
Tandis qu'il renverſoit les portes de la Flandre,
Pour fermer à jamais les portes de Janus,
Les Peuples de Nevers, dans ces jours de victoire,
Ont voulu ſignaler leur bonheur & ſa gloire.
Etalez à jamais, auguſtes Monumens,
Le zele & la vertu de ceux qui vous fonderent;
Inſtruiſez l'avenir, ſoyez vainqueurs du tems,
Ainſi que le grand Nom dont leurs mains vous ornerent.

PROLOGUE,

A S. A. S. Madame la Ducheſſe du Maine, à une repréſentation de la Comédie de la Prude, le 15. Décembre 1747.

O Vous, dans tous les tems par Minerve inſpirée,
Des plaiſirs de l'Eſprit Protectrice éclairée,
Vous avez vû finir ce ſiécle glorieux,
Ce ſiécle des talens accordé par les Dieux.
Vainement on ſe diſſimule
Qu'on fait pour l'égaler des efforts ſuperflus,
Daignez favoriſer ce foible crépuſcule
Du beau jour qui ne brille plus :
Ranimez les accens des filles de Mémoire,
De la France à jamais éclairez les Eſprits,
Et lorſque vos Enfans combattent pour ſa gloire,
Soutenez-la dans nos Ecrits.
Vous n'avez point ici de ces pompeux Spectacles,
Où le chant & la danſe étalent leurs miracles ;
Daignez-vous abaiſſer à de moindres ſujets :
L'eſprit aime à changer de plaiſirs & d'objets.
Nous poſſedons bien peu, c'eſt ce peu qu'on vous donne :
A peine en nos récits vous verrez quelques traits
D'un Comique oublié que Paris abandonne.

Puiſſent

Puiſſent tant de Beautés dont les brillans attraits,
Valent mieux, à mon ſens, que les vers les mieux faits,
S'amuſer avec vous, d'une *Prude* friponne,
Qu'elles n'imiterent jamais.
On peut bien ſans effronterie,
Aux yeux de la raiſon, jouer la Pruderie :
Et puiſque tout défaut à Sceaux eſt combattu,
Quand on fait devant vous la ſatyre du vice,
C'eſt un nouvel hommage, un nouveau ſacrifice
Que l'on préſente à la vertu.

---

*Sur la Mort de Madame du C***.*

UN ſommeil éternel a donc fermé ces yeux
Où brilloient la vertu, l'amour & le génie :
La vérité, l'honneur, la foi, la modeſtie,
N'ont pû changer du ſort l'arrêt impérieux :
Tu meurs, immortelle *Emilie*,
Ou plutôt ta belle ame, en volant vers les Dieux,
A ſon principe eſt réunie.
Avec toi la Pudeur de la terre bannie,
Rentre pour jamais dans les Cieux.
Tu meurs, & je ſurvis à ton heure fatale,
Je vois encor ce ciel dont tu ne jouis plus.
Hélas ! où l'amitié, les talens, la vertu,
Pourront-ils trouver ton égale ?
Qui me rendra ces jours paſſés dans la douceur
D'une confiance tranquille,

Où mon ame, à tes goûts docile,
N'avoit pour loi que ton bonheur?
Où loin des propos de la ville,
Et du vain faste de la Cour,
Sans soins, sans brigues, sans détour,
L'Arioſte & *Newton* dans un loiſir utile,
Remplaçoient à * Cyrei la jeuneſſe & l'amour.
Dans les bras de la Paix, au ſein de la Sageſſe,
Oubliant Verſaille & Paris,
Les flatteurs & les beaux Eſprits,
L'orgueil des grands & leur baſſeſſe;
Nous étions ſeuls heureux, du moins dans nos Ecrits.
Pardonne, ombre chere & ſacrée,
Si de ſon bonheur enivrée,
Mon ame quelquefois ſecoua ſes liens,
Par tes tranſports, vainqueurs des miens,
Tu vis ma chaîne reſſerrée.
Si ſur nos plus beaux jours tiſſus par le bonheur,
Le caprice a verſé l'amertume & l'aigreur,
Du moins après ta mort, tu ſeras adorée.
Vois des Arts la Troupe éplorée
Te ſuivre en deuil juſqu'au tombeau;
Vois l'Hymen & l'Amour éteindre leur flambeau.
Vois le cœur même de l'envie,
S'ouvrir enfin à la pitié,
Vois ton cercueil baigné des pleurs de l'amitié,
Vois ton époux errant & déteſtant ſa vie,
Redemander aux Dieux ſa fidelle moitié.

* Terre de Madame la Marquiſe du Châtelet.

Admiſe à la céleſte Troupe,
A la table des Dieux, où tu bois dans la coupe
Et de Minerve & d'Apollon,
Si ton cœur eſt ſenſible à l'éclat d'un grand nom;
Si mes vœux juſqu'à toi peuvent ſe faire entendre,
Que tu dois t'applaudir d'une amitié ſi tendre!
Je veux que l'avenir dans mes vers t'admirant,
Te confonde avec Uranie,
Et ſi quelque Cenſeur impie
Rit du culte immortel que ma Muſe te rend
Pour confondre la calomnie
J'aurai *Saint Lambert* pour garant.

EPÎTRE,

*A Mademoiſelle * Malcrais de la Vigne.*

TOi, dont la voix brillante a volé ſur nos rives,
Toi, qui tiens dans Paris nos Muſes attentives,
Qui ſçait ſi bien aſſocier
Et la ſcience & l'art de plaire,
Et les talens de *Des-Houlieres*,
Et les études de *Dacier*;
J'oſe envoyer aux pieds de ta Muſe divine,
Quelques foibles écrits enfans de mon repos;

* M. *Desforges Maillard* a publié dans ſa jeuneſſe pluſieurs de ſes Ouvrages ſous ce nom ſuppoſé, & adreſſé des Piéces à nos meilleurs Poëtes qui lui ont tous répondu. Il s'étoit acquis de la réputation avec ſon nom *de Malcrais de la Vigne*.

Charles fut seulement l'objet de mes travaux,
Henri quatre fut mon Héros,
Et tu seras mon Héroïne.
En te donnant mes vers, je te veux avouer
Ce que je suis, ce que je voudrois être,
Te peindre ici mon ame & te faire connoître
Celui que tu daignes louer,

. . . . . .

Pelissier, par son art, le M[illegible]re par sa voix,
L'agile *Camargo*, *Sallé* l'enchantereſſe,
Cette auſtere *Sallé* faite pour la tendreſſe,
Tour à tour ont mes vœux & ſuſpendent mon choix.

. . . . . .

Je fais ce que je puis, hélas! pour être ſage,
Pour amuſer ma liberté;
Mais ſi quelque jeune Beauté,
Empruntant ta vivacité,
Me parloit ton charmant langage,
Je rentrerois bientôt dans ma captivité.

(Le reſte de l'Epître, dont voilà la fin, comme dans les éditions connues).

Epître à Madame de *.*

Belle Maman, ſoyez l'arbitre,
Si la fievre n'eſt pas un titre
Suffiſant pour ſe diſculper,
De ne point aujourd'hui ſouper;

Je suis au lit comme un bélître,
Fort mécontent de m'occuper
A sentir mon pouls galopper.
Beaucoup de sang couleur de litre
De mon bras on vient d'extirper ;
Et c'est à force de lamper
Qu'il est, dit-on, trop plein de nitre :
Mais j'espere d'en rechapper,
Puisqu'en écrivant cette Epître
L'Amour me dresse mon pupitre.

Pour Mademoiselle de CHAROLOIS, *peinte en habit de Cordelier.*

FRere Ange de *Charolois*,
Dis-moi par quelle aventure
Le Cordon de Saint *François*,
Sert à Venus de Ceinture ?

VERS,

Envoyés à Monsieur Sylva.

AU Temple d'Epidaure on offroit les images
Des humains conservés & guéris par les Dieux,
Sylva, qui de la mort est le maître comme eux,
Mérite les mêmes hommages :
Esculape nouveau, mes jours sont tes bienfaits ;
Et tu vois ton ouvrage en revoyant mes traits.

Inſcription pour l'Amour.

QUoique tu ſois, voici ton maître,
Il l'eſt, le fut, ou le doit être.

La Diſpute.

DE *Beauſſe* & moi, Criailleurs effrontés,
Dans un ſoupé clabaudions à merveille,
Et tour à tour épluchions les beautés,
Et les défauts de *Racine* & *Corneille*.
A piailler ſerions encor, je crois,
Si n'euſſions vû ſur la double colline
Le grand *Corneille* & le tendre *Racine*,
Qui ſe mocquoient de *de Beauſſe* & de moi.

LETTRE,

A M. de la Marre, *à Cirey, le* 15. *Mai* 1736.

JE me flatte, mon cher Monſieur, que quand vous ferez imprimer quelqu'un de vos ouvrages, vous le ferez avec plus d'exactitude que vous n'en avez eu dans l'édition de *Jules-Céſar*. Permettez que

mon amitié se plaigne que vous ayez hazardé dans votre Préface des choses sur lesquelles vous deviez auparavant me consulter.

Vous dites, par exemple, que dans certaines circonstances le parricide étoit regardé comme une action de courage & même de vertu chez les Romains; ce sont de ces propositions qui auroient grand besoin d'être prouvées.

Il n'y a aucun exemple de fils qui ait assassiné son pere pour le salut de la Patrie; *Brutus* est le seul, encore n'est-il pas absolument sûr qu'il fût le fils de *César*. Je crois que vous deviez vous contenter de dire que *Brutus* étoit Stoïcien & presque Fanatique, féroce dans la vertu, & incapable d'écouter la Nature, quand il s'agissoit de sa Patrie, comme sa Lettre à *Ciceron* le prouve.

Il est assez vraisemblable qu'il sçavoit que *César* étoit son pere, & que cette consideration ne le retint pas. C'est même cette circonstance terrible, & ce combat singulier entre la tendresse & la fureur de la liberté qui seul pouvoit rendre la Piéce intéressante; car de représenter des Romains nés libres, des Sénateurs opprimés

par leur égal qui conjurent contre un tyran, & qui exécutent de leurs mains la vengeance publique; il n'y a rien là que de ſimple, & *Ariſtote* (qui après tout étoit un très-grand génie) a remarqué avec beaucoup de pénétration & de connoiſſance du cœur humain que cette eſpece de Tragédie eſt languiſſante & inſipide: il l'appelle la plus vicieuſe de toutes, tant l'inſipidité eſt un poiſon qui tue tous les plaiſirs.

Vous auriez donc pû dire que *Céſar* eſt un grand homme, ambitieux juſqu'à la tyrannie, & *Brutus* un Héros d'un autre genre, qui pouſſa l'amour de la liberté juſqu'à la fureur.

Vous pouviez remarquer qu'ils ſont repréſentés tous condamnables, mais à plaindre, & que c'eſt en quoi conſiſte l'artifice de cette Piéce. Vous paroiſſez ſur-tout avoir d'autant plus de tort de dire que les Romains approuvoient le parricide de *Brutus*, qu'à la fin de la Piéce les Romains ne ſe ſoulevent contre les conjurés que lorſqu'ils apprennent que *Brutus* a tué ſon pere: ils s'écrient:

O monſtre, que les Dieux devoient exterminer!

Je vous avois dit à la vérité qu'il y avoit

parmi les Lettres de *Ciceron* une Lettre de *Brutus*, par laquelle on peut inferer qu'il avoit tué ſon pere pour la cauſe de la liberté. Il me ſemble que vous avez aſſuré la choſe trop poſitivement.

Celui qui a traduit la Lettre Italienne de M. le Marquis *Algaroti*, ſemble être tombé dans une mépriſe à l'endroit où vous dites que c'eſt un de ceux qu'on appelle *Doctores umbratici*, qui a fait la premiere édition furtive de cette Piéce. Je me ſouviens que quand M. *Algaroti* me lut ſa Lettre en Italien, il y déſignoit un Précepteur qui ayant volé cet ouvrage le fit imprimer. Cet homme a même été puni: mais par la traduction il ſemble qu'on ait voulu déſigner les Profeſſeurs de l'Univerſité. L'Auteur de la Brochure qu'on donne toutes les Semaines ſous le titre d'*Obſervations*, a pris occaſion de cette mépriſe pour inſinuer que M. le Marquis *Algaroti* avoit prétendu attaquer les Profeſſeurs de Paris, mais cet étranger reſpectable qui a fait tant d'honneur à l'Univerſité de Padoue eſt bien loin de ne pas eſtimer celle de Paris, dans laquelle on peut dire qu'il n'y a jamais eu tant de probité & tant de goût qu'à préſent. Si vous m'aviez envoyé votre Préface, je vous aurois prié de cor-

riger ces bagatelles : mais vos fautes ſont ſi peu de choſe en comparaiſon des miennes que je ne ſonge qu'à ces dernieres : j'en ferois une fort grande de ne vous point aimer, & vous pouvez compter toûjours ſur moi.

ÉPÎTRE DÉDICATOIRE D'ŒDIPE,

A Son Alteſſe Royale Madame.

MADAME,

Si l'uſage de dédier ſes ouvrages à ceux qui en jugent le mieux n'étoit pas établi, il commenceroit pour VOTRE ALTESSE ROYALE. La protection éclairée dont vous honorez les ſuccès ou les efforts des Auteurs, met en droit ceux même qui réuſſiſſent le moins, d'oſer mettre ſous votre nom des ouvrages qu'ils ne compoſent que dans le deſſein de vous plaire. La liberté que je prends de vous offrir ces foibles eſſais n'eſt autoriſée que par mon zele qui me tient lieu de mérite auprès de vous. Heureux ſi encouragé par vos bontés, je puis travailler long-tems pour Votre A. R. dont la conſervation n'eſt pas

moins précieuſe à ceux qui cultivent les beaux Arts qu'à toute la France dont elle eſt les délices & l'exemple. Je ſuis avec un profond reſpect, &c.

Principales Variantes du Temple du Goût, tirées de l'Edition de 1733.

I.

ET cependant un fripon de Libraire,
Des beaux Eſprits écumeur mercenaire,
Vendeur adroit de ſottiſe & de vent,
En ſouriant d'une mine matoiſe,
Lui meſuroit des Livres à la toiſe;
Car Monſeigneur eſt ſur-tout fort ſçavant.

II.

Là ne ſont point reçus les petits Maîtres, qui aſſiſtent à un ſpectacle ſans l'entendre, ou qui n'écoutent les meilleures choſes que pour en faire de froides railleries. Bien des gens qui ont brillé dans de petites Sociétés, qui ont regné chez certaines femmes, & qui ſe ſont fait appeller grands hommes ſont tout ſurpris d'être refuſés : ils reſtent à la porte & adreſſent en vain leurs plaintes à quelques

Seigneurs, ou ſoi diſans tels, ennemis jurés du vrai mérite qui les néglige, & protecteurs ardens des Eſprits médiocres dont ils ſont encenſés. On repouſſe auſſi très-rudement tous ces petits Satyriques obſcurs qui dans la démangeaiſon de ſe faire connoître, inſultent les Auteurs connus ; qui font ſecrettement une mauvaiſe critique d'un bon ouvrage, petits Inſectes dont on ne ſoupçonne l'exiſtence que par les efforts qu'ils font pour piquer. Heureux encore les véritables gens de Lettres, s'ils n'avoient pour ennemis que cette engeance, mais à la honte de la Litterature & de l'humanité, il y a des gens qui s'animent d'une vraie fureur contre tout mérite qui réuſſit ; qui s'acharnent à le décrier & à le perdre, qui vont dans les lieux publics, dans les maiſons des particuliers, dans les Palais des Princes, ſemer les rumeurs les plus fauſſes avec l'air de vérité, calomniateurs de profeſſion, monſtres ennemis des Arts & de la Société. Ces lâches perſécuteurs s'enfuirent en voyant paroître le Cardinal de *Polignac* & l'Abbé de *Rothelin* : ils n'ont jamais pû avoir accès auprès de ces deux hommes ; ils ont pour eux cette haine timide que les cœurs corrompus ont pour les cœurs droits & pour les Eſprits juſtes.

III.

Rousseau parut en revenant d'Allemagne; il avoit été autrefois dans le Temple: mais quand il y voulut rentrer,

Il eut beau tristement redire
Ses vers durement façonnés,
Hérissés de traits de satyre,
On lui ferma la porte au nez.

IV.

Rousseau se fâcha d'autant plus que cette * Déesse avoit raison: elle lui disoit des vérités; il répondit par des injures, & lui cria:

Ah! je connois votre cœur équivoque,
Respect le cabre, Amour ne l'adoucit,
Et ressemblez à l'œuf cuit dans sa coque,
Plus on l'échauffe & plus il se durcit.

Il vomit plusieurs de ses nouvelles Epigrammes qui sont toutes dans ce goût. *La Motte* les entendit, il en rit, mais point trop fort & avec discretion. *Rousseau* furieux lui reprocha à son tour tous les mauvais vers que cet Académicien avoit faits en sa vie, & cette dispute auroit duré long-tems entre eux, si la Critique ne leur

* La Critique.

avoit imposé silence & ne leur avoit dit : Ecoutez, vous *la Motte*, brûlez votre Iliade, vos Tragédies, & toutes vos dernieres Odes, les trois quarts de vos Fables & de vos Opera, prenez à la main vos premieres Odes, quelques morceaux de prose dans lesquelles vous avez presque toûjours raison, hors quand vous parlez de vous & de vos vers. Je vous demande sur-tout une demi-douzaine de vos Fables, & l'*Europe Galante*, avec cela entrez hardiment.

Vous, *Rousseau*, brûlez vos Opera, vos Comédies, vos dernieres Allégories, Odes, Epigrammes Germaniques, Ballades, Sonnets ; jurez de ne plus écrire & venez vous mettre au-dessus de *la Motte* en qualité de Versificateur, mais toutes les fois qu'il s'agira d'esprit & de raisonnement vous vous placerez fort au-dessous de lui. *La Motte* fit la révérence, *Rousseau* tourna la bouche, & tous deux entrerent à ces conditions.

V.

A l'égard de *Lucrece*, il fut embarrassé en voyant son ennemi ; il le regarda d'un oeil un peu fâché, sur-tout quand il vit combien il est aimable, & comme il paroit fait pour avoir raison.

Son Rival charmant lui parla
Avec ſa grace naturelle,
Et cependant il y mêla
Un peu de Catholique zele.
Çà, dit-il, puiſque vous voilà,
L'ame a bien l'air d'être immortelle :
Que répondez-vous à cela ?
Ah ! laiſſons ces diſputes-là,
Dit le vieux Chantre d'*Epicure*,
J'ai fort mal connu la Nature :
Mais ne me pouſſez point à bout,
Que votre Muſe me pardonne ;
Vous êtes chez le Dieu du goût,
Non ſur les bancs de la Sorbonne.

Ces Meſſieurs n'argumenterent donc point, & épargnerent une diſpute aux gens de goût qui n'aiment pas volontiers l'argument.

Lucrece recita ſeulement quelques-uns de ſes beaux vers qui ne prouvent rien : le Cardinal dit auſſi des ſiens ; ce qui lui arrive trop rarement à Paris : on leur applaudit également à tous deux. De rapporter ce qui fut dit à cette occaſion par les Grecs & les Latins qui étoient là & qui les entendoient, cela ſeroit beaucoup trop long : il n'eſt ici queſtion que des François.

VI.

Mais malgré l'auſtere ſageſſe
De la Morale qu'il * prêchoit,
Peliſſier en ces lieux chantoit;
Et cependant avec moleſſe,
Sallé le Temple parcouroit
D'un pas guidé par la juſteſſe.

VII.

C'eſt ce Dieu qu'implore & révere
Toute la Troupe des Acteurs,
Qui repreſentent ſur la terre;
Et ceux qui viennent dans la Chaire
Endormir leurs *chers Auditeurs*,
Et ceux qui livrent les Auteurs
Aux ſifflets bruyans du Parterre.
C'eſt-là que je vous vis, aimable *le Couvreur*,
Vous, fille de l'Amour, fille de Melpomene,
Vous dont le ſouvenir regne encor ſur la Scéne,
Et dans tous les eſprits, & ſur-tout dans mon cœur.
Ah! qu'en vous revoyant une volupté pure,
Un bonheur ſans mêlange enivra tous mes ſens!
Qu'à vos pieds en ces lieux je fis fumer d'encens!

Mes deux Guides diſoient qu'ils ne pouvoient en conſcience donner à une Actrice le même encens que moi, mais ils avoient trop de goût & trop de juſtice pour me déſapprouver.

* Rollin.

VIII.

Quelquefois même on laiſſe parler long-tems la même perſonne ; mais ce cas arrive très-rarement : heureuſement pour moi on ſe raſſembloit en ce moment autour de la fameuſe *Ninon Lenclos*.

Ninon, cet objet ſi vanté,
Qui ſi long-tems ſçut faire uſage
De ſon eſprit, de ſa beauté,
Et du talent d'être volagè,
Faiſoit alors avec gaité,
A ce charmant Aréopage,
Un diſcours ſur la volupté.
Dans cet art elle étoit maîtreſſe ;
L'Auditoire étoit enchanté,
Et tout reſpiroit la tendreſſe.
Mes deux Guides, en vérité,
Auroient volontiers écouté :
Mais, hélas ! ils ſont d'une eſpece
Qui leur ôte la liberté,
Et les condamne à la ſageſſe.

Ils me laiſſerent entendre le Sermon de *Ninon*. Je courus enſuite vers la *le Couvreur*, & mes Conducteurs s'amuſerent à parler de Litterature avec quelques Jéſuites qu'ils rencontrerent. Un Janſéniſte dira que les Jéſuites ſe fourrent par-tout : mais la vé-

rité eſt que, de tous les Religieux, les Jéſuites ſont ceux qui entendent le mieux les Belles-Lettres, & qu'ils ont toûjours réuſſi dans l'éloquence & dans la Poëſie. Le Dieu voit de très-bon œil beaucoup de ces Peres, mais à condition qu'ils ne diront plus tant de mal de *Deſpréaux*, & qu'ils avoueront que les Lettres Provinciales ſont la plus ingénieuſe, auſſi-bien que la plus cruelle, & en quelques endroits la plus injuſte Satyre qu'on ait jamais faite.

On ſe doute aſſez que les Bienfaiteurs du Temple y ont une place honorable: mais croiroit-on que *Colbert* y eſt mieux traité que le Cardinal de *Richelieu*? C'eſt que *Colbert* protégea tous les beaux Arts ſans être jaloux des Artiſtes, & qu'il ne favoriſa que de grands hommes; car il ſe dégoûta bien vîte de *Chapelain*, & encouragea *Deſpréaux*. Le Cardinal de *Richelieu* au contraire fut jaloux du grand *Corneille*, & au lieu de s'en tenir, comme il le devoit, à protéger les beaux vers, il s'amuſa à en faire de mauvais avec *Chapelain*, *Deſmarets*, & * *Colletet*. Je m'apperçus même que ce grand Miniſtre étoit moins gra-

* Non-ſeulement le Cardinal de *Richelieu* fit quelquefois travailler *Chapelain* à des Ouvrages de Théatre: mais il s'appropria un mauvais Prologue de ce *Chapelain*; c'étoit le Pro-

rieusement accueilli par le Dieu du goût qu'un certain Duc son neveu, qui vient très-souvent dans le Temple. Les Connoisseurs en Belles-Lettres disent pour raison,

Que dans ce charmant Sanctuaire
L'honneur de protéger les beaux Arts qu'on cherit,
Mais auxquels on ne s'entend guere,
L'autorité, du Ministere,
L'éclat, l'intrigue & le crédit,
Ne sçauroit égaler les charmes de l'esprit,
Et le don fortuné de plaire.

Les Connoisseurs en galanterie ajoû-

---

logue d'un très-ridicule Poëme Dramatique intitulé *les Thuilleries*: ce Cardinal fit bâtir la Salle du Palais Royal pour représenter la Tragédie de *Mirame*, dont il avoit donné le sujet, & dans laquelle il avoit fait plus de cinq cens vers: il se servoit de *Desmarets*, de *Colletet*, de *Faret*, pour composer des Tragédies dont il leur donnoit le plan; il admit quelque temps le grand *Corneille* dans cette Troupe: mais le mérite de *Corneille* se trouva incompatible avec ces Poëtes, & il fut bien-tôt exclus: ce Cardinal avoit si peu de goût qu'il recompensa ces vers impertinens de *Colletet*.

La canne s'humecter de la bourbe de l'eau,
D'une voix enrouée & d'un battement d'aile,
Animer le Canard qui languit auprès d'elle.

Il vouloit seulement, pour rendre ces vers parfaits, qu'on mît *barboter* au lieu d'*humecter*.

tent que Son *Eminence fit jadis l'amour en vrai pédant, & que ſon neveu s'y prend d'une maniere aſſurément toute oppoſée. Il y a dans cette demeure bien des habitans qui comme lui n'ont fait aucun ouvrage;

Qui ſagement livrés aux douceurs du loiſir,
Ont paſſé de leurs jours les momens délectables,
A recevoir, à donner du plaiſir,
De chanter & d'écrire ils ont été capables:
Mais pour être en ce Temple & pour y réuſſir;
Qu'ont-ils fait? Ils étoient aimables.

C'eſt entre ces voluptueux & les Artiſtes qu'on trouve le facile, le ſage, l'agréable *la Faye*: heureux qui pourroit paſſer comme lui les dernieres années de ſa vie, tantôt compoſant des vers aiſés & pleins de grace, tantôt écoutant ceux des autres ſans envie & ſans mépris, ouvrant ſon Cabinet à tous les Arts, & ſa maiſon aux ſeuls hommes de bonne compagnie! Combien de particuliers dans Paris pour-

* Le Cardinal de *Richelieu* fit ſoutenir des Theſes ſur l'*Amour* chez ſa niece la Ducheſſe d'*Aiguillon*: il y avoit un Préſident, un Répondant, & des Argumentans. Il y a à Paris une copie de ces Theſes chez un Curieux: ces Theſes ſont diviſées en pluſieurs poſitions comme les Theſes de College; la premiere poſition eſt, qu'*il ne faut point parler d'un véritable amour après ſa fin, parce qu'un véritable amour eſt ſans fin.*

soient lui ressembler dans l'usage de leur fortune? Mais le goût leur manque, ils jouissent insipidement, & ils ne sçavent qu'être riches.

Devant le Dieu est un grand Autel où les Muses viennent présenter tour à tour des Livres, des desseins, & des ornemens de toute espece : on y voyoit tous les Operas de *Lully*, & plusieurs Operas de *Destouches* & de *Campra*. Le Dieu eut désiré quelquefois dans *Destouches* une Musique plus forte, souvent dans *Campra* un récitatif mieux déclamé & de tems en tems dans *Lully* quelques airs moins froids. Tantôt les Muses, tantôt les *Pelissiers* & les *le Mores* chantent ces Operas charmans. Le Temple résonne de leurs voix touchantes : tout ce qui est dans ces beaux lieux applaudit par un léger murmure, plus flateur que ne le seroient. Les acclamations emportées du Peuple, les mauvais Auteurs & leurs amis prêtent l'oreille autour du Temple, entendent à peine quelques sons & sifflent pour se venger.

Le dessein de Versailles se trouve à la vérité sur l'Autel : mais il est accompagné d'un arrêt du Dieu qui ordonne qu'on abatte au moins tout le côté de la cour, afin qu'on n'ait point à la fois en Franco-

un chef-d'œuvre de mauvais goût & de magnificence. Par le même arrêt le Dieu ordonne que les grands morceaux d'Architecture très-déplacés & très-cachés dans les bosquets de Versailles soient transportés à Paris pour orner des Edifices publics.

Une des choses que le Dieu aime davantage, c'est un Recueil d'estampes d'après les plus grands Maîtres, entreprise utile au genre humain, qui multiplie à peu de frais le mérite des meilleurs Peintres, qui fait revivre à jamais dans tous les Cabinets de l'Europe des beautés qui periroient sans le secours de la gravure, & qui peut faire connoître toutes les Ecoles à un homme qui n'aura jamais vû de Tableaux.

Crozat préside à ce dessein,
Il conduit le docte Burin
De la gravure scrupuleuse,
Qui d'une main laborieuse
Immortalise sur l'airain,
Du *Carache* la source heureuse,
Et la belle ame du *Poussin*.

Dans le tems que nous arrivâmes, le Dieu s'amusoit à faire élever en relief le modele d'un Palais parfait; il joignoit

l'Architecture exterieure du Château de Maiſons avec les dedans de l'Hôtel de Laſſay, lequel par ſa ſituation, ſes proportions & ſes embelliſſemens eſt digne du maître aimable qui l'occupe, & qui lui-même a conduit l'ouvrage.

IX.

Ce qui me charmoit davantage dans cette demeure délicieuſe, c'étoit de voir avec quelle heureuſe agilité l'eſprit ſe promene ſur differens plaiſirs en parcourant de ſuite les Arts, & careſſant tant de beautés diverſes.

On y paſſe facilement
De la Muſique à la Peinture,
De la Phyſique au ſentiment,
Du tragique au ſimple agrément,
De la Danſe à l'Architecture.
Tel, Homere peignoit ſes Dieux,
Planant ſur la terre & ſur l'onde,
Et cent fois plus prompt que nos yeux,
S'élançant du centre des Cieux
Juſqu'au bout de l'axe du Monde.

Auſſi ſerois-je trop long, ſi je diſois tout ce que je vis dans ce Temple. Grace au ſiécle de LOUIS XIV. une foule de

grands hommes en tout genre qui avoient honoré ce beau siécle, s'étoient rangés avec mes deux Guides autour du grand *Colbert*. Je n'ai exécuté, disoit ce Ministre, que la moindre partie de ce que je méditois; j'aurois voulu que LOUIS XIV. eût employé aux embellissemens nécessaires de sa Capitale les trésors ensevelis dans Versailles, & prodigués pour forcer la nature: si j'avois vécu plus long-tems, Paris auroit pû surpasser Rome en magnificence & en bon goût, comme il le surpasse en grandeur: ceux qui viendront après moi feront ce que j'ai seulement imaginé; alors le Royaume sera rempli des Monumens de tous les beaux Arts: déja les grands chemins qui conduisent à la Capitale sont des promenades délicieuses, ombragées de grands arbres, l'espace de plusieurs milles, & ornées même de * Fontaines & de Statues. Un jour vous n'aurez plus de Temples gothiques; les ** Salles de vos Spectacles feront dignes des ou-

* Sur le chemin de Juvisi on a élevé deux Fontaines dont l'eau retombe dans de grands bassins; des deux côtés du chemin sont deux morceaux de sculpture, l'un est de *Coustou* & est fort estimé; il est triste que son ouvrage ne soit pas de marbre, mais seulement de pierre.

** Les Sales de tous les Spectacles de Paris sont sans magnificence, sans goût, sans commodités, ingrates pour la voix,

vrages

vrages immortels qu'on y représente, de nouvelles Places & des Marchés publics construits sous des colonnades décoreront Paris comme l'ancienne Rome, les eaux seront distribuées dans toutes les maisons comme à Londres, les Inscriptions de *Santeuil* ne seront plus la seule chose que l'on admirera dans vos Fontaines, la Sculpture étalera par-tout ses beautés * durables, & annoncera aux étrangers la gloire de la Nation, le bonheur du Peuple, la sagesse & le goût de ses Conducteurs ; ainsi parloit ce grand Ministre.

Qui n'auroit applaudi, quel cœur François n'eût été ému à de tels discours ? On finit par donner de justes éloges, & par souhaiter un succès heureux aux grands

---

incommodes pour les Acteurs & pour les Spectateurs : ce n'est qu'en France qu'on a l'impertinence coûtume de faire tenir debout la plus grande partie de l'Auditoire.

* C'étoit en effet le dessein de ce grand homme : un de ses projets étoit de faire une grande Place de l'Hôtel de Soissons : on auroit creusé au milieu de la Place un vaste bassin qu'on auroit rempli des eaux qu'il devoit faire venir par de nouveaux Aqueducs : du milieu de ce bassin entouré d'une balustrade de marbre devoit s'élever un Rocher, sur lequel quatre Fleuves de marbre auroient répandu l'eau qui eût retombé en nappe dans le bassin, & qui de là se seroit distribuée dans les maisons des Citoyens : le marbre destiné à cet incomparable Monument étoit acheté, mais ce dessein fut oublié avec M. *Colbert*, qui mourut trop tôt pour la France.

deſſeins que le * Magiſtrat de la Ville de Paris a formé pour la décoration de cette Capitale.

Enfin, après une converſation utile, dans laquelle on louoit avec juſtice ce que nous avons, & dans laquelle on regrettoit avec non moins de juſtice ce que nous n'avons pas, il fallut ſe ſéparer : J'entendis le Dieu qui diſoit à ſes deux amis, en les embraſſant :

Adieu, mes plus chers favoris,
Par qui ma gloire eſt établie,
Tant que vous ſerez dans Paris
Je n'ai pas peur que l'on m'oublie ;
Mais prêchez, je vous en ſupplie,
Certains prétendus beaux Eſprits,
Qui du faux goût toûjours épris,
Et toûjours me faiſant inſulte,
Ont tout l'air d'avoir entrepris
De traiter mes loix & mon culte,
Comme l'on traite leurs Ecrits.

* M. *Turgot*, Préſident au Parlement, Prevôt des Marchands, qui a déja embelli cette Capitale, a fait marché avec des Entrepreneurs pour agrandir le Quai derriere le Palais, le continuer juſqu'au Pont de l'Iſle, & joindre l'Iſle au reſte de la Ville par un beau Pont de pierre : il n'y a point de Citoyen dans Paris qui ne doive s'empreſſer à contribuer de tout ſon pouvoir à l'exécution de pareils deſſeins qui ſervent à notre commodité, à nos plaiſirs & à notre gloire.

Il les pria enſuite de faire ſes complimens à un jeune Prince qu'il aime tendrement, & s'échauffant à ſon nom avec un peu d'enthouſiaſme que ce Dieu ne dédaigne pas quelquefois, mais qu'il ſçait toûjours modérer, il prononça ces vers avec vivacité.

Que toûjours * CLERMONT s'illumine
Des vives clartés de ma loi,
Lui, ſa ſœur, les Amours & moi,
Nous ſommes de même origine.
CONTI, ſçachez à votre tour
Que vous êtes né pour me plaire,
Auſſi-bien qu'au Dieu de l'Amour.
J'aimai jadis votre grand-pere,
Il fut le charme de ma Cour:
De ce Héros ſuivez l'exemple;
Que vos beaux jours me ſoient ſoûmis,
Croyez-moi, venez dans ce Temple,
Où peu de Princes ſont admis.
Vous, Noble Jeuneſſe de France,
Secondez les chants des beaux Arts,
Tandis que les foudres de Mars
Se repoſent dans le ſilence:

* M. le Comte de *Clermont*, Prince du Sang, a fondé, à l'âge de vingt ans, une Académie des Arts, compoſée de cent perſonnes qui s'aſſemblent chez lui, & il donne une protection marquée à tous les gens de Lettres. On ne ſçauroit trop propoſer un tel exemple aux jeunes Princes.

Que dans ces formés loiſirs
L'eſprit & la délicateſſe,
Nouveaux guides de la Jeuneſſe,
Soient l'ame de tous vos plaiſirs.
Je vois * Thalie & Melpomene
Vous ſuivre en ſecret quelquefois,
Et quitter *Gauſſin* & *Dufreſne*,
Pour venir entendre vos voix,
Et vous applaudir ſur la ſcene,
Que des Muſes à vos genoux,
Les lauriers à jamais fleuriſſent,
Que ces arbres s'enorgueilliſſent
De ſe voir cultivés par vous.
Tranſportez le Pinde à Cithere,
** *Braſſac*, chantez, gravez *Cailus* ***,

---

* Il y plus de vingt maiſons dans Paris dans leſquelles on repréſente des Tragédies & des Comédies: on a fait même beaucoup de Piéces nouvelles pour ces Sociétés particulieres. On ne ſçauroit croire combien eſt utile cet amuſement, qui demande beaucoup de ſoin & d'attention: il forme le goût de la jeuneſſe, il donne de la grace au corps & à l'eſprit, il contribue au talent de la parole, il retire les jeunes gens de la débauche, en les accoûtumant aux plaiſirs purs de l'eſprit.

** M. le Chevalier de *Braſſac*, non-ſeulement a le talent très rare de faire la Muſique d'un Opera, mais il a le courage de le faire jouer & de donner cet exemple à la Nobleſſe Françoiſe: il y a déja long-tems que les Italiens, qui ont été nos maîtres en tout, ne rougiſſent pas de donner leurs ouvrages au Public. Le Marquis *Maffei* vient de rétablir la gloire du Théatre Italien: le Baron d'*Aſtorga*, & le Prélat, qui eſt aujourd'hui Archevêque de Piſe, ont fait pluſieurs Operas fort eſtimés.

*** M. le Marquis de *Cailus* eſt célebre par ſon goût pour les Arts & par la faveur qu'il donne à tous les bons Artiſtes;

Ne craignez point, jeune *Surgere* *;
D'employer des ſoins aſſidus,
Aux beaux vers que vous ſçavez faire:
Et que tous les ſots confondus,
A la Cour & ſur la frontiere,
Déſormais ne prétendent plus
Qu'on déroge & qu'on dégenere
En ſuivant Minerve & Phébus.

AUTRES VARIANTES.

LA Critique m'apperçut. Ah! ah! me dit-elle, vous êtes bien hardi d'entrer. Je lui répondis humblement: Dangereuſe Déeſſe, je ne ſuis ici que parce que ces Meſſieurs l'ont voulu. Je n'aurois jamais oſé y venir ſeul. Je veux bien, dit-elle, vous y ſouffrir à leur conſideration; mais tâchez de profiter de tout ce qui ſe fait ici.

il grave lui-même & met une expreſſion ſinguliere dans ſes deſſeins. Les Cabinets des Curieux ſont pleins de ſes Eſtampes. M. de *Saint Maurice*, Officier des Gardes, grave auſſi & ſe ſert davantage du Burin: il a fait une eſtampe d'après *Le Nain*, qui eſt un chef-d'œuvre.

* M. de la *Rochefoucaut*, Marquis de *Surgere*, a fait une Comédie intitulée l'*Ecole du Monde*, Piéce, ſans contredit, bien écrite & pleine de traits que le célébre Duc de la *Rochefoucaut*, Auteur des *Maximes*, auroit approuvés.

Sur-tout, gardez-vous bien de rire
Des Auteurs que vous avez vûs ;
Cent petits rivaux inconnus
Crieroient bientôt à la ſatyre.
Corrigez-vous ſans les inſtruire,
Donnez plus d'intrigue à Brutus,
Plus de vraiſemblance à Zaïre,
Et croyez-moi, n'oubliez pas
Que vous avez fait Artemire.

Je vis bien qu'elle en alloit dire davantage, elle me parloit déja d'un certain Philoctete : je m'eſquivai, & je laiſſai avancer un * homme qui valoit mieux que Rouſſeau, la Motte & moi.

La Bibliothéque du Dieu du Goût ne contient pas,

L'amas curieux & biſarre
De vieux Manuſcrits vermoulus,
Ni la ſuite inutile & rare
D'Ecrivains qu'on n'a jamais lûs.
Mais les Muſes ont elles-même
En leur rang placé ces Auteurs,
Qu'on lit, qu'on eſtime, & qu'on aime ;
Et dont la Sageſſe ſuprême
N'a ni trop, ni trop peu de fleurs.

* M. de Fontenelle.

Preſque toutes les éditions ſont corrigées & retranchées de la main des Muſes. Les trois quarts de Rabelais au moins ſont renvoyés à la Bibliotheque bleue ; & le reſte, tout biſarre qu'il eſt, ne laiſſe pas de faire rire le Dieu du goût.

Saint Evremont, qui parle ſi délicatement de Religion, ſi ſolidement de bagatelles, & qui écrit de ſi longues Lettres à la belle Madame Mazarin, eſt confiné dans un très-petit volume ; encore n'y trouve-t-on pas la Converſation du Pere Canaye qui appartient à Charleval.

La Conjuration de Veniſe, ſeul ouvrage qui puiſſe donner un nom à l'Abbé de Saint Réal, eſt à côté de Salluſte, &c.

Avantages de la Raiſon.

LA Raiſon eſt de l'homme & le guide & l'appui,
Il l'apporte en naiſſant, elle croît avec lui.
C'eſt elle qui des traits de ſa divine flamme,
Purifiant ſon cœur, illuminant ſon ame,
Montre à ce malheureux par le vice abattu
Que la félicité n'eſt que dans la vertu :
Qu'elle donne aux humains couverts de ſon Egide,
La volupté tranquille, innocente & ſolide,

La joie, & la ſanté qu'entretient dans ſa fleur
Le repos de l'eſprit, & le calme du cœur ;
Que par elle un mortel, auſſi ferme que libre,
Au milieu des revers garde un juſte équilibre,
Rit de ſes ennemis & reſiſtant au ſort,
Affronte l'indigence & les fers & la mort,
Comme un rocher qui frappe une mer mugiſſante ;
Brave des flots émus la fureur impuiſſante.

Au Roi de Pruſſe.

LA mere de la mort, la vieilleſſe peſante
A de ſon bras d'airain courbé mon foible corps,
Et des maux qu'elle entraîne une ſuite effrayante,
De mon ame immortelle attaque les reſſorts.

Je brave vos aſſauts, redoutable vieilleſſe ;
Je vis auprès d'un Sage, & je ne vous crains pas :
Il vous prêtera plus d'appas
Que le plaiſir trompeur n'en donne à la jeuneſſe.

Coulez, mes derniers jours, ſans trouble, ſans terreurs,
Coulez près d'un Héros, dont le mâle génie,
Vous fait goûter en paix le ſonge de la vie,
Et dépouille la mort de ce qu'elle a d'horreurs.

Ma raiſon qu'il éclaire, en eſt plus intrépide ;
Mes pas par lui guidés, en ſont plus affermis ;

Un mortel que Pallas couvre de son Egide,
Ne craint point les Dieux ennemis.

Philosophe des Rois, que ma carriere est belle!
J'irai de * *Sans-souci* par des chemins de fleurs,
Aux Champs Elisées parler à *Marc-Aurele*
Du plus grand de ses Successeurs.

A *Salluste* jaloux je lirai votre histoire,
A *Lycurgue* vos loix, à *Virgile* vos vers:
Je surprendrai les morts, ils ne pourront m'en croire,
Nul d'eux n'a rassemblé tant de talens divers.

Mais lorsque j'aurai vû les ombres immortelles,
N'allez pas après moi confirmer nos recits.
Vivez, rendez heureux ceux qui vous sont soûmis,
Et n'allez que fort tard auprès de vos modéles.

MADRIGAL.

Pope, l'Anglois, ce Sage si vanté,
Dans sa morale au Parnasse embellie,
Dit que les biens, les seuls biens de la vie,
Sont le repos, l'aisance & la santé:
Il se trompoit: quoi, dans l'heureux partage
Des dons du ciel faits à l'humain séjour,
Ce triste Anglois n'a point compté l'amour!
Qu'il est à plaindre! il n'est heureux ni sage.

* Palais du Roi à Potsdam.

CHANSON.

I.

POur ſoûmettre mon ame
A l'empire des plaiſirs,
Un Berger plein de flamme
M'entretient de ſes deſirs.
Pas à pas ſon feu le guide
Vers la route des faveurs,
Mais ſon cœur encor timide
N'oſe braver mes rigueurs.

II.

La ſageſſe trop fiere
Me défend de l'écouter;
Et pour la faire taire,
L'ingrat n'oſe aſſez tenter.
Que n'a-t-il aſſez d'adreſſe
Pour dérober au devoir
La preuve d'une foibleſſe
Que je n'oſe laiſſer voir!

III.

Quand d'un œil moins ſevere
Je flatte ſes tendres feux,
Son embarras differe
L'inſtant de ſe rendre heureux.

Il craint, il tremble, il héſite,
Il avertit ma fierté ;
Et la cruelle en profite,
Pour bannir la volupté.

IV.

Hier à la victoire,
Marchant plus rapidement,
Il atteignoit la gloire
Dont on couronne un Amant.
Que n'oſoit-il davantage ?
Encor un pas ſeulement,
Ma raiſon faiſoit paſſage
Au plaiſir du ſentiment.

JUVENILIA.

Lettres écrites en 1713.

LETTRE PREMIERE.

JE crois, ma chere Demoiſelle, que vous m'aimez ; ainſi préparez-vous à vous ſervir de toute la force de votre eſprit dans cette occaſion. Dès que je rentrai hier au ſoir à l'Hôtel, Monſieur l'Ambaſſadeur m'a dit qu'il falloit partir aujourd'hui, & tout ce que j'ai pû faire a été d'obtenir qu'il différât juſqu'à demain ; mais il m'a défendu de ſortir de chez lui juſqu'à mon départ. Sa raiſon eſt qu'il craint que Madame votre mere ne me faſſe un affront qui réjailliroit ſur lui. Il ne m'a pas permis ſeulement de répliquer, il faut abſolument que je parte & que je parte ſans vous voir. Vous pouvez juger de ma douleur : elle me coûteroit la vie, ſi je n'eſpérois de pouvoir vous ſervir en perdant votre chere préſence. Le deſir de vous voir à Paris me conſolera dans mon voyage. Je ne vous dis plus rien pour vous

engager à quitter une mere cruelle & à revoir Monſieur votre pere, des bras duquel vous avez été arrachée pour venir ici être malheureuſe.

Si vous balanciez un moment, vous mériteriez preſque tous vos malheurs. Que votre vertu ſe montre ici toute entiere : voyez-moi partir avec la même réſolution que vous devez partir vous-même. Je ferai à l'Hôtel toute la journée. Envoyez-moi trois Lettres pour Monſieur votre pere, pour Monſieur votre oncle & pour Madame votre ſœur. Cela eſt abſolument néceſſaire, & je ne les rendrai qu'en tems & lieu, ſur-tout celle de votre ſœur : que le Porteur de ces Lettres ſoit le Cordonnier ; promettez-lui une récompenſe, qu'il vienne ici une forme à la main comme pour venir accommoder mes ſouliers ; joignez à ces Lettres un Billet pour moi : que j'aie en partant cette conſolation, ſur-tout, au nom de l'amour que j'ai pour vous : ma chere, envoyez-moi votre portrait ; faites tous vos efforts pour l'obtenir de Madame votre mere, il ſera bien mieux entre mes mains que dans les ſiennes, puiſqu'il eſt déja dans mon cœur.

Le Valet que je vous envoye eſt entierement à moi ; ſi vous voulez le faire paſſer

auprès de votre mere pour un Faiſeur de Tabatieres, il eſt Normand & jouera fort bien ſon rôle. Il vous rendra toutes mes Lettres que je mettrai à ſon adreſſe, & vous me ferez tenir les vôtres par lui; vous pouvez lui confier votre portrait. Je vous écris cette Lettre pendant la nuit, & je ne ſçais pas encore comment je partirai; je ſçais ſeulement que je partirai; je ferai tout mon poſſible pour vous voir demain avant que de quitter la Hollande. Cependant, comme je ne puis vous en aſſurer, je vous dis adieu, mon cher cœur, pour la derniere fois; je vous le dis en vous jurant toute la tendreſſe que vous méritez.

Oui, ma chere maîtreſſe, je vous aimerai toûjours: les Amans les moins fidéles parlent de même; mais leur amour n'eſt pas fondé comme le mien ſur une eſtime parfaite; j'aime votre vertu autant que votre perſonne, & je ne demande au ciel que de puiſer auprès de vous les nobles ſentimens que vous avez; ma tendreſſe me fait compter ſur la vôtre, je me flatte que je vous ferai ſouhaiter de voir Paris: je vais dans cette belle Ville ſolliciter votre retour.

Je vous écrirai tous les ordinaires par

le canal de ** à qui je vous prie de donner quelque chose pour chaque Lettre afin de l'encourager à bien faire. Adieu encore une fois, ma chere maîtresse; songez un peu à votre malheureux amant: mais n'y songez point pour vous attrister, conservez votre santé, si vous voulez conserver la mienne; ayez sur-tout beaucoup de discretion, brûlez ma Lettre & toutes celles que vous recevrez de moi: il vaut mieux avoir moins de bonté pour moi & avoir plus de soin de vous: consolons-nous par l'esperance de nous revoir bientôt, aimons-nous toute notre vie.

Peut-être viendrai-je moi-même vous chercher? Je me croirois alors le plus heureux des hommes; mais enfin pourvû que vous veniez, je suis trop content; je ne veux que votre bonheur, je voudrois le faire aux dépens du mien, & je serai trop recompensé, quand je me rendrai le doux témoignage que j'ai contribué à vous remettre dans votre bien être. Adieu, mon cher cœur, je vous embrasse mille fois.

Le Fevre vient de m'avertir ce matin qu'on lui a ordonné de rendre à Son Excellence les Lettres que je lui donnerois à porter; ainsi sans doute on interceptera les Lettres qui viendront par son canal;

choisissez donc quelqu'un à qui on puisse se fier, s'il en est dans le monde : vous me manderez son adresse : sur-tout envoyez-moi ce soir vos Lettres, & instruisez bien votre Commissionnaire. Ne chargez point *Lisbette* de ce message, tenez-vous prête demain de bonne heure, je tâcherai de vous voir avant de partir, & nous prendrons nos dernieres mesures.

LETTRE II.

JE suis ici prisonnier au nom du Roi : mais on est maître de m'ôter la vie & non l'amour que j'ai pour vous. Oui, mon adorable maîtresse, je vous verrai ce soir, dussé-je porter ma tête sur un échaffaut. Ne me parlez point, au nom de Dieu, dans des termes aussi funestes que vous m'écrivez ; vivez & soyez discrette : gardez-vous de Madame votre mere, comme de l'ennemi le plus cruel que vous ayez : que dis-je, gardez-vous de tout le monde, ne vous fiez à personne, tenez-vous prête dès que la Lune paroîtra, je sortirai de l'Hôtel *incognito*, je prendrai un Carrosse, ou une Chaise, nous irons comme le vent à *Schevelin*, j'apporterai de l'encre & du

papier, nous ferons nos Lettres ; mais ſi vous m'aimez, conſolez-vous, rappellez toute votre vertu & toute votre préſence d'eſprit, contraignez-vous devant Madame votre mere, tâchez d'avoir votre portrait, & comptez que l'apprêt des plus grands ſupplices ne m'empêchera pas de vous ſervir.

Non, rien n'eſt capable de me détacher de vous. Notre amour eſt fondé ſur la vertu, il durera autant que notre vie.

Donnez ordre au Cordonnier d'aller chercher une Chaiſe, mais non, je ne veux pas que vous vous en fiez à lui : tenez-vous prête dès quatre heures, je vous attendrai proche votre rue. Adieu, il n'eſt rien à quoi je ne m'expoſe pour vous, vous en méritez bien davantage. Adieu, mon cher cœur.

LETTRE III.

JE ne partirai, je crois, que lundi ou mardi. Il ſemble, ma chere, qu'on ne recule mon départ que pour me faire mieux ſentir le cruel chagrin d'être dans la même Ville que toi, & de ne pou-

pouvoir t'y voir. On observe ici tous mes pas, je ne sçais même si le *Fevre* pourra te rendre cette Lettre : je te conjure, au nom de Dieu sur toutes choses, de n'envoyer ici personne de ta part sans en avoir concerté avec moi.

J'ai des choses d'une conséquence extrême à te dire. Tu ne peux pas venir ici, il m'est impossible d'aller de jour chez toi. Je sortirai par une fenêtre à minuit : si tu as quelque endroit où je puisse te voir, si tu peux à cette heure quitter le lit de ta mere, en prétextant quelque besoin au cas qu'elle s'en apperçoive ; enfin si tu peux consentir à cette démarche sans courir de risque, je n'en courrai aucun.

Mande-moi si tu peux venir à ta porte cette nuit, tu n'as qu'à le dire à *le Fevre* de bouche : informe-moi sur-tout de ta santé. Adieu, mon aimable maîtresse, je t'adore, & je me reserve à t'exprimer toute ma tendresse en te voyant.

LETTRE IV.

JE viens d'apprendre, mon cher cœur, que je pourrai partir avec M. ** en poſte dans ſept ou huit jours ; mais que le plaiſir de reſter dans la Ville où vous êtes me coûtera de larmes ! On m'a impoſé la néceſſité d'être priſonnier juſqu'à mon départ, ou de partir ſur le champ.

Ce ſeroit vous trahir que de venir vous voir ce ſoir, il faut abſolument que je me prive du bonheur d'être auprès de vous, afin de vous mieux ſervir. Si vous voulez pourtant changer nos malheurs en plaiſirs, il ne tiendra qu'à vous. Envoyez *Liſbetta* ſur les trois heures, je la chargerai pour vous d'un paquet qui contiendra des habillemens d'homme, vous vous accommoderez chez elle, & ſi vous avez aſſez de bonté pour vouloir bien voir un pauvre priſonnier qui vous adore, vous vous donnerez la peine de venir ſur la brune à l'Hôtel.

A quelle cruelle extrémité ſommes-nous réduits, ma chere ? Eſt-ce à vous à me venir trouver ? Voilà cependant l'unique moyen de nous voir. Vous m'aimez,

ainſi j'eſpere vous voir aujourd'hui dans mon petit appartement. Le bonheur d'être votre eſclave me fera oublier que je ſuis le priſonnier de ***; mais comme on connoît mes habits & que par conſéquent on pourroit vous reconnoître, je vous enverrai un manteau qui cachera votre juſte-au-corps & votre viſage. Je louerai même un habit pour plus de ſûreté.

Mon cher cœur, ſongez que ces circonſtances ſont bien critiques : défiez-vous, encore un coup, de Madame votre mere, défiez-vous de vous-même, mais comptez ſur moi comme ſur vous, & attendez tout de moi ſans exception pour vous tirer de l'abyſme où vous êtes. Nous n'avons plus beſoin de ſermens pour nous faire croire.

Adieu, mon cher cœur, je vous aime, je vous adore.

LETTRE V.

JE ne ſçais ſi je dois vous appeller Monſieur ou Mademoiſelle : ſi vous êtes adorable en cornette, ma foi vous êtes un aimable Cavalier, & notre Portier, qui

n'eſt point amoureux de vous, vous a trouvé un très-joli garçon. La premiere fois que vous viendrez, il vous recevra à merveille. Vous aviez pourtant la mine auſſi terrible qu'aimable, & je crains que vous n'ayez tiré l'épée dans la rue, afin qu'il ne vous manquât plus rien d'un jeune homme : après tout, tout jeune homme que vous êtes, vous êtes ſage comme une fille.

Enfin, je vous ai vû, charmant objet que j'aime,
En Cavalier déguiſé dans ce jour,
J'ai cru voir *Venus* elle-même
Sous la figure de l'Amour.
L'Amour & vous, vous êtes de même âge,
Et ſa mere a moins de beauté ;
Mais malgré ce double avantage,
J'ai reconnu bien-tôt la vérité :
Vous êtes trop ſage
Pour être une Divinité.

Il eſt certain qu'il n'eſt point de Dieu qui ne dût vous prendre pour modele, & il n'en eſt point qu'on doive imiter : ce ſont des yvrognes, des jaloux & des débauchés. On me dira peut-être :

Avec quelle irréverence
Parle des Dieux, ce maraut !

Mais c'eſt aſſez parler des Dieux, venons aux hommes, lorſque je ſuis en train de badiner, j'apprends par *le Fevre* qu'on vous a ſoupçonnée hier. C'eſt à coup ſûr la fille qui vous annonça qui eſt la cauſe de ce ſoupçon, qu'on a ici : ledit *le Fevre* vous inſtruira de tout, c'eſt un garçon d'eſprit & qui m'eſt fort affectionné ; il s'eſt tiré très-bien de l'interrogatoire de Son Excellence. On compte de nous ſurprendre ce ſoir ; mais ce que l'Amour garde eſt bien gardé, je ſauterai par les fenêtres & je viendrai ſur la brune chez **, ſi je le puis. *Le Fevre* viendra chercher mes habits ſur les quatre heures, attendez-moi ſur les cinq en bas, & ſi je ne viens pas, c'eſt que je ne le pourrai abſolument point. Ne nous attendriſſons point en vain, ce n'eſt plus par des Lettres que nous devons témoigner notre amour, c'eſt en vous rendant ſervice.

Je pars vendredi avec M. de M**: que je vienne vous voir ou que je n'y vienne point, envoyez-moi toûjours ce ſoir vos Lettres par *le Fevre* qui viendra les querir ; gardez-vous de Madame votre mere, gardez un ſecret inviolable, attendez patiemment les réponſes de Paris, ſoyez toûjours prête pour partir,

quelque choſe qui arrive, je vous verrai avant mon départ. Tout ira bien pourvû que vous vouliez venir en France & quitter une mere pour vous jetter dans les bras d'un pere.

Comme on avoit ordonné à *le Fevre* de rendre toutes mes Lettres à Son Excellence, j'en ai écris une fauſſe que j'ai fait remettre entre ſes mains; elle ne contient que des louanges pour vous & pour lui, qui ne ſont point affectées, *le Fevre* vous rendra compte de tout.

Adieu, mon cher cœur, aimez-moi toûjours, & ne croyez pas que je ne hazarderai pas ma vie pour vous.

LETTRE VI.

A la Haye, le 6. Décembre 1713.

ON a découvert notre entrevûe d'hier, ma chere Demoiſelle, l'Amour nous excuſe l'un & l'autre envers nous-mêmes, mais non pas envers ceux qui ſont deſtinés à me retenir priſonnier; le plus grand malheur qui pouvoit m'arriver étoit de hazarder ainſi votre reputation. Dieu veuille encore que notre monſtre aux cent

yeux ne ſoit pas inſtruit de notre déguiſement ; mandez-moi exactement tout ce que cette barbare mere dit hier à M. de la B*** & à vous, & ne comptez pas que nous puiſſions nous voir avant mon départ, à moins que nous ne voulions achever de tout gâter : faiſons, mon cher cœur, ce dernier effort ſur nous-mêmes.

Pour moi, qui donnerois ma vie pour vous voir, je regarderai votre abſence comme un bien, puiſqu'elle me doit procurer le bonheur d'être long-tems auprès de vous à l'abri des faiſeurs de priſonniers & des faiſeuſes de Libelles.

Je ne puis vous dire dans cette Lettre que ce que je vous ai dit dans toutes les autres : je ne vous recommande pas de m'aimer, je ne vous parle pas de mon amour, nous ſommes aſſez inſtruits de nos ſentimens : il ne s'agit ici que de vous rendre heureuſe, il faut pour cela une diſcretion entiere.

Il faut diſſimuler avec Madame votre mere : ne me dites point que vous êtes trop ſincere pour trahir vos ſentimens : oui, mon cher cœur, ſoyez ſincere avec moi, qui vous adore, & non pas avec une.... Ce ſeroit un crime que de lui

laiſſer

laiſſer découvrir tout ce que vous penſez. Vous conſerverez ſans doute votre ſanté, puiſque vous m'aimez, & l'eſperance de nous revoir bien-tôt nous tiendra lieu du plaiſir d'être enſemble.....

Si *le Fevre* ne peut pas te porter cette Lettre, confie-toi à celui que j'envoyerai, remets-lui le paquet & les Lettres. Adieu, ma chere.... Si tu m'aimes, conſole-toi, ſonge que nous reparerons bien les maux de l'abſence, cedons à la néceſſité. On peut nous empêcher de nous voir, mais jamais de nous aimer. Je ne trouve point de termes aſſez forts pour t'exprimer mon amour: je ne ſçais même ſi je devrois t'en parler, puiſqu'en t'en parlant je ne fais ſans doute que t'attriſter, au lieu de te conſoler.

Juge du deſordre où eſt mon cœur par le deſordre de ma Lettre; mais malgré ce triſte état, je fais un effort ſur moi, imite-moi, ſi tu m'aimes.

Adieu encore une fois, ma chere maîtreſſe; adieu, ma belle..... Je ne pourrai point vivre à Paris, ſi je ne t'y vois bien-tôt, ſonge à dater toutes tes Lettres.

LETTRE VII.

JE vous écris encore une fois, ma pauvre..... pour vous demander pardon de vous avoir grondée ce matin, & pour vous gronder encore mieux ce ſoir, au haſard de vous demander pardon demain.

Quoi! vous ? vous voulez parler à M. L.... Eh! ne ſçavez-vous pas que ce qu'il craint le plus, c'eſt de paroître favoriſer votre retraite; il craint votre mere, il veut ménager les E..., vous devez vous-même craindre les uns & les autres, & ne point vous expoſer d'un côté à être enfermée, & de l'autre à recevoir un affront.

Le Fevre m'a rapporté que votre mere vous a maltraitée, & que vous êtes malade, le cœur m'a ſaigné à ce récit, je ſuis coupable de tous vos malheurs, & quoique je les partage avec vous, vous n'en ſouffrez pas moins : c'eſt une choſe bien triſte pour moi que mon amour ne vous ait encore produit qu'une ſource de chagrins : le triſte état où je ſuis reduit moi-même ne me permet pas de vous donner aucune conſolation, vous devez

la trouver dans vous-même : ſongez que vos peines finiront bien-tôt, & tâchez du moins à adoucir la maligne férocité de votre mere. Repréſentez-lui doucement qu'elle vous fera mourir. Ce diſcours ne la touchera pas : mais il faudra qu'elle paroiſſe en être touchée. Ne lui parlez jamais de moi, ni de la France, ni de M. L.... Sur-tout gardez-vous de venir à l'Hôtel, ma chere.... ſuivez mes conſeils une fois, vous prendrez votre revanche le reſte de ma vie, & je ferai toûjours vœu de vous obéir.

Adieu, mon cher cœur, nous ſommes tous deux dans des circonſtances fort triſtes; mais nous nous aimons, voilà la plus douce conſolation que nous puiſſions avoir.

Je ne vous demande pas votre portrait, je ſerois trop heureux, & je ne dois pas l'être tandis que vous êtes malheureuſe.

Adieu, mon cher cœur, aimez-moi toûjours, informez-moi de votre ſanté.

LETTRE VIII.

JE ne ſçais que d'hier, ma chere, que vous êtes malade : ce ſont là les ſuites des chagrins que je vous ai cauſés. Quoi ! je ſuis cauſe de vos malheurs, & je ne puis les adoucir ! Non, je n'ai jamais reſſenti de douleur plus vive & plus juſte : je ne ſçais pas quelle eſt votre maladie, tout augmente ma crainte, vous m'aimez & vous ne m'écrivez point, je juge de-là que vous êtes malade véritablement.

Quelle triſte ſituation pour deux amans, l'un au lit & l'autre priſonnier ! Je ne puis faire autre choſe pour vous que des ſouhaits, en attendant votre guériſon & ma liberté.

Je vous prierois de vous bien porter, s'il dépendoit de vous de m'accorder cette grace : mais du moins il dépend de vous de ſonger à votre ſanté, & c'eſt le plus grand plaiſir que vous me puiſſiez faire. Je ne vous ai point écrit de Lettre où je ne vous aie recommandé cette ſanté qui m'eſt ſi chere. Je ſupporterai toutes mes peines avec joie, ſi vous pouvez prendre un peu le deſſus ſur toutes les vôtres.

Mon départ eſt reculé encore : Monſieur de ***, qui vient actuellement dans ma chambre, m'empêche de continuer ma Lettre. Adieu, ma belle maîtreſſe, adieu, mon cher cœur, puiſſiez-vous être auſſi heureuſe toute votre vie que je ſuis malheureux actuellement. Adieu, ma chere, tâche de m'écrire.

LETTRE IX.

EST-il poſſible, ma chere maîtreſſe, que je ne puiſſe du moins jouir de la ſatisfaction de pleurer aux pieds de votre lit, & de baiſer mille fois vos belles mains que j'arroſerois de mes larmes ? Je ſçaurois du moins à quoi m'en tenir ſur votre maladie ; car vous me laiſſez là-deſſus dans une triſte incertitude. J'aurois la conſolation de vous embraſſer en partant & de vous dire adieu juſqu'au tems où je pourrai vous voir à Paris. On vient de me dire qu'enfin c'eſt pour demain, je m'attends pourtant encore à quelque délai.

Après tout, en quelque tems que je parte, vous recevrez toûjours de moi une Lettre datée de Rotterdam, dans laquelle

je vous manderai bien des choſes de conſéquence ; mais dans laquelle je ne pourrai pourtant vous exprimer mon amour comme je le ſens.

Je partirai dans de cruelles inquiétudes que vos Lettres adouciront à leur ordinaire. Je vous ai mandé dans ma derniere Lettre que je ne m'occupois que du plaiſir de penſer à vous ; cependant je lus hier & aujourd'hui les Lettres Galantes de Madame ***. Son ſtyle m'a quelquefois fait oublier ſes perſécutions. Je ſuis à preſent bien convaincu qu'avec beaucoup d'eſprit on peut être. . . .

J'ai été très-content du premier Tome qui ôte bien du prix à ſes cadets. On remarque ſur-tout dans les quatre derniers un Auteur qui eſt laſſé d'avoir la plume à la main, & qui court au grand galop à la fin de l'ouvrage ; j'ai imité l'Auteur en cela, & je me ſuis dépêché d'achever. J'ai reconnu le portrait de B.. c'eſt un des plus mauvais endroits de tout l'ouvrage ; mais en vérité il me ſemble que je parle un peu trop des perſonnes que je hais, je ne devrois parler que de celle que j'adore.

Que je vous ſçais bon gré, mon cher cœur, d'avoir pris le bon de votre mere ;

& d'en avoir laiſſé le mauvais ; mais que je vous ſçaurai bien meilleur gré lorſque vous la quitterez entierement & que vous abandonnerez un pays que vous ne devez plus regarder qu'avec horreur ! Peut-être dans le tems que je vous parle de voyage, n'êtes-vous gueres en état d'en faire, peut-être êtes-vous actuellement ſouffrante dans votre lit ; & ..... qu'il vaudroit bien mieux que je fuſſe dans votre chambre au lieu d'elle ; mes tendres baiſers vous en convaincroient, ma bouche ſeroit collée ſur la vôtre.

Je vous demande pardon, ma belle maîtreſſe, de vous parler avec cette liberté : ne prenez mes expreſſions que comme un excès d'amour, & non comme un manque de reſpect. Ah ! je n'ai plus qu'une grace à vous demander, c'eſt que vous ayez ſoin de votre ſanté, & que vous m'en diſiez des nouvelles.

Adieu, mon cher cœur, voilà peut-être la derniere Lettre que je daterai de la Haye ; je vous jure une conſtance éternelle, vous ſeule pouvez me rendre heureux, & je ſuis trop heureux déja, quand je me remets dans l'eſprit les tendres ſentimens que vous avez pour moi,

mon amour les mérite ; je me rends avec plaiſir ce témoignage ; je connois trop bien le prix de votre cœur pour ne vouloir pas m'en rendre digne.

Adieu, mon adorable, adieu, ma chere. Si on pouvoit écrire des baiſers, je vous en envoyerois une infinité par le Courrier. Je baiſe au lieu de vous vos précieuſes Lettres où je lis ma félicité. Adieu, mon cher cœur.

LETTRE X.

Du fond d'un Yacht, ce 19. Décembre 1713.

JE ſuis parti hier lundi à huit heures du matin, avec Monſieur de ***. *Le Fevre* nous accompagna juſqu'à Rotterdam où nous primes un Yacht qui doit nous conduire à Anvers ou à Gand. Je n'ai pû vous écrire de Rotterdam, & *le Fevre* s'eſt chargé de vous donner de mes nouvelles. Je pars ſans vous voir, ma chere, & le chagrin dont je ſuis rongé actuellement eſt auſſi grand que mon amour. Je vous laiſſe dans la ſituation du monde la plus cruelle, je conçois tous vos malheurs mieux que vous, & je les regarde comme les miens,

d'autant plus que vous les méritez moins.

Si la certitude d'être aimé peut ſervir de quelque conſolation, nous devons un peu nous conſoler tous deux; mais que nous ſervira le bonheur de nous aimer, ſans celui de nous voir? C'eſt alors que je pourrois avec raiſon me regarder comme le plus heureux de tous les hommes.

Comme j'aime votre vertu autant que vous, n'ayez aucun ſcrupule ſur le retour que vous devez à ma tendreſſe; je fais humainement tout ce que je puis pour vous tirer du comble des malheurs où vous êtes; n'allez pas changer de réſolution, vous en ſeriez cruellement punie en reſtant dans le pays où vous êtes. Le deſir que j'ai de vous procurer le ſort que vous méritez me force à vous parler ainſi; quelque part que je ſois je paſſerai des jours bien triſtes, ſi je les paſſe ſans vous; mais je menerai une vie bien plus miſerable, ſi la ſeule perſonne que j'aime reſte dans le malheur.

Je crois que vous avez pris une ferme réſolution que rien ne peut changer; l'honneur vous engage à quitter la Hollande. Que je ſuis heureux que l'honneur ſe trouve d'accord avec l'Amour! Ecrivez-

moi à Paris à mon adreſſe tous les ordinaires ; mandez-moi les moindres particularités qui vous regarderont, ne manquez pas à m'envoyer dans la premiere Lettre que vous m'écrirez, une autre Lettre s'adreſſant à moi, dans laquelle vous me parlerez comme à un ami, & non comme à un Amant ; vous y ferez ſuccinctement la peinture de tous vos malheurs. Que votre vertu y paroiſſe dans tout ſon jour ſans affectation ; enfin ſervez-vous de tout votre eſprit pour m'écrire une Lettre que je puiſſe montrer à ceux à qui je ſerai obligé de parler de vous ; que notre tendreſſe cependant ne perde rien à tout cela, & ſi dans cette Lettre dont je vous parle, vous ne m'entretenez que d'eſtime, marquez-moi dans l'autre tout l'amour que le mien mérite ; ſur-tout informez-moi de votre chere ſanté, pour laquelle je tremble.

Vous aurez beſoin de toute votre force pour ſoûtenir les fatigues du voyage ſur lequel je compte, & il faudra ou que Monſieur votre pere ſoit auſſi fou que Monſieur de ***, ou que vous reveniez en France jouir du bien-être que vous méritez ; mais je me fais déja les idées les plus agréables du monde de votre ſéjour

à Paris : vous seriez bien cruelle envers vous & envers moi, si vous trompiez mes espérances ; mais non, vous n'avez pas besoin d'être fortifiée dans vos bons sentimens, & au regret près d'être séparé de vous quelque tems, je n'ai point à me plaindre.

La premiere chose que je ferai en arrivant à Paris, ce sera de mettre le Pere T*** dans vos intérêts, ensuite je rendrai vos Lettres ; je serai obligé d'expliquer à mon pere le sujet de mon retour, & je me flatte qu'il ne sera pas tout-à-fait fâché contre moi, pourvû qu'on ne l'ait point prévenu ; mais quand je devrois encourir toute sa colere, je me croirai toûjours trop heureux, lorsque je penserai que vous êtes la personne du monde la plus aimable, & que vous m'aimez. Je n'ai point passé dans ma vie de plus doux momens que ceux où vous m'avez juré que vous répondiez à ma tendresse ; continuez-moi ces sentimens autant que je les mériterai, & vous m'aimerez toute votre vie.

Cette Lettre-ci vous viendra, je crois, par Gand, où nous devons aborder. Nous avons un beau tems & un bon vent, & par dessus cela de bon vin, de bons pâtés,

de bons jambons & de bons lits. Nous ne ſommes que nous deux Monſieur de *** & moi dans un grand Yacht ; il s'occupe à écrire, à manger, à boire, & moi à penſer à vous ; je ne vous vois point, & je vous jure que je ne m'apperçois pas que je ſuis dans la compagnie d'un bon pâté & d'un homme d'eſprit. Ma chere maîtreſſe me manque : mais je me flatte qu'elle ne me manquera pas toûjours, puiſque je ne voyage que pour vous faire voyager vous-même.

N'allez pas prendre pourtant exemple ſur moi, ne vous affligez point, & joignez à la faveur que vous me faites de m'aimer, celle de me faire eſpérer que je vous verrai bientôt ; encore un coup, écrivez-moi tous les ordinaires, & ſi vous êtes ſage, brûlez mes Lettres & ne m'expoſez point une ſeconde fois au chagrin de vous voir maltraitée pour moi. Ne vous expoſez point aux fureurs de votre mere. Vous ſçavez de quoi elle eſt capable ; hélas ! vous ne l'avez que trop expérimenté, diſſimulez avec elle, c'eſt le ſeul parti qu'il y a à prendre ; dites (ce que j'eſpere que vous ne ferez jamais) dites que vous m'avez oublié, dites que vous me haïſſez, & aimez-m'en davantage, conſervez vo-

tre ſanté & vos bonnes intentions. Plût au Ciel que vous fuſſiez déja à Paris. Ah! que je me recompenſerois bien alors de notre cruelle ſéparation.

Ma chere maîtreſſe, vous aurez toûjours en moi un veritable amant & un véritable ami. Qu'on eſt heureux quand on peut unir ces deux titres qui ſont garans l'un de l'autre! Adieu, mon adorable, écrivez-moi dès que vous aurez reçu ma Lettre, & adreſſez là vôtre à Paris, ſur-tout ne manquez pas de m'envoyer celle que je vous demande au commencement de celle-ci, rien n'eſt plus eſſentiel. Je crois que vous êtes à preſent en état d'écrire, & comme on ſe perſuade ce qu'on ſouhaite, je me flatte que votre ſanté eſt rétablie. Hélas! votre maladie m'a privé du plaiſir de recevoir de vos nouvelles; réparons vîte le tems perdu.

Adieu, mon cher cœur, aimez-moi autant que je vous aime: ſi vous m'aimez, ma Lettre eſt bien courte. Adieu, ma chere maîtreſſe, je vous eſtime trop pour ne vous pas aimer toûjours.

LETTRE XI.

Ce Jeudi matin 28. Décembre 1713.

JE ſuis parti de la Haye avec Monſieur de M**. le lundi dernier, à huit heures du matin, nous nous embarquâmes à Rotterdam, où il me fut abſolument impoſſible de vous écrire. Je chargerai *le F*** de vous inſtruire de mon départ. Au lieu de prendre la route d'Anvers où j'attendois une de vos Lettres, nous primes celle de Gand; je mis donc à Gand une Lettre pour vous à la poſte à l'adreſſe de Madame de S***.

J'arrivai à Paris la veille de Noël, la premiere choſe que j'ai faite a été de voir le Pere T***. Il m'avoit écrit à la Haye le jour que j'en partis : il fait agir pour vous Monſieur l'Evêque d'E** votre parent; je lui ai remis entre les mains vos trois Lettres, & on diſpoſe actuellement Monſieur votre pere à vous revoir bien-tôt : voilà ce que j'ai fait pour vous, voici mon ſort actuellement. A peine ſuis-je arrivé à Paris que j'ai appris que M. l'A*** avoit écris à mon pere contre moi une Lettre

ſanglante ; qu'il lui avoit envoyé les Lettres que Madame votre mere lui avoit écrites, & qu'enfin mon pere a une Lettre de cachet pour me faire enfermer.

Je n'oſe me montrer, j'ai fait parler à mon pere : tout ce qu'on a pû obtenir de lui a été de me faire embarquer pour les Iſles ; mais on n'a pû lui faire changer de réſolution ſur un Teſtament qu'il a fait, dans lequel il me déshérite. Ce n'eſt pas tout, depuis plus de trois ſemaines je n'ai point reçu de vos nouvelles, je ne ſçais ſi vous vivez, & ſi vous ne vivez point bien malheureuſement ; je crains que vous ne m'ayez écrit à l'adreſſe de mon pere, & que votre Lettre n'ait été ouverte par lui. Dans de ſi cruelles circonſtances, je ne dois point me préſenter à Meſſieurs vos parens : ils ignoreront tous que c'eſt par moi que vous revenez en France, & c'eſt actuellement le Pere T*** qui eſt entierement chargé de cette affaire.

Vous voyez à preſent que je ſuis dans le comble du malheur, & qu'il eſt abſolument impoſſible d'être plus malheureux, à moins que d'être abandonné de vous ; vous voyez d'un autre côté qu'il ne tient plus qu'à vous d'être heureuſe, vous n'avez plus qu'un pas à faire : partez dès que

vous aurez reçu les ordres de Monſieur votre pere, vous ſerez aux nouvelles Catholiques avec Madame C**: il vous ſera aiſé de vous faire chérir de toute votre famille, & de gagner entierement l'amitié de M. votre pere, & de vous faire à Paris un ſort heureux.

Vous m'aimez, ma chere ame, vous ſçavez combien je vous aime, certainement ma tendreſſe mérite du retour; j'ai fait ce que j'ai pû pour vous remettre dans votre bien être. Je me ſuis plongé, pour vous rendre heureuſe, dans le plus grand des malheurs: vous pouvez me rendre le plus heureux de tous les hommes. Pour cela revenez en France, rendez-vous heureuſe vous-même; alors je me croirai bien récompenſé, je pourrai en un jour me raccommoder entierement avec mon pere; alors nous jouirons en liberté du plaiſir de nous voir; je me repreſente ces momens heureux comme la fin de tous nos chagrins, & comme le commencement d'une vie douce & aimable, telle que vous devez la mener à Paris.

Si vous avez aſſez d'inhumanité pour me faire perdre le fruit de tous mes malheurs, pour vous obſtiner à reſter en Hollande, je vous promets bien ſurement

que je me tuerai à la premiere nouvelle que j'en aurai; dans le triſte état où je ſuis, vous ſeule pouvez me faire aimer la vie; mais, hélas! je me parle ici de mes maux, tandis que peut-être vous êtes plus malheureuſe que moi; je crains tout pour votre ſanté; je crains tout de votre mere, je me forme là-deſſus des idées affreuſes. Au nom de Dieu éclairciſſez-moi: mais, hélas! je crains même que vous ne receviez point ma Lettre.

Ah! que je ſuis malheureux, mon cher cœur, & que mon cœur eſt livré à une profonde & juſte triſteſſe. Peut-être m'avez-vous écris à Anvers ou à Bruxelles, peut-être m'avez-vous écris à Paris: mais enfin depuis trois ſemaines je n'ai point reçu de vos nouvelles, écrivez-moi tout le plutôt que vous pourrez, écrivez-moi une Lettre bien longue, qui m'inſtruiſe bien ſûrement de votre ſituation.

Nous ſommes tous deux bien malheureux, mais nous nous aimons; une tendreſſe mutuelle eſt une conſolation bien douce; jamais amour ne fut égal au mien, parce que perſonne ne mérite jamais mieux que vous d'être aimée: ſi mon ſincere attachement peut vous conſoler, je ſuis conſolé moi-même.

Une foule de réflexions ſe préſente à mon eſprit, je ne puis les mettre ſur le papier; la triſteſſe, la crainte, l'amour, m'agitent violemment, mais j'en reviens toûjours à me rendre le ſecret témoignage que je n'ai rien fait contre l'honnête homme, & cela me ſert beaucoup à me faire ſupporter mes chagrins; je me ſuis fait un vrai devoir de vous aimer, je remplirai ce devoir toute ma vie; vous n'aurez jamais aſſez de cruauté pour m'abandonner, ma chere ame, ma belle maîtreſſe; mon cher cœur, écrivez-moi bientôt, ou plutôt ſur le champ: dès que j'aurai vû votre Lettre je vous manderai mon ſort; je ne ſçais pas encore ce que je deviendrai, je ſuis dans une incertitude affreuſe; ſur-tout je ſçais ſeulement que je vous aime: ah! quand pourrai-je vous embraſſer, mon cher cœur!

LETTRE XII.

DEpuis que je ſuis à Paris, j'ai été moi-même à la grande Poſte tous les jours, afin de retirer vos Lettres, que je craignois qui ne tombaſſent entre les mains de mon pere; enfin je viens d'en recevoir une ce mardi au ſoir ſecond Janvier, elle

eſt datée de la Haye du 28. Décembre, & j'y fais réponſe ſur le champ.

J'ai baiſé mille fois cette Lettre, quoique vous ne m'y parliez pas de votre amour ; il ſuffit qu'elle vienne de vous pour qu'elle me ſoit infiniment chere : je vous prouverai pourtant par ma réponſe que je ne ſuis pas ſi poli que vous le dites ; je ne vous appellerai point Madame comme vous m'appellez Monſieur ; je ne puis que vous nommer ma chere, & ſi vous vous plaignez de mon peu de politeſſe, vous ne vous plaindrez pas de mon peu d'amour.

Comment pouvez-vous ſoupçonner cet amour qui ne finira qu'avec moi ? Et comment pouvez-vous me reprocher ma négligence ? Ce ſeroit bien à moi à vous gronder, puiſqu'auſſi bien je renonce à la politeſſe, ou plutôt je ſuis bien malheureux que vous n'ayez pas reçu deux Lettres que je vous écrivis, l'une de Gand & l'autre de Paris. Ne ſeriez-vous point vous-même aſſez négligente pour n'avoir point retiré ces Lettres, & ſi vous les avez vûes, vous condamnerez bien vos reproches & vos ſoupçons ; vous y aurez lû que je ſuis plus malheureux que vous, & que je vous aime plus que vous ne m'aimez ;

vous aurez appris que M. Ch** écrivit à mon pere, déja irrité contre moi, une Lettre, telle qu'il n'en écriroit point contre un scélérat.

J'arrivai à Paris dans le tems que, sur la foi de cette Lettre, mon pere avoit obtenu une Lettre de cachet pour me faire enfermer, après m'avoir deshérité. Je me suis caché pendant quelques jours, jusqu'à ce que mes amis l'ayent un peu appaisé, c'est-à-dire, l'ayent engagé à avoir du moins la bonté de m'envoyer aux Isles avec du pain & de l'eau. Voilà tout ce que j'ai pû obtenir de lui, sans avoir pû même le voir.

J'ai employé les momens où j'ai pû me montrer en Ville à voir le Pere T***, & je lui ai remis les Lettres dont vous m'avez chargé : il engage l'Evêque d'E** dans vos interêts; pour moi je me donnerai bien de garde que votre famille puisse seulement soupçonner que je vous connois, cela gâteroit tout, & vous sçavez que votre interêt seul me fait agir.

Je ne m'arrête point à me plaindre inutilement de l'imprudence avec laquelle nous avons tous deux agi à la Haye : c'est cette imprudence qui sera cause de bien

des maux : mais enfin cette faute eſt faite, & l'excuſe peut ſeule la reparer.

Je vous ai déja dit dans mes Lettres que la conſolation d'être aimé fait oublier tous les chagrins ; nous avons l'un & l'autre trop beſoin de conſolation, pour ne nous pas aimer toûjours ; il viendra peut-être un tems où nous ſerons plus heureux, c'eſt-à-dire, où nous pourrons nous voir. Cedons à la néceſſité & écrivons-nous bien régulierement, vous à Monſieur du **, & moi à Madame **.

Je vous donnerai peut-être bientôt une autre adreſſe pour moi, car je crois que je partirai inceſſamment pour Breſt ; ne laiſſez pourtant pas que de m'écrire à Paris ; mandez-moi les moindres particularités qui vous regardent, mandez-moi vos ſentimens ſur tout, & ſoyez perſuadée que je vous aimerai toûjours, ou je ſerai le plus malheureux de tous les hommes.

Vous ſçavez bien, ma chere ame, que mon amour n'eſt point du genre de celui de la plûpart des jeunes gens, qui ne cherchent en aimant qu'à contenter la débauche & leur vanité ; regardez-moi comme un Amant ; mais regardez-moi comme un ami véritable. Ce mot renferme tout ;

l'éloignement des lieux ne changera rien à mon cœur. Si vous me croyez, je vous demande pour prix de ma tendreſſe une Lettre de huit pages écrite menu.

J'oubliois à vous dire que les deux que vous n'avez point reçûes ſont à l'adreſſe de Madame S** de** à la Haye, récrivez-moi ſur le champ, afin que ſi vous avez quelques ordres à me donner, votre Lettre me trouve encore à Paris prêt à les exécuter : je me réſerve, comme vous, à vous mander certaines choſes, lorſque j'aurai reçu votre réponſe.

Adieu, ma belle maîtreſſe, aimez un peu un malheureux Amant qui voudroit donner ſa vie pour vous rendre heureuſe. Adieu, mon cœur.

LETTRE XIII.

A Paris le 20. Janvier 1714.

J'Ai reçu, ma chere ame, votre Lettre du premier de ce mois, par laquelle j'ai appris votre maladie : il ne me manquoit plus qu'une telle nouvelle pour achever mon malheur, & comme un mal ne vient jamais ſeul, les embarras où je me ſuis

trouvé m'ont privé du plaiſir de vous écrire la ſemaine paſſée.

Vous me demanderez quel eſt cet embarras, c'étoit de faire ce que vous m'avez conſeillé ; je me ſuis mis en penſion chez un Procureur, afin d'apprendre le métier de Robin, auquel mon pere me deſtine, & je crois par là regagner ſon amitié.

Si vous m'aimiez autant que je vous aime, vous vous rendriez un peu à mes prieres, puiſque j'obéis ſi bien à vos ordres ; me voilà fixé à Paris pour longtems : eſt-il poſſible que j'y ſerai ſans vous? Ne croyez pas que l'envie de vous voir ici n'ait pour but que mon plaiſir, je regarde votre interêt plus que ma ſatisfaction, & je crois que vous en êtes bien perſuadée ; ſongez par combien de raiſons la Hollande doit vous être odieuſe.

Une vie douce & tranquille à Paris n'eſt-elle pas préférable à la compagnie de Madame votre mere ; Et des biens conſiderables dans cette belle Ville ne valent-ils pas mieux que la pauvreté à la Haye ? Ne vous piquez pas là-deſſus de ſentimens que vous nommez héroïques ; l'interêt ne doit jamais, je l'avoue, être aſſez fort pour faire commettre une mauvaiſe action ;

mais auſſi le déſintéreſſement ne doit pas empêcher d'en faire une bonne, lorſqu'on y trouve ſon compte.

Croyez-moi, vous méritez d'être heureuſe, vous êtes faite pour briller par-tout, on ne brille pas ſans biens, & on ne vous blâmera jamais; lorſque vous jouirez d'une bonne fortune, vos calomniateurs vous reſpecteront alors: enfin vous m'aimez, & je ne ſerois pas retourné en France, ſi je n'avois cru que vous me ſuivriez bien-tôt: vous me l'avez promis, & vous qui avez de ſi beaux ſentimens, vous ne trahirez pas votre promeſſe.

Vous n'avez qu'un moyen pour revenir; M. l'Evêque d'E ** eſt, je crois, votre couſin: écrivez-lui, & que la Religion & l'amitié pour votre famille ſoient vos deux motifs auprès de lui; inſiſtez ſur-tout ſur l'article de la Religion, dites-lui que le Roi ſouhaite la converſion des Huguenots, & qu'étant Miniſtre du Seigneur & votre parent, il doit par toutes ſortes de raiſons favoriſer votre retour: conjurez-le d'engager Monſieur votre pere dans un deſſein ſi juſte; marquez-lui que vous voulez vous retirer dans une Communauté, non comme Religieuſe pourtant, je n'ai garde de vous le conſeiller: ne manquez

quez pas à le nommer Monſeigneur ; je vous manderai le ſuccès de la Lettre que je ſçaurai par le Pere T***.

Que je ſerois heureux ſi, après tant de traverſes, nous pouvions nous revoir à Paris ; le plaiſir de vous voir répareroit mes malheurs, & ſi ma fidélité peut réparer les vôtres, vous êtes ſûre d'être conſolée.

En vérité, ce n'eſt qu'en tremblant que je ſonge à tout ce que vous avez ſouffert, & j'avoue que vous aviez beſoin de conſolation. Que ne puis-je vous en donner, en vous diſant que je vous aimerai toute ma vie !

Ne manquez pas, je vous en conjure, d'écrire à l'Evêque d'E**, & cela le plutôt que vous pourrez, mandez-moi comment vous vous portez depuis votre maladie.

Adieu, ma chere amie, vous ſçavez que je vous aimerai toûjours.

LETTRE XIV.

A Paris le 10. *Février* 1714.

MA chere Ame, toutes les fois que vous ne m'écrivez point, je m'imagine que vous n'avez point reçu de mes

Lettres ; car je ne peux croire que l'éloignement des lieux ait fait ſur vous ce qu'il ne peut pas faire ſur moi ; & comme je vous aime toûjours, je me perſuade que vous m'aimez encore.

Eclairciſſez-moi donc de deux choſes ; l'une, ſi vous avez reçu mes deux dernieres Lettres, & ſi je ſuis encore dans votre cœur ; mandez-moi ſur-tout ſi vous avez reçu ma derniere que je vous écrivis le 12. de Janvier, dans laquelle il étoit parlé de l'Evêque d'E **. Mandez-moi quelque choſe de certain par votre réponſe à cette Lettre ; ſur-tout inſtruiſez-moi, je vous conjure, de l'état de votre ſanté & de vos affaires : que votre Lettre ſoit plus longue que la mienne ; je trouverai toûjours plus de plaiſir à lire une de vos Lettres de quatre pages que vous n'en aurez à en lire de moi une de deux lignes.

ÉTRENNES

A feu Monſeigneur le Dauphin.

NOble Sang du plus grand des Rois,
Son amour & notre eſpérance,
Vous qui ſans regner ſur la France,
Regnez ſur le cœur des François!
Pourrez-vous ſouffrir que ma veine,
Par un effort ambitieux,
Oſe vous donner une Etrenne.
Vous qui n'en recevez que de la main des Dieux.
La Nature en vous faiſant naître,
Vous étrenna de ſes plus beaux attraits,
Et fit voir dans vos premiers traits,
Que le fils de Louis étoit digne de l'être.
Tous les Dieux à l'envi vous firent leur préſent,
Mars vous donna la force & le courage,
Minerve dès vos jeunes ans
Ajoûta la ſageſſe au feu bouillant de l'âge:
L'immortel Apollon vous donna la beauté;
Mais un Dieu plus puiſſant que j'implore à mes peines
Voulut auſſi me donner mes étrennes,
En vous donnant la libéralité.

LE LOUP MORALISTE, FABLE.

UN Loup, à ce que dit l'hiſtoire,
Voulut donner un jour des leçons à ſon fils,
Et lui graver dans la mémoire,
Pour être honnête Loup, de bons & beaux avis.
Mon fils, lui diſoit-il, dans ce déſert ſauvage,
A l'ombre des forêts vous paſſerez vos jours;
Vous pourrez cependant, avec les petits Ours,
Goûter les doux plaiſirs qu'on permet à votre âge.
Contentez-vous du peu que j'amaſſe pour vous,
Point de larcin: menez une innocente vie,
Point de mauvaiſe compagnie,
Choiſiſſez pour amis les plus honnêtes Loups,
Ne vous démentez point, ſoyez toûjours le même;
Ne ſatisfaites point vos appétits gloutons;
Mon fils, jeunez plutôt l'Avent & le Carême,
Que de ſucer le ſang des malheureux moutons;
Car enfin, quelle barbarie!
Quels crimes ont commis ces innocens agneaux?
Au reſte, vous ſçavez qu'il y va de la vie:
D'énormes chiens défendent les troupeaux.
Hélas! je m'en ſouviens, un jour votre grand-pere,
Pour appaiſer ſa faim entra dans un hameau:
Dès qu'on s'en apperçut: ô bête carnaciere,
Au Loup, s'écria-t-on; l'un s'arme d'un hoyau,

L'autre prend une fourche, & mon pere eut beau faire,
Hélas! il y laiſſa ſa peau;
De ſa témérité ce fut là le ſalaire.
Sois ſage à ſes dépens, ne ſuis que la vertu,
Et ne ſoit point batsant de peur d'être battu,
Si tu m'aimes, déteſte un crime que j'abhorre.
Le petit vit alors, dans la gueule du Loup,
De la laine, & du ſang qui dégouttoit encore:
Il ſe mit à rire à ce coup.
Comment, petit fripon, dit le Loup en colere,
Comment, vous riez des avis
Que vous donne ici votre pere!
Tu ſeras un vaurien, va, je te le prédis:
Quoi! ſe mocquer déja d'un conſeil ſalutaire!
L'autre répondit en riant:
Mon pere, je ferai ce que je vous vois faire,
Votre exemple eſt un bon garant.

Tel un Prédicateur ſortant d'un bon repas,
Monte devotement en Chaire,
Et vient bien fourré, gros & gras,
Prêcher contre la bonne chere.

IMPROMPTU,

Sur une Tabatiere confisquée.

ADieu, ma pauvre Tabatiere;
Adieu, je ne te verrai plus;
Ni soins, ni larmes, ni priere,
Ne te rendront à moi: mes efforts sont perdus:
Adieu, ma pauvre Tabatiere,
Adieu, doux fruit de mes écus.
S'il faut à prix d'argent te racheter encore,
J'irai plutôt vuider les tréfors de Plutus:
Mais ce n'eſt pas ce Dieu que l'on veut que j'implore,
Pour te revoir, hélas! il faut prier Phébus....
Qu'on oppoſe entre nous une forte barriere!
Me demander des vers, hélas! je n'en puis plus.
Adieu, ma pauvre Tabatiere,
Adieu, je ne te verrai plus.

LE VRAI DIEU,

ODE.

SE peut-il que, dans ſes ouvrages,
L'homme aveugle ait mis ſon appui,
Et qu'il prodigue ſes hommages
A des Dieux moins divins que lui?

Juſqu'à quand par d'affreux blaſphêmes,
Rendrons-nous des honneurs ſuprêmes
Aux métaux qu'ont formés nos mains ?
Juſqu'à quand l'enceus de la terre
Ira-t-il groſſir le tonnerre,
Prêt à tomber ſur les humains ?

Deſcends des demeures divines,
Grand Dieu, les tems ſont accomplis ;
L'Erreur enfin ſur ſes ruines
Va voir tes Temples rétablis.
Un jour pur commence à paroître,
Sur la terre un Dieu vient de naître
Pour nous arracher au tombeau ;
De l'enfer les monſtres terribles
Abaiſſant leurs têtes horribles,
Tremblent au pied de ſon berceau.

Mais l'homme conſtant dans ſa rage
S'oppoſe à ſa félicité,
Amoureux de ſon eſclavage,
Il s'endort dans l'iniquité.
Je vois ſes mains infortunées
Aux palmes du ciel deſtinées,
S'offrir à des fers odieux.
Il boit dans la coupe infernale ;
Et l'épais venin qu'elle exhale,
Dérobe le jour à ſes yeux.

Ne peut-il des nuages ſombres
Percer la longue obſcurité ?

Son Dieu porte à travers les ombres
Le flambeau de la vérité.
Ouvre les yeux, homme infidele,
Suis le Dieu puissant qui t'appelle :
Mais tu te plais à l'ignorer.
Affermi dans l'ingratitude,
Tu voudrois que l'incertitude
Te dispensât de l'adorer.

Mets le comble à tes injustices ;
Il n'est plus tems de reculer ;
Ses vertus condamnent tes vices.
Il faut le suivre ou l'immoler.
L'erreur, la colere, l'envie,
Tout s'est armé contre sa vie :
Que tardes-tu ? perce son flanc ;
De ses jours il t'a rendu maître,
Et qui l'a bien pû méconnoître,
Craindra-t-il de verser son Sang ?

Ciel ! déja ta rage exécute
Ce qu'a préſagé ma douleur ;
Ton Juge à tous les maux en butte
Va succomber sous ta fureur.
Je vous vois, Victime innocente,
Sous le faix d'une croix pesante,
Vous traîner jusqu'au triste lieu ;
Tout est prêt pour le Sacrifice :
Vous semblez, de vos maux complice,
Oublier que vous êtes Dieu.

O toi, dont la course céleste
Annonce aux hommes ton Auteur ;
Soleil, en cet état funeste,
Reconnois-tu ton Créateur ?
C'est à toi de punir la terre ;
Si le Ciel suspend son tonnerre ;
Ta clarté doit s'évanouir,
Va te cacher au sein de l'onde :
Peux-tu donner le jour au monde,
Quand ton Dieu cesse d'en jouir.

Mais quel prodige me découvre,
Les flambeaux obscurs de la nuit !
Le voile du Temple s'entrouve,
Le Ciel gronde, le jour s'enfuit.
La terre en abysmes ouverte,
Avec regret se voit couverte
Du sang du Dieu qui la forma,
Et la Nature consternée,
Semble à jamais abandonnée
Du feu divin qui l'anima.

Toi seul insensible à tes peines,
Tu chéris l'instant de ta mort :
Grand Dieu ! grâce aux fureurs humaines,
L'Univers a changé de sort.
Je vois des palmes éternelles
Croître en ces campagnes cruelles,
Qu'arrosa ton Sang précieux.
L'homme est heureux d'être perfide,

Et coupable d'un Déïcide,
Tu nous fais devenir des Dieux.

ODE

Composée en 1713.

AUx maux les plus affreux le Ciel nous abandonne,
Le déſeſpoir, la mort, la faim nous environne,
Et les Dieux contre nous ſoulevés tant de fois,
Equitables vengeurs des crimes de la terre,
Ont frappé du tonnerre
Les peuples & les Rois.

Des plaines du Tortoſe aux bords du Boriſthene
Mars a conduit ſon char attelé par la Haine;
Les vents contagieux ont volé ſur ſes pas,
Et ſoufflant de la mort les ſemences funeſtes,
Ont dévoré les reſtes
Echappés aux combats.

D'un Monarque puiſſant la Race fortunée
Rempliſſoit de ſon nom l'Europe conſternée,
Je n'ai fait que paſſer, ils étoient diſparus;
Et le peuple abattu que ce malheur étonne,
Les cherche auprès du Thrône,
Et ne les trouve plus.

Peuples, reconnoiſſez la main qui vous accable ;
Ce n'eſt pas du deſtin l'arrêt irrévocable,
C'eſt le courroux des Dieux, mais facile à calmer:
Méritez d'être heureux, oſez quitter le vice,
C'eſt par ce ſacrifice
Qu'on peut les déſarmer.

Rome en ſages Héros autrefois ſi fertile,
Qui fut des premiers Rois la terreur ou l'aſyle,
Rome fut vertueuſe & dompta l'Univers :
Mais l'orgueil & le luxe, enfans de la victoire,
Du comble de la gloire
L'ont miſe dans les fers.

Quoi ! verra-t-on toûjours de ces tyrans ſerviles,
Oppreſſeurs inſolens des veuves, des pupilles,
Elever des Palais dans nos champs déſolés ?
Verra-t-on cimenter leurs portiques durables,
Du ſang des miſérables
Devant eux immolés ?

Elevés dans le ſein d'une infâme avarice,
Leurs enfans ont ſucé le lait de l'injuſtice,
Et dans les Tribunaux vont juger les humains:
Malheur à qui, fondé ſur la foible innocence,
A mis ſon eſpérance
En leurs indignes mains.

Des Nobles cependant l'ambition captive,
S'endort entre les bras de la molleſſe oiſive,

Et ne porte aux combats que des coups languiſſans ;
Ceſſez, abandonnez à des mains plus vaillantes,
Ces piques trop peſantes
Pour vos bras impuiſſans.

Voyez cette beauté ſous les yeux de ſa mere ;
Elle apprend en naiſſant l'art dangereux de plaire,
Et d'exciter en nous nos funeſtes penchants ;
Son enfance prévient le tems d'être coupable,
Le vice trop aimable
Inſtruit ſes premiers ans.

Bientôt bravant les yeux de l'époux qu'elle outrage,
Elle abandonne aux mains d'un Courtiſan volage
De ſes trompeurs appas le charme empoiſonneur.
Que dis-je ? cet époux à qui l'hymen la lie,
Trafiquant l'infamie,
La livre au deshonneur.

Ainſi vous outragez les Dieux & la Nature :
Oh ! que ce n'étoit point de cette ſource impure
Qu'on vit naître les Francs des Scythes ſucceſſeurs,
Qui du char d'Attila détachant la fortune,
De la cauſe commune
Furent les défenſeurs.

Le Citoyen alors ſçavoit porter les armes ;
Sa fidelle moitié qui négligeoit ſes charmes,
Pour ſon retour heureux préparoit des lauriers,
Recevoit dans ſes mains ſa cuiraſſe ſanglante,

Et sa hache fumante
Du trépas des guerriers.

Au travail endurcis, leur superbe courage
Ne prodigua jamais un imbécille hommage
A de vaines beautés à leurs yeux, sans appas ;
Et d'un sexe timide, & né pour la mollesse,
Ils plaignoient la foiblesse,
Et ne l'adoroient pas.

De ces sauvages tems l'héroïque rudesse
Leur déroboit encor la délicate adresse
D'excuser leurs forfaits par un subtil détour ;
Jamais on n'entendit leur bouche peu sincere
Donner à l'adultere
Le tendre nom d'amour.

Mais insensiblement l'adroite politesse
Des cœurs efféminés souveraine maîtresse,
Corrompit de nos mœurs l'austere pureté ;
Et du subtil mensonge empruntant l'artifice,
Bientôt à l'injustice
Donna l'air d'équité.

Le luxe à ses côtés marche avec arrogance,
L'or qui naît sous ses pas s'écoule en sa présence,
Le fol orgueil le suit, compagnon de l'erreur ;
Il sappe des Etats la grandeur souveraine,
De leur chûte certaine
Brillant avant-coureur.

FRAGMENT.

TEl dans son Art un Pilote assuré,
Maître des flots dont il est entouré,
Sous un ciel pur où brillent les étoiles,
Au vent propice abandonne ses voiles;
Et quand Neptune a soulevé les flots,
Dans la tempête il trouve le repos;
D'un ancre sûr il fend la molle arene,
Trompe des vents l'impétueuse haleine,
Et du Trident bravant les rudes coups,
Tranquille & fier, rit des Dieux en courroux.

AUTRE.

TU peux changer ce Donjon détesté
En un Palais par Minerve habité,
Le froid ennui, la sombre inquiétude,
Monstres affreux nés dans la solitude
De ta prison vont bien-tôt s'exiler.
Vois dans tes bras de toutes parts voler
L'oubli des maux, le sommeil désirable,
L'indifférence au cœur inaltérable,
Qui dédaignant l'injustice du sort,
Voit d'un même œil & la vie & la mort;
La paix tranquille & la constance altiere,
Au front d'airain, à la démarche fiere,
A qui jamais, ni les Rois ni les Dieux,
La foudre en main, n'ont fait baisser les yeux.

AUTRE.

Minerve vous conduit, cette immortelle guide
A quitté pour jamais son Casque & son Egide,
Le sang n'arrose plus ses paisibles lauriers ;
Et mon œil enchanté voit marcher sur ses traces
Les Muses & les Graces
A côté des Guerriers.

LETTRE

A Monsieur de la Faye en 1718.

LA Faye, ami de tout le monde,
Qui sçavez le secret charmant
De réjouir également
Le Philosophe, l'Ignorant,
Le Galant à Perruque blonde ;
Vous qui rimez, comme Ferrand,
Des Madrigaux, des Epigrammes,
Qui chantez d'amoureuses flammes
Sur votre Luth tendre & galant,
Et qui même assez hardiment
Osâtes prendre votre place
Auprès de Malherbe & d'Horace,
Quand vous alliez sur le Parnasse
Par le Caffé de la Laurent.

Je voudrois bien aller auſſi au Parnaſſe, moi qui vous parle, j'aime les vers à la fureur; mais j'ai un petit malheur, c'eſt que j'en fais de déteſtables, & j'ai le plaiſir de jetter tous les ſoirs au feu tout ce que j'ai barbouillé dans la journée. Par fois je lis une belle ſtrophe de votre ami M. *de la Motte*, & puis je me dis tout bas: *Petit miſerable, quand feras-tu quelque choſe d'auſſi-bien?* Le moment d'après c'eſt une ſtrophe peu harmonieuſe & un peu obſcure, & je me dis: *garde-toi d'en faire autant.* Je tombe ſur un Pſeaume ou ſur une Epigramme orduriere de *Rouſſeau*: cela éveille mon odorat, je veux lire ſes autres ouvrages, mais le Livre me tombe des mains: je vois des Comédies à la glace, des Operas fort au-deſſous de ceux de l'Abbé *Pic*: une Epître au Comte d'*Ayen*, qui eſt à faire vomir: un petit Voyage de Rouen fort inſipide: une Ode à M. *Duché* fort au-deſſous de tout cela; mais ce qui me révolte & qui m'indigne, c'eſt le mauvais cœur qui perce à chaque ligne. J'ai lû ſon Epître à *Marot*, où il y a de très-beaux morceaux; mais je crois y voir plutôt un enragé qu'un Poëte. Il n'eſt pas inſpiré, il eſt poſſédé: il reproche à l'un ſa priſon, à l'autre ſa vieilleſſe: il appelle celui-ci *athée*, celui-là *maroufle*,

où eſt donc le mérite de dire en vers de cinq pieds des injures ſi groſſieres ? Ce n'étoit pas ainſi qu'en uſoit M. *Deſpréaux*, quand il ſe jouoit aux dépens des mauvais Auteurs ; auſſi ſon ſtyle étoit doux & coulant ; mais celui de *Rouſſeau* me paroît inégal, recherché, plus violent que vif, & teint, ſi j'oſe m'exprimer ainſi, de la bile qui le dévore. Peut-on ſouffrir qu'en parlant de M. *Crébillon*, il diſe qu'il *vient de ſa griffe Apollon moleſter*. Quels vers que ceux-ci !

Ce Rimeur ſi ſévere
Devient amer, quand le cerveau lui tinte ;
Plus qu'Aloës ni jus de coloquinte.

De plus, toute cette Epître roule ſur un raiſonnement faux ; il veut prouver que tout homme d'eſprit eſt honnête homme, & que tout ſot eſt fripon ; mais ne ſeroit-il pas la preuve trop évidente du contraire ? Si pourtant c'eſt véritablement de l'eſprit que le ſeul talent de la verſification, je m'en rapporte à vous & à tout Paris. *Rouſſeau* ne paſſe point pour avoir d'autre mérite ; il écrit ſi mal en proſe que ſon *Factum* eſt une des Piéces qui ont ſervi à le faire condamner ; au contraire le *Factum* de M. *Saurin* eſt un chef-d'œuvre,

& quid facundia posset, tum paruit. Enfin, vous voulez que je vous dise franchement mon petit sentiment sur MM. *de la Motte* & *Rousseau*. M. *de la Motte* pense beaucoup, & ne travaille pas assez ses vers; *Rousseau* ne pense gueres, mais il travaille ses vers beaucoup mieux; le point seroit de trouver un Poëte qui pensât comme *la Motte*, & qui écrivît comme *Rousseau*, (quand *Rousseau* écrit bien s'entend) mais,

Pauci quos æquus amavit
Jupiter, aut ardens evexit ad æthera virtus,
Dîis geniti potuêre. . . .

J'ai bien envie de revenir bien-tôt souper avec vous, & raisonner de Belles-Lettres: je commence à m'ennuier beaucoup ici. Or il faut que je vous dise ce que c'est que l'ennui:

Car vous, qui toûjours le chassez,
Vous pourriez l'ignorer peut-être;
Trop heureux si ces vers, à la hâte tracés,
Ne vous l'ont déja fait connoître!
C'est un gros Dieu lourd & pesant,
D'un entretien froid & glaçant,
Qui ne rit jamais, toûjours bâille,
Et qui depuis cinq ou six ans

Dans la foule des Courtiſans,
Se trouvoit toûjours à Verſaille.
Mais on dit que tout de nouveau
Vous l'alliez revoir au Parterre,
Au * Capricieux de Rouſſeau:
C'eſt-là ſa demeure ordinaire.

Au reſte, je ſuis charmé que vous ne partiez pas ſitôt pour ** Genes; votre Ambaſſade m'a la mine d'être pour vous un bénéfice ſimple. Faites-vous payer de votre voyage & ne le faites point; ne reſſemblez point à ces Politiques errans qu'on envoye de Parme à Florence, & de Florence à Holſtein, & qui reviennent enfin ruinés dans leurs pays pour avoir eu le plaiſir de dire *le Roi mon Maître*. Il me ſemble que je vois des Comédiens de Campagne qui meurent de faim, après avoir joué le Rôle de Céſar & de Pompée.

Non, cette brillante folie
N'a point enchaîné vos eſprits:
Vous connoiſſez trop bien le prix
Des douceurs de l'aimable vie

* Mauvaiſe Piéce de *Rouſſeau*, qu'on vouloit mettre au Théâtre, mais qu'on fut obligé d'abandonner aux répétitions.

** M. *de la Faye* étoit nommé Envoyé Extraordinaire à Genes.

Qu'on vous voit mener à Paris
En assez bonne compagnie ;
Et vous pouvez bien vous passer
D'aller loin de nous professer
La politique en Italie.

IMPROMPTU,

*Pour Monseigneur le Comte de C * *.*

NOn, je ne suis point fait pour flatter la grandeur,
Tout faste m'importune & tout orgueil m'assomme ;
Mais C ** malgré moi vient desarmer mon cœur :
J'ai cru trouver un Prince & je rencontre un homme.

EPÎTRE,

A Monsieur de Génonville.

AMi, que je cheris de cette amitié rare ;
Dont Pilade a donné l'exemple à l'Univers ;
Et dont Chaulieu chérit la Fare ;
Vous, pour qui les Trésors d'Apollon sont ouverts ;
Vous dont les agrémens divers
L'imagination féconde ;

L'esprit & l'enjouement, sans vice & sans travers,
Seroient chez nos neveux célebrés dans mes vers,
Si mes vers, comme vous, plaisoient à tout le monde:
Votre Epître a charmé le Pasteur de Sully;
Il se connoît au bon, & par-tout il vous aime;
Votre écrit est par nous dignement accueilli,
Et vous serez reçu de même.

Il est beau, mon cher ami, de venir à la campagne, tandis que Plutus tourne toutes les têtes à la Ville. Êtes-vous réellement devenus tous fous à Paris? Je n'entends parler que de millions; on dit que tout ce qui étoit à son aise est dans la misere, & que tout ce qui étoit dans la mendicité, nage dans l'opulence. Est-ce une réalité? Est-ce une chimere? La moitié de la Nation a-t-elle trouvé la Pierre philosophale dans des Moulins à papier? *Law* est-il un Dieu, un fripon, ou un Charlatan qui s'empoisonne de la drogue qu'il distribue à tout le monde? Se contente-t-on de richesses imaginaires? C'est un cahos que je ne puis débrouiller, & auquel je m'imagine que vous n'entendez rien. Pour moi je ne me livre à d'autres chimeres qu'à celles de la Poësie.

Avec l'Abbé Courtin je vis ici tranquille,
Sans aucun regret pour la Ville,

Où certain Ecoſſois malin,
Comme la vieille Sybille,
Dont parle le bon Virgile,
Sur des feuillets volans écrit notre deſtin ;
Venez-nous voir un beau matin,
Venez, aimable Génonville,
Apollon, dans ces climats,
Vous prépare un riant aſyle ;
Voyez qu'il vous tend les bras,
Et vous rit d'un air facile.
Deux * * * en ce lieu,
Ouvriers de l'Evangile,
Viennent de la part de Dieu
Faire un voyage inutile.
Ils veulent nous prêcher demain,
Mais pour nous défaire ſoudain
De ce couple de chatemites,
Il ne faudra, ſur leur chemin,
Que mettre un gros Saint Auguſtin,
C'eſt le Ratelier des * *.

*ÉPÎTRE

A MADAME DE **,

Sur le péril qu'elle avoit couru en traverſant la Loire.

SÇavez-vous, belle Douairiere,
Ce que dans Sully l'on faiſoit,
Lorſqu'Eole vous conduiſoit
D'une ſi terrible maniére ;
Certain malin eſprit rioit,
Et pour vous déja préparoit
Une Epitaphe familiere,
Diſant qu'on vous repêcheroit
Inceſſamment dans la riviere.
Cependant l'Eſpar, la Vrilliere,
Guiche, Sully, tout ſoupiroit ;
Rouſſi comme un Diable juroit,
Et l'Abbé Courtin qui pleuroit,
En voyant votre heure derniere,
Adreſſoit à Dieu ſa priere,
Et pour vous tout bas marmottoit
Quelque Oraiſon de ſon Breviaire ;
Qu'alors, contre ſon ordinaire,
Devotement il récitoit,

* Cette Epître eſt fort différente ici des autres éditions.

Dont à peine il ſe ſouvenoit,
Et que même il n'entendoit guere.
Mais quel ſpectacle j'enviſage !
Les Amours qui de tous côtés,
S'oppoſent à l'affreuſe rage
Des vents contre vous irrités ;
Je les vois ; ils ſont à la nage,
Et plongés juſqu'au cou dans l'eau,
Ils conduiſent votre bateau,
Et vous voilà ſur le rivage.
Daphné, ſongez à faire uſage
Des jours qu'Amour a conſervés,
C'eſt pour lui qu'il les a ſauvés :
En faut-il dire davantage ?
Daignez pour moi vous employer
Près de ce Duc aimable & ſage,
Qui fit avec vous ce voyage,
Où vous penſâtes vous noyer,
Et que votre bonté l'engage
A conjurer un peu l'orage
Qui ſur moi gronde maintenant,
Et qu'enfin au Prince Régent
Il tienne à peu-près ce langage.

Prince, dont la vertu va changer nos deſtins ;
Toi, qui par tes bienfaits ſignale ta puiſſance,
Toi, qui fais ton plaiſir du bonheur des humains ;
Philippe, il eſt pourtant un malheureux en France.
Du Dieu des vers un fils infortuné,
Depuis un tems fut par toi condamné

A fuir loin de ces bords qu'embellit ta préſence ;
Songe que d'Apollon ſouvent les favoris
D'un Prince aſſurent la mémoire ;
PHILIPPE, quand tu les bannis,
Souviens-toi que tu te ravis
Autant de témoins de ta gloire.
Jadis le tendre Ovide eut un pareil deſtin ;
Auguſte l'exila dans l'affreuſe Scythie.
Auguſte eſt un Héros ; mais ce n'eſt pas enfin
Le plus bel endroit de ſa vie :
Grand Prince, puiſſes-tu devenir aujourd'hui
Et plus clément qu'Auguſte, & plus heureux que lui.

ODE

Sur la conſtruction de l'Autel de Notre-Dame en 1714.

DU Roi des Rois la voix puiſſante,
S'eſt fait entendre dans ces lieux :
L'or brille, la toile eſt vivante,
Le marbre s'anime à mes yeux.
Prêtreſſes de ce Sanctuaire,
La Paix, la Piété ſincere,
La Foi, Souveraine des Rois,
Du Très-Haut Filles immortelles,
Raſſemblent en foule autour d'elles
Les Arts animés par leurs voix.

O Vierges, Compagnes des Juſtes,
Je vois deux * Héros proſternés,
Dépouiller leurs bandeaux auguſtes,
Par vos mains tant de fois ornés;
Mais quelle puiſſance céleſte
Imprime ſur leur front modeſte
Cette ſuprême majeſté!
Terrible & ſacré caractere,
Dans qui l'œil étonné révere
Les traits de la Divinité.

L'un voua ces pompeux portiques;
Son fils vient de les élever.
O que de projets héroïques
Seul il eſt digne d'achever!
C'eſt lui, c'eſt ce ſage intrépide,
Qui triompha du Sort perfide
Contre la vertu conjuré,
Et de la diſcorde étouffée,
Vient dreſſer un nouveau ** Trophée
Sur l'Autel qu'il a conſacré.

Telle autrefois la Cité ſainte,
Vit le plus ſage des mortels,
Du Dieu qu'enferme ſon enceinte,
Dreſſer les ſuperbes Autels.

---

* Les ſtatuës de Louis XIII, & de Louis XIV. ſont aux deux côtés de l'Autel.

** La Paix de l'Empereur faite dans le tems que le Chœur a été achevé.

Sa main redoutable & chérie,
Loin de ſa paiſible Patrie,
Ecartoit les troubles affreux,
Et ſon autorité tranquille
Sur un peuple à lui ſeul docile,
Faiſoit luire des jours heureux.

O toi, cher à notre mémoire,
Puiſque Louis te doit le jour,
Deſcends du pur ſein de la Gloire,
Des bons Rois immortel ſéjour;
Reviens ſur ces rives illuſtres,
Où ton fils depuis tant de luſtres,
Porte ton Sceptre dans ſes mains:
Reconnois-le aux vertus ſuprêmes
Qui ceignent de cent Diadêmes
Son front reſpectable aux humains.

Viens : l'Héréſie inſinuante,
Le Duel armé par l'affront,
La Révolte pâle & ſanglante
Ici ne levent plus leur front.
Tu vis leur cohorte effrenée
De leur haleine empoiſonnée,
Souffler leur rage ſur tes lys:
Leurs dents, leurs flèches ſont briſées,
Et ſur leurs têtes écraſées
Marche ton invincible fils.

Viens ſous cette voute nouvelle,
De l'Art ouvrage précieux,

Là, brûle allumé par ſon zele,
L'encens que tu promis aux Cieux.
Offre au Dieu que ſon cœur révere,
Ses vœux ardens, ſa foi ſincere,
Humble tribut de piété.
Voilà les dons que tu demandes,
Grand Dieu, ce ſont là les offrandes
Que tu reçois dans ta bonté.

Les Rois ſont les vives images
Du Dieu qu'ils doivent honorer;
Tous lui conſacrent des hommages,
Combien peu ſçavent l'adorer!
Dans une offrande faſtueuſe,
Souvent leur piété pompeuſe
Au Ciel eſt un objet d'horreur.
Sur l'Autel que l'orgueil lui dreſſe,
Je vois une main vengereſſe
Tracer l'arrêt de ſa * fureur.

Heureux le Roi que la Couronne
N'éblouit point de ſa ſplendeur,
Qui fidéle au Dieu qui la donne,
Oſe être humble dans ſa grandeur,
Qui donnant aux Rois des exemples,
Au Seigneur éleve des Temples,
Des aſyles aux malheureux;
Dont la clairvoyante Juſtice

* *Apparuerunt digiti quaſi hominis ſcribentis.*

Démêle & confond l'artifice
De l'hypocrite ténébreux.

Assise avec lui sur le Thrône,
La Sagesse est son ferme appui ;
Si la fortune l'abandonne,
Le Seigneur est toûjours à lui.
Ses vertus seront couronnées
D'une longue suite d'années,
Trop courte encore à nos souhaits,
Et l'abondance dans ses Villes
Fera germer ses dons fertiles,
Cueillis par les mains de la Paix.

PRIERE POUR LE ROI.

TOi qui formas LOUIS de tes mains salutaires,
Pour augmenter ta gloire & pour combler nos vœux,
Grand Dieu, qu'il soit encor l'appui de nos neveux,
Comme il fut celui de nos Peres.

Templum de marmore ponam
Propter aquam. Virg. Georg. Lib. III.

VERS,

Sur l'Election du Roi Staniſlas.

IL falloit un Monarque aux fiers enfans du Nord ;
Un peuple de Héros s'aſſembloit pour l'élire ;
Mais l'Aigle de Ruſſie & l'Aigle de l'Empire
Menaçoient la Pologne & maîtriſoient le Sort
De la France auſſi-tôt ſon Trône & ſa Patrie,
La Vertu deſcendit aux champs de Varſovie ;
Mars conduiſoit ſes pas ; Vienne en frémit d'effroi.
La Pologne à genoux courut la reconnoître.
Peuples nés, leur dit-elle, & pour Mars & pour moi,
De nos mains à jamais recevez votre Maître :
STANISLAS à l'inſtant vint, parut & fut Roi.

QUELQUES PETITS OUVRAGES de Mademoiſelle de Scuderi.

RÉPONSE

*A un Ouvrage de Monſieur * Iſarn, intitulé* LE LOUIS D'OR.

VOus ſçavez bien, Monſieur, que je ſuis accoûtumée à entendre parler des Lapins, des Fauvettes, & des Abricots; mais après tout je n'ai pas laiſſé que d'être ſurpriſe de la converſation que vous avez eue avec votre *Louis d'Or*; & je le trouve ſi bien inſtruit des choſes du monde que j'en ſuis étonnée.

Quand il ſeroit du tems des premiers Jacobus,
Des nobles à la roſe, & des vieux Carolus,
Il ne ſçauroit pas plus de choſes.
Ovide a moins que lui fait de métamorphoſes;
Il fait aux plus galans d'agréables leçons,
Il raille, il fait des vers de toutes les façons:

* C'étoit un jeune homme de Caſtres, Compatriote de M. *Peliſſon*, mais auſſi beau que celui-ci étoit laid. Il mourut dans la fleur de ſon âge.

Mais ce qu'il fait de plus étrange,
C'eſt qu'entre mes mains il ſe range ;
Car ſes freres ne m'aiment pas,
Ils n'ont auſſi pour moi que de foibles appas ;
Et par le mépris je m'en venge.
Mais pour ce LOUIS D'OR que je reçois de vous,
De qui la gloire eſt immortelle,
Qui ne craint plus ni touche ni coupelle,
Il fait ſeul un tréſor dont mon cœur eſt jaloux.

Voilà, Monſieur, tout ce qu'une malade vous peut répondre ; mais je vous aſſure que ce n'eſt pas tout ce qu'elle penſe ; & que ſi Sapho ſe portoit bien, elle vous loueroit de meilleure grace & vous remercieroit avec plus d'eſprit. Que ſçais-je même ſi paſſant des louanges de votre *Louis d'Or* à un ſujet plus relevé, elle ne ſe ſentiroit point inſpirée de vous parler.

D'un Louis dont la vie en merveilles féconde,
Eſt l'ouvrage du Ciel & le bonheur du monde,
Dont le bras triomphant, & les charmes vainqueurs,
Domptent les Nations & captivent les cœurs ;
D'un Jules, dont les ſoins redonnent à la France
Les jeux & les plaiſirs, la paix & l'abondance,
Qui va faire couler dans nos heureux climats
Ces larges fleuves d'or la force des Etats,
Et gémir de regret le Pactole & le Tage,
Que la Fable a flattés d'un pareil avantage ;

D'un Jules dont les ſoins ont nos plaiſirs bornés,
Dont les ſages conſeils juſtement couronnés,
Font voir à l'Univers que la plus belle gloire
Eſt de ceſſer de vaincre au fort de la victoire.

« Mais je m'apperçois que ce ſujet-là eſt trop relevé pour moi, & qu'il vaut beaucoup mieux ne rien dire que de n'en dire pas aſſez. Il n'en eſt pas de même de vous, Monſieur ; au contraire, je vous exhorte à faire quelque ouvrage plus grand à la gloire de ceux que vous avez loués en huit vers ſeulement ; car il ne faut pas faire des portraits en petit d'un grand Héros, comme on en fait d'une maîtreſſe, puiſqu'on ne doit avoir les uns que pour les cacher, & que les autres doivent être vûs de tout le monde.

VERS,

Sur la Naiſſance de M. le Duc de Bourgogne, en 1682.

VEnez, heureux enfant, venez à la lumiere ;
Vous allez commencer une illuſtre carriere ;
Et le Soleil qui naît aux bords de l'Orient
N'a pas à ſa naiſſance un éclat ſi riant.

Tout brille autour de vous, les ris, les jeux, la gloire,
Parent votre Berceau comme un char de victoire.
Mais, ô Royal Enfant, quand on sort des Héros,
On ne vit pas long-tems dans les bras du repos.
Hâtez-vous. Que le corps, l'esprit & le courage
Fixent les loix du tems & les régles de l'âge :
Passez rapidement les frivoles plaisirs,
Et concevez bien-tôt d'héroïques desirs.
Vous pourrez surpasser tous les Princes du monde,
De vos premiers exploits couvrir la terre & l'onde ;
Digne de votre nom, être admiré de tous,
Et voir toûjours Louis bien au-dessus de vous,
Eclairer tous vos pas, vous servir de modele,
Etre du Roi des Rois une image fidelle,
Le bonheur des François, l'ame de ses Etats,
Et l'exemple éternel de tous les Potentats.

REMERCIEMENT AU ROI.

JE sçais trop le profond respect que l'on doit à Votre Majesté, pour prendre la hardiesse de lui écrire, si son propre bienfait ne me l'eût donnée, & s'il n'y avoit pas trop de honte à ne pas témoigner de reconnoissance. Je le dirai même à Votre Majesté, puisqu'elle ne m'a pas jugée indigne de ses graces : il est désormais de son interêt de recevoir avec la même bon-

té le très-humble & très-reſpectueux remercîment que j'oſe lui en faire : je n'ai aſſurément nulle de ces qualités éclatantes qui attirent ſon eſtime & ſes faveurs, & en tirent un nouvel éclat.

Je ne puis moi-même juſtifier l'action de Votre Majeſté, qu'en l'aſſurant d'une reconnoiſſance éternelle. Elle a ſans doute voulu montrer, en parlant à moi, qu'elle ſçait trouver du tems pour les moindres choſes, comme pour les plus grandes ; qu'elle n'ignore rien, & ne connoît pas ſeulement les ſervices, mais auſſi les cœurs de ſes ſujets, dont il n'y en a point qui ait plus de paſſion que j'en ai toûjours eue pour ſa gloire.

J'ai fait, Sire, des vœux pour la naiſſance de Votre Majeſté, quand c'étoit un bien plus ſouhaité qu'eſperé de toute la France : j'en ai fait pour le bonheur de ſon Regne, que ſa naiſſance miraculeuſe nous ſembloit promettre : quand on a admiré les victoires & les conquêtes de Votre Majeſté, je les ai ſenties : quand ſon heureux mariage, & la paix qu'elle donnoit à ſes Peuples, ont fait la proſperité de l'Etat, j'en ai fait la mienne : quand Dieu lui a donné cet aimable Dauphin, qui fait preſentement les délices des deux

plus grandes Reines qui ayent jamais été ; j'en ai eu une joie particuliere ; & ſi j'oſe le dire, toute cachée que je ſuis dans le monde, mon zele & mon affection m'ont fait ſuivre Votre Majeſté depuis ſon Berceau juſqu'à ſon Char de triomphe : il n'y a gueres d'apparence, Sire, que je ceſſe, aujourd'hui qu'à tant de devoirs & d'inclination, je puis ajoûter la joie d'avoir eu quelque petite part aux penſées du plus grand Roi du monde, & d'avoir été du moins un moment dans cet eſprit, qui n'eſt que juſtice, que lumiere, que gloire & que grandeur.

Mais, Sire, il ne m'appartient pas de louer Votre Majeſté ; bien que ce ſoit aujourd'hui l'occupation de toute la terre : il n'eſt pas juſte (quelque bonté qu'elle pût avoir) de l'arrêter inutilement, elle dont tous les momens ſont autant d'actions utiles & glorieuſes. Qu'elle me pardonne, s'il lui plaît, ce peu que je lui en ai fait perdre : je voulois lui faire connoître que je ſçais parfaitement le prix que donne à un bienfait une main auſſi illuſtre que la ſienne, afin qu'elle comprît plus aiſément avec quel zéle, quelle fidélité & quel reſpect je ſerai toute ma vie, &c.

VERS

DU CÉLÉBRE GRAVEUR NANTEUIL,

Sur le Portrait de Mademoiſelle de Scudery.

ELle eſt ſçavante & ſage autant qu'on le peut être,
Son Eſprit a charmé les plus rares Eſprits,
Nanteuil, ſi ton burin la fait bien reconnoître,
Tu te rends immortel ainſi que ſes Ecrits.

RÉPONSE

De Mademoiſelle de Scudery.

JE ne ſçais rien, Nanteuil, je dis la vérité,
Une femme ſçavante eſt ſouvent incommode,
Elle a l'eſprit contraint & n'eſt guere à la mode;
Mais pour me bien louer, parle de ma bonté,
C'eſt la ſeule vertu dont je fais vanité.

PLACET DES AMANS AU ROI,

Contre les Voleurs de nuit, 1664.

PRince, le plus aimable & le plus grand des Rois,
Nous venons implorer le secours de vos Loix:
Tous les tendres Amans vous adressent leurs plaintes,
Vous seul pouvez calmer nos soucis & nos craintes;
Par vous seul notre sort peut devenir plus doux,
L'Amour même ne peut nous rendre heureux sans vous.

La nuit si favorable aux ames amoureuses,
A beau nous préparer ses faveurs précieuses;
Sans respecter ce Dieu, les Voleurs indiscrets,
Troublent impunément ses mysteres secrets;
Chaque jour leur audace éclate davantage,
On ne va plus la nuit sans souffrir quelque outrage,
On trompe d'un jaloux les regards curieux,
Mais du filou caché l'on ne fuit point les yeux,
Comme on ne peut marcher sans avoir une escorte,
On ne peut se glisser par une fausse porte,
Et seul au rendez-vous si l'on veut se trouver,
On se voit dépouiller avant que d'arriver.
La nuit dont le retour ramenoit les délices,
Des paisibles momens à l'amour si propices,

Deſtinés ſeulement à ſes tendres plaiſirs,
Ne peut plus s'employer qu'à pouſſer des ſoupirs.
Les maris raſſurés, les meres ſans allarmes,
Dans un ſi grand déſordre ont ſçu trouver des charmes.
La nuit n'eſt plus à craindre à leurs eſprits jaloux,
Ils dorment en repos ſur la foi des filoux:
Ils aiment le péril qui nous tient en contrainte,
Et la frayeur publique a diſſipé leur crainte.

O vous, qui dans la paix faites couler nos jours,
Conſervez dans la nuit le repos des Amours:
Que du Guet ſurveillant la nombreuſe Cohorte,
Nous ſerve à l'avenir d'une fidelle eſcorte:
Qu'il ſauve des voleurs tous les Amans heureux,
Et ſouffrez ſeulement les larcins amoureux;
Qu'il nous ôte la crainte, & qu'en toute aſſurance
Nous goûtions le plaiſir de l'ombre & du ſilence:
En faveur de l'Amour finiſſez notre ennui,
Vous n'avez pas ſujet de vous plaindre de lui:
Ce Dieu, dont le pouvoir domine tous les autres,
En vous donnant ſes loix ſemble avoir pris les vôtres,
Et garde pour vous ſeul ce qu'il a de plus doux;
Il commande par-tout, & n'obéit qu'à vous;
Il ſépare de vous l'éclat & la Couronne,
Il faut qu'on aime en vous votre ſeule Perſonne,
Plaiſir que rarement les Rois peuvent goûter,
Et duquel toutefois vous ne pouvez douter.

RÉPONSE

Des Filoux au Placet des Amans ;

PAR MADEMOISELLE DE SCUDERY.

PRince, dont le seul nom fait trembler tous les Rois,
Suspendez un moment la rigueur de vos Loix ;
Souffrez que des voleurs vous demandent justice,
Contre de faux Amans tous remplis d'artifice.
Si l'on croit leur Placet, ils sont fort maltraités ;
Nous nous exposons seuls à leurs félicités ;
Nous troublons leurs plaisirs, les nuits les plus obscures
N'ont plus pour leur amour de douces aventures.
Où sont-ils les Amans que nous avons volés ?
Commandez qu'on les nomme, & qu'ils soient enrôlés.
Hélas! depuis dix ans que nous courons sans cesse,
Nous n'avons sçu trouver ni galant ni maîtresse,
Et pour notre malheur nous n'avons jamais pris
Ni portrait précieux ni bracelets de prix ;
En vain, sans respecter plumes, soutane & crosses,
Nous sçavons arrêter & chaises & carosses :
Nous ne trouvons par-tout, où s'adressent nos pas,
Que plaideurs, que joueurs, qu'escroqueurs de repas,

Que Courtiſans chagrins, qu'eſcroqueurs de fortune,
Dont la foule, grand Roi, ſouvent vous importune:
Mais de tendres Amans, vrais eſclaves d'amour,
On en trouve la nuit auſſi peu que le jour.
C'étoit au tems jadis que les Amans fideles,
Pour tromper les Argus, montoient par des échelles,
Qu'on les voloit ſans peine au premier point du jour,
Et qu'ils cachoient le vol autant que leur amour.
Sous votre grand ayeul d'amoureuſe mémoire,
Les filoux nos ayeux, célebres dans l'Hiſtoire,
Ne paſſoient point de nuits ſans prendre à des Amans
Des portraits enrichis d'or & de diamans,
Et chacun ſans placet, ſans tant de doléance,
Rachetoit ſon portrait & payoit le ſilence.
C'eſt ainſi qu'on aimoit en un ſiécle ſi doux,
Sous un Prince charmant qu'on voit revivre en vous.
Mais aujourd'hui qu'Amour daigne ſuivre la mode,
Que le moindre reſpect paſſe pour incommode,
Nous trouvons tout au plus quelques fameux coquets
Qui n'ont jamais ſur eux que des Madrigalets,
Qui courent nuit & jour, ſe tourmentent ſans ceſſe,
Sans enrichir jamais ni voleur ni maîtreſſe:
Qu'ils marchent hardiment, ils font peu de jaloux,
Et n'ont à redouter, ni maris, ni filoux:
Pour tous leurs rendez-vous ils peuvent prendre eſcorte,
Sans beſoin de la nuit, ni de la fauſſe porte;
Mais la licence regne avec un tel excès,
Qu'ils oſent bien ſe plaindre & donner des placets.

Ne les écoutez pas, ils ſont pleins d'artifice,
Prononcez cet arrêt tout rempli de juſtice :
Un Amant qui craint les voleurs
Ne mérite point de faveurs.

AVERTISSEMENT.

LE Lecteur trouvera ici avec d'autant plus de plaiſir la Piéce ſuivante, qu'il aura ſous les yeux les précieux reſtes de la Muſe la plus ſage & la plus correcte. On ne prétend pas que cet ouvrage ſoit en tout point digne du célebre *Deſpréaux* : mais on l'y reconnoîtra dans plus d'un endroit.

ÉPÎTRE,

A Monſieur le Marquis de Thermes.

TAnt qu'ici de concert Bacchus avec Pomone,
Fourniront aux plaiſirs que la campagne donne,
Epris d'un doux repos qu'on ignore à la Cour,
Marquis, n'eſpere pas de me voir de retour,
Que lorſque les frimats, enfans de la froidure,
Reviendront en Novembre engourdir la nature.

Loin de mes envieux & du bruit de Paris,
Dans ma maiſon d'Auteuil je dors, je bois, je ris;
Tantôt j'écris en vers, tantôt j'écris en proſe.
Là, ſans ambition contemplant toute choſe,
Sans dettes, ſans procès, ſans femme, ſans enfans,
Rien ne ſçauroit trouber les plaiſirs que j'y prends.

Que Damis dans ſon Parc, enrichi de ſtatuës,
Regarde avec mépris mes poires, mes laituës;
Que tout bouffi d'orgueil de ſon nouvel emploi,
Ce ruſé Courtiſan, ſans honneur & ſans foi,
S'engraiſſant à l'abri du nom ſacré du Prince,
Faſſe pleuvoir chez lui tout l'or d'une Province;
Que le marbre & l'azur brillent dans ſon Palais;
Qu'il ſe voye obéi d'un monde de valets;
Qu'avec luxe en tout tems ſa table ſoit ſervie:
Son prétendu bonheur ne me fait point d'envie.
Le Calme aux yeux rians qui regne en ma maiſon,
Montre aſſez que mon cœur, ſoumis à la raiſon,
Aime à ſe contenir dans de juſtes limites,
Et ne va point former de deſirs illicites.
Par-là des ſoins cuiſans les traits ſont émouſſés,
Et leurs noirs eſcadrons loin de moi repouſſés.
Ainſi ni les remords, ni les fâcheuſes craintes
Ne me font point ſentir leurs cruelles atteintes;
Ni du luxe effronté les ſéduiſans appas,
Ni l'âpre ſoif de l'or ne me tourmentent pas.
L'on ne voit pas non plus la hideuſe Léſine
De ſon étique ſouffle infecter ma cuiſine,
Et m'inſpirant toûjours d'être plus ménager,
Avec ſes doigts crochus m'arracher le manger.

Car, Marquis, ne crois pas que je reste au village ;
Pour pouvoir sans témoins épargner davantage :
Je veux avec honneur me servir de mon bien ;
Oui, pour me contenter je n'épargnerai rien.
Ce n'est pas toutefois d'une humeur financiere
Que j'aille dépeupler & forêt & riviere,
D'ortolans délicats me gorger les hyvers,
Ou donner cent écus d'un litron de pois verds.
Chacun selon son bien doit régler sa dépense ;
C'est-là, sur-tout, c'est-là qu'éclate la prudence.
Tu te vois de grands biens, fais grand'chere & grand feu :
Mais toi, qui n'en as pas, contente-toi de peu ;
Sois simple en tes habits, & sois frugal à table :
Cette juste mesure est d'autant plus louable,
Qu'il est en toute chose un doux tempérament
Que le plus ou le moins détruit également.

Pour moi, grace à Louis, dont les mains bienfaisantes,
Tous les ans, sans manquer, viennent grossir mes rentes,
Je brave la misere & la craindrois en vain ;
Je dépense aujourd'hui ce qui revient demain.
Employant sagement ce que le Ciel m'envoie,
J'en recueille les fruits d'une innocente joie :
Et sçachant me livrer à des plaisirs permis,
Ma table quelquefois régale mes amis.
C'est ce que ne fait point dans sa manie étrange
Le Baron pâle & sec, qui se plaint ce qu'il mange ;

Faute du néceſſaire on le verroit mourir,
Si ſa fille, pour vivre & pour le ſecourir,
Ne faiſoit prudemment de fréquentes ſaignées
A cet or que, ſans riſque, elle dîme à poignées :
L'amas en eſt ſi grand, que des vols qu'elle fait,
Cet or ne ſemble point recevoir du déchet.
L'aveugle cependant, parmi ces biens immenſes,
Dans la peur de manquer ſouffre d'affreuſes tranſes,
Puiſque Cérès remplit chaque Été ſes greniers,
Qu'un payeur deux fois l'an lui paye ſes deniers,
Qu'a-t-il à redouter d'une rente aſſurée ?
Ne peut-il étancher ſa ſoif démeſurée ?
Cet argent, pour lequel il craint tant aujourd'hui,
Durât-il encor moins, durera plus que lui ?
Mais quoi, dira d'abord quelque autre vieux Avare,
Sçävons-nous les malheurs que le Ciel nous prépare ?
Sur ſes gardes toûjours l'homme doit ſe tenir,
Et prévoir avec ſoin ce qui peut avenir.
Si les dix ans entiers la goute nous alite ;
Nous fuyons les procès, ſi l'on nous en ſuſcite ;
Si le feu, par malheur, ſe prend à nos maiſons,
Il nous faut eſſuyer de mauvaiſes ſaiſons :
Dans ces preſſans beſoins, que devenir, que faire ?
Aller chez l'uſurier expoſer ſa miſere ?
Souffrir tous les travers d'un naturel quinteux,
Et s'appauvrir enfin par des emprunts honteux ?
Moi, que j'allaſſe ainſi diſſiper mes richeſſes !
Laiſſons faire aux M** de pareilles baſſeſſes.
Et que diroient de moi mes pâles héritiers,
Me voyant engloutir maiſons, champs, fiefs entiers !

Ma mort ne leur laiſſant qu'un bien triſte & modique,
Bien loin de m'élever un tombeau magnifique,
Où l'airain pût tranſmettre à la poſtérité
En termes faſtueux leurs ſoins & ma bonté,
A peine ils marqueroient ma tombe vers la porte,
Et m'y feroient porter ſans convoi.... Mais qu'importe,
Qu'on vous enſeveliſſe, ou plus près, ou plus loin?
Vous qui n'avez de vous maintenant aucun ſoin,
Vous craignez, quand la mort aura ſçu vous ſurprendre,
Qu'on ne reſpecte pas votre inutile cendre.
Songez plutôt, bon-homme, à jouir de vos biens....
Non, non, l'ambition d'enrichir tous les miens
Eſt le noble aiguillon qui plus que tous me preſſe.
Courage, me dit-elle, accumulons ſans ceſſe:
Car quel ſecret plaiſir ne reſſent-on nous pas,
De voir de jour en jour croître un tas de ducats,
Puiſque c'eſt à ce poids, dans le ſiécle où nous ſommes,
Qu'à la Cour, à la ville, on peſe tous les hommes?
Il eſt vrai que l'on voit des eſprits oppoſés,
Qui par un faux honneur ſottement abuſés,
Mangent tout, donnent tout à qui veut bien les ſuivre,
Comme s'ils n'avoient plus que quelques jours à vivre.
Mais qu'y faire? Ici-bas chacun ſuit ſon penchant:
Le mien eſt d'épargner, eſt-ce un crime ſi grand?

Quand à force de soins, de sueurs & de peine,
On se voit de Louis une cassette pleine ;
Sçachant ce que ce bien a coûté d'amasser,
Il faudroit être sot pour l'aller dépenser :
Car pour peu qu'on l'entâme, adieu toute la somme ;
L'argent s'en va bien-tôt, sans sçavoir quand ni comme.
Ainsi quand d'un tonneau le flanc est entr'ouvert,
Le vin qu'on y gardoit coule, fuit & se perd.

Mais si vous n'y touchez, Avare insatiable,
Qu'a pour vous ce trésor d'utile & d'agréable ?
Apprenez que l'argent est fait pour en jouir,
Et non pas pour aller en tremblant l'enfouir :
Qu'il nous sert à parer les traits de la misere :
Qu'on doit en acheter au moins le nécessaire.
Mais un Avare est sourd, on a beau le prêcher,
Les mépris du Public ne sçauroient le toucher.
On me siffle, dit-il : bon ; comptant mes pistoles,
Je m'applaudis chez moi de ces contes frivoles.
Quoi donc ? l'homme peut-il, de soi-même ennemi,
Pour quelque peu de bien, ne vivre qu'à demi ;
Souffrir le froid, le chaud, altérer sa nature ;
Par d'éternels soupçons se donnant la torture,
Redouter à la fois le vol, l'embrasement ?
Si le bien avec soi traîne tant de tourment,
J'aime mieux à jamais me voir pauvre à Bicêtre.

Pour vous, mes héritiers, qui que vous puissiez être,

Neveux, cousins, parens, je vous l'annonce au moins,
Je ne suis pas d'humeur à prendre tant de soins.
Car enfin, je suis vieux, bien-tôt d'un coup funeste
La Parque va couper la trame qui me reste.
Ainsi, prêt à subir cette commune loi,
Loin de vivre pour vous, je veux songer à moi,
Me faire des thrésors dont Pluton se contente,
Et qui puissent flêchir Eaque & Radamante.
Il me feroit beau voir sans meubles, sans habits,
Me nourrir tristement d'oignons & de pain bis;
Poussant encor plus loin ma sotte complaisance,
Vous rendre jour par jour compte de ma dépense:
Afin qu'après ma mort, au gré de vos desirs,
Vous puissiez vous plonger dans de honteux plaisirs.
En vous laissant nos biens, nous sommes responsables
Des maux dont leur excès peut vous rendre coupables.
Souvent le trop de bien nous est pernicieux.
L'abondance a rendu les hommes vicieux,
La mollesse, sa sœur, nuit & jour les amorce:
La médiocrité nous rend sages par force.
Tant qu'Arbas ne se vit qu'un simple revenu,
Ce fut un Magistrat vigilant, retenu;
L'ami de l'équité, l'extirpateur du vice,
Le bandeau sur les yeux, il rendit la justice.
Mais depuis qu'héritier d'un Fermier général,
Il nage dans des biens amassés bien ou mal,
Abandonnant le soin de ses propres affaires,
Il s'est initié dans de nouveaux mysteres:

Il joue avec fureur, il boit avec excès ;
La raiſon, l'équité, chez lui n'ont plus d'accès ;
L'interêt ou l'amour, dans la moindre ſentence,
Par des poids alterés, font pancher la balance.

Or donc, contentez-vous du peu de bien que j'ai ;
Le voici ; tel qu'il eſt, je vous le laiſſerai.
Entraîné par mon aſtre au bord de l'Hippocrene,
Et forcé dès quinze ans d'y boire à taſſe pleine,
Je préferai l'étude au deſir d'amaſſer.
Ayant ainſi vécu, que puis-je vous laiſſer ?
Les zélés Courtiſans des filles de Mémoire,
Ne ſongent qu'à goûter les plaiſirs de la gloire ;
Et par un vers nombreux non encore chanté,
Qu'à ſe faire une route à l'immortalité.
Leurs eſprits élevés au-deſſus de la terre,
Ne vont point s'abaiſſer aux faux biens qu'elle enſerre :
Toûjours aiguillonnés du deſir de l'honneur,
Sur l'eſpoir d'un beau nom ils fondent leur bonheur :
Un peu de laurier verd dont Phébus les couronne,
Eſt tout ce qu'au Parnaſſe on promet & l'on donne.
Si loin d'être attiré par les chaſtes douceurs
Que répand à longs traits la troupe des neuf Sœurs,
Un Poëte animé d'un gain lâche & ſordide,
N'avoit dans ſes chanſons que l'interét pour guide ;
Bien-tôt au bruit aigu de ces tons diſcordans,
Pégaſe effarouché, prendroit le mord aux dents :
Les Muſes en courroux le repouſſant loin d'elles,
Lui défendoient le bord de leurs eaux immortelles ;

Et peut-être à jamais lui glaceroient la voix.
De plus nobles motifs font rêver dans les bois.
Oui, pour pouvoir produire un immortel ouvrage,
Il faut dans ſes deſirs qu'un Poëte ſoit ſage.
La ſageſſe eſt la ſource & l'ame des beaux vers,
On l'hume avec l'air pur de ces bois toûjours verds.
Content de peu, c'eſt-là qu'on apprend à bien vivre,
Qu'on fuit ce qu'on doit fuir, qu'on ſuit ce qu'on doit ſuivre;
Et ſans ſe tourmenter ſur l'aveugle avenir,
C'eſt-là qu'on prend le tems du bien qu'il veut venir.

Mais il faut l'avouer, tous les hommes, eſclaves,
Ne ſont pas plutôt nés qu'ils forgent leurs entraves.
En vain nous nous vantons dans nos rogues écrits,
A l'abri du ſçavoir d'affranchir nos eſprits:
Cet amour pour les vers qui nous lie à l'étude,
Pour un joug glorieux, n'eſt pas un joug moins rude.
C'eſt une paſſion, qui naiſſant au berceau,
S'accroît de jour en jour & nous ſuit au tombeau.
Pour nous en délivrer il n'eſt point de remede.
L'importun Apollon nuit & jour nous obſede;
Sans égard pour le tems, ſans reſpect pour le lieu,
Il nous faut obéir aux fureurs de ce Dieu.
Triſte condition que celle d'un Poëte!
Il eſt eſclave né de ſa verve indiſcrete.
En vain pendant au croc & lyre & violon,
J'avois promis enfin de quitter Apollon,
De ne plus écouter ſes ſœurs enchanteresſes,
Parjure à mes Lecteurs, j'ai fauſſé mes promeſſes.

Car ſi-tôt que ce Dieu m'eſt revenu tenter,
A ſes premiers efforts je n'ai pû reſiſter.
C'eſt-là l'effet d'un abondant biſaire.
En cela le Poëte eſt ſemblable à l'avare :
En vain l'un nous promet d'abandonner Phébus,
Et l'autre jure en vain qu'il n'amaſſera plus.

PIÉCES DIVERSES
DE M. DE V***.

ÉPITHALAME.

UN Prêtre, un oui, trois mots latins
A jamais fixent vos deſtins,
Et le Célébrant d'un Village,
Dans la Chapelle de Mont-Jeu,
Fort chrétiennement vous engage
A coucher avec R***.
Avec R***, ce volage,
Qui va jurer par ce ſaint nœud
D'être toûjours fidele & ſage.
Nous nous en défions un peu :
Mais vos grands yeux noirs, pleins de feu,
Nous raſſurent bien davantage
Que les ſermens qu'il fait à Dieu.
Mais vous, Madame la Ducheſſe,

Quand vous reviendrez à Paris,
Sçavez-vous combien de maris
Viendront ſe plaindre à Votre Alteſſe?
Plus de cent cocus qu'il a faits
Voudront payer la redevance,
Et diront, voyant vos attraits:
Dieux! quel plaiſir que la vengeance!
Vous ſentez bien qu'ils ont raiſon,
Et qu'il faut punir le coupable;
L'heureuſe loi du Talion
Eſt des loix la plus équitable.
Quoi, votre cœur n'eſt point rendu,
Et votre ſageſſe me gronde?
Ah! quelle eſpéce de vertu,
Qui fait enrager tout le monde!
Faut-il donc que de vos appas
R*** ſoit l'unique maître?
Eſt-il dit qu'il ne ſera pas
Ce qu'il a tant mérité d'être?
Soyez donc ſage, s'il le faut,
Que ce ſoit là votre chimere,
Avec tous les talens de plaire,
Il faut bien avoir un défaut.
Dans cet emploi noble & pénible,
De vouloir garder votre honneur,
Je vous ſouhaite un vrai bonheur;
Mais c'eſt une choſe impoſſible.

VERS,

Pour être mis ſous le Portrait de Madame la Ducheſſe de Châteleraut.

LEs Dieux, en lui donnant naiſſance ;
Aux lieux par la Saxe envahis,
Lui donnerent pour récompenſe
Le goût qu'on ne trouve qu'en France ;
Et l'eſprit de tous les Pays.

VERS,

*Pour mettre au bas du Portrait de Madame la Marquiſe du Ch***.*

C'Eſt ainſi que la Vérité,
Pour mieux établir ſa puiſſance ;
A pris les traits de la Beauté,
Et les graces de l'Eloquence.

VERS,

*A Madame du C***, qui venoit de chanter le Rôle d'Iſſé.*

CHarmante Iſſé, vous nous faites entendre,
Dans ces beaux lieux les ſons les plus flatteurs,
Ils vont droit à nos cœurs.
Leibnitz n'a point de Monade ſi tendre,
Newton n'a point d'** plus enchanteurs.
A vos attraits on ſe rend,
Vous tourneriez la tête à nos Docteurs.
Bernoulli dans vos bras,
Calculant vos appas,
Briſeroit ſon compas.

Etrennes à la même.

UNe Etrenne frivole à la docte Uranie,
Peut-on la préſenter? Oh! très-bien, j'en réponds.
Tout lui plaît, tout convient à ſon vaſte génie,
Les Livres, les bijoux, les compas, les pompons,
Les vers, les diamans, les biribis, l'Optique,
L'Algébre, les ſoupers, le latin, les jupons,
L'Opera, les Procès, le Bal & la Phyſique.

VERS

A Monsieur Vanhuren.

Démosthene au Conseil & Pindare au Parnasse,
L'auguste Vérité marche devant tes pas :
Tyrtée a dans ton sein répandu son audace,
Et tu tiens sa trompette, organe des combats.

Je ne puis t'imiter : mais j'aime ton courage.
Né pour la liberté, tu penses en héros.
Mais qui naquit sujet ne doit penser qu'en sage,
Et vivre obscurément s'il veut vivre en repos.

Notre esprit est conforme aux lieux qui l'ont vû naître ;
A Rome on est esclave, à Londres citoyen :
La grandeur d'un Batave est de vivre sans maître,
Et mon premier devoir est de servir le mien.

ÉPÎTRE,

*A Madame la * Comteſſe de Fontaines, Auteur d'un petit Roman intitulé :* LA COMTESSE DE SAVOYE, *imprimé en* 1722.

LA Fayette & Segrais, couple ſublime & tendre,
Le modele avant vous de nos galans écrits,
Des champs Eliſéens, ſur les aîles des Ris,
Vinrent l'autre jour dans Paris.
D'où ne viendroit-on point, Sapho, pour vous entendre ?
A vos genoux tous deux humiliés,
Tous deux vaincus & pourtant pleins de joie,
Ils mirent leur *Zaïde* aux pieds
De la *Comteſſe de Savoye*.
Ils avoient bien raiſon, quel Dieu, charmant Auteur,
Quel Dieu vous a donné ce langage enchanteur,
La force, la délicateſſe,

* La Dame à qui cette Epître eſt adreſſée ſe nommoit *Marie Louiſe-Charlotte de Pétaxd de Givri*, fille du Marquis *de Givri*, Commandant de Metz, qui avoit favoriſé l'établiſſement des Juifs dans cette Ville ; ceux-ci lui firent, par reconnoiſſance, une penſion conſiderable qui paſſa à ſes enfans. Cette Dame eſt morte le 8. Septembre 1730. Elle a enrichi la République des Lettres de pluſieurs Ouvrages ingénieux, en cachant avec ſoin qu'elle en fût l'Auteur.

La ſimplicité, la nobleſſe,
Que Fenelon ſeul avoit joint ;
Ce naturel charmant dont l'art n'approche point ?
Sapho, qui ne croiroit que l'Amour vous inſpire ?
Mais vous vous contentez de vanter ſon empire,
Vous nous peignez Mendoce en feu,
Et la vertueuſe foibleſſe
De ſa chancelante maîtreſſe,
Qui lui fait en fuyant un ſi charmant aveu.
Ah ! pouvez-vous donner ces leçons de tendreſſe,
Vous qui les pratiquez ſi peu ?
C'eſt ainſi que Marot, ſur ſa lyre incrédule,
Du Dieu qu'il méconnut, prouve la ſainteté.
Vous avez pour l'Amour auſſi peu de ſcrupule ;
Vous ne le ſervez point, & vous l'avez chanté.
Adieu, malgré mes Epilogues,
Puiſſiez-vous pourtant tous les ans
Me lire deux ou trois Romans,
Et taxer quatre Synagogues.

ÉPÎTRE,

A Monsieur Algarotti, Conseiller de Guerre du Roi de Pologne, Electeur de Saxe.

Enfant du Pinde & de Cithere,
Brillant & sage Algarotti,
A qui le Ciel a départi
L'art d'aimer, d'écrire & de plaire,
Et que pour comble de bienfaits,
Un des meilleurs Rois de la terre,
A fait son Conseiller de guerre,
Dès qu'il a voulu vivre en paix.
Dans un Palais de porcelaine,
Recevez ces frivoles sons,
Enfilés sans art & sans peine
Au charmant pays des pompons.
O Saxe, que nous vous devons
D'amour & de reconnoissance!
C'est de votre sein que sortit
Le Héros qui venge la France,
Et la Nymphe qui l'embellit!
Apprenez que cette Dauphine,
Par ses graces & son esprit,
Ici chaque jour accomplit
Ce que votre Muse divine
Dans ses Lettres m'avoit prédit.
Vous penserez que je l'ai vûe,
Quand je vous en dis tant de bien,
Et que je l'ai même entendue,

Je vous jure qu'il n'en eſt rien ;
Et que ma Muſe peu connue,
En vous répétant dans ces vers
Cette vérité toute nue,
N'eſt que l'écho de l'Univers.
Une Dauphine eſt entourée,
Et l'étiquette eſt ſon tourment :
J'ai laiſſé paſſer prudemment
Des Paniers la foule dorée,
Qui remplit tout l'appartement,
Et cinq cens Dames, plus peut-être,
Qui, venant pour la cenſurer,
Se ſont miſes à l'adorer,
Dès qu'elles ont pû la connoître.
Virgile étoit-il le premier
A la toilette de Livie ?
Il laiſſoit paſſer Cornélie,
Les Ducs & Pairs, le Chancelier,
Et les Cordons bleus d'Italie,
Et s'amuſoit ſur l'eſcalier
Avec Catulle & Polymnie ;
Mais à la fin j'aurai mon tour ;
Les Dieux ne me refuſent guere.
Je fais aux Graces chaque jour
Une très-dévote priere ;
Je leur dis : Filles de l'Amour,
Daignez à ma Muſe diſcrette
Accordant un peu de faveur,
Me préſenter à votre ſœur,
Quand vous irez à ſa toilette.

LETTRE,

*A Monsieur C**, Editeur des Œuvres de Rousseau, Septembre 1742.*

J'Ai reçu, Monsieur, la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire avec votre projet de Souscription pour les Œuvres du célébre Poëte dont vous étiez ami. Je me mets très-volontiers au rang des Souscripteurs, quoique j'aie été malheureusement au rang de ses ennemis les plus déclarés ; je vous avouerai même que cette inimitié pesoit beaucoup à mon cœur : j'ai toûjours pensé, j'ai dit, j'ai écrit que les gens de Lettres devroient être tous freres : ne les persécute-t-on pas assez ? Faut-il qu'ils se persécutent encore eux-mêmes les uns les autres ? Plût à Dieu qu'ils pussent s'aider, se soûtenir, se consoler mutuellement : il sembloit que la Destinée, en me conduisant à la Ville où l'illustre & malheureux *Rousseau* a fini ses jours, me ménageoit une réconciliation avec lui : l'espece de maladie dont il étoit accablé, m'a privé de cette consolation que nous aurions tous deux également souhaitée ; l'amour de la paix l'eût em-

porté ſur tous les ſujets d'aigreur qu'on avoit ſemés entre nous. Ses talens, ſes malheurs, & ce que j'ai ouï dire ici de ſon caractere ont banni de mon cœur tout reſſentiment, & n'ont laiſſé mes yeux ouverts qu'à ſon mérite. Votre amitié pour lui, Monſieur, contribue ſur-tout à me reconcilier avec ſa mémoire. J'attends avec impatience une édition, que votre goût rendra digne du Public à qui vous la préſentez; j'en retiens deux exemplaires, & je ſuis charmé que cette occaſion me procure le plaiſir de vous dire à quel point je vous eſtime, & combien j'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE

A MONSIEUR ROUSSEAU DE GENEVE.

30. *Août* 1755.

J'Ai reçu, Monsieur, * votre nouveau Livre contre le genre humain : je vous en remercie. Vous plairez aux hommes à qui vous dites leurs vérités, & vous ne les corrigerez pas. Vous peignez avec des couleurs bien vraies les horreurs de la fociété humaine, dont l'ignorance & la foibleſſe ſe promettent tant de douceur : on n'a jamais employé tant d'eſprit à vouloir nous rendre bêtes.

Il prend envie de marcher à quatre pattes, quand on lit votre ouvrage ; cependant comme il y a plus de ſoixante ans que j'en ai perdu l'habitude, je ſens malheureuſement qu'il m'eſt impoſſible de la reprendre, & je laiſſe cette allure natu-

* Diſcours ſur l'origine & les fondemens de l'inégalité parmi les hommes, dédié à la République de Geneve, imprimé à Amſterdam chez Marc-Michel Rey, en 1755.

felle à ceux qui en ſont plus dignes que vous & moi. Je ne peux non plus m'embarquer pour aller trouver les Sauvages du Canada, premierement, parce que les maladies auxquelles je ſuis condamné me retiennent auprès du plus grand Medecin de l'Europe, & que je ne trouverois pas les mêmes ſecours chez les Miſſouris; ſecondement, parce que la guerre eſt portée dans ce pays-là, & que l'exemple de nos Nations ont rendu ces Sauvages preſque auſſi méchans que nous. Je me borne à être un Sauvage paiſible dans la ſolitude que j'ai choiſie auprès de votre patrie, où vous devriez être.

J'avoue avec vous que les Belles-Lettres & les Sciences ont cauſé quelquefois beaucoup de mal. Les ennemis du Taſſe firent de ſa vie un tiſſu de malheurs. Ceux de Galilée le firent gémir dans les priſons à 70 ans, pour avoir connu le mouvement de la Terre; & ce qu'il y a de plus honteux, c'eſt qu'ils l'obligerent à ſe rétracter.

Dès que vos amis eurent commencé le Dictionnaire Encyclopédique, ceux qui oſerent être leurs rivaux, les traiterent de

Déiſtes, d'Athées, & même de Janſéniſtes. Si j'oſois me compter parmi ceux dont les travaux n'ont eu que la perſécution pour récompenſe, je vous ferois voir une troupe de miſerables acharnés à me perdre, du jour que je donnai la Tragédie d'Œdipe, une Bibliothéque de calomnies ridicules imprimées contre moi, un Prêtre Ex-Jéſuite que j'avois ſauvé du dernier ſupplice, me payant par des Libelles diffamatoires du ſervice que je lui avois rendu; un homme plus coupable encore, faiſant imprimer mon propre ouvrage du ſiécle de Louis XIV. avec des notes, dans leſquelles l'ignorance la plus craſſe vomit les plus infâmes impoſtures; un autre qui vend à un Libraire quelques Chapitres d'une prétendue Hiſtoire univerſelle ſous mon nom, & le Libraire aſſez avide & aſſez ſot pour imprimer ce tiſſu informe de bévues, de fauſſes dates, de faits & de noms eſtropiés; & enfin des hommes aſſez lâches & aſſez méchans pour m'imputer la publication de cette rapſodie; je vous ferois voir la Société infectée de ce nouveau genre d'hommes inconnus à toute l'Antiquité, qui ne pouvant embraſſer une profeſſion honnête, ſoit de Laquais, ſoit de Manœuvre, & ſçachant malheureuſe-

ment lire & écrire, ſe font Courtiers de Littérature, volent des manuſcrits, les défigurent & les vendent.

Je pourrois me plaindre que des Fragmens d'une plaiſanterie faite, il y a près de trente ans, ſur le même ſujet, que Chapelain eut la bêtiſe de traiter ſérieuſement, courent aujourd'hui le monde par l'infidélité & l'avarice de ces malheureux qui ont mêlé leurs groſſieretés à ce badinage, qui en ont rempli les vuides avec autant de ſottiſe que de malice, & qui enfin au bout de trente ans, vendent partout en manuſcrit ce qui n'appartient qu'à eux, & qui n'eſt digne que d'eux. J'ajoûterois qu'en dernier lieu, on a oſé fouiller dans les Archives les plus reſpectables & y voler une partie des Mémoires que j'y avois mis en dépôt pour ſervir à la guerre de 1741. lorſque j'étois Hiſtoriographe de France; qu'on a vendu à un Libraire de Paris ce fruit de mon travail; qu'on ſe ſaiſit à l'envi de mon bien comme ſi j'étois déja mort, & qu'on le dénature pour le mettre à l'encan. Je vous peindrois l'ingratitude, l'impoſture & la rapine me pourſuivant juſqu'aux pieds des Alpes, & juſqu'au bord de mon tombeau. Mais que

conclurai-je, de toutes ces tribulations ? Que je ne dois pas me plaindre; que Pope, Deſcartes, Bayle, le Camoëns & cent autres ont eſſuyé les mêmes injuſtices, & de plus grandes; que cette deſtinée eſt celle de preſque tous ceux que l'amour des Lettres a trop ſéduits. Avouez en effet que ce ſont là de ces petits malheurs particuliers dont à peine la Société s'apperçoit. Qu'importe au genre humain que quelques frelons pillent le miel de quelques Abeilles. Les gens de Lettres font grand bruit de toutes ces petites querelles: Le reſte du monde les ignore ou en rit. De toutes les amertumes répandues ſur la vie humaine, ce ſont là les moins funeſtes. Les épines attachées à la Littérature & à un peu de réputation ne ſont que des fleurs en comparaiſon des autres maux, qui de tout tems ont inondé la Terre. Avouez que ni Cicéron, ni Varron, ni Lucrece, ni Virgile, ni Horace, n'eurent la moindre part aux proſcriptions. Marius étoit un ignorant; le barbare Sylla, le crapuleux Antoine, l'imbécille Lépide liſoient peu Platon & Sophocle; & pour ce tyran ſans courage, Octave-Cépias, ſurnommé ſi lâchement Auguſte, il ne fut un déteſtable aſſaſſin que dans le tems où il fut privé

de la Société des gens de Lettres. Avouez que Pétrarque & Bocace ne firent pas naître les troubles d'Italie, avouez que le badinage de Marot n'a pas produit la Saint Barthelemi, & que la Tragédie du Cid ne causa pas les guerres de la fronde. Les grands crimes n'ont été commis que par de célebres ignorans. Ce qui fait & ce qui fera toûjours de ce monde une vallée de larmes, c'eſt l'inſatiable cupidité de l'indomptable orgueil des hommes depuis Thamas-Koulikan, qui ne ſçavoit pas lire, juſqu'à un Commis de la Douanne qui ne ſçait que chiffrer. Les Lettres nourriſſent l'ame, la rectifient, la conſolent, & elles font même votre gloire dans le tems que vous écrivez contre elles. Vous êtes comme Achille qui s'emporte contre la gloire, & comme le P. Malebranche dont l'imagination brillante écrivoit contre l'imagination.

Si quelqu'un doit ſe plaindre des Lettres, c'eſt moi ; puiſque dans tous les tems & dans tous les lieux, elles ont ſervi à me perſécuter. Mais il faut les aimer, malgré l'abus qu'on en fait, comme il faut aimer la Société, dont tant d'hommes méchans corrompent les douceurs ; com-

me il faut aimer sa patrie, quelques injustices qu'on y essuye.

M. Chappuis m'apprend que votre santé est bien mauvaise : il faudroit la venir rétablir dans l'air natal, jouir de la liberté, boire avec moi du lait de nos vaches, & brouter nos herbes.

Je suis très-philosophiquement & avec la plus tendre estime, &c.

RÉPONSE
DE MONSIEUR ROUSSEAU.

Septembre 1755.

C'Eſt à moi, Monſieur, de vous remercier à tous égards. En vous offrant l'ébauche de mes triſtes rêveries, je n'ai point cru vous faire un préſent digne de vous, mais m'acquitter d'un devoir & vous rendre un hommage que nous vous devons tous comme à notre Chef. Senſible d'ailleurs à l'honneur que vous faites à ma patrie, je partage la reconnoiſſance de mes Citoyens, & j'eſpere qu'elle ne fera qu'augmenter encore, lorſqu'ils auront profité des inſtructions que vous pouvez leur donner. Embelliſſez l'aſyle que vous avez choiſi; éclairez un peuple digne de vos leçons; & vous qui ſçavez ſi bien peindre les vertus & la liberté, apprenez-nous à les chérir dans nos mœurs comme dans vos écrits. Tout ce qui vous approche doit apprendre de vous le chemin de la gloire & de l'immortalité.

Vous voyez que je n'aſpire pas à nous rétablir dans notre bêtiſe, quoique je regrette beaucoup pour ma part, le peu que j'en ai perdu. A votre égard, Monſieur, ce retour ſeroit un miracle ſi grand, qu'il n'appartient qu'à Dieu de le faire, & ſi pernicieux qu'il n'appartient qu'au Diable de le vouloir. Ne tentez donc pas de retomber à quatre pattes, perſonne au monde n'y réuſſiroit moins que vous.

Je conviens de toutes les diſgraces qui pourſuivent les hommes célebres dans la Litterature. Je conviens même de tous ces maux attachés à l'humanité, qui paroiſſent indépendans de nos vaines connoiſſances. Les hommes ont ouvert ſur eux-mêmes tant de ſources de miſeres que quand le hazard en détourne quelqu'une, ils n'en ſont gueres plus heureux. D'ailleurs, il y a dans le progrès des choſes des liaiſons cachées que le Vulgaire n'apperçoit pas, mais qui n'échapperont point à l'œil du Philoſophe, quand il y voudra réfléchir. Ce n'eſt ni Térence, ni Ciceron, ni Virgile, ni Senéque, ni Tacite, qui ont produit les crimes des Romains & les malheurs de Rome; mais ſans le poiſon lent & ſecret qui corrompoit

insensiblement le plus vigoureux gouvernement dont l'Histoire ait fait mention ; Ciceron, ni Lucrece, ni Salluste, ni tous les autres, n'eussent point excité ou n'eussent point écrit. Le siécle aimable de Lælius & de Térence amenoit de loin le siécle brillant d'Auguste & d'Horace, & enfin les siécles horribles de Senéque & de Néron, de Tacite & de Domitien. Le goût des Sciences & des Arts naît chez un peuple d'un vice intérieur qu'il augmente bientôt à son tour ; & s'il est vrai que tous les progrès humains sont pernicieux à l'espéce, ceux de l'esprit & des connoissances qui augmentent notre orgueil, & multiplient nos égaremens ; accélerent bientôt nos malheurs ; mais il vient un tems où elles sont nécessaires pour l'empêcher d'augmenter. C'est le fer qu'il faut laisser dans la plaie de peur que le blessé n'expire en l'arrachant.

Quant à moi, si j'avois suivi ma premiere vocation, & que je n'eusse ni lû ni écrit, j'en aurois été sans doute plus heureux : cependant si les Lettres étoient maintenant anéanties, je serois privé de l'unique plaisir qui me reste. C'est dans leur sein que je me console de tous mes maux. C'est parmi leurs illustres enfans

que je goûte les douceurs de l'amitié; que j'apprens à jouir de la vie & à mépriſer la mort. Je leur dois le peu que je ſuis, je leur dois même l'honneur d'être connu de vous. Mais conſultons l'intérêt dans nos affaires, & la vérité dans nos écrits; quoiqu'il faille des Philoſophes, des Hiſtoriens & des vrais Sçavans pour éclairer le monde & conduire ſes aveugles habitans. Si le ſage Memnon m'a dit vrai, je ne connois rien de ſi fou qu'un peuple de Sages; convenez-en, Monſieur. S'il eſt bon que de grands génies inſtruiſent les hommes, il faut que le Vulgaire reçoive leurs inſtructions; ſi chacun ſe mêle d'en donner, où ſeront ceux qui les voudront recevoir? Les boiteux, dit Montagne, ſont mal-propres aux exercices du corps; & aux exercices de l'eſprit les ames boiteuſes: mais en ce ſiécle ſçavant on ne voit que boiteux vouloir apprendre à marcher aux autres. Le peuple reçoit les écrits des Sages pour les juger, & non pour s'inſtruire. Jamais on ne vit tant de Dandins: le Théatre en fourmille, les Caffés retentiſſent de leurs ſentences, les Quais regorgent de leurs Ecrits, & j'entends critiquer l'orphelin, parce qu'on l'applaudit, à tel grimaud ſi peu capable d'en voir les défauts, qu'à peine en ſent-

il

ſi les beautés. Recherchons la premiere ſource de tous les malheurs de la Société, nous trouverons que tous les maux des hommes leur viennent plus de l'erreur que de l'ignorance, & que ce que nous ne ſçavons point nous nuit beaucoup moins que ce que nous croyons ſçavoir. Or quel plus ſûr moyen de courir d'erreurs en erreurs, que la fureur de ſçavoir tout ? Si l'on n'eût pas prétendu ſçavoir que la Terre ne tournoit pas, on n'eût point puni Galilée pour avoir dit qu'elle tournoit. Si les ſeuls Philoſophes en euſſent réclamé le titre, l'Encyclopédie n'eût point eu de perſécuteurs. Si cent Mirmidons n'aſpiroient point à la gloire, vous jouiriez paiſiblement de la vôtre, ou du moins vous n'auriez que des Adverſaires dignes de vous. Ne ſoyez donc point ſurpris de ſentir quelques épines inſéparables des fleurs qui couronnent les grands talens. Les injures de vos ennemis ſont les *Cortéges* de votre gloire, comme les acclamations ſatyriques étoient ceux dont on accabloit les Triomphateurs. C'eſt l'empreſſement que le Public a pour tous vos écrits, qui produit les vols dont vous vous plaignez : mais les falſifications n'y ſont pas faciles ; car ni le fer, ni le plomb ne s'allient pas avec l'or. Permettez-moi de vous le dire, par

l'interêt que je prends à votre repos & à notre inſtruction : mépriſez de vaines clameurs, par leſquelles on cherche moins à vous faire du mal qu'à vous détourner de bien faire. Plus on vous critiquera, plus vous devez vous faire admirer ; un bon Livre eſt une terrible réponſe à de mauvaiſes injures. Eh ! qui oſeroit vous attribuer des écrits que vous n'avez point faits, tant que vous ne continuerez qu'à en faire d'inimitables ? Je ſuis ſenſible à votre invitation ; & ſi cet hyver me laiſſe en état d'aller au Printems habiter ma patrie, j'y profiterai de vos bontés : mais j'aime encore mieux boire de l'eau de votre fontaine que du lait de vos vaches ; & quant aux herbes de votre verger, je crains bien de n'y trouver que le *Lotus* qui n'eſt que la pâture des bêtes, ou le *moli* qui empêche les hommes de le devenir.

Je ſuis, &c.

VERS,

Pour mettre au bas du Portrait de feu M. de la Metrie, Docteur en Médecine.

FLéau des Medecins, il en fut la lumiere,
Mais à force d'eſprit tout lui parut matiere.

EPÎTRE

DE MONSIEUR DE V***,

En arrivant dans ſa Terre près du Lac de Geneve, en Mars 1755.

O Maiſon d'Ariſtipe, ô Jardins d'Epicure,
Vous qui me préſentez dans vos enclos divers,
Ce qui ſouvent manque à mes vers,
Le mérite de l'Art ſoûmis à la Nature.
Empire de Pomone & de Flore ſa ſœur,
Recevez votre poſſeſſeur!
Qu'il ſoit ainſi que vous ſolitaire & tranquille.
Je ne me vante point d'avoir en cet aſyle
Rencontré le parfait bonheur;
Il n'eſt point retiré dans le fond d'un Bocage;
Il eſt encor moins chez les Rois;
Il eſt encor moins chez le Sage:

De cette courte vie il n'eſt point le partage ;
Il faut y renoncer : mais on peut quelquefois
Embraſſer au moins ſon image.

Que tout plaît en ces lieux à mes ſens étonnés !
D'un tranquille * Océan l'eau pure & tranſparente
Baigne les bords fleuris de ces champs fortunés ;
D'innombrables côteaux ces champs ſont couronnés ;
Bacchus les embellit : leur inſenſible pente
Vous conduit par degrés à ces ** monts ſourcilleux,
Qui preſſent les enfers & qui fendent les Cieux.
Le voilà ce Théatre & de neige & de gloire,
Eternel Boulevard qui n'a point garanti
Les Lombards & leur Territoire.
Voilà ces monts affreux célebres dans l'Hiſtoire ;
Ces monts qu'ont traverſé par un vol ſi hardi,
Les Charles, les Othons, Catinat & Conti,
Sur les aîles de la victoire.

Au bord de cette mer où s'égarent mes yeux ;
Ripaille, je te vois : ô bizarre *** Amedée !
De quel caprice ambitieux
Eſt donc ton ame poſſedée ?
Duc, Hermite & voluptueux,
Ah ! pourquoi t'échapper de la douce carrière ?

* Le Lac de Geneve.

** Les Alpes.

*** Le premier Duc de Savoye, Amedée, Antipape ſous le nom de *Félix*.

Comment as-tu quitté ces bords délicieux,
Ta cellule & ton vin, ta maîtresse & tes jeux,
Pour aller disputer la Barque de Saint Pierre ?
Dieux sacrés du repos ! je n'en ferois pas tant,
Et malgré ses deux Clefs dont la vertu nous frappe,
Si j'étois ainsi Pénitent,
Je ne voudrois point être Pape.

Que le Chantre flatteur du Tyran des Romains,
L'Auteur harmonieux des douces Georgiques,
Ne vante plus ces lacs & leurs bords magnifiques,
Ces lacs que la Nature a creusés de ses mains
Dans les Campagnes italiques.
Mon Lac est le premier. C'est sur ses bords heureux
Qu'habita des humains la Déesse éternelle,
L'ame des grands travaux, l'objet des nobles vœux,
Que tout mortel embrasse, ou desire ou rappelle,
Qui vit dans tous les cœurs, & dont le nom sacré
Dans les Cours des Tyrans est tout bas adoré,
La liberté. J'ai vû cette Déesse altiere,
Avec égalité répendant tous les biens,
Descendre de Morat en habit de guerriere,
Les mains teintes du sang des fiers Autrichiens,
Et de Charles le Téméraire.
Devant elle on portoit ces piques & ces dards,
On traînoit ces Canons, ces échelles fatales,
Qu'elle-même brisa, quand ses mains triomphales
De Geneve en danger défendoient les remparts.
Un peuple entier la suit : sa naïve allegresse
Fait à tout l'Apennin répéter ses clameurs ;

Leurs fronts ſont couronnés de ces fleurs que la Grece
Aux champs de Marathon prodiguoit aux vainqueurs.
C'eſt-là leur diadême ; ils en font plus de compte
Que d'un cercle à fleurons de Marquis & de Comte,
Et de larges mortiers à grands bords abattus,
Et de ces mitres d'or aux deux ſommets pointus.
On ne voit point ici la grandeur inſultante,
Portant de l'épaule au côté
Un ruban que la vanité
A tiſſu de ſa main brillante :
Ni la fortune inſolente,
Repouſſant avec fierté
La priere humble & tremblante
De la triſte pauvreté ;
On n'y mépriſe point les travaux néceſſaires :
Les états ſont égaux & les hommes ſont freres.

Liberté, liberté, ton Thrône eſt en ces lieux !
Rome depuis Brutus ne t'a jamais revûe ;
. . . . . .
Chez vingt peuples polis à peine es-tu connue.
Le Sarmate à cheval t'embraſſe avec fureur ;
Mais le Bourgeois à pied rampant dans l'eſclavage,
Te regarde, ſoupire, & meurt dans la douleur.
L'Anglois pour te garder ſignala ſon courage ;
Mais on prétend qu'à Londre on te vend quelquefois.
Non, je ne le crois point ; ce peuple fier & ſage,
Te paya de ſon ſang, & ſoûtiendra tes droits.

Aux Marais du Batave on dit que tu chancelles ;
Tu peux te raſſurer : la race de Naſſaux,
Qui dreſſa * ſept Autels à tes loix immortelles,
Maintiendra de ſes mains fidelles
Et tes honneurs & tes faiſceaux :
Veniſe te conſerve, & Genes t'a repriſe,
Tout à côté du Thrône à Stockolm on t'a miſe ;
Un ſi beau voiſinage eſt ſouvent dangereux.
Préſide à tout Etat où la loi t'autoriſe,
Et reſtes-y, ſi tu le peux.
Ne vas plus ſous les noms & de *ligue* & de *fronde*,
Protectrice funeſte, en nouveautés féconde,
Troubler les jours brillans d'un peuple de Vainqueurs,
Gouverné par les Loix, plus encor par les mœurs :
Il chérit la Grandeur Suprême,
Qu'a-t-il beſoin de tes faveurs,
Quand ſon joug eſt ſi doux qu'on le prend pour toi-même ?
Dans le vaſte Orient ton ſort n'eſt pas ſi beau.
Aux murs de Conſtantin, tremblante, conſternée,
Sous les pieds d'un Viſir tu languis enchaînée,
Entre le ſabre & le cordeau.
Chez tous les Lévantins tu perdis ton chapeau.
Que celui du grand ** *Tell* orne en ces lieux ta tête.
Deſcends dans mes foyers en tes beaux jours de fête ;
Viens m'y faire un deſtin nouveau.

* L'union des ſept Provinces.

** L'Auteur de la liberté Helvétique.

Embellis ma retraite où l'Amitié t'appelle :
Sur de ſimples gazons viens t'aſſeoir avec elle :
Elle fuit comme toi les vanités des Cours,
Les Cabales du monde & ſon regne frivole.
O ! mes Divinités, vous êtes mon recours,
L'une éleve mon ame & l'autre la conſole,
Préſidez à mes derniers jours.

RÉPONSE

D'un Académicien de Berlin à un Académicien de Paris.

VOici l'exacte vérité qu'on demande. Monſieur de M***, dans une Brochure intitulée *Eſſai de Coſmologie*, prétendit que la ſeule preuve de l'exiſtence de Dieu eſt, A R + n R B, qui doit être un *Minimum* (voyez pag. 52. de ſon Recueil *in*-4°.) il affirme que dans tous les cas poſſibles l'action eſt toûjours un *Minimum*, ce qui eſt démontré faux : & il dit avoir découvert cette loi du *Minimum*, ce qui n'eſt pas moins faux.

Monſieur *Koënig*, ainſi que d'autres Mathématiciens, a écrit contre cette aſſertion étrange, & il a cité entr'autres choſes un Fragment d'une Lettre de *Leibnitz*, où

ce grand homme disoit avoir remarqué que dans les modifications du mouvement l'action devient ordinairement un *Maximum* ou un *Minimum*.

Monsieur de M*** crut qu'en produisant ce Fragment on vouloit lui enlever la gloire de sa prétendue découverte, quoique *Leibnitz* eût dit précisément le contraire de ce qu'il avance. Il força quelques Membres pensionnaires de l'Académie de Berlin, qui dépendent de lui, de sommer M. *Koënig* de produire l'original de la Lettre de *Leibnitz*; & l'original ne se trouvant plus, il fit rendre par les mêmes Membres un jugement qui déclare *M. Koënig coupable d'avoir attenté à la gloire du Sieur Moreau de M.***, en supposant une fausse Lettre.*

Depuis ce jugement aussi incompétent qu'injuste, & qui deshonoroit *Koënig*, Professeur en Hollande, & Bibliothécaire de S. A. S. Madame la Princesse d'Orange, le Sieur M. de M*** écrivit & fit écrire à cette Princesse, pour l'engager à faire supprimer par son autorité les réponses que M. *Koënig* pourroit faire. S. A. S. a été indignée d'une persécution si insolente, & M. *Koënig* s'est justifié pleinement, non-seulement en faisant voir que ce qui ap-

partient à M. de M*** dans ſa Théorie eſt faux, & qu'il n'y a que ce qui appartient à *Leibnitz*, & à d'autres, qui ſoit vrai; mais il a donné la Lettre toute entiere de *Leibnitz* avec deux autres de ce Philoſophe. Toutes ces Lettres ſont du même ſtyle, il n'eſt pas poſſible de s'y méprendre, & il n'y a perſonne qui ne convienne qu'elles ſont de *Leibnitz*. Ainſi le Sieur M. de M*** a été convaincu à la face de l'Europe ſçavante, non-ſeulement de Plagiat, & d'erreur, mais d'avoir abuſé de ſa place pour ôter la liberté aux gens de Lettres, & pour perſécuter un honnête homme qui n'avoit d'autre crime que de n'être pas de ſon avis. Pluſieurs Membres de l'Académie de Berlin ont proteſté contre une conduite ſi criante, & quitteroient l'Académie que le Sieur M*** tyranniſe & déshonore, s'ils ne craignoient de déplaire au Roi qui en eſt le protecteur.

A Berlin, le 8. Septembre 1752.

LE VERITABLE AMOUR.

MADRIGAL.

PRojet flatteur d'engager une Belle,
Soins concertés de lui faire la Cour,
Tendres écrits, sermens d'être fidele,
Airs empressés, vous n'êtes point l'Amour.
Mais se donner sans espoir de retour,
Par son desordre annoncer que l'on aime,
Respect timide avec ardeur extrême,
Persévérance au comble du malheur,
Voilà l'Amour; il n'est que dans mon cœur.

LETTRE

DE MONSIEUR DE V***,

*A M. T** aux délices, 18. Avril 1756.*

DEpuis que vous m'avez quitté,
Je retombe dans ma souffrance,
Mais je m'immole avec gaieté
Quand vous assurez la santé
Aux petits fils des Rois de France.

Votre absence, mon cher Esculape, ne me coûte que la perte d'une santé foible

& inutile au monde. Les François ſont accoûtumés à ſacrifier de tout leur cœur quelque choſe de plus à leur Prince. Monſeigneur le Duc d'Orléans, & vous, vous ſerez tous deux benis dans la poſtérité.

Il eſt des préjugés utiles,
Il en eſt de bien dangereux ;
Il falloit pour triompher d'eux,
Un Pere, un Héros courageux,
Secondé de vos mains habiles.
Autrefois à ma Nation.
J'oſai parler dans mon jeune âge
De cette inoculation,
Dont grace à vous on fait uſage,
On la reçut avec outrage,
On la traita de viſion.
Tout ainſi que l'attraction.
J'étois un trop foible interprete
De ce vrai qu'on prit pour erreur,
Et je n'ai jamais eu l'honneur
De paſſer chez moi pour Prophete.

Comment recevoir, diſoit-on,
Des vérités de l'Angleterre :
Peut-il ſe trouver rien de bon
Chez des gens qui nous font la guerre ?
François, il falloit conſulter
Ces Anglois qu'il vous faut combattre,
Rougit-on de les imiter,
Quand on a ſi bien ſçu les battre ?

Egalement à tous les yeux
Le Dieu du jour doit ſa carriere,
La vérité doit ſa lumiere
A tous les tems, à tous les lieux.
Recevons ſa clarté chérie,
Et ſans ſonger quelle eſt la main
Qui la préſente au genre humain,
Que l'Univers ſoit ſa patrie.

Une vieille Ducheſſe Angloiſe, aima mieux autrefois mourir de la fievre que de guérir avec du quinquina, parce qu'on appelloit alors ce remede, *la poudre aux Jéſuites*. Je connois des Dames Janſéniſtes qui ſeroient très-fâchées d'avoir un Medecin Moliniſte. Mais, Dieu merci, Monſieur, vos Confreres n'entrent jamais dans ces querelles; ils gueriſſent & tuent indifféremment les gens de toute Secte.

On dit que vous prenez votre chemin pour Luneville, faites vivre cent ans le bienfaiteur de ce pays-là, & revenez enſuite dans le vôtre. Imitez *Hippocrate*, qui préfera ſa patrie à la Cour des Rois; vos deux enfans ſont venus me voir aujourd'hui, je les ai reçus comme les fils d'un grand homme. Mille complimens à M. de la B***, Si vous avez le tems de lui parler. Je vous embraſſe tendrement.

Fin du premier Volume.

TABLE

DE TOUTES LES PIÉCES contenues dans ce premier Volume.

PIÉCES FUGITIVES DE M. DE V***.

Avertiſſement,

Vers, ſur ce que l'Auteur occupoit à Seaux la Chambre de M. de S. Aulaire, que Madame la Ducheſſe du Maine appelloit ſon Berger, pag. 1

Chanſon, 2

*Sur une maladie de Madame de P****, 3

A Monſieur Linant, ibid.

Impromptu ſur la Maiſon de M. Gendron, occupée autrefois par Deſpréaux, 4

*A Madame du C***, en lui dédiant la Philoſophie de Newton*, ibid.

La Grenadiere de Philiſbourg. Chanſon, 5

Madrigal, 6

Vers sur un Dindon à l'ail, pag. 7
*M. le Fevre à M. de V****, ibid.
*Réponse de M. de V****, 8
Lettre au Traducteur d'un Poëme latin, ibid.
*Epître à Messieurs le Comte, le Chevalier & l'Abbé de S***, 11
Lettre à Monsieur l'Abbé du Bos, de l'Académie Françoise, 12
Epître à Monsieur Algarotti, 17
Portrait de Monsieur de la Faye, 18
*Madrigal à Madame la Princesse***, 19
*Monsieur Cl** à Monsieur de V****, ibid.
*Réponse de Monsieur de V****, 20
Lettre à Monsieur Brossette, ibid.
Lettre au même, 23
Lettre au même, 25
*Vers sur Monsieur de F*****, ibid.
Vers pour mettre au bas du Portrait de Monsieur de Maupertuis, 26
Madrigal, ibid.
Lettre à Monsieur de la Roque, 1736. ibid.
*A Monsieur de la P****, en lui envoyant un exemplaire de Sémiramis*, 28
*A Madame de ***, ibid.
*A Madame la Comtesse de la N***, en lui envoyant l'Epître sur la calomnie*, 29

*A Madame de **, en lui envoyant la Henriade & l'Hiſtoire de Charles XII.* pag. 29
Sur le Louvre, 30
*Sur la mort de Madame du ***,* ibid.
A Monſieur Néricault Deſtouches, 31
Strophe d'une Ode, ibid.
*Vers de Monſieur de la C**** à M. de V***, en lui envoyant ſon voyage,* ibid.
*Réponſe de Monſieur de V***,* 32
Vers Pour mettre au bas du Portrait de Monſieur Bernouilli, 33
Vers pour mettre au bas du Portrait de Monſieur Leibnitz, ibid.
Vers à M. de la Noue, Auteur de Mahomet II. ibid.
LE PRE'SEVATIF, 34

VERS DE BOUDIER. EPIGRAMMES.

I. Sur une belle Maiſon, 63
II. Contre un Conſeiller, 64
III. A Corinne, ibid.
IV. Sur Chriſtophe Ozane, Médecin de Chaudrai, 65
V. Sur le même, ibid.
VI. Sur ſa Vieilleſſe, ibid.
VII. A Climéne, 66

VIII. Le Bain de Climéne, pag. 66
Vers ſur la mort de ſa femme, 67

PORTRAITS.

Portrait d'une Dévote, 68
Portrait d'Iris, ibid.

EPITAPHES.

Epitaphe de M. le Dauphin & de Madame la Dauphine, 69
Epitaphe de Boudier, faite par lui-même, ibid.

PETITES PIÉCES.

Verſion des Vers de Santeuil, ſur la Pompe du Pont Notre-Dame, 70
Sur un CRUCIFIX peint par l'Auteur, & donné à une pieuſe Dame, 71
Vers adreſſés à Boudier par Monſieur de Beuvron, ibid.
Vers de Monſieur le Marquis de la Fare à Mademoiſelle de **, 72
Réponſe, ibid.

SUITE DES PIÉCES FUGITIVES de M. de V***.

*Lettre de M. de V*** au Révérend Pere de* ***, 73

*Réponſe du R. P. de la T. à Monſieur de V***,* pag. 85

Fragment d'une Lettre, ſur la conſidération qu'on doit aux Gens de Lettres, 87

Lettre ſur l'incendie de la Ville d'Altena, 92

Scene de la Tragédie d'Artémire, 97

Autre Fragment de la même Tragédie, 102

Eloge hiſtorique de Madame la Marquiſe du Châtelet, pour être mis à la tête de ſa Traduction de Newton, 103

DIFFÉRENTES PIÉCES EN VERS & en Proſe de Monſieur de S***.

Songe à Iris, 116

Quatrain ſur le Mariage, 120

Autre ſur un Homme qui venoit de publier un Ouvrage, ibid.

*Vers de M. de F*** dans la quatre-vingt-dix-ſeptiéme année de ſon âge, ſur ſon eſtomach,* 121

*Vers pour mettre au bas du Portrait de M. de V***,* ibid.

Vers faits à l'occaſion des précédens, ibid.

Vers ſur cette expreſſion aſſez ordinaire : tuer le tems, *&c.* 122

*Placet préſenté par un Officier de Marine à M. le Comte de P***, qui étoit pour-lors*

jeune Conseiller au Parlement, & qui fut depuis Ministre de la Marine, pag. 122
L'Amour noyé, 124
Epitaphe de l'Amour, 126
Epigramme contre Despréaux, 127
Sur l'amour qu'a le Roi pour les Lettres & les Sciences, comme il paroît entre autres choses par le Bâtiment de l'Observatoire, l'établissement de l'Académie Royale des Sciences, l'Hôtel des Invalides, & le rétablissement de la Discipline Militaire, ibid.
Priere à Dieu, 131
*Parallele de Corneille & de Racine, par M. de F*** en 1693.* ibid.
Préface des Elémens de la Géométrie de l'Infini, 134
Discours, 158
Lettre de Madame de Fontenelle à Monsieur l'Abbé le Blanc, 161
*Vers de M. de Crébillon sur M. de F***,* 162

EPÎTRES EN VERS, LETTRES, Fragmens, par M. de V***.

Epître au Roi de Prusse, 165
Inscription mise sur la nouvelle Porte de Nevers, élevée en l'honneur de Louis XV. 167

Prologue à S. A. S. Madame la Ducheſſe du Maine, à une repréſentation de la Comédie de la Prude, le 15. Décembre 1747. pag. 168
*Sur la mort de Madame du C****, 169
Epître à Mademoiſelle Malcrais de la Vigne, 171
*Epître à Madame de ***, 172
Pour Mademoiſelle de Charolois, peinte en habit de Cordelier, 173
Vers envoyés à Monſieur Sylva; ibid.
Inſcription pour l'Amour, 174
La Diſpute, ibid.
Lettre à M. de la Marre, à Cirey, le 15. Mai 1736. ibid.
Epître dédicatoire d'Œdipe, à Son Alteſſe Royale Madame, 178
Principales Variantes du Temple du Goût, tirées de l'Edition de 1733. 179
Autres Variantes, 197
Avantage de la Raiſon, 199
Au Roi de Pruſſe, 200
Madrigal, 201
Chanſon, 202

JUVENILIA.

Lettres écrites en 1713.

Lettre premiere, 204

Lettre II. pag. 208
Lettre III. 209
Lettre IV. 211
Lettre V. 212
Lettre VI. A la Haye, le 6. Décembre 1713. 215
Lettre VII. 218
Lettre VIII. 220
Lettre IX. 221
Lettre X. Du fond d'un Yacht, ce 19. Décembre 1713. 224
Lettre XI. Le 28. Décembre 1713. 230
Lettre XII. 234
Lettre XIII. A Paris le 20. Janvier 1714. 238
Lettre XIV. A Paris le 10. *Février* 1714. 241
Etrennes à feu Monſeigneur le Dauphin, 243
Le Loup moraliſte, Fable, 244
Impromptu, ſur une Tabatiere confiſquée, 246
Le vrai Dieu, Ode, ibid.
Ode compoſée en 1713. 250
Fragment, 254
Autre, ibid.
Autre, 255

Lettre à M. de la Faye en 1718. pag. 255
*Impromtu pour Monſeigneur le Comte de C**,* 260
Epître à Monſieur de Génonville, ibid.
*Epître à Madame de **, ſur le péril qu'elle avoit couru en traverſant la Loire,* 263
Ode ſur la conſtruction de l'Autel de Notre-Dame en 1714. 265
Priere pour le Roi, 269
Vers ſur l'Election du Roi Staniſlas, 270

QUELQUES PETITS OUVRAGES de Mademoiſelle de Scuderi.

Réponſe à un Ouvrage de Monſieur Iſarn, intitulé LE LOUIS D'OR, 271
Vers Sur la Naiſſance de M. le Duc de Bourgogne, en 1682. 273
Remerciement au Roi, 274
Vers du célebre Graveur Nanteuil, ſur le Portrait de Mademoiſelle de Scudery, 277
Réponſe de Mademoiſelle de Scudery, ibid.
Placet des Amans au Roi, contre les Voleurs de nuit, 1664. 278
Réponſe des Filoux au Placet des Amans, par Mademoiſelle de Scudery, 289
Avertiſſement, 282

Epître à Monsieur le Marquis de Thermes, pag. 282

PIÉCES DIVERSES DE M. DE V***.

Epithalame, 291
Vers pour être mis sous le Portrait de Madame la Duchesse de Châtelleraut, 293
*Vers pour mettre au bas du Portrait de Madame la Marquise du Ch****, ibid.
*Vers à Madame du C****, *qui venoit de chanter le Rôle d'Issé*, 294
Etrennes à la même, ibid.
Vers à Monsieur Vanhaven, 295
Epître à Madame la Comtesse de Fontaines, Auteur d'un petit Roman intitulé : la Comtesse de Savoye, *imprimé en* 1722. 296
Epître à M. Algarotti, Conseiller de Guerre du Roi de Pologne, Electeur de Saxe, 298
*Lettre à M. C***, *Editeur des Œuvres de Rousseau, Septembre* 1741. 300
Lettre à M. Rousseau de Geneve, 30. *Août* 1755. 303
Réponse de M. Rousseau, Septembre 1755. 309
Vers pour mettre au bas du Portrait de feu M. de la Metrie, Docteur en Médecine, 315
*Epître de M. de V****, *en arrivant dans sa Terre près du Lac de Geneve, en Mars* 1755. ibid.

Réponse d'un Académicien de Berlin à un Académicien de Paris, 320
Le véritable Amour, Madrigal, 323
*Lettre de M. de V*** à M. T** aux délices*, 18. *Avril* 1756. ibid.

Fin de la Table.

LE

PORTE-FEUILLE

TROUVÉ,

DE M. DE V***

TOME SECOND.

LE

PORTE-FEUILLE

TROUVÉ,

OU

TABLETTES

D'UN CURIEUX.

TOME SECOND.

A GENEVE,
Chez les LIBRAIRES associés.

M. DCC. LVII.

LE PORTE-FEUILLE TROUVÉ:

PIÉCES FUGITIVES,

EN VERS, ET EN PROSE.

LETTRES

DE MONSIEUR DE V***,

Ecrites en 1719. qui contiennent la Critique de l'Œdipe de Sophocle, de celui de Corneille, & du sien.

LETTRE PREMIERE.

JE vous envoye, Monsieur, ma Tragédie d'Œdipe, que vous avez vû naître. Vous sçavez que j'ai commencé cette Piéce à dix-neuf ans. Si quelque chose pouvoit

faire pardonner la médiocrité d'un ouvrage, ma jeuneſſe me ſerviroit d'excuſe. Du moins malgré les défauts dont cette Tragédie eſt pleine, & que je ſuis le premier à reconnoître, j'oſe me flatter que vous verrez quelque différence entre cet ouvrage & ceux que l'ignorance & la malignité m'ont imputés. Je ſens combien il eſt dangereux de parler de ſoi : mais mes malheurs ayant été publics, il faut que ma juſtification le ſoit auſſi. La réputation d'honnête homme m'eſt plus chere que celle d'Auteur : ainſi je crois que perſonne ne trouvera mauvais qu'en donnant au Public un ouvrage pour lequel il a eu tant d'indulgence, j'eſſaie de mériter entierement ſon eſtime, en détruiſant l'impoſture qui pourroit me l'ôter.

Je ſçais que tous ceux avec qui j'ai vécu ſont perſuadés de mon innocence : mais auſſi bien des gens qui ne connoiſſent ni la poëſie, ni moi, m'imputent encore les ouvrages les plus indignes d'un honnête homme & d'un Poëte.

Il y a peu d'Ecrivains célebres qui n'ayent eſſuyé de pareilles diſgraces ; preſque tous les Poëtes qui ont réuſſi ont été calomniés, & il eſt bien triſte pour moi de ne leur reſſembler que par mes malheurs.

Vous n'ignorez pas que la Cour & la Ville ont de tout tems été remplies de critiques obſcenes, qui à la faveur des nuages qui les couvrent, lancent, ſans être apperçus, les traits les plus envenimés contre les femmes & contre les Puiſſances, & qui n'ont que la ſatisfaction de bleſſer adroitement, ſans goûter le plaiſir dangereux de ſe faire connoître. Leurs Epigrammes & leurs Vaudevilles ſont toûjours des enfans ſuppoſés dont on ne connoît point les vrais parens : ils cherchent à charger de ces indignités quelqu'un qui ſoit aſſez connu pour que le monde puiſſe l'en ſoupçonner, & qui ſoit aſſez peu protégé pour ne pouvoir ſe défendre. Telle étoit la ſituation où je me ſuis trouvé en entrant dans le monde. Je n'avois pas plus de dix-huit ans. L'imprudence attachée d'ordinaire à la jeuneſſe, pouvoit aiſément autoriſer les ſoupçons que l'on faiſoit naître ſur moi. J'étois d'ailleurs ſans appui, & je n'avois jamais ſongé à me faire des protecteurs, parce que je ne croyois pas que je duſſe jamais avoir des ennemis.

Il parut à la mort de Louis XIV. une petite Piéce imitée des *j'ai vû* de l'Abbé *Regnier*. C'étoit un ouvrage où l'Auteur

paſſoit en revûe tout ce qu'il avoit vû dans ſa vie. Cette Piéce eſt auſſi négligée aujourd'hui qu'elle étoit alors recherchée. C'eſt le ſort de tous les ouvrages qui n'ont d'autre mérite que celui de la ſatyre. Cette Piéce n'en avoit point d'autre ; elle n'étoit remarquable que par les injures groſſieres qui y étoient indignement répandues, & c'eſt ce qui lui donna un cours prodigieux : on oublia la baſſeſſe du ſtyle en faveur de la malignité de l'ouvrage. Elle finiſſoit ainſi : *J'ai vû ces maux, & je n'ai pas vingt ans.*

Comme je n'avois pas vingt ans alors, pluſieurs perſonnes crurent que j'avois mis par-là mon cachet à cet indigne ouvrage ; on ne me fit pas l'honneur de croire que je puſſe avoir aſſez de prudence pour me déguiſer. L'Auteur de cette miſérable Satyre ne contribua pas peu à la faire courir ſous mon nom, afin de mieux cacher le ſien. Quelques-uns m'imputerent cette Piéce par malignité, pour me décrier & pour me perdre. Quelques autres qui l'admiroient bonnement, me l'attribuerent pour m'en faire honneur. Ainſi un ouvrage que je n'avois point fait, & même que je n'avois point encore vû alors, m'attira de tous côtés des malédictions & des louanges.

Je me souviens que passant alors par une petite Ville de Province, les beaux esprits du lieu me prierent de leur réciter cette Piéce, qu'ils disoient être un chef-d'œuvre. J'eus beau leur répondre que je n'en étois point l'Auteur, & que la Piéce étoit misérable, ils ne m'en crurent point sur ma parole ; ils admirerent ma retenue, & j'acquis ainsi auprès d'eux, sans y penser, la reputation d'un grand Poëte & d'un homme fort modeste.

Cependant ceux qui m'avoient attribué ce malheureux ouvrage, continuoient à me rendre responsable de toutes les sottises qui se débitoient dans Paris, & que moi-même je dédaignois de lire: quand un homme a eu le malheur d'être calomnié une fois, il est sûr de l'être toûjours, jusqu'à ce que son innocence éclate, ou que la mode de le persécuter soit passée ; car tout est mode en ce pays-là, & on se lasse de tout à la fin, même de faire du mal.

Heureusement ma justification est venue, quoique un peu tard ; celui qui m'avoit calomnié, & qui m'avoit causé ma disgrace, m'a signé lui-même, les larmes aux yeux, le désaveu de sa calomnie, en présence de deux personnes de considération qui ont signé après lui. Monsieur le

Marquis de la V*** a eu la bonté de faire voir ce certificat à Monſeigneur le Régent.

Ainſi il ne manquoit à ma juſtification que de la faire connoître au Public. Je le fais aujourd'hui, parce que je n'ai pas eu occaſion de le faire plutôt ; & je le fais avec d'autant plus de confiance, qu'il n'y a perſonne en France qui puiſſe avancer que je ſois l'Auteur d'aucune des choſes dont j'ai été accuſé, ni que j'en aye débité aucune, ni même que j'en aye jamais parlé, que pour marquer le mépris ſouverain que je fais de ces indignités.

Je m'attends bien que pluſieurs perſonnes, accoûtumées à juger de tout ſur le rapport d'autrui, ſeront étonnées de me trouver ſi innocent, après m'avoir cru ſi criminel ſans me connoître. Je ſouhaite que mon exemple puiſſe leur apprendre à ne plus précipiter leurs jugemens ſur les apparences les plus frivoles, & à ne plus condamner ce qu'ils ne connoiſſent pas. On rougiroit bientôt de ſes déciſions, ſi on vouloit réfléchir ſur les raiſons par leſquelles on ſe détermine. Il s'eſt trouvé des gens qui ont cru ſérieuſement que l'Auteur de la Tragédie d'*Aſtrée* étoit un méchant homme, parce qu'il avoit rempli la coupe d'*Aſ-*

trée du ſang du fils de *Thyeſte*; & aujourd'hui il y a des conſciences timorées qui prétendent que je n'ai point de Religion, parce que *Jocaſte* ſe défie des Oracles d'*Apollon*. Voilà comme on décide preſque toûjours dans le monde; & ceux qui ſont acoûtumés à juger de la ſorte, ne ſe corrigeront pas par la lecture de cette Lettre, peut-être même ne la liront-ils point.

Je ne prétends donc point ici faire taire la calomnie, elle eſt trop inſéparable des ſuccès: mais du moins il m'eſt permis de ſouhaiter que ceux qui ne ſont en place que pour rendre juſtice, ne faſſent point des malheureux ſur le rapport vague & incertain du premier calomniateur. Faudra-t-il donc qu'on regarde déſormais comme un malheur, d'être connu par les talens de l'eſprit, & qu'un homme ſoit perſécuté dans ſa patrie, uniquement parce qu'il court une carriere dans laquelle il peut faire honneur à ſa patrie même?

Ne croyez pas, Monſieur, que je compte parmi les preuves de mon innocence le préſent dont Monſeigneur le Régent a daigné m'honorer: cette bonté pourroit n'être qu'une marque de ſa clémence, il eſt au nombre des Princes qui par des bienfaits ſçavent lier à leur devoir ceux même

qui s'en ſont écartés. Une preuve plus ſûre de mon innocence, c'eſt qu'il a daigné dire que je n'étois point coupable, & qu'il a reconnu la calomnie, lorſque le tems a permis qu'il pût la découvrir.

Je ne regarde point non plus cette grace que Monſeigneur le Duc d'Orléans m'a faite comme une récompenſe de mon travail, qui ne méritoit tout au plus que ſon indulgence. Il a moins voulu me récompenſer que m'engager à mériter ſa protection : l'envie de lui plaire me tiendra lieu déſormais de génie.

Sans parler de moi, c'eſt un grand bonheur pour les Lettres, que nous vivions ſous un Prince qui aime les beaux Arts autant qu'il hait la flatterie, & dont on peut obtenir la protection plutôt par de bons ouvrages que par des louanges, pour leſquelles il a un dégoût peu ordinaire dans ceux qui par leur naiſſance & par leur rang ſont deſtinés à être loués toute leur vie.

LETTRE II.

M.

Avant que de vous faire lire ma Tragédie, souffrez que je vous prévienne sur le succès qu'elle a eu, non pas pour m'en applaudir, mais pour vous assurer combien je m'en défie.

Je sçais que les premiers applaudissemens du Public, ne sont pas toûjours de sûrs garans de la bonté d'un ouvrage. Souvent un Auteur doit le succès de sa Piéce ou à l'art des Acteurs qui la jouent, ou à la décision de quelques amis accrédités dans le monde, qui entraînent pour un tems les suffrages de la multitude; & le Public est étonné quelques mois après, de s'ennuïer à la lecture du même ouvrage qui lui arrachoit des larmes dans la représentation. Je me garderai donc bien de me prévaloir d'un succès peut-être passager, & dont les Comédiens ont plus à s'applaudir que moi-même.

On ne voit que trop d'Auteurs dramatiques qui impriment à la tête de leurs

ouvrages des Préfaces pleines de vanité, *qui comptent les Princes & les Princeſſes qui ſont venus pleurer aux repréſentations ; qui ne donnent d'autres réponſes à leurs Cenſeurs que l'approbation du Public* ; & qui enfin après s'être placés à côté de *Corneille* & de *Racine*, ſe retrouvent confondus dans la foule des mauvais Auteurs, dont ils ſont les ſeuls qui s'exceptent.

J'éviterai du moins ce ridicule : je vous parlerai de ma Piéce plus pour avouer mes défauts que pour les excuſer : mais auſſi je traiterai *Sophocle* & *Corneille* avec autant de liberté que je me traiterai avec juſtice.

J'examinerai les trois Œdipes avec une égale exactitude. Le reſpect que j'ai pour l'antiquité de *Sophocle* & pour le mérite de *Corneille*, ne m'aveugleront pas ſur leurs défauts ; l'amour propre ne m'empêchera pas non plus de trouver les miens. Au reſte, ne regardez point ces Diſſertations comme les déciſions d'un Critique orgueilleux, mais comme les doutes d'un jeune homme qui cherche à s'éclairer. La déciſion ne convient ni à mon âge, ni à mon peu de génie ; & ſi la chaleur de la compoſition m'arrache quelques termes peu meſurés, je les déſavoue d'avance, & je déclare que je ne prétends parler affirmativement que ſur mes fautes.

LETTRE III.

Contenant la Critique de l'Œdipe de Sophocle.

M.

Mon peu d'érudition ne me permet pas d'examiner *ſi la Tragédie de* * *Sophocle fait ſon imitation par le diſcours, le nombre & l'harmonie; ce qu'*Ariſtote *appelle expreſſément un diſcours agréablement aſſaiſonné.* Je ne diſcuterai pas non plus *ſi c'eſt une Piéce du premier genre ſimple & implexe; ſimple parce qu'elle n'a qu'une ſimple cataſtrophe; & implexe, parce qu'elle a la reconnoiſſance avec la péripetie.*

Je vous rendrai ſeulement compte avec ſimplicité des endroits qui m'ont révolté, & ſur leſquels j'ai beſoin des lumieres de ceux qui connoiſſant mieux que moi les anciens, peuvent mieux excuſer tous leurs défauts.

La Scene ouvre dans *Sophocle* par une

* M. *Dacier*, Préface ſur l'Œdipe de *Sophocle*.

chœur de Thébains prosternés au pied des Autels, & qui par leurs larmes & par leurs cris demandent aux Dieux la fin de leurs calamités. *Œdipe* leur libérateur & leur Roi paroît au milieu d'eux.

Je suis Œdipe, leur dit-il, *si vanté par tout le monde.* Il y a quelque apparence que les Thébains n'ignoroient pas qu'il s'appelloit *Œdipe.*

A l'égard de cette grande réputation dont il se vante, M. *Dacier* dit que c'est une adresse de *Sophocle*, qui veut fonder par-là le caractere d'*Œdipe* qui est orgueilleux.

Mes enfans, dit Œdipe, *quel est le sujet qui vous amene ici ?* Le grand Prêtre lui répond : *Vous voyez devant vous des jeunes gens & des vieillards. Moi qui vous parle, je suis le Grand-Prêtre de Jupiter. Votre Ville est comme un Vaisseau battu de la tempête, elle est prête d'être abysmée, & n'a pas la force de surmonter les flots qui fondent sur elle.* De-là le Grand-Prêtre prend occasion de faire une description de la peste, dont *Œdipe* étoit aussi bien informé que du nom & de la qualité du Grand-Prêtre de Jupiter.

Tout cela n'est gueres une preuve de cette perfection, où on prétendoit, il y a

quelques années, que *Sophocle* avoit poussé la Tragédie ; & il ne paroît pas qu'on ait si grand tort dans ce siécle de refuser son admiration à un Poëte, qui n'employe d'autre artifice pour faire connoître ses personnages, que de faire dire à l'un : *Je m'appelle Œdipe si vanté par tout le monde* ; & à l'autre : *Je suis le Grand-Prêtre de Jupiter.* Cette grossiereté n'est plus regardée aujourd'hui comme une noble simplicité.

La description de la peste est interrompue par l'arrivée de *Créon*, frere de *Jocaste*, que le Roi avoit envoyé consulter l'Oracle, & qui commence par dire à *Œdipe* :

Seigneur, nous avons eu autrefois un Roi qui s'appelloit Laius.

ŒDIPE.

Je le sçais, quoique je ne l'aie jamais vû.

CRÉON.

Il a été assassiné, & Apollon veut que nous punissions ses meurtriers.

ŒDIPE.

Fut-ce dans sa maison ou à la campagne que Laius fut tué ?

Il est déja contre la vraisemblance, qu'*Œdipe*, qui regne depuis si long-tems,

ignore comment ſon prédeceſſeur eſt mort : mais qu'il ne ſçache pas même ſi c'eſt aux champs ou à la Ville que ce meurtre a été commis, & qu'il ne donne pas la moindre raiſon, ni la moindre excuſe de ſon ignorance ; j'avoue que je ne connois point de terme pour exprimer une pareille abſurdité.

C'eſt une faute du ſujet, dit-on, & non de l'Auteur, comme ſi ce n'étoit pas à l'Auteur à corriger ſon ſujet, lorſqu'il eſt défectueux. Je ſçais qu'on peut me reprocher à peu-près la même faute : mais auſſi je ne me ferai pas plus de grace qu'à *Sophocle*, & j'eſpere que la ſincerité avec laquelle j'avouerai mes défauts, juſtifiera la hardieſſe que je prends de relever ceux d'un ancien.

Ce qui ſuit me paroît également éloigné du ſens commun. *Œdipe* demanda s'il ne revint perſonne de la ſuite de *Laïus* à qui on puiſſe en demander des nouvelles. On lui répond, qu'*un de ceux qui accompagnoient ce malheureux Roi s'étant ſauvé, vint dire dans Thebes que Laïus avoit été aſſaſſiné par des voleurs, qui n'étoient pas en petit, mais en grand nombre.*

Comment ſe peut-il faire qu'un témoin

de la mort de Laïus dise que son maître a été accablé sous le nombre, lorsqu'il est pourtant vrai que c'est un homme seul qui a tué Laïus & toute sa suite ?

Pour comble de contradiction, Œdipe dit au second Acte, qu'il a oui dire que Laïus avoit été tué par des voyageurs, mais qu'il n'y a personne qui dise l'avoir vû, & Jocaste au troisiéme Acte en parlant de la mort de ce Roi, s'explique ainsi à Œdipe :

Soyez bien persuadé, Seigneur, que celui qui accompagnoit Laïus a rapporté que son maître avoit été assassiné par des voleurs ; il ne sçauroit changer présentement, ni parler d'une autre maniere ; toute la Ville l'a entendu comme moi.

Les Thébains auroient été bien plus à plaindre, si l'énigme du Sphinx n'avoit pas été plus aisée à deviner que tout ce galimathias.

Mais ce qui est encore plus étonnant, ou plutôt ce qui ne l'est point, après de telles fautes contre la vraisemblance, c'est qu'Œdipe, lorsqu'il apprend que Phorbas vit encore, ne songe pas seulement à le faire chercher ; il s'amuse à faire des imprécations & à consulter les Oracles, sans

donner ordre qu'on amene devant lui le seul homme qui pouvoit lui donner des lumieres. Le chœur lui-même, qui est si interessé à voir finir les malheurs de Thebes, & qui donne toûjours des conseils à Œdipe, ne lui donne pas celui d'interroger ce témoin de la mort du feu Roi; il le prie seulement d'envoyer chercher Tirésie.

Enfin Phorbas arrive au quatriéme Acte. Ceux qui ne connoissent point Sophocle s'imaginent sans doute qu'Œdipe, impatient de connoître le meurtrier de Laïus, & de rendre la vie aux Thébains, va l'interroger avec empressement sur la mort du feu Roi. Rien de tout cela. Sophocle oublie que la vengeance de la mort de Laïus est le sujet de sa Piéce. On ne dit pas un mot à Phorbas de cette aventure, & la Tragédie finit sans que Phorbas ait seulement ouvert la bouche sur la mort du Roi son maître. Mais continuons à examiner de suite l'ouvrage de Sophocle.

Lorsque Créon a appris à Œdipe que Laïus a été assassiné par des voleurs, qui n'étoient pas en petit, mais en grand nombre, Œdipe répond au sens de plusieurs Interpretes: *Comment des voleurs*

auroient-ils pû entreprendre cet attentat, puiſque Laïus n'avoit point d'argent ſur lui? La plûpart des autres Scholiaſtes entendent autrement ce paſſage, & font dire à Œdipe : *Comment des voleurs auroient-ils pû entreprendre cet attentat, ſi on ne leur avoit donné de l'argent?* Mais ce ſens-là n'eſt gueres plus raiſonnable que l'autre. On ſçait que des voleurs n'ont pas beſoin qu'on leur promette de l'argent pour les engager à faire un mauvais coup.

Et puiſqu'il dépend ſouvent des Scholiaſtes de faire dire tout ce qu'ils veulent à leurs Auteurs, que leur coûteroit-il de leur donner un peu de bon ſens?

Œdipe, au commencement de ſon ſecond Acte, au lieu de mander Phorbas, fait venir devant lui Tirésie. Le Roi & le Devin commencent par ſe mettre en colere l'un contre l'autre : Tirésie finit par lui dire :

C'eſt vous qui êtes le meurtrier de Laïus; vous vous croyez fils de Polybe, Roi de Corinthe : vous ne l'êtes point, vous êtes Thébain. La malédiction de votre pere & de votre mere vous ont autrefois éloigné de cette terre; vous y êtes revenu, vous avez tué votre pere, vous avez épouſé votre mere, vous êtes l'auteur d'un

inceſte & d'un parricide ; & ſi vous trouvez que je mente, dites que je ne ſuis pas Prophete.

Tout cela ne reſſemble gueres à l'ambiguité ordinaire des Oracles. Il étoit difficile de s'expliquer moins obſcurément : & ſi vous joignez aux paroles de Tirésie le reproche qu'un yvrogne a fait autrefois à Œdipe, qu'il n'étoit pas fils de Polybe, & l'Oracle d'Apollon qui lui prédit qu'il tueroit ſon pere & qu'il épouſeroit ſa mere, vous trouverez que la Piéce eſt entierement finie au commencement de ce ſecond Acte.

Nouvelle preuve que Sophocle n'avoit pas perfectionné ſon art, puiſqu'il ne ſçavoit pas même préparer les évenemens, ni cacher ſous le voile le plus mince la cataſtrophe de ſes Piéces.

Allons plus loin. Œdipe traite *Tirésie de fou & de vieux enchanteur.* Cependant à moins que l'eſprit ne lui ait tourné, il doit le regarder comme un véritable Prophete. Eh ! de quel étonnement & de quelle horreur ne doit-il point être frappé, en apprenant de la bouche de Tirésie tout ce qu'Apollon lui a prédit autrefois ? Quel retour ne doit-il point faire ſur lui-même, en découvrant ce rapport fatal qui ſe

trouve entre les reproches qu'on lui a faits à Corinthe, qu'il étoit un fils ſuppoſé, & les Oracles de Thebes qui lui diſent qu'il eſt Thébain; entre Apollon qui lui a prédit qu'il épouſeroit ſa mere & qu'il tueroit ſon pere, & Tiréſie qui lui apprend que ſes deſtins affreux ſont remplis? Cependant comme s'il avoit perdu la mémoire de ces évenemens épouvantables, il ne lui vient d'autre idée que de ſoupçonner Créon, *ſon fidele & ancien ami*, (comme il l'appelle) d'avoir tué Laïus, & cela, ſans aucune raiſon, ſans aucun fondement, ſans que le moindre jour puiſſe autoriſer ſes ſoupçons, & (puiſqu'il faut appeller les choſes par leur nom) avec une extravagance dont il n'y a gueres d'exemples parmi les modernes, ni même parmi les anciens.

Quoi, tu oſes paroître devant moi, dit-il à Créon? *Tu as l'audace d'entrer dans ce Palais, toi qui es aſſurément le meurtrier de Laïus, & qui as manifeſtement conſpiré contre moi pour me ravir ma Couronne?*

Voyons, dis-moi, au nom des Dieux, as-tu remarqué en moi de la lâcheté ou de la folie, pour que tu ayes entrepris un ſi hardi deſſein? N'eſt-ce pas la plus folle de toutes les entrepriſes, que d'aſpirer à la Royauté ſans troupes & ſans amis, comme ſi ſans ce ſecours il étoit aiſé de monter au Thrône.

CRÉON lui répond :

Vous changerez de sentiment, si vous me donnez le tems de parler. Pensez-vous qu'il y ait un homme au monde qui préférât d'être Roi avec toutes les frayeurs & toutes les craintes qui accompagnent la Royauté, à vivre dans le sein du repos avec toute la sûreté de l'état d'un particulier, qui sous un autre nom posséderoit la même puissance?

Un Prince qui seroit accusé d'avoir conspiré contre son Roi, & qui n'auroit d'autre preuve de son innocence que le verbiage de Créon, auroit besoin de la clémence de son maître.

Après tous ces grands discours étrangers au sujet, Créon demande à Œdipe :

* *Voulez-vous me chasser du Royaume?*

ŒDIPE.

Ce n'est pas ton exil que je veux, je te condamne à la mort.

CRÉON.

Il faut que vous fassiez voir auparavant si je suis coupable.

---

* On avertit qu'on a suivi par-tout la traduction de M. *Dacier*.

ŒDIPE.

Tu parles en homme réſolu de ne pas obéir.

CRÉON.

C'eſt parce que vous êtes injuſte.

ŒDIPE.

Je prends mes ſuretés.

CRÉON.

Je dois prendre auſſi les miennes.

ŒDIPE.

O Thébes, Thébes!

CRÉON.

Il m'eſt permis de crier auſſi: Thebes, Thebes.

Jocaſte vient pendant ce beau diſcours, & le Chœur la prie d'emmener le Roi: propoſition très-ſage; car, après toutes les folies qu'Œdipe vient de faire, on ne feroit point mal de l'enfermer.

JOCASTE.

J'emmenerai mon mari, quand j'aurai appris la cauſe de ce déſordre.

CHŒUR.

Œdipe & Créon ont eu enſemble des paroles

ſur des rapports fort incertains. On ſe pique ſouvent ſur des ſoupçons très-injuſtes.

JOCASTE

Cela eſt-il venu de l'un & de l'autre ?

LE CHOEUR.

Oui, Madame.

JOCASTE.

Quelles paroles ont-ils donc eues ?

LE CHOEUR.

C'eſt aſſez, Madame, les Princes n'ont pas pouſſé la choſe plus loin, & cela ſuffit.

Effectivement comme ſi cela ſuffiſoit, Jocaſte n'en demande pas davantage au Chœur.

C'eſt dans cette Scene qu'Œdipe raconte à Jocaſte, qu'un jour à table un homme yvre lui reprocha qu'il étoit un fils ſuppoſé : *J'allai*, continua-t-il, *trouver le Roi & la Reine ; je les interrogeai ſur ma naiſſance ; ils furent tous deux très-fâchés du reproche qu'on m'avoit fait. Quoique je les aimaſſe avec beaucoup de tendreſſe, cette injure, qui étoit devenue publique, ne laiſſa pas de me demeurer ſur le cœur, & de me donner des ſoupçons. Je partis donc à leur inſçu pour aller à*

Delphes ; Apollon ne daigna pas répondre préciſément à ma demande : mais il me dit les choſes les plus affreuſes & les plus épouvantables dont on ait jamais oui parler : que j'épouſerois infailliblement ma propre mere ; que je ferois voir aux hommes une race malheureuſe qui les rempliroit d'horreur ; & que je ſerois le meurtrier de mon pere.

Voilà encore la Piéce finie. On avoit prédit à Jocaſte que ſon fils tremperoit ſes mains dans le ſang de Laïus, & porteroit ſes crimes juſqu'au lit de ſa mere. Elle avoit fait expoſer ce fils ſur le mont Cithéron, & lui avoit fait percer les talons, (comme elle l'avoue dans cette même Scene) : Œdipe porte encore les cicatrices de cette bleſſure ; il ſçait qu'on lui a reproché qu'il n'étoit point fils de Polybe : tout cela n'eſt-il pas pour Œdipe & pour Jocaſte une démonſtration de leurs malheurs, & n'y a-t-il pas un aveuglement ridicule à en douter ?

Je ſçais que Jocaſte ne dit point dans cette Scene qu'elle dût un jour épouſer ſon fils : mais cela même eſt une nouvelle faute.

Car lorſqu'Œdipe dit à Jocaſte : *On m'a prédit que je ſouillerois le lit de ma mere, &*

que mon pere ſeroit maſſacré par mes mains; Jocaſte doit répondre ſur le champ : *on en avoit prédit autant à mon fils* ; ou du moins elle doit faire ſentir au ſpectateur qu'elle eſt convaincue dans ce moment de ſon malheur.

Tant d'ignorance dans Œdipe & dans Jocaſte n'eſt qu'un artifice groſſier du Poëte, qui, pour donner à ſa Piéce une juſte étendue, fait filer juſqu'au cinquiéme Acte une reconnoiſſance déja manifeſtée au ſecond, & qui viole les régles du ſens commun, pour ne point manquer en apparence à celles du Théatre.

Cette même faute ſubſiſte dans tout le cours de la Piéce.

Cet Œdipe qui expliquoit les énigmes n'entend pas les choſes les plus claires. Lorſque le Paſteur de Corinthe lui apporte la nouvelle de la mort de Polybe, & qu'il lui apprend que Polybe n'étoit pas ſon pere, qu'il a été expoſé par un Thébain ſur le mont Cithéron, que ſes pieds avoient été percés & liés avec des courroies, Œdipe ne ſoupçonne rien encore. Il n'a d'autre crainte que d'être né d'une famille obſcure : & le Chœur toûjours préſent dans le cours de la Piéce,

ne prête aucune attention à tout ce qui auroit dû inſtruire Œdipe de ſa naiſſance ; le Chœur qu'on donne pour une aſſemblée de gens éclairés, montre auſſi peu de pénétration qu'Œdipe ; & dans le tems que les Thébains devroient être ſaiſis de pitié & d'horreur à la vûe des malheurs dont ils ſont témoins, ils s'écrient : *Si je puis juger de l'avenir, & ſi je ne me trompe dans mes conjectures, Cithéron, le jour de demain ne ſe paſſera pas que vous ne nous faſſiez connoître la patrie & la mere d'Œdipe, & que nous ne mènions des danſes en votre honneur pour vous rendre graces du plaiſir que vous aurez fait à nos Princes. Et vous, Prince ; duquel des Dieux êtes-vous donc fils ? Quelle Nymphe vous a eu de Pan, Dieu des montagnes ? Etes-vous le fruit des amours d'Apollon ? Car Apollon ſe plaît auſſi ſur les montagnes ? Eſt-ce Mercure ou Bacchus qui ſe tient auſſi ſur les ſommets des montagnes, &c ?*

Enfin celui qui a autrefois expoſé Œdipe, arrive ſur la Scene. Œdipe l'interroge ſur ſa naiſſance. Curioſité que M. Dacier condamne après Plutarque, & qui me paroîtroit la ſeule choſe raiſonnable qu'Œdipe eût faite dans toute la Piéce, ſi cette juſte envie de ſe connoître n'étoit pas ac-

Hymen, funeſte hymen, tu m'as donné la vie :
Mais dans ces mêmes flancs où je fus renfermé,
Tu fais rentrer ce ſang dont tu m'avois formé ;
Et par là tu produis & des fils & des peres,
Des freres, des maris, des femmes & des meres ;
Et tout ce que du ſort la maligne fureur
Fit jamais voir au jour & de honte & d'horreur.

Premierement, il falloit exprimer que c'eſt dans la même perſonne qu'on trouve ces meres & ces maris ; car il n'y a point de mariage qui ne produiſe de tout cela. En ſecond lieu, on ne paſſeroit point aujourd'hui à Œdipe de faire une ſi curieuſe recherche des circonſtances de ſon crime, & d'en combiner ainſi toutes les horreurs ; tant d'exactitude à compter tous ſes titres inceſtueux, loin d'ajoûter à l'atrocité de l'action, ſemble plutôt l'affoiblir.

Ces deux vers de Corneille diſent beaucoup plus,

Ce ſont eux qui m'ont fait l'aſſaſſin de mon pere,
Ce ſont eux qui m'ont fait le mari de ma mere.

Les vers de Sophocle ſont d'un Déclamateur, & ceux de Corneille ſont d'un Poëte.

Vous voyez que dans la critique de l'Œdipe de Sophocle je ne me ſuis attaché à relever que les défauts qui ſont de tous les tems & de tous les lieux; les contradictions, les abſurdités, les vaines déclamations ſont des fautes par tout pays.

Je ne ſuis point étonné que malgré tant d'imperfections Sophocle ait ſurpris l'admiration de ſon ſiécle. L'harmonie de ſes vers, & le pathétique qui regne dans ſon ſtyle, ont pû ſéduire les Athéniens, qui avec tout leur eſprit & toute leur politeſſe, ne pouvoient avoir une juſte idée de la perfection d'un art qui étoit encore dans ſon enfance.

Sophocle touchoit au tems où la Tragédie fut inventée. Eſchile contemporain de Sophocle étoit le premier qui s'étoit aviſé de mettre pluſieurs perſonnages ſur la Scene. Nous ſommes auſſi touchés de l'ébauche la plus groſſiere dans les premieres découvertes d'un art, que des beautés les plus achevées, lorſque la perfection nous eſt une fois connue. Ainſi Sophocle & Euripide, tout imparfaits qu'ils ſont, ont autant réuſſi chez les Athéniens que Corneille & Racine parmi nous. Nous devons nous-mêmes, en blamant les

Tragédies des Grecs, reſpecter le génie de leurs Auteurs; leurs fautes ſont ſur le compte de leur ſiécle; leurs beautés n'appartiennent qu'à eux, & il eſt à croire que s'ils étoient nés de nos jours, ils auroient perfectionné l'art qu'ils ont preſque inventé de leur tems.

Il eſt vrai qu'ils ſont bien déchus de cette haute eſtime où ils étoient autrefois; leurs ouvrages ſont aujourd'hui ou ignorés ou mépriſés: mais je crois que cet oubli & ce mépris ſont au nombre des injuſtices dont on peut accuſer notre ſiécle; leurs ouvrages méritent d'être lus ſans doute, & s'ils ſont trop défectueux pour qu'on les approuve, ils ſont auſſi trop pleins de beautés pour qu'on les mépriſe entierement.

Euripide ſur-tout, qui me paroît ſi ſupérieur à Sophocle, & qui ſeroit le plus grand des Poëtes, s'il étoit né dans un tems plus éclairé, a laiſſé des ouvrages qui décelent un génie parfait, malgré les imperfections de ſes Tragédies.

Eh! quelle idée ne doit-on point avoir d'un Poëte qui a prêté des ſentimens à Racine même? Les endroits que ce grand

homme a traduits d'Euripide dans ſon inimitable Tragédie de Phédre ne ſont pas les moins beaux de ſon ouvrage.

Dieux, que ne ſuis-je aſſiſe à l'ombre des forêts?
Quand pourrai-je, au travers d'une noble pouſſiere,
Suivre de l'œil un char fuyant dans la carriere?
. . . . Inſenſée, où ſuis-je, & qu'ai-je dit?
Où laiſſé-je égarer mes vœux & mon eſprit?
Je l'ai perdu, les Dieux m'en ont ravi l'uſage.
Œnone, la douleur me couvre le viſage;
Je te laiſſe trop voir mes honteuſes douleurs,
Et mes yeux, malgré moi, ſe rempliſſent de pleurs.

Preſque toute cette Scene eſt traduite mot pour mot d'Euripide. Il ne faut pas cependant que le Lecteur ſéduit par cette traduction s'imagine que la Piéce d'Euripide ſoit un bon ouvrage. Voilà le ſeul bel endroit de ſa Tragédie, & même le ſeul raiſonnable; car c'eſt le ſeul que Racine ait imité: & comme on ne s'aviſera jamais d'approuver l'Hippolite de Senéque, quoique Racine ait pris dans cet Auteur toute la déclaration de Phédre, auſſi ne doit-on pas admirer l'Hippolite d'Euripide pour trente ou quarante vers qui ſe ſont trouvés dignes d'être imités, par le plus grand de nos Poëtes.

Moliere prenoit quelquefois des Scenes entieres dans Cyrano de Bergerac,& diſoit pour ſon excuſe : *Cette Scene eſt bonne, elle m'appartient de droit, je reprends mon bien par-tout où je le trouve.* Racine pouvoit à peu-près en dire autant d'Euripide.

Pour moi, après vous avoir dit bien du mal de Sophocle, je ſuis obligé de vous en dire le peu de bien que j'en ſçais ; tout différent en cela des médiſans, qui commencent toûjours par louer un homme, & qui finiſſent par le rendre ridicule.

J'avoue que peut-être, ſans Sophocle, je ne ſerois jamais venu à bout de mon Œdipe. Je lui dois l'idée de la premiere Scene de mon quatriéme Acte. Celle du Grand-Prêtre qui accuſe le Roi eſt entierement de lui ; la Scene des deux Vieillards lui appartient encore. Je voudrois lui avoir d'autres obligations, je les avouerois avec la même bonne foi. Il eſt vrai que comme je lui dois des beautés, je lui dois auſſi des fautes, & j'en parlerai dans l'examen de ma Piéce, où j'eſpere vous rendre compte des miennes.

LETTRE IV.

Qui contient la Critique de l'Œdipe de Corneille.

M.

Après vous avoir fait part de mes sentimens sur l'Œdipe de Sophocle, je vous dirai ce que je pense de celui de Corneille, je respecte beaucoup plus, sans doute, ce tragique François que le Grec : mais je respecte encore plus la vérité à qui je dois les premiers égards. Je crois même que quiconque ne sçait pas connoître les fautes des grands hommes, est incapable de sentir le prix de leurs perfections. J'ose donc critiquer l'Œdipe de Corneille, & je le ferai avec d'autant plus de liberté, que je ne crains point que vous me soupçonniez de jalousie, ni que vous me reprochiez de vouloir m'égaler à lui. C'est en l'admirant que je hazarde ma censure ; & je crois avoir une estime plus véritable pour ce fameux Poëte, que ceux qui jugent de l'Œdipe par le nom de l'Auteur, & non par l'ouvrage même, & qui eussent mépriſé dans tout autre ce qu'ils admirent dans l'Auteur de Cinna.

Corneille sentit bien que la simplicité, ou plutôt la sechereſſe de la Tragédie de Sophocle ne pouvoit fournir toute l'étendue qu'exigent nos Piéces de Théatre. On ſe trompe fort, lorſqu'on penſe que tous ces ſujets, traités autrefois avec ſuccès par Sophocle & par Euripide, *l'Œdipe*, *le Philoctete*, *l'Electre*, *l'Iphigenie en Tauride*, ſont des ſujets heureux & aiſés à manier; ce ſont les plus ingrats & les plus impraticables; ce ſont des ſujets d'une ou de deux Scenes tout au plus, & non pas d'une Tragédie. Je ſçais qu'on ne peut gueres voir ſur le Théatre des évenemens plus affreux ni plus attendriſſans, & c'eſt cela même qui rend le ſuccès plus difficile. Il faut joindre à ces évenemens des paſſions qui les préparent: ſi ces paſſions ſont trop fortes, elles étouffent le ſujet; ſi elles ſont trop foibles, elles languiſſent. Il falloit que Corneille marchât entre ces deux extrémités, & qu'il ſuppléât par la fécondité de ſon génie à l'aridité de la matiere. Il choiſit donc l'Epiſode de Théſée & de Dircé; & quoique cet Epiſode ait été univerſellement condamné; quoique Corneille eût pris dès long-tems la glorieuſe habitude d'avouer ſes fautes, il ne reconnut point celle-ci; & parce que cet Epiſode étoit tout entier de ſon inven-

tion, il s'en applaudit dans sa préface : tant il est difficile aux plus grands hommes, & même aux plus modestes, de se sauver des illusions de l'amour propre.

Il faut avouer que Thésée joue un étrange Rôle pour un Héros, au milieu des maux les plus horribles dont un Peuple puisse être accablé; il débute par dire que

Quelque ravage affreux qu'étale ici la peste,
L'absence aux vrais Amans est encor plus funeste.

Et parlant dans la seconde Scene à Œdipe :

Il veut lui faire voir un beau feu dans son sein,
Et tâcher d'obtenir un aveu favorable,
Qui peut faire un heureux d'un Amant misérable.
. . . . Il est tout vrai, j'aime en votre Palais;
Chez vous est la Beauté qui fait tous mes souhaits;
Vous l'aimez à l'égal d'Antigone & d'Ismene,
Elle tient même rang chez vous & chez la Reine:
En un mot, c'est leur sœur, la Princesse Dircé,
Dont les yeux. . . .

Œdipe répond :

Quoi, ses yeux, Prince, vous ont blessé?
Je suis fâché pour vous que la Reine sa mere

Ait ſçu vous prévenir pour un fils de ſon frere.
Ma parole eſt donnée & je n'y puis plus rien :
Mais je crois qu'après tout ſes ſœurs la valent bien.

THÉSÉE.

Antigone eſt parfaite, Iſmene eſt admirable ;
Dircé, ſi vous voulez, n'a rien de comparable ;
Elles ſont l'une & l'autre un chef-d'œuvre des cieux ;
Mais. . . .
Ce n'eſt pas offenſer deux ſi charmantes ſœurs,
Que voir en leur aînée auſſi quelques douceurs.

Cependant l'ombre de Laïus demande un Prince ou une Princeſſe de ſon Sang pour victime ; Dircé, ſeul reſte du Sang de ce Roi, eſt prête à s'immoler ſur le tombeau de ſon pere : Théſée qui veut mourir pour elle, lui fait accroire qu'il eſt ſon frere, & ne laiſſe pas de lui parler d'amour, malgré la nouvelle parenté.

J'ai mêmes yeux encore, & vous, mêmes appas :
Mon cœur n'écoute point ce que le Sang veut dire ;
C'eſt d'amour qu'il gémit, c'eſt d'amour qu'il ſoupire ;
Et pour pouvoir ſans crime en goûter la douceur,
Il ſe révolte exprès contre le nom de ſœur.

Cependant, qui le croiroit ! Théſée, dans cette même Scene, ſe laſſe de ſon

ſtratagême. Il ne peut plus ſoûtenir davantage le perſonnage de frere ; & ſans attendre que le véritable frere de Dircé ſoit connu, il lui avoue toute la feinte, & la remet par-là dans le péril dont il vouloit la tirer, en lui diſant pourtant :

Que l'Amour, pour défendre une ſi chere vie,
Peut faire vanité d'un peu de tromperie.

Enfin, lorſqu'Œdipe reconnoît qu'il eſt le meurtier de Laïus, Théſée, au lieu de plaindre ce malheureux Roi, lui propoſe un duel pour le lendemain ; il épouſe Dircé à la fin de la Piéce, & ainſi la paſſion de Théſée fait tout le ſujet de la Tragédie, & les malheurs d'Œdipe n'en ſont que l'Epiſode.

Dircé, perſonnage plus défectueux que Théſée, paſſe tout ſon tems à dire des injures à Œdipe & à ſa mere ; elle dit à Jocaſte ſans détour qu'elle eſt indigne de vivre.

Votre ſecond hymen peut avoir d'autres cauſes ;
Mais j'oſerai vous dire, à bien juger des choſes,
Que pour avoir puiſé la vie en votre flanc,
J'y dois avoir ſucé fort peu de votre ſang.

Celui du grand Laïus, dont je m'y suis formée,
Trouve bien qu'il est doux d'aimer & d'être aimée:
Mais il ne trouve pas qu'on soit digne du jour,
Lorsqu'aux soins de sa gloire on préfere l'Amour.

Il est étonnant que Corneille, qui a senti ce défaut, ne l'ait connu que pour l'excuser. *Ce manque de respect*, dit-il, *de Dircé envers sa mere ne peut être une faute de Théâtre, puisque nous ne sommes pas obligés de rendre parfaits ceux que nous y faisons voir.* Non sans doute, on n'est pas obligé de faire des gens de bien de tous ses personnages: mais les bienséances exigent du moins qu'une Princesse qui a assez de vertu pour vouloir sauver son peuple aux dépens de sa vie, en ait assez pour ne point dire des injures atroces à sa mere.

Pour Jocaste, dont le Rôle devroit être intéressant, puisqu'elle partage tous les malheurs d'Œdipe, elle n'en est pas même le témoin; elle ne paroît point au cinquiéme Acte, lorsqu'Œdipe apprend qu'il est son fils: en un mot, c'est un personnage absolument inutile, qui ne sert qu'à raisonner avec Thésée, & à excuser les insolences de sa fille, qui agit, dit-elle,

En Amante à bon titre, en Princesse avisée.

Finiſſons par examiner le Rôle d'Œdipe, & avec lui la contexture du Poëme.

Il commence par vouloir marier une de ſes filles, avant que de s'attendrir ſur les malheurs des Thébains ; bien plus condamnable en cela que Théſée, qui n'étant point chargé comme lui du ſalut de tout ce peuple, peut ſans crime écouter ſa paſſion.

Cependant comme il falloit bien dire au premier Acte quelque choſe du ſujet de la Piéce, on en touche un mot dans la cinquiéme Scene. Œdipe ſoupçonne que les Dieux ſont irrités contre les Thébains, parce que Jocaſte avoit autrefois fait expoſer ſon fils, & trompé par-là les Oracles des Dieux, qui prédiſoient que ce fils tueroit ſon pere & épouſeroit ſa mere.

Il me ſemble qu'il doit croire plutôt que les Dieux ſont ſatisfaits que Jocaſte ait étouffé un monſtre au berceau ; & vraiſemblablement ils n'ont prédit les crimes de ce fils, qu'afin qu'on l'empêchât de les commettre.

Jocaſte ſoupçonne avec auſſi peu de fondement que les Dieux puniſſent les Thébains de n'avoir pas vengé la mort de

Laïus; elle prétend qu'on n'a jamais pû venger cette mort. Comment donc peut-elle croire que les Dieux la puniſſent de n'avoir pas fait l'impoſſible ?

Avec moins de fondement encore Œdipe répond :

Pourrons-nous en punir des brigands inconnus ;
Que peut-être jamais en ces lieux on a vûs ?
Si vous m'avez dit vrai, peut-être ai-je moi-même,
Sur trois de ces brigands, vengé le diadême.

. . . . . .

Au lieu même, au tems même attaqué ſeul par trois,
J'en laiſſai deux ſans vie, & mis l'autre aux abois.

Œdipe n'a aucune raiſon de croire que ces trois Voyageurs fuſſent des brigands, puiſqu'au quatriéme Acte, lorſque Phorbas paroît devant lui, il lui dit :

Et tu fus un des trois que je ſçus arrêter,
Dans ce paſſage étroit qu'il fallut diſputer.

S'il les a arrêtés lui-même, & s'il ne les a combattus que parce qu'ils ne vouloient pas lui ceder le pas, il n'a point dû les prendre pour des voleurs, qui font ordinairement très-peu de cas des cérémonies, & qui ſongent plutôt à détrouſſer les gens, qu'à leur diſputer le haut du pavé.

Mais il me ſemble qu'il y a dans cet endroit une faute encore plus grande. Œdipe avoue à Jocaſte qu'il s'eſt battu contre trois inconnus au tems même & au lieu même où Laïus a été tué. Jocaſte ſçait que Laïus n'avoit avec lui que deux Compagnons de voyage. Ne devoit-elle donc pas ſoupçonner que Laïus eſt peut-être mort de la main d'Œdipe ? Cependant elle ne fait nulle attention à cet aveu ; & de peur que la Piéce ne finiſſe au premier Acte, elle ferme les yeux ſur les lumieres qu'Œdipe lui donne, & juſqu'à la fin du quatriéme Acte il n'eſt pas dit un mot de la mort de Laïus, qui pourtant eſt le ſujet de la Piéce. Les Amours de Théſée & de Dircé occupent toute la Scene.

C'eſt au quatriéme Acte qu'Œdipe, en voyant Phorbas, s'écrie :

C'eſt un de mes brigands à la mort échappé,
Madame, & vous pouvez lui choiſir des ſupplices ;
S'il n'a tué Laïus, il fut un des complices.

Pourquoi prendre Phorbas pour un brigand ? Et pourquoi affirmer avec tant de certitude qu'il eſt complice de la mort de Laïus ? Il me paroît que l'Œdipe de Corneille accuſe Phorbas avec autant de légé-

reté que l'Œdipe de Sophocle accuſe Créon.

Je ne parle point de l'Acte giganteſque d'Œdipe qui tue trois hommes tout ſeul dans Corneille, & qui en tue ſept dans Sophocle. Mais il eſt bien étrange qu'Œdipe ſe ſouvienne, après ſeize ans, de tous les traits de ces trois hommes ; *que l'un avoit le poil noir, la mine aſſez farouche, le front circatriſé, & le regard un peu louche ; que l'autre avoit le tein frais & l'œil perçant, qu'il étoit chauve ſur le devant, & mêlé ſur le derriere*, & pour rendre la choſe encore moins vraiſemblable, il ajoûte :

On en peut voir en moi la taille & quelques traits.

Ce n'étoit point à Œdipe à parler de cette reſſemblance ; c'étoit à Jocaſte, qui ayant vécu avec l'un & avec l'autre, pouvoit en être bien mieux informée qu'Œdipe, qui n'a jamais vû Laïus qu'un moment en ſa vie. Voilà comme Sophocle a traité cet endroit : mais il falloit que Corneille, où n'eût point lû du tout Sophocle, ou le méprisât beaucoup, puiſqu'il n'a rien emprunté de lui, ni beautés ni défauts.

Cependant, comment ſe peut-il faire

qu'Œdipe ait ſeul tué Laïus, & que Phorbas, qui a été bleſſé à côté de ce Roi, diſe pourtant qu'il a été tué par des voleurs? Il étoit difficile de concilier cette contradiction, & Jocaſte pour toute réponſe, dit que

C'eſt un conte,
Dont Phorbas au retour voulut cacher ſa honte.

Cette petite tromperie de Phorbas devoit-elle être le nœud de la Tragédie d'Œdipe? Il s'eſt pourtant trouvé des gens qui ont admiré cette puerilité; & un homme diſtingué à la Cour par ſon eſprit m'a dit que c'étoit là le plus bel endroit de Corneille.

Au cinquiéme Acte Œdipe, honteux d'avoir épouſé la veuve d'un Roi qu'il a maſſacré, dit qu'il veut ſe bannir & retourner à Corinthe; & cependant il envoye chercher Théſée & Dircé,

Pour lire dans leur ame,
S'ils prêteroient la main à quelque ſourde trame.

Et que lui importent les ſourdes trames de Dircé, & les prétentions de cette Princeſſe ſur une couronne à laquelle il renonce pour jamais?

Enfin, il me paroît qu'Œdipe apprend avec trop de froideur ſon affreuſe aventure. Je ſçais qu'il n'eſt point coupable ; & que ſa vertu peut le conſoler d'un crime involontaire : mais s'il a aſſez de fermeté dans l'eſprit pour ſentir qu'il n'eſt que malheureux, doit-il ſe punir de ſon malheur ? Et s'il eſt aſſez furieux & aſſez deſeſperé pour ſe crever les yeux, doit-il être aſſez froid pour dire à Dircé dans un moment ſi terrible ?

Votre frere eſt connu, le ſçavez-vous, Madame ?
Votre amour pour Théſée eſt dans un plein repos.
Aux crimes, malgré moi, l'ordre du ciel m'attache ;
Pour m'y faire tomber à moi-même il me cache,
Il offre, en m'aveuglant ſurce qu'il a prédit,
Mon pere à mon épée & ma mere à mon lit.
Hélas ! qu'il eſt bien vrai qu'en vain on s'imagine
Dérober notre vie à ce qu'il nous deſtine,
Les ſoins de l'éviter font courir au-devant,
Et l'adreſſe à le fuir y plonge plus avant.

Doit-il reſter ſur le Théatre à débiter plus de quatre-vingt vers avec Dircé & Théſée qui ſont deux étrangers pour lui, tandis que Jocaſte ſa femme & ſa mere, ne ſçait encore rien de ſon aventure, & ne paroît pas même ſur la Scene.

Voilà à peu-près les principaux défauts que j'ai cru appercevoir dans l'Œdipe de Corneille. Je m'abuſe peut-être : mais je parle de ſes fautes avec la même ſincérité que j'admire les beautés qui y ſont répanduës ; & quoique les beaux morceaux de cette Piéce me paroiſſent très-inférieurs aux grands traits de ſes autres Tragédies, je deſeſpere pourtant de les égaler jamais : car ce grand homme eſt toujours au-deſſus des autres, lors même qu'il n'eſt pas entierement égal à lui-même.

Je ne parle point de la verſification ; on ſçait qu'il n'a jamais fait de vers ſi foibles & ſi indignes de la Tragédie. En effet, Corneille ne connoiſſoit gueres la médiocrité, & il tomboit dans le bas avec la même facilité qu'il s'élevoit au ſublime.

J'eſpere que vous me pardonnerez, Monſieur, la témérité avec laquelle je parle ; ſi pourtant c'en eſt une de trouver mauvais ce qui eſt mauvais, & de reſpecter le nom de l'Auteur ſans en être l'eſclave.

Et quelles fautes voudroit-on que l'on relevât ? Seroit-ce celles des Auteurs médiocres dont on ignore tout juſqu'aux défauts ? C'eſt ſur les imperfections des grands

hommes qu'il faut attacher ſa critique ; car ſi le préjugé nous faiſoit admirer leurs fautes, bientôt nous les imiterions, & il ſe trouveroit peut-être que nous n'aurions pris de ces célébres Ecrivains que l'exemple de mal faire.

LETTRE V.

Qui contient la Critique du nouvel Œdipe.

M.

Me voilà enfin parvenu à la partie de ma Diſſertation la plus aiſée, c'eſt-à-dire, à la critique de mon ouvrage, & pour ne point perdre de tems, je commencerai par le premier défaut qui eſt celui du ſujet. Régulierement, la Piéce d'Œdipe devroit finir au premier Acte. Il n'eſt pas naturel qu'Œdipe ignore comment ſon prédeceſſeur eſt mort. Sophocle ne s'eſt point mis du tout en peine de corriger cette faute. Corneille en voulant la ſauver a fait encore plus mal que Sophocle, & je n'ai pas mieux réuſſi qu'eux. Œdipe chez moi parle ainſi à Jocaſte :

On m'avoit toûjours dit que ce fut un Thébain
Qui leva ſur ſon Prince une coupable main.
Pour moi qui ſur ſon Trône élevé par vous-même,
Deux ans après ſa mort ai ceint ſon diadême,
Madame, juſqu'ici reſpectant vos douleurs,
Je n'ai point rappellé le ſujet de vos pleurs,
Et de vos ſeuls périls chaque jour allarmée,
Mon ame à d'autres ſoins ſembloit être formée.

Ce compliment ne me paroît point une excuſe valable de l'ignorance d'Œdipe. La crainte de déplaire à ſa femme en lui parlant de la mort de ſon premier mari, ne doit point du tout l'empêcher de s'informer des circonſtances de la mort de ſon prédéceſſeur. C'eſt avoir trop de diſcretion & trop peu de curioſité; il ne lui eſt pas permis non plus de ne point ſçavoir l'hiſtoire de Phorbas. Un Miniſtre d'Etat ne ſçauroit jamais être un homme aſſez obſcur pour être en priſon pluſieurs années ſans qu'on n'en ſçache rien. Jocaſte a beau dire:

Dans un Château voiſin conduit ſecrettement,
Je dérobai ſa tête à leur emportement.

On voit bien que ces deux vers ne ſont mis que pour prévenir la critique; c'eſt une faute qu'on tâche de déguiſer, mais qui n'en eſt pas moins faute.

Voici un défaut plus considérable qui n'eſt pas du ſujet, & dont je ſuis ſeul reſponſable. C'eſt le perſonnage de Philoctete. Il ſemble qu'il ne ſoit venu à Thebes que pour y être accuſé; encore eſt-il ſoupçonné peut-être un peu légerement. Il arrive au premier acte, & s'en retourne au troiſiéme. On ne parle de lui que dans les trois premiers Actes, & on n'en dit pas un ſeul mot dans les deux derniers. Il contribue un peu au nœud de la Piéce, & le dénouement ſe fait abſolument ſans lui: ainſi il paroît que ce ſont deux Tragédies, dont l'une roule ſur Philoctete, & l'autre ſur Œdipe.

J'ai voulu donner à Philoctete le caractere d'un Héros, & j'ai bien peur d'avoir pouſſé la grandeur d'ame juſqu'à la fanfaronade. Heureuſement j'ai lû dans Madame Dacier, qu'un homme peut parler avantageuſement de ſoi, lorſqu'il eſt calomnié: voilà le cas où ſe trouve Philoctete. Il eſt réduit par la calomnie à la néceſſité de dire du bien de lui-même. Dans une autre occaſion j'aurois tâché de lui donner plus de politeſſe que de fierté; & s'il s'étoit trouvé dans les mêmes circonſtances que Sertorius & Pompée, j'aurois pris la converſation héroïque de ces deux grands

grands hommes pour modéle, quoique je n'euſſe pas eſpéré de l'atteindre. Mais comme il eſt dans la ſituation de Nicomede, j'ai crû devoir le faire parler à peu-près comme ce jeune Prince, & qu'il lui étoit permis de dire, *un homme tel que moi*, lorſqu'on l'outrage. Quelques perſonnes s'imaginent que Philoctete étoit un pauvre Ecuyer d'Hercule, qui n'avoit d'autre mérite que d'avoir porté ſes fleches, & qui veut s'égaler à ſon maître dont il parle toûjours. Cependant il eſt certain que Philoctete étoit un Prince de la Grece, fameux par ſes exploits, Compagnon d'Hercule, & de qui même les Dieux avoient fait dépendre le deſtin de Troye. Je ne ſçais ſi je n'en ai point fait en quelques endroits un fanfaron, mais il eſt certain que c'étoit un Héros.

Pour l'ignorance où il eſt en arrivant ſur les affaires de Thebes, je ne la trouve pas moins condamnable que celle d'Œdipe. Le mont Œta où il avoit vu mourir Hercule n'étoit pas ſi éloigné de Thebes, qu'il ne pût ſçavoir aiſément ce qui ſe paſſoit dans cette Ville. Heureuſement cette ignorance vicieuſe de Philoctete m'a fourni une expoſition du ſujet qui m'a paru aſſez bien reçûe; & c'eſt ce qui me per-

suade que les beautés d'un ouvrage naissent quelquefois d'un défaut.

Dans toutes les Tragédies on tombe dans un écueil tout contraire. L'exposition du sujet se fait ordinairement à un personnage qui en est aussi bien informé que celui qui lui parle. On est obligé, pour mettre les auditeurs au fait, de faire dire aux principaux Acteurs ce qu'ils ont dû vraisemblablement déja dire mille fois. Le point de perfection seroit de combiner tellement les évenemens, que l'Auteur qui parle n'eût jamais dû dire ce qu'on met dans sa bouche que dans le tems même où il le dit. Telle est entre autres exemples de cette perfection, la premiere Scene de la Tragédie de Bajazet. Acomat ne peut être instruit de ce qui se passe dans l'armée. Osmin ne peut sçavoir de nouvelles du Serrail. Ils se font l'un à l'autre des confidences réciproques, qui instruisent & qui intéressent également le spectateur; & l'artifice de cette exposition est conduit avec un ménagement dont je crois que Racine seul étoit capable.

Il est vrai qu'il y a des sujets de Tragédie où l'on est tellement gêné par la bizarrerie des évenemens, qu'il est presque

impoſſible de reduire l'expoſition de ſa Piéce à ce point de ſageſſe & de vraiſemblance. Je crois pour mon bonheur que le ſujet d'Œdipe eſt de ce genre ; & il me ſemble que lorſqu'on ſe trouve ſi peu maître du terrein, il faut toûjours ſonger à être intéreſſant plutôt qu'exact ; car le Spectateur pardonne tout, hors la longueur, & lorſqu'il eſt une fois ému, il examine rarement s'il a raiſon de l'être.

A l'égard de l'amour de Jocaſte & de Philoctete, j'oſe encore dire que c'eſt un défaut néceſſaire ; le ſujet ne me fourniſſoit rien par lui-même pour remplir les trois premiers Actes. A peine même avois-je de la matiere pour les deux derniers. Ceux qui connoiſſent le Théatre, c'eſt-à-dire ceux qui ſentent les difficultés de la compoſition auſſi-bien que les fautes, conviendront de ce que je dis. Il faut toûjours donner des paſſions aux principaux perſonnages. Eh ! quel rôle inſipide auroit joué Jocaſte, ſi elle n'avoit eu du moins le ſouvenir d'un amour légitime ; & ſi elle n'avoit craint pour les jours d'un homme qu'elle avoit autrefois aimé.

Il eſt ſurprenant que Philoctete aime encore Jocaſte, après une ſi longue ab-

ſence : il reſſemble aſſez aux Chevaliers errans, dont la profeſſion étoit d'être toûjours fideles à leurs maîtreſſes. Mais je ne puis être de l'avis de ceux qui trouvent Jocaſte trop âgée pour faire naître encore des paſſions; elle a pû être mariée ſi jeune, & il eſt ſi ſouvent répeté dans la Piéce qu'Œdipe eſt dans une grande jeuneſſe, que ſans trop preſſer les tems, il eſt aiſé de voir qu'elle n'a pas plus de trente-cinq ans. Les femmes ſeroient bien malheureuſes, ſi on n'inſpiroit plus de ſentiment à cet âge.

Je veux que Jocaſte ait plus de ſoixante ans dans Sophocle & dans Corneille. La conſtruction de leur fable n'eſt pas une régle pour la mienne. Je ne ſuis pas obligé d'adopter leurs fictions; & s'il leur a été permis de faire revivre dans pluſieurs de leurs Piéces des perſonnes mortes depuis long-tems, & d'en faire mourir d'autres qui étoient encore vivantes, on doit bien me paſſer d'ôter à Jocaſte quelques années.

Mais je m'apperçois que je fais l'apologie de ma Piéce, au lieu de la critique que j'en avois promiſe. Revenons vîte à la cenſure.

Le troiſiéme Acte n'eſt point fini ; on ne ſçait pourquoi les Acteurs ſortent de la Scene. Œdipe dit à Jocaſte :

Suivez mes pas, rentrons, il faut que j'éclaircisse
Un ſoupçon que je forme avec trop de juſtice.
. . . . . Suivez-moi,
Et venez diſſiper ou combler mon effroi.

Mais il n'y a pas de raiſon pour éclaircir ſon doute plutôt derriere le Théatre que ſur la Scene : auſſi Œdipe après avoir dit à Jocaſte de le ſuivre, revient avec elle le moment d'après, & il n'y a nulle diſtinction entre le troiſiéme & le quatriéme Acte, que le coup d'archet qui les ſépare.

La premiere Scene du quatriéme Acte eſt celle qui a le plus réuſſi : mais je ne me reproche pas moins d'avoir fait dire dans cette Scene à Jocaſte & à Œdipe tout ce qu'ils avoient dû s'apprendre depuis long-tems. L'intrigue n'eſt fondée que ſur une ignorance bien peu vraiſemblable. J'ai été obligé de recourir à un miracle pour couvrir ce défaut du ſujet. Je mets dans la bouche d'Œdipe :

Enfin je me ſouviens qu'aux champs de la Phocide ;
(Et je ne conçois pas par quel enchantement
J'oubliois juſqu'ici ce grand événement ;
La main des Dieux ſur moi ſi long-tems ſuſpendue,
Semble ôter le bandeau qu'ils mettoient ſur ma vûe)
Dans un chemin étroit je trouvai deux guerriers, &c.

Il eſt manifeſte que c'étoit au premier Acte qu'Œdipe devoit raconter cette aventure de la Phocide ; car dès qu'il apprend par la bouche du Grand-Prêtre que les Dieux demandent la punition du meurtrier de Laïus, ſon devoir eſt de s'informer ſcrupuleuſement & ſans délai de toutes les circonſtances de ce meurtre. On doit lui répondre que Laïus a été tué en Phocide, dans un chemin étroit par deux étrangers ; & lui qui ſçait que dans ce tems-là même, il s'eſt battu contre deux étrangers en Phocide, doit ſoupçonner dès ce moment que Laïus a été tué de ſa main. Il eſt triſte d'être obligé, pour cacher cette faute, de ſuppoſer que la vengeance des Dieux ôte dans un tems la mémoire à Œdipe & la lui rend dans un autre,

La Scene ſuivante d'Œdipe & de Phorbas me paroît bien moins intéreſſante chez moi que dans Corneille. Œdipe, dans ma

Pièce est déjà instruit de son malheur, avant que Phorbas achève de l'en persuader. Phorbas ne laisse l'esprit du Spectateur dans aucune incertitude ; il ne lui inspire aucune surprise, & ainsi il ne doit point l'intéresser : au contraire, dans Corneille, Œdipe, loin de se douter d'être le meurtrier de Laïus, croit en être le vengeur, & il se convainc lui-même en voulant convaincre Phorbas. Cet artifice de Corneille seroit admirable, si Œdipe avoit quelque lieu de croire que Phorbas est coupable, & si le noeud de la Pièce n'étoit pas fondé sur un mensonge pueril.

C'est un conte
Dont Phorbas au retour voulut cacher la honte.

Je ne pousserai pas plus loin la critique de mon ouvrage ; il me semble que j'en ai reconnu les défauts les plus importans. On ne doit pas en exiger davantage d'un Auteur, & peut-être un censeur ne m'auroit-il pas plus maltraité. Si on me demande pourquoi je n'ai pas corrigé ce que je condamne, je répondrai qu'il y a souvent dans un ouvrage des défauts qu'on est obligé de laisser malgré soi ; & d'ailleurs il y a peut-être autant d'honneur à avouer ses fautes qu'à les corriger. J'ajoûterai en-

core que j'en ai ôté autant qu'il en reſte. Chaque repréſentation de mon Œdipe étoit pour moi un examen ſévére, où je recueillois les ſuffrages & les cenſures du Public, & j'étudiois ſon goût pour former le mien. Il faut que j'avoue que Monſeigneur le Prince de Conti eſt celui qui m'a fait les critiques les plus judicieuſes & les plus fines. S'il n'étoit qu'un particulier, je me contenterois d'admirer ſon diſcernement: mais puiſqu'il eſt élevé au-deſſus des autres par ſon rang autant que par ſon eſprit, j'oſe ici le ſupplier d'accorder ſa protection aux Belles-Lettres dont il a tant de connoiſſance.

J'oubliois de dire que j'ai pris deux vers dans l'Œdipe de Corneille. L'un eſt au premier Acte.

Ce monſtre à voix humaine, aigle, femme & lyon.

L'autre eſt au dernier Acte. C'eſt une Traduction de Senéque : *Nec vivis miſtus, nec ſepultis.*

Et le ſort qui l'accable
Des morts & des vivans ſemble le ſéparer.

Je n'ai point fait ſcrupule de voler ces

deux vers ; parce qu'ayant préciſément la même choſe à dire que Corneille, il m'étoit impoſſible de l'exprimer mieux, & j'ai mieux aimé donner deux bons vers de lui, que d'en donner deux mauvais de moi.

Il me reſte à parler de quelques rimes que j'ai hazardées dans ma Tragédie. J'ai fait rimer *frein* à *rien* ; *héros* à *tombeaux* ; *contagion* à *poiſon*, &c. Je ne défends point ces rimes, parce que je les ai employées : mais je ne m'en ſuis ſervi que parce que je les ai cru bonnes. Je ne puis ſouffrir qu'on ſacrifie à la richeſſe de la rime toutes les autres beautés de la Poëſie, & qu'on cherche plutôt à plaire à l'oreille qu'au cœur & à l'eſprit. On pouſſe même la tyrannie juſqu'à exiger qu'on rime pour les yeux encore plus que pour les oreilles, *je ferois*, *j'aimerois*, &c. ne ſe prononcent point autrement que *traits* & *attraits* : cependant on prétend que ces mots ne riment point enſemble, parce qu'un mauvais uſage veut qu'on les écrive différemment. M. Racine avoit mis dans ſon Andromaque :

En croirez-vous ? Laſſé de ſes trompeurs attraits,
Au lieu de l'enlever, Seigneur, je la fuirois.

Le ſcrupule lui prit, & il ôta la rime *fuirois*, qui me paroît (à ne conſulter que l'oreille) beaucoup plus juſte que celle de *jamais*, qu'il lui ſubſtitua.

La biſarrerie de l'uſage, ou plutôt des hommes qui l'établiſſent, eſt étrange ſur ce ſujet comme ſur bien d'autres. On permet que le mot *abhorre*, qui a deux *r*, rime avec *encore*, qui n'en a qu'une. Par la même raiſon, *tonnerre* & *terre* devroient rimer avec *pere* & *mere* : cependant on ne le ſouffre pas, & perſonne ne reclame contre cette injuſtice.

Il me paroît que la Poëſie Françoiſe y gagneroit beaucoup, ſi on vouloit ſecouer le joug de cet uſage déraiſonnable & tyrannique. Donner aux Auteurs de nouvelles rimes, ce ſeroit leur donner de nouvelles penſées ; car l'aſſujettiſſement à la rime fait que ſouvent on ne trouve dans la langue qu'un ſeul mot qui puiſſe finir un vers: on ne dit preſque jamais ce qu'on vouloit dire; on ne peut ſe ſervir du mot propre; on eſt obligé de chercher une penſée pour la rime, parce qu'on ne peut trouver de rime pour exprimer ce qu'on penſe. C'eſt à cet eſclavage qu'il faut imputer pluſieurs impropriétés qu'on eſt choqué de rencon-

trer dans nos Poëtes les plus exacts. Les Auteurs ſentent encore mieux que les Lecteurs la dureté de cette contrainte, & ils n'oſent s'en affranchir.

Pour moi, dont l'exemple ne tire point à conſéquence, j'ai tâché de regagner un peu de liberté; & ſi la Poëſie occupe encore mon loiſir, je préfererai toûjours les choſes aux mots, & la penſée à la rime.

LETTRE VI.

Qui contient une Diſſertation ſur les Chœurs.

M.

Il ne me reſte plus qu'à parler du Chœur que j'introduis dans ma Piéce. J'en ai fait un perſonnage qui paroît à ſon rang comme les autres Acteurs, & qui ſe montre quelquefois ſans parler, ſeulement pour jetter plus d'interêt dans la Scene, & pour ajoûter plus de pompe au ſpectacle.

Comme on croit d'ordinaire que la route qu'on a tenue étoit la ſeule qu'on

devoit prendre, je m'imagine que la maniere dont j'ai hazardé les Chœurs, eſt la ſeule qui pouvoit réuſſir parmi nous.

Chez les anciens le Chœur rempliſſoit l'intervalle des Actes, & paroiſſoit toûjours ſur la Scene. Il y avoit à cela plus d'un inconvénient ; car ou il parloit dans les Entre-actes de ce qui s'étoit paſſé dans les Actes précédens, & c'étoit une répétition fatigante ; ou il prévenoit ce qui devoit arriver dans les Actes ſuivans, & c'étoit une annonce qui pouvoit dérober le plaiſir de la ſurpriſe ; ou enfin il étoit étranger au ſujet, & par conſéquent il devoit ennuyer.

La préſence continuelle du Chœur dans la Tragédie me paroît encore plus impraticable : l'intrigue d'une Piéce intéreſſante exige d'ordinaire que les principaux Acteurs ayent des ſecrets à ſe confier. Eh ! le moyen de dire ſon ſecret à tout un peuple ? C'eſt une choſe plaiſante de voir Phédre dans Euripide avouer à une troupe de femmes un amour inceſtueux, qu'elle doit craindre de s'avouer à elle-même. On demandera peut-être comment les anciens pouvoient conſerver ſi ſcrupuleuſement un uſage ſi ſujet au ridicule ; c'eſt qu'ils

étoient persuadés que le Chœur étoit la base & le fondement de la Tragédie. Voilà bien les hommes, qui prennent presque toûjours l'origine d'une chose pour l'essence de la chose même. Les anciens sçavoient que ce spectacle avoit commencé par une troupe de payſans yvres qui chantoient les louanges de Bacchus, & ils vouloient que le Théatre fût toûjours rempli d'une troupe d'Acteurs, qui en chantant les louanges des Dieux, rappellaſſent l'idée que le peuple avoit de l'origine de la Tragédie. Long-tems même le Poëme dramatique ne fut qu'un ſimple Chœur, & les perſonnages qu'on y ajoûta ne furent regardés que comme des Epiſodes; & il y a encore aujourd'hui des Sçavans qui ont le courage d'aſſurer que nous n'avons aucune idée de la véritable Tragédie, depuis que nous avons banni les Chœurs : c'eſt comme ſi on vouloit que nous miſſions Paris, Londres, & Madrid ſur le Théatre, parce que nos peres en uſoient ainſi, lorſque la Comédie fut établie en France.

M. Racine qui a introduit des Chœurs dans Athalie & dans Eſther, s'y eſt pris avec plus de précaution que les Grecs; il ne les a gueres fait paroître que dans les

Entre-actes ; encore a-t-il eu bien de la peine à le faire avec la vraisemblance qu'exige toûjours l'art du Théatre.

A quel propos faire chanter une troupe de Juives, lorsqu'Esther a raconté ses aventures à Elise ? Il faut nécessairement, pour amener cette Musique, qu'Esther leur ordonne de lui chanter quelque air.

Mes filles, chantez-nous quelqu'un de ces Cantiques. . . .

Je ne parle pas du bisarre assortiment du chant & de la déclamation dans une même Scene : mais du moins il faut avouer que des moralités mises en musique doivent paroître bien froides, après ces dialogues pleins de passion qui font le caractere de la Tragédie. Un chœur seroit bien mal venu, après la déclaration de Phédre, ou après la conversation de Sévere & de Pauline.

Je croirai donc toûjours, jusqu'à ce que l'évenement me détrompe, qu'on ne peut hazarder le chœur dans une Tragédie, qu'avec la précaution de l'introduire à son rang, & seulement lorsqu'il est nécessaire pour l'ornement de la Scene : enco-

re n'y a-t-il que très-peu de ſujets où cette nouveauté puiſſe être reçue : le Chœur ſeroit abſolument déplacé dans Bajazet ; dans Mithridate, dans Britannicus, & généralement dans toutes les Piéces dont l'intrigue n'eſt fondée que ſur les intérêts de quelques particuliers ; il ne peut convenir qu'à des Piéces où il s'agit du ſalut de tout un peuple.

Les Thébains ſont les premiers intéreſſés dans le ſujet de ma Tragédie ; c'eſt de leur mort ou de leur vie dont il s'agit, & il ne paroît pas hors des bienſéances de faire paroître quelquefois ſur la Scene ceux qui ont le plus d'interêt de s'y trouver.

LETTRE VII.

A l'occaſion de pluſieurs Critiques qu'on a faites d'Œdipe.

M.

On vient de me montrer une critique de mon Œdipe, qui, je crois, ſera ma-

primée avant que cette ſeconde édition puiſſe paroître. J'ignore quel eſt l'Auteur de cet ouvrage. Je ſuis fâché qu'il me prive du plaiſir de le remercier des éloges qu'il me donne avec bonté, & des critiques qu'il fait de mes fautes avec autant de diſcernement que de politeſſe.

J'avois déja reconnu dans l'examen que j'ai fait de ma Tragédie une bonne partie des défauts que l'Obſervateur releve; mais je me ſuis apperçu qu'un Auteur s'épargne toûjours, quand il ſe critique lui-même, & que le Cenſeur veille, lorſque l'Auteur s'endort. Celui qui me critique a vû ſans doute mes fautes d'un œil plus éclairé que moi. Cependant je ne ſçais, ſi comme j'ai été un peu trop indulgent, il n'eſt pas quelquefois un peu trop ſévere. Son ouvrage m'a confirmé dans l'opinion où je ſuis que le ſujet d'Œdipe eſt un des plus difficiles qu'on ait jamais mis au Théatre; mon Cenſeur me propoſe un plan ſur lequel il voudroit que j'euſſe compoſé ma Piéce; c'eſt au public à en juger. Mais je ſuis perſuadé que ſi j'avois travaillé ſur le modele qu'il me préſente, on ne m'auroit pas fait même l'honneur de me critiquer. J'avoue qu'en ſubſtituant, comme il le veut, *Créon* à *Philoctete*, j'aurois peut-être donné

plus d'exactitude à mon ouvrage ; mais Créon auroit été un personnage bien froid, & j'aurois trouvé par-là le secret d'être à la fois ennuyeux & irrépréhensible.

On m'a parlé de quelques autres critiques. Ceux qui se donnent la peine de les faire me feront toûjours beaucoup d'honneur, & même de plaisir, quand ils daigneront me les montrer. Si je ne puis à présent profiter de leurs observations, elles m'éclaireront du moins pour les premiers ouvrages que je pourrai composer, & me feront marcher d'un pas plus sûr dans cette carriere dangereuse.

On m'a fait appercevoir que plusieurs vers de ma Piéce se trouvoient dans d'autres Piéces de Théatre. Je dis qu'on m'en a fait appercevoir ; car soit qu'ayant la tête remplie de vers d'autrui j'aie cru travailler d'imagination, quand je ne travaillois que de mémoire ; soit qu'on se rencontre quelquefois dans les mêmes pensées & dans les mêmes tours ; il est certain que j'ai été plagiaire sans le sçavoir, & que hors ces deux beaux vers de Corneille, que j'ai pris hardiment & dont je parle dans mes Lettres, je n'ai eu dessein de voler personne.

Il y a dans les Horaces :

Eſt-ce vous, Curiace, en croirai-je mes yeux ?

Et dans ma Piéce il y avoit :

Eſt-ce vous, Philoctete, en croirai-je mes yeux ?

J'eſpere qu'on me fera l'honneur de croire que j'aurois bien trouvé tout ſeul un pareil vers. Je l'ai changé cependant auſſi bien que pluſieurs autres, & je voudrois que tous les défauts de mon ouvrage fuſſent auſſi aiſés à corriger que celui-là.

On m'apporte en ce moment une nouvelle critique de mon Œdipe, celle-ci me paroît moins inſtructive que l'autre ; mais beaucoup plus maligne. La premiere eſt d'un Religieux, à ce qu'on vient de me dire. La ſeconde eſt d'un homme de Lettres, & ce qui eſt aſſez ſingulier, c'eſt que le Religieux poſſede mieux le Théatre, & l'autre la raillerie. Le premier a voulu m'éclairer, & y a réuſſi. Le ſecond a voulu m'outrager : mais il n'en eſt point venu à bout. Je lui pardonne ſans peine ſes injures en faveur de quelques traits ingénieux & plaiſans dont ſon ouvrage m'a paru ſemé. Ses railleries m'ont plus diverti qu'elles ne m'ont offenſé, & même de tous ceux qui ont vu cette ſatyre en manuſcrit, je ſuis celui qui en ai jugé le plus avantageu-

gement. Peut-être ne l'ai-je trouvé bonne que par la crainte où j'étois de ſuccomber à la tentation de la trouver mauvaiſe. Ce ſera au Public à juger de ſon prix.

Ce Cenſeur aſſure dans ſon ouvrage, que ma Tragédie languira triſtement dans la Boutique de Ribou, lorſque ſa Lettre aura deſſillé les yeux du Public; heureuſement il empêche lui-même le mal qu'il me veut faire. Si ſa ſatyre eſt bonne, tous ceux qui la liront, auront quelque curioſité de voir la Tragédie qui en eſt l'objet. Et au lieu que les Piéces de Théatre font vendre d'ordinaire leurs critiques, cette critique fera vendre mon ouvrage. Je lui aurai la même obligation qu'Eſcobar eut à Paſchal. Cette comparaiſon me paroît aſſez juſte; car ma Poëſie pourroit bien être auſſi relâchée que la morale d'Eſcobar; & il y a quelques traits dans la ſatyre de ma Piéce, qui ſont peut-être dignes des Lettres Provinciales, du moins par la malignité.

Je reçois une troiſiéme critique; celle-ci eſt ſi miſérable, que je n'en puis moi-même ſoûtenir la lecture. J'en attends encore deux autres. Voilà bien des ennemis; mais je ſouhaite donner bien-tôt une Tragédie qui m'en attire encore davantage.

*LETTRE

DE MADEMOISELLE DE LAUNAY,

Depuis Madame de STAAL, *à Monsieur de* F***.

L'Aventure de Mademoiselle Tétard fait moins de bruit, Monsieur, que le témoignage que vous en avez rendu. La diversité des jugemens qu'on en a portés, m'oblige à vous en parler. On s'étonne, & peut-être avec raison, que le destructeur des Oracles, que celui qui a renversé le Trépied des Sibylles, se soit mis à genoux devant le lit de Mademoiselle Tétard: on a beau dire que les charmes, & non le charme de la Demoiselle, l'y ont engagé; ni l'un ni l'autre ne valent rien pour un Philosophe. Aussi chacun en cause. Quoi, disent les Critiques, cet homme qui a mis dans un si beau jour des supercheries faites à mille lieues loin & plus

* Une jeune fille appellée *Mademoiselle Tétard*, excita au commencement de ce siécle la curiosité du Public par un prétendu prodige. Tout le monde y couroit, & M. *de Fontenelle*, engagé par Monseigneur le Duc d'*Orléans*, alla aussi voir le merveille. C'est à ce sujet que Mademoiselle *de Launay* lui écrivit cette Lettre en 1713.

de deux mille ans avant lui, n'a pû découvrir une ruſe trouvée ſous ſes yeux ! Les partiſans de l'Antiquité animés d'un vieux reſſentiment, viennent à la charge. Vous verrez, diſent-ils, qu'il veut encore mettre les prodiges nouveaux au-deſſus des anciens. Enfin les plus rafinés prétendent qu'en bon Pyrrhonien, trouvant tout incertain, vous croyez tout poſſible. D'un autre côté les dévots paroiſſent fort édifiés des hommages que vous avez rendus au Diable; ils eſperent que cela pourra aller plus loin. Les femmes auſſi vous ſçavent bon gré du peu de défiance que vous avez montrée contre les artifices du ſexe. Pour moi, Monſieur, je ſuſpends mon jugement juſqu'à ce que je ſois mieux éclaircie. Je remarque ſeulement que l'attention ſinguliere que l'on donne à vos moindres actions eſt une preuve inconteſtable de l'eſtime que le Public a pour vous; & je trouve même dans ſa cenſure quelque choſe d'aſſez flatteur pour ne pas craindre que ce ſoit une indiſcretion de vous en rendre compte. Si vous voulez payer ma confiance de la vôtre, je vous promets d'en faire un bon uſage. Je ſuis, &c.

RÉPONSE

DE MONSIEUR DE F***.

J'Aurai l'honneur, Mademoiſelle, de vous répondre la même choſe que je répondis à un de mes amis qui m'écrivit de Marly le lendemain que j'eus été chez l'*Eſprit*. Je lui mandai que j'avois entendu des bruits dont je ne connoiſſois pas la méchanique, mais que pour décider il faudroit un examen plus exact que celui que j'avois fait, & le répéter. Je n'ai point changé de langage ; mais parce que je n'ai pas décidé abſolument que c'étoit un artifice, on m'a imputé de croire que c'étoit un Lutin ; & comme le Public ne s'arrête pas en ſi beau chemin, on me l'a fait dire : il n'y a pas grand mal à cela. Si on m'a fait le tort de m'attribuer un diſcours que je n'ai pas tenu, on m'a fait l'honneur d'avoir de l'attention ſur moi, & l'un ira pour l'autre. Je n'ai pas cru que d'avoir décrié les vieilles Propheteſſes de Delphes, ce fût un engagement pour détruire une jolie fille vivante, & dont on n'avoit jamais parlé qu'en bien. Si cepen-

dant on trouve que j'ai manqué à mon devoir, une autre fois je prendrai un ton plus impitoyable & plus philoſophique. Il y a long-tems qu'on me reproche mon peu de ſévérité. Il faut que je ſois bien incorrigible, puiſque l'âge, l'expérience & les injuſtices du monde n'y font rien. Voilà Mademoiſelle, tout ce que je puis vous dire ſur l'*Eſprit*, qui m'a attiré une Lettre que je le ſoupçonnerois volontiers d'avoir dictée, puiſqu'enfin je ne ſuis pas éloigné d'y croire. Quand il me viendra auſſi un démon familier, je vous dirai avec plus de grace & d'un ton plus ingénieux, mais non avec plus de ſincérité, que je ſuis très-parfaitement, &c.

POËME,

Sur le ſoin que le Roi prend de l'éducation de la Nobleſſe dans ſes Places & dans Saint Cyr, 1687.

NObleſſe, heureux hazard, digne de nos hommages,
Toi, qui par un beau titre ornes les grands courages,
Toi, qui leur preſcrivant de glorieuſes loix,
Sur eux à la vertu donnes de nouveaux droits;
Malgré ton juſte orgueil & tes fieres promeſſes,
Hélas! que deviens-tu ſans l'appui des richeſſes!
Indiſpenſable appui pour tes plus beaux deſſeins!
Néceſſité fatale & honteuſe aux humains!
Souvent aux champs de Mars ceux que ta voix convie,
Cultivant des ſillons, ſeul eſpoir de leur vie,
Sous de ruſtiques toits inconnus & cachés,
A des emplois trop vils ſans relâche attachés,
Paſſent des jours ſans gloire; & dans ces ſoins champêtres,
Ce Sang ſi genereux reçu de leurs Ancêtres,
S'avilit juſqu'au point qu'il ne regrette pas
Les lauriers dont LOUIS couronne ſes Soldats.

Plus triſtement encore un beau Sang dégenere;
L'avouerai-je en ces vers? Ce ſexe né pour plaire,

Et

Et combattre toûjours contre ce qui lui plaît,
Peut dans de longs malheurs oublier ce qu'il eſt,
Il n'apprend point aſſez à repouſſer les armes,
Des ennemis flatteurs qu'il ſe fait par ſes charmes ;
Et n'eſt-ce pas un piége alors pour la beauté,
Qu'un rayon de fortune à ſes yeux préſenté ?
Ah ! faut-il que l'Amour, dont la force eſt ſi grande
Pour ſéduire les cœurs, juſqu'à cet art deſcende ?
Mais c'eſt LOUIS qui regne, il ne s'occupe plus
Qu'à fixer parmi nous l'empire des vertus ;
Le ſort leur livre en vain des attaques cruelles,
Ce Héros s'eſt chargé de le vaincre pour elles.

O vous dans vos tombeaux, qui vous intéreſſez
A l'honneur des neveux que vous avez laiſſés,
Sur la foi de LOUIS vous ne devez plus craindre
Que de vos noms par eux l'éclat vienne à s'éteindre ;
Ce Roi devient leur pere, ils en ſont adoptés,
Dès que par le malheur ils lui ſont préſentés :
Il fait valoir leur ſang, & dans leur impuiſſance
LOUIS remplit en eux leur illuſtre naiſſance.
Quel eſſain de jeuneſſe excité par ſes ſoins,
Délivré déſormais des indignes beſoins,
Vole où s'apprend ſous lui l'art qui mene à la gloire,
Lieux conſacrés à Mars, écoles de victoire,
Terreur de nos voiſins à qui s'offrent de près,
De leurs futurs vainqueurs les menaçans progrès.
Tous ces jeunes guerriers, inſtruits de ce qu'ils doivent
Au bras qui les ſoûtient, au ſecours qu'ils reçoivent,

Fiers de porter le nom d'Eleves d'un Héros,
Brûlent de quitter l'ombre & le ſein du repos.
De ſes nobles leçons qu'il leur demande compte,
Que ſa juſtice excite une vengeance prompte,
Ils partent, & ſoudain mille périls bravés
Vont montrer ſous quel maître ils furent élevés,
Et par leurs vifs efforts des Provinces nouvelles,
Vont payer, s'il ſe peut, ſes bontés paternelles.

Mais des mêmes bontés il offre encore à nous
De plus charmans effets, des ouvrages plus doux :
Dans les murs de Saint Cyr, Aſyle ſolitaire,
Louis montre encor plus le tendre cœur d'un pere.
Là, dans un plein repos, au milieu des bienfaits
Que ſa puiſſante main y répand pour jamais,
On voit couler les jours d'une troupe nombreuſe
Que formerent les Cieux aimable & malheureuſe,
Et pour qui leurs faveurs & leurs dons les plus beaux
Etoient peut-être encore une ſource de maux.
Là, d'un trop doux péril une entiere ignorance
Permet que la beauté regne avec l'innocence :
Difficile union ! mais qu'on doit au pouvoir
Du modele fameux qui ſouvent s'y fait voir.
La Vertu ſous le nom d'une illuſtre Héroïne,
Deſcend dans ce ſéjour, y préſide, y domine,
Telle que l'on a dit que ſes charmes puiſſans
Des mortels étonnés auroient tous les encens,
Attireroient les yeux des cœurs les moins ſenſibles,
Si ces charmes jamais pouvoient être viſibles.
Heureux qui de l'hymen prêt à ſuivre les loix
D'une épouſe en ces lieux viendra faire le choix ;

Que ſa noble douceur, ſa conduite fidelle,
Que tout rendra Saint Cyr recommandable en elle!
Mais plus louable encor celle qui dans ces murs
Se vouera toute entiere à des devoirs plus purs.

Ainſi s'étend à tout l'auguſte intelligence
Qui veille ſans relâche au bonheur de la France.
Le Héros dont le bras ne ceſſe de tenir
Un foudre toûjours prêt à ſoûmettre ou punir,
Lui, qui pour commander à l'Europe allarmée,
N'a qu'à laiſſer agir ſa ſeule renommée,
Eſt le même Héros qui ſçait former nos mœurs,
Par qui la piété regne dans tous les cœurs,
Par qui l'unique foi dompte l'hydre à cent têtes :
Nos plus divines loix, nos plus belles conquêtes
Ont la même origine, & partent d'un ſeul Roi.
Siécles, à nos diſcours ajoûterez-vous foi?
Lorſque dans le paſſé notre hiſtoire enſoncée
Par un lointain confus ſera preſque effacée,
Peut-être les eſprits fauſſement pénétrans,
Feront-ils de Louis deux Héros différens.

PRIERE POUR LE ROI.

IL ne part qu'un ſouhait de tous les cœurs François,
Seigneur, & chaque jour vos Autels nous entendent
Pouſſer vers vous une commune voix;
Faites durer des jours dont nos deſtins dépendent,
Ne rappellez que tard dans les Cieux qui l'attendent,
Le plus parfait de tous les Rois.
Ne pouvons-nous pas prendre une juſte aſſurance,
Que vous ne l'euſſiez point, par vos dons éclatans,
Rendu ſi néceſſaire au bonheur de la France,
Si vous n'aviez deſſein qu'elle en jouît long-tems?

*RÉPONSE

*A une Lettre de Monſieur de V***.*

VOus dites donc, gens de Village,
Que le Soleil à l'horizon
Avoit aſſez mauvais viſage;
Hé bien quelque ſubtil nuage,

* C'eſt ici la véritable Réponſe qu'on a heureuſement trouvée dans un Recueil de ce tems-là.

Vous avoir fait la trahiſon
De défigurer ſon image.
Il étoit là comme en priſon,
D'un air malade ; mais je gage
Que le drôle, en ſon haut étage,
Ne craignoit pas la pamoiſon.
Vous n'en ſçaurez pas davantage,
Et voici ma peroraiſon.
Adieu : votre jeune ſaiſon
A tout autre ſoin vous engage ;
L'ignorance eſt ſon appanage,
Avec les plaiſirs à foiſon,
Convenable & doux aſſemblage.
J'avouerai bien, & j'en enrage,
Que le ſçavoir & la raiſon
N'eſt preſque auſſi qu'un badinage ;
Mais badinage de griſon.
Il eſt des hochets pour tout âge.
Que dans ſon brillant équipage,
Toûjours de maiſon en maiſon
L'inquiet Phébus démenage,
Laiſſez-le en paix faire voyage,
Rabattez-vous ſur le gazon.
Un gazon, canapé ſauvage,
Des ſoucis de l'humain lignage
Eſt un puiſſant contrepoiſon ;
Pour en avoir bien ſçu l'uſage,
On chante encore en vieux langage
Martin & l'adroite Aliſon.

Ce n'eſt pourtant pas que je doute
Qu'un beau jour qui ſera bien noir,
Le pauvre Soleil ne s'encroûte,
En nous diſant, Meſſieurs, bon ſoir;
Cherchez dans la celeſte voûte
Quelque autre qui vous faſſe voir;
Pour moi j'en ai fait mon devoir,
Et moi-même ne vois plus goute;
Encore un coup, Meſſieurs, bon ſoir,
Et peut-être par déſeſpoir,
Oſera-t-il rimer en oute
Si quelque Déeſſe n'écoute.
O que de maux fera pleuvoir
Sur notre terreſtre manoir,
Cette céleſte banqueroute!
On allumera maint Bougeoir,
Mais qui n'aura pas grand pouvoir;
Tout ſera pêle-mêle, & toute
Société ſera diſſoute
Sans qu'on diſe juſqu'au revoir,
Chacun de l'éternel dortoir
Enfilera bien-tôt la route
Sans teſter & ſans laiſſer d'hoir;
Et ce que non moins je redoute,
Chacun ira chercher l'abſoute,
Et croira ne plus rien valoir.

VEut-on que je prenne une femme ?
J'y veux trouver enſemble & jeuneſſe & beauté ;
L'eſprit bien fait, une belle ame,
Délicateſſe avec ſimplicité ;
Cœur ſenſible ſans jalouſie,
Vivacité ſans fantaiſie,
Sageſſe, agrément & ſanté ;
Enfin pour la rendre parfaite,
A toutes les vertus joignez tous les appas ;
Voilà celle que je ſouhaite :
Trop heureux cependant de ne la trouver pas.

LETTRES

SUR DIFFERENS SUJETS,

PAR M. DE V***.

LETTRE

A Meſſieurs les Auteurs du NOUVELLISTE *du* PARNASSE.

MESSIEURS,

On m'a fait tenir à la Campagne, où je ſuis près de Kenterbury depuis quatre mois, les Lettres que vous publiez avec ſuccès en France, depuis environ ce tems.

J'ai vû dans votre dix-huitiéme Lettre des plaintes injurieuſes, que l'on vous adreſſe contre moi, ſur leſquelles il eſt juſte que j'aïe l'honneur de vous écrire, moins pour ma propre juſtification, que pour l'interêt de la vérité.

Un ami, ou peut-être un parent de feu M. de Campiſtron, me fait des reproches pleins d'amertume & de dureté, de ce que j'ai, dit-il, inſulté à la mémoire de cet illuſtre Ecrivain dans une Brochure de ma façon, & que je me ſuis ſervi de ces termes indécens, *le pauvre Campiſtron.* Il auroit raiſon ſans doute de me faire ce reproche, & vous, Meſſieurs, de l'imprimer, ſi j'avois en effet été coupable d'une groſſiereté ſi éloignée de mes mœurs. Ç'a été pour moi une ſurpriſe également vive & douloureuſe, de voir que l'on m'impute de pareilles ſottiſes. Je ne ſçais ce que c'eſt que cette Brochure; je n'en ai jamais entendu parler *. Je n'ai fait aucune Brochure en ma vie: ſi jamais homme devoit être à l'abri d'une pareille accuſation, j'oſe dire que c'étoit moi, Meſſieurs.

Depuis l'âge de ſeize ans, où quelques vers un peu ſatyriques, & par conſéquent très-condamnables, avoient échappés à l'imprudence de mon âge, & au reſſentiment d'une injuſtice, je me ſuis impoſé

* Elle étoit intitulée: *Lettre d'un Spectateur François au ſujet d'Inès de Caſtro.* M. de V. n'en eſt point l'Auteur.

la loi de ne jamais tomber dans ce déteſtable genre d'écrire. Je paſſe mes jours dans des ſouffrances continuelles de corps qui m'accablent, & dans l'étude des bons Livres qui me conſole : j'apprends quelquefois dans mon lit que l'on m'impute à Paris des Piéces fugitives que je n'ai jamais vûes, & que je ne verrai jamais. Je ne puis attribuer ces accuſations frivoles à aucune jalouſie d'Auteur ; car qui pourroit être jaloux de moi ? Mais quelque motif qu'on ait pu avoir pour me charger de pareils écrits, je déclare ici, une bonne fois pour toutes, qu'il n'y a perſonne en France qui puiſſe dire que je lui aie jamais fait voir depuis que je ſuis hors de l'enfance, aucun écrit ſatyrique en vers ou en proſe, & que celui-là ſe montre qui puiſſe ſeulement avancer que j'aie jamais applaudi un ſeul de ces écrits, dont le mérite conſiſte à flatter la malignité humaine.

Non-ſeulement je ne me ſuis jamais ſervi de termes injurieux, ſoit de bouche, ſoit par écrit, en citant feu M. de Campiſtron, dont la mémoire ne doit pas être indifférente aux gens de Lettres ; mais je me ſuis toûjours révolté contre cette coûtume impolie, qu'ont priſe pluſieurs jeu-

nes gens, d'appeller par leur ſimple nom des Auteurs illuſtres, qui méritent des égards.

J'ai trouvé toûjours indigne de la politeſſe Françoiſe, & du reſpect que les hommes ſe doivent les uns aux autres, de dire Fontenelle, Chaulieu, Crébillon, la Motte, Rouſſeau, & j'oſe dire que j'ai corrigé quelques perſonnes de ces manieres indécentes de parler qui ſont toûjours inſultantes pour les vivans, & dont on ne doit ſe ſervir envers les morts, que quand ils commencent à devenir anciens pour nous. Le peu de Curieux qui pourront jetter les yeux ſur les Préfaces de quelques Piéces de Théatre que j'ai hazardées, verront que je dis toûjours le *grand Corneille*, qui a pour nous le mérite de l'antiquité; & que je dis *Monſieur Racine*, & *Monſieur Deſpréaux*, parce qu'ils ſont preſque mes contemporains. Il eſt vrai que, dans la Préface d'une Tragédie adreſſée à Mylord Bolingbroock, rendant compte à cet illuſtre Anglois des défauts & des beautés de notre Théatre, je me ſuis plaint avec juſtice que la galanterie dégrade parmi nous la dignité de la Scene; j'ai dit, & je le dis encore, que l'on avoit applaudi ces vers

de l'*Alcibiade*, indigne de la Tragédie.

Hélas! qu'eſt-il beſoin de m'en entretenir ?
Mon penchant à l'amour, je l'avouerai ſans peine ;
Fut de tous mes malheurs la cauſe trop certaine :
Mais bien qu'il m'ait cauſé des chagrins, des ſoupirs,
Je n'ai pu refuſer mon ame à ſes plaiſirs :
Car enfin, Amintas, quoiqu'on en puiſſe dire,
Il n'eſt rien de ſemblable à ce qu'il nous inſpire.
Où trouve-t-on ailleurs cette vive douceur,
Capable d'enlever & de calmer un cœur ?
Ah! lorſque pénétré d'un amour véritable,
Et gémiſſant aux pieds d'un objet adorable,
J'ai connu dans ſes yeux timides ou diſtraits,
Que mes ſoins de ſon cœur avoient troublé la paix ;
Que par l'aveu ſecret d'une ardeur mutuelle,
La mienne a pris encore une force nouvelle ;
Dans ces tendres inſtans j'ai toûjours éprouvé ;
Qu'un mortel peut ſentir un bonheur achevé.

J'aurois pu dire avec la même vérité, que les derniers ouvrages du grand Corneille ſont indignes de lui, & ſont inférieurs à cet *Alcibiade*, & que la *Bérénice* de M. Racine n'eſt qu'une Elégie bien écrite, ſans offenſer la mémoire de ces grands hommes. Ce ſont les fautes des Ecrivains illuſtres qui nous inſtruiſent ; j'ai cru même faire honneur à M. de Campiſtron, en le citant à des étrangers, à qui je parlois de la Scene Françoiſe : de même que je

croirois rendre hommage à la mémoire de l'inimitable Moliere, ſi pour faire ſentir les défauts de notre Scene comique, je diſois, que d'ordinaire les intrigues de nos Comédies ne ſont ménagées que par des valets, que les plaiſanteries ne ſont preſque jamais dans la bouche des maîtres, & que j'apportaſſe en preuve la plûpart des Piéces de ce charmant génie, qui malgré ce défaut, & celui de ſes dénouemens, eſt ſi au-deſſus de Plaute & de Térence.

J'ai ajoûté qu'*Alcibiade* eſt une Piéce ſuivie, mais foiblement écrite : le défenſeur de Monſieur de Campiſtron m'en fait un crime : mais qu'il me ſoit permis de me ſervir de la réponſe d'Horace.

Nempè incompoſito dixi pede currere verſus
Lucili : quis tam lucili fautor inepte eſt
Ut non hoc fateatur ?

On me demande ce que j'entends par un ſtyle foible, je pourrois répondre, le mien. Mais je vais tâcher de débrouiller cette idée, afin que cet écrit ne ſoit pas abſolument inutile, & que ne pouvant par mon exemple prouver ce que c'eſt qu'un ſtyle noble & fort, j'eſſaye au moins

d'expliquer mes conjectures, & de juſtifier ce que je penſe en général du ſtyle de la Tragédie d'*Alcibiade*.

Le ſtyle fort & vigoureux, tel qu'il convient à la Tragédie, eſt celui qui ne dit trop ni trop peu, & qui fait toûjours des tableaux à l'eſprit, ſans s'écarter un moment de la paſſion.

Ainſi Cléopatre dans la *Rodogune* s'écrie :

Thrône, à t'abandonner je ne puis conſentir,
Par un coup de tonnerre il en vaut mieux ſortir.
Tombe ſur moi le ciel, pourvû que je me venge.

Voilà du ſtyle très-fort, & peut-être trop. Le vers qui ſuit,

Il vaut mieux mériter le ſort le plus étrange.

Eſt du ſtyle le plus foible.

Le ſtyle foible, non-ſeulement en Tragédie, mais en toute Poëſie conſiſte encore à laiſſer tomber ſes vers deux à deux, ſans entremêler de longues périodes & de courtes, & ſans varier la meſure, à rimer trop en épithétes, à prodiguer des expreſſions trop communes, à répeter

ſouvent les mêmes mots, à ne pas ſe ſervir à propos de conjonctions, qui paroiſſent inutiles aux eſprits peu inſtruits, & qui contribuent cependant beaucoup à l'élégance du diſcours.

Tantùm ſeries junctúraque pollent,

Ce ſont toutes ces fineſſes imperceptibles, qui font en même tems la difficulté & la perfection de l'art.

In tenui labor, at tenuis non gloria.

J'ouvre dans ce moment le volume des Tragédies de M. de Campiſtron, & je vois à la premiere Scene de l'*Alcibiade*,

Quelle que ſoit pour nous la tendreſſe des Rois;
Un moment leur ſuffit pour faire un autre choix.

Je dis que ces vers, ſans être abſolument mauvais, ſont foibles & ſans beauté.

Le grand Corneille ayant la même choſe à dire, s'exprime ainſi:

Et malgré ce pouvoir dont l'éclat nous ſéduit,
Si-tôt qu'il nous veut perdre, un coup d'œil nous détruit.

Ce *quelle que ſoit* de l'*Alcibiade* fait languir le vers : de plus,

Un moment leur ſuffit pour faire un autre choix ;

Ne fait pas, à beaucoup près, une peinture ſi vive que ce vers ;

Si-tôt qu'il nous veut perdre, un coup d'œil nous détruit.

Je trouve encore

Mille exemples connus de ces fameux revers....
Affoiblit notre Empire, & dans *mille* combats....
Nous cache *mille* ſoins dont il eſt agité....
Il a *mille* vertus dignes du Diadême....
Le ſort le plus cruel, *mille* tourmens affreux....

Je dis que ce mot *mille* ſi ſouvent répété, & ſur-tout dans des vers aſſez lâches, affoiblit le ſtyle au point de le gâter ; que la Piéce eſt pleine de ces termes *oiſifs*, qui rempliſſent languiſſamment l'hémiſtiche des vers : je m'offre de prouver à qui voudra, que preſque tous les vers de cet ouvrage ſont énervés par ces petits défauts de détail, qui répandent la langueur ſur toute la diction. Si j'avois vécu du tems de Monſieur de Campiſtron, & que j'euſſe

eu l'honneur d'être ſon ami, je lui aurois dit à lui-même ce que je dis ici au Public; & j'aurois fait tous mes efforts, pour obtenir de lui qu'il retouchât le ſtyle de cette Piéce, qui ſeroit devenue avec plus de ſoin un très-bon ouvrage. En un mot, je lui aurois parlé, comme je fais ici, pour la perfection d'un art qu'il cultivoit d'ailleurs avec ſuccès.

Le fameux Acteur qui repréſenta ſi longtems Alcibiade, cachoit toutes les foibleſſes de la diction par les charmes de ſon récit. En effet l'on peut dire d'une Tragédie comme d'une Hiſtoire : *Hiſtoria quoque modò ſcripta bene legitur, & Tragœdia quoque modò ſcripta bene repreſentatur*; mais les yeux du Lecteur ſont des juges plus difficiles, que les oreilles du Spectateur.

Celui qui lit ces vers d'Alcibiade,

Je répondrai, Seigneur, avec la liberté,
D'un Grec, qui ne ſçait pas cacher la vérité.

Se reſſouvient à l'inſtant de ces deux beaux vers de Britannicus,

Je répondrai, Madame, avec la liberté
D'un Soldat, qui ſçait mal farder la vérité.

Il voit d'abord que les vers de M. Racine ſont pleins d'une harmonie ſinguliere, qui caracteriſe en quelque façon Brutus par cette céſure coupée, d'*un Soldat*; au lieu que les vers d'Alcibiade ſont rampans & ſans force. En ſecond lieu, il eſt choqué d'une imitation ſi marquée. En troiſiéme lieu, il ne peut ſouffrir que le citoyen d'un Pays renommé par l'éloquence & par l'artifice, donne à ces mêmes Grecs un caractere qu'ils n'avoient pas.

Vous allez attaquer des peuples indomptables,
Sur leurs propres foyers, plus qu'ailleurs, redoutables.

On voit par tout la même langueur de ſtyle. Ces rimes d'épithétes *indomptables*, *redoutables*, choquent l'oreille délicate du connoiſſeur, qui veut des choſes, & qui ne trouve que des ſons. *Sur leurs propres foyers plus qu'ailleurs*, eſt trop ſimple, même pour de la proſe.

Je n'ai trouvé aucun homme de Lettres, qui n'ait été de mon avis, & qui ne ſoit convenu avec moi que le ſtyle de cette Piéce eſt en général très-languiſſant. J'ajoûterai même que c'eſt la diction ſeule qui abaiſſe Monſieur de Campiſtron au-deſſous

de M. Racine. J'ai toûjours ſoûtenu que les Piéces de Monſieur de Campiſtron étoient pour le moins auſſi régulierement conduites, que toutes celles de l'illuſtre Racine; mais il n'y a que la Poëſie de ſtyle, qui faſſe la perfection des ouvrages en vers. Monſieur de Campiſtron l'a toûjours trop négligée; il n'a imité le coloris de Monſieur Racine que d'un pinceau timide; il manque à cet Auteur d'ailleurs judicieux & tendre, ces beautés de détail, ces expreſſions heureuſes, qui ſont l'ame de la Poëſie, & qui ſont le mérite des Homeres, des Virgiles, des Taſſes, des Miltons, des Popes, des Corneilles, des Racines, des Boileaux.

Je n'ai donc avancé qu'une vérité, & même une vérité utile pour les Belles-Lettres; & c'eſt parce qu'elle eſt vérité, qu'elle m'attire des injures.

L'Anonyme (quel qu'il ſoit) me dit, à la ſuite de pluſieurs perſonnalités, que je ſuis un très-mauvais modéle; mais au moins il ne le dit qu'après moi; je ne me vante que de connoître mon art & mon impuiſſance. Il dit d'ailleurs (ce qui n'eſt point une injure, mais une critique permiſe) que ma Tragédie de Brutus eſt très-

défectueuſe. Qui le ſçait mieux que moi ? C'eſt parce que j'étois très-convaincu des défauts de cette Piéce, que je la refuſai conſtamment un an entier aux Comédiens. Depuis même je l'ai fort retouchée : j'ai retourné ce terrein, où j'avois travaillé ſi long-tems avec tant de peine & ſi peu de fruit. Il n'y a aucun de mes foibles ouvrages, que je ne corrige tous les jours, dans les intervalles de mes maladies. Non ſeulement je vois mes fautes, mais j'ai obligation à ceux qui m'en reprennent, & je n'ai jamais répondu à une critique, qu'en tâchant de me corriger.

Cette vérité que j'aime dans les autres, j'ai droit d'exiger que les autres la ſouffrent en moi. Monſieur de la Motte ſçait avec quelle franchiſe je lui ai parlé, & que je l'eſtime aſſez pour lui dire quand j'ai l'honneur de le voir, quelques défauts que je crois appercevoir dans ſes ingénieux ouvrages. Il ſeroit honteux que la flatterie infectât le petit nombre d'hommes qui penſent : mais plus j'aime la vérité, plus je hais & dédaigne la ſatyre, qui n'eſt jamais que le langage de l'envie. Les Auteurs qui veulent apprendre à penſer aux autres hommes, doivent leur donner des exemples de politeſſe, comme d'éloquen-

ce, & joindre les bienſéances de la Société à celles du ſtyle. Faut-il que ceux qui cherchent la gloire, courent à la honte par leurs querelles littéraires, & que les gens d'eſprit deviennent ſouvent la riſée des ſots !

On m'a ſouvent envoyé en Angleterre des Epigrammes & de petites ſatyres contre Monſieur de Fontenelle ; j'ai eu ſoin de dire pour l'honneur de mes compatriotes, que ces petits traits qu'on lui décoche, reſſemblent aux injures que l'eſclave diſoit autrefois au Triomphateur. Je crois que c'eſt être bon François, de détourner autant qu'il eſt en moi, le ſoupçon qu'on a dans les pays étrangers, que les François ne rendent jamais juſtice à leurs contemporains. Soyons juſtes, Meſſieurs, ne craignons ni de blâmer, ni ſurtout de louer, ce qui le mérite ; ne liſons point *Pertharite*, mais pleurons à *Polyeucte*. Oublions avec Monſieur de Fontenelle des Lettres compoſées dans ſa jeuneſſe, mais apprenons par cœur, s'il eſt poſſible, les *Mondes*, la Préface de l'Académie des Sciences, &c. Diſons, ſi vous voulez, à Monſieur de la Motte qu'il n'a pas aſſez bien traduit l'*Iliade*, mais n'oublions pas un mot des belles Odes, & des

autres Piéces heureuſes qu'il a faites. C'eſt ne pas payer ſes dettes, que de refuſer de juſtes louanges. Elles ſont l'unique récompenſe des gens de Lettres, & qui leur payera ce tribu, ſinon nous, qui courant à peu-près la même carriere, devons connoître mieux que d'autres la difficulté & le prix d'un bon ouvrage ?

J'ai entendu dire ſouvent en France que tout eſt dégéneré, & qu'il y a en tout une diſette d'hommes étonnante. Les étrangers n'entendent à Paris que ces diſcours, & ils nous croyent aiſément ſur notre parole ; cependant quel eſt le ſiécle, où l'eſprit humain ait fait plus de progès que parmi nous ? Voici un jeune homme de ſeize ans (Monſieur Clairaut) qui exécute en effet ce qu'on a dit autrefois de Monſieur Paſchal, & qui donne un Traité ſur les courbes, qui feroit honneur aux plus grands Géométres. L'eſprit de raiſon pénétre ſi bien dans les Ecoles, qu'elles commencent à rejetter également & les abſurdités inintelligibles d'Ariſtote, & les chimeres ingénieuſes de Deſcartes. Combien d'excellentes hiſtoires n'avons-nous pas depuis trente ans ? Il y en a telle qui ſe lit avec plus de plaiſir que Philippe de Comines ; il eſt vrai qu'on n'oſe l'a-

vouer tout haut, parce que l'Auteur eſt encore vivant : & le moyen d'eſtimer un contemporain autant qu'un homme mort il y a plus de deux cens ans !

Ploravêre ſuis non reſpondere favorem
Speratum meritis.

Perſonne n'oſe convenir franchement des richeſſes de ſon ſiécle. Nous ſommes comme les avares, qui diſent toûjours que le tems eſt dur. J'abuſe de votre patience, Meſſieurs : pardonnez cette longue Lettre & toutes ces réflexions au devoir d'un honnête homme, qui a dû ſe juſtifier, & à mon amour extrême pour les Lettres, pour ma patrie & pour la vérité. Je ſuis, Meſſieurs, &c.

LETTRE
A MONSIEUR L'ABBÉ D. F.
Sur la Tragédie de la Mort de Céſar.

M.

Je m'amuſai, il y a quelques années, à faire une Tragédie en trois Actes, de la mort de Jules-Céſar. C'eſt une Piéce d'un caractere tout oppoſé au goût de notre Nation. Il n'y a point de femme dans cette

Piéce ; il n'eſt queſtion que de l'amour de la patrie : d'ailleurs elle eſt auſſi ſinguliere par l'arrangement théatral que par les ſentimens. En un mot, elle n'eſt point faite pour le Public. Je l'avois confié, il y a deux ans, à Meſſieurs de **, qui la repréſenterent, qui eurent la fidélité de n'en garder aucune loque. J'ai eu en dernier lieu la même confiance dans M. l'Abbé A***, Proviſeur d'H**, que j'aime & que j'eſtime ; mais il n'a pu, malgré ſes ſoins, empêcher que quelqu'un de ſon Collége n'en ait tiré une copie.

Voilà la Tragédie aujourd'hui imprimée, à ce que j'apprends, pleine de fautes, de tranſpoſitions, & d'omiſſions conſiderables. On dit même que le Profeſſeur de Rhétorique d'H**, qui étoit chargé de la repréſentation, y a changé pluſieurs vers: ce n'eſt plus mon ouvrage. Je ſens bien cependant qu'on me jugera, comme ſi j'étois l'Editeur, & que la calomnie ſe joindra à la critique. Tout ce que je demande, c'eſt qu'on ſçache que cette Piéce n'eſt point imprimée telle que je l'ai faite, & que je ſuis bien loin d'avoir la moindre part à cette édition. Je vous prie d'en dire deux mots dans l'occaſion.

A Cirey, près de Vally en Champagne, ce 7. Septembre 1735.

LETTRE

LETTRE

A MONSIEUR DE LA ROQUE,

Sur la Tragédie de Zaïre 1732.

QUoique pour l'ordinaire, vous vouliez bien prendre la peine, Monſieur, de faire les extraits des Piéces nouvelles, cependant vous me privez de cet avantage, & vous voulez que ce ſoit moi qui parle de Zaïre. Il me ſemble que je vois Monſieur le Normand ou Monſieur Cochin, réduire un de leurs cliens à plaider ſa cauſe. L'entrepriſe eſt dangereuſe, mais je vais mériter au moins la confiance que vous avez en moi par la ſincérité avec laquelle je m'expliquerai.

Zaïre eſt la premiere Piéce de Théatre, dans laquelle j'aie oſé m'abandonner à toute la ſenſibilité de mon cœur. C'eſt la ſeule Tragédie tendre que j'aie faite. Je croyois dans l'âge même des paſſions les plus vives que l'amour n'étoit point fait pour le Théatre tragique. Je ne regardois cette foibleſſe que comme un défaut charmant qui aviliſſoit l'art des Sophocles; les

connoiſſeurs qui ſe plaiſent plus à la douceur élégante de Racine qu'à la force de Corneille, me paroiſſent reſſembler aux curieux qui préferent les nudités du Correge au chaſte & noble pinceau de Raphaël.

Le Public qui fréquente les Spectacles, eſt aujourd'hui plus que jamais dans le goût du Correge. Il faut de la tendreſſe & du ſentiment; c'eſt même ce que les Acteurs jouent le mieux. Vous trouverez vingt Comédiens qui plairont dans *Andronic* & dans *Hippolite*, & à peine un ſeul qui réuſſiſſe dans *Cinna* & dans *Horace*. Il a donc fallu me plier aux mœurs du tems, & commencer tard à parler d'amour.

J'ai cherché au moins à couvrir cette paſſion de toute la bienſéance poſſible, & pour l'ennoblir j'ai voulu la mettre à côté de ce que les hommes ont de plus reſpectable. L'idée me vint de faire contraſter dans un même tableau, d'un côté l'honneur, la naiſſance, la patrie, la Religion; & de l'autre l'amour le plus tendre & le plus malheureux; les mœurs des Mahométans & celles des Chrétiens, la Cour d'un Soudan & celle d'un Roi de France, & de faire paroître pour la premiere fois des François ſur la Scene tragique. Je n'ai

pris dans l'Hiſtoire que l'époque de la guerre de Saint Louis ; tout le reſte eſt entierement d'invention. L'idée de cette Piéce étant ſi neuve & ſi fertile, s'arrangea d'elle-même ; & au lieu que le plan d'*Eriphile* m'avoit beaucoup coûté, celui de Zaïre fut fait en un ſeul jour, & l'imagination échauffée par l'intérêt qui regnoit dans ce plan, acheva la Piéce en vingt-deux jours.

Il entre peut-être un peu de vanité dans cet aveu, (car où eſt l'Artiſte ſans amour propre) : mais je de vois cette excuſe au Public, des fautes & des négligences qu'on a trouvées dans ma Tragédie. Il auroit été mieux ſans doute d'attendre à la faire repréſenter que j'en euſſe châtié le ſtyle ; mais des raiſons, dont il eſt inutile de fatiguer le Public, n'ont pas permis qu'on différât. Voici, Monſieur, le ſujet de cette Piéce.

La Paleſtine avoit été enlevée aux princes Chrétiens par le conquérant Saladin. Noradin, Tartare d'origine, s'en étoit enſuite rendu maître. *Oroſmane*, fils de Noradin, jeune homme plein de grandeur, de vertus & de paſſions, commençoit à regner avec gloire dans Jéruſalem. Il avoit

porté sur le Trône de la Syrie la franchise & l'esprit de liberté de ses ancêtres. Il méprisoit les régles austeres du Serrail, & n'affectoit point de se rendre invisible aux étrangers & à ses sujets, pour devenir plus respectable. Il traitoit avec douceur les Esclaves Chrétiens, dont son Serrail & ses Etats étoient remplis. Parmi ses Esclaves il s'étoit trouvé un enfant, pris autrefois au sac de Césarée, sous le regne de Noradin. Cet enfant ayant été racheté par des Chrétiens à l'âge de neuf ans, avoit été amené en France au Roi Saint Louis, qui avoit daigné prendre soin de son éducation & de sa fortune. Il avoit pris en France le nom de *Néreſtan*; & étant retourné en Syrie, il avoit été fait prisonnier encore une fois, & avoit été enfermé parmi les Esclaves d'Orosmane. Il retrouva dans la captivité une jeune personne avec qui il avoit été prisonnier dans son enfance, lorsque les Chrétiens avoient perdu Césarée. Cette jeune personne à qui on avoit donné le nom de *Zaïre*, ignoroit sa naissance, aussi-bien que Néreſtan & que tous ces enfans de tribut qui sont enlevés de bonne heure des mains de leurs parens, & qui ne connoissent de famille & de patrie que le Serrail. Zaïre sçavoit seulement qu'elle étoit née Chrétienne. Néreſtan & quelques autres Escla-

ves un peu plus âgés qu'elle, l'en aſſuroient. Elle avoit toûjours conſervé un ornement qui renfermoit une croix, ſeule preuve qu'elle eût de ſa Religion. Une autre Eſclave nommée *Fatime*, née Chrétienne, & miſe au Serrail à l'âge de dix ans, tâchoit d'inſtruire Zaïre du peu qu'elle ſçavoit de la Religion de ſes peres. Le jeune Néreſtan, qui avoit la liberté de voir Zaïre & Fatime, animé du zèle qu'avoient alors les Chevaliers François, touché d'ailleurs pour Zaïre de la plus tendre amitié, la diſpoſoit au Chriſtianiſme. Il ſe propoſa de racheter Zaïre, Fatime & dix Chevaliers Chrétiens, du bien qu'il avoit acquis en France & de les amener à la Cour de Saint Louis. Il eut la hardieſſe de demander au Soudan Oroſmane la permiſſion de retourner en France, ſur ſa ſeule parole, & le Sultan eut la généroſité de le permettre. Néreſtan partit & fut deux ans hors de Jéruſalem.

Cependant la beauté de Zaïre croiſſoit avec ſon âge, & la naïveté touchante de ſon caractere, la rendoit encore plus aimable que ſa beauté. Oroſmane la vit & lui parla. Un cœur comme le ſien ne pouvoit l'aimer qu'éperdument. Il réſolut de bannir la molleſſe qui avoit efféminé tant de

Rois de l'Asie, & d'avoir dans Zaïre un ami, une maîtresse, une femme, qui lui tiendroit lieu de tous les plaisirs, & qui partageroit son cœur avec les devoirs d'un Prince & d'un guerrier. Les foibles idées du Christianisme, tracées à peine dans le cœur de Zaïre, s'évanouirent bien-tôt à la vûe du Soudan ; elle l'aima autant qu'elle en étoit aimée, sans que l'ambition se mêlât en rien à la pureté de sa tendresse.

Nérestan ne revenoit point de France. Zaïre ne voyoit qu'Orosmane, & son amour. Elle étoit prête d'épouser le Sultan, lorsque le jeune François arriva. Orosmane le fait entrer en présence même de Zaïre. Nérestan apportoit avec la rançon de Zaïre & de Fatime, celle de dix Chevaliers qu'il devoit choisir. J'ai satisfait à mes sermens, dit-il au Soudan, c'est à toi de tenir ta promesse, de me remettre Zaïre, Fatime & les dix Chevaliers ; mais apprends que j'ai épuisé ma fortune à payer leur rançon. *Une pauvreté noble est tout ce qui me reste* ; je viens me remettre dans tes fers. Le Soudan satisfait du grand courage de ce Chrétien, & né pour être plus généreux encore, lui rendit toutes les rançons qu'il apportoit, lui donna cent

Chevaliers au lieu de dix & le comble de préſens ; mais il lui fit entendre que Zaïre n'étoit pas faite pour être rachetée, & qu'elle étoit d'un prix au-deſſus de toutes rançons. Il refuſa auſſi de lui rendre parmi les Chevaliers qu'il délivroit, un Prince de *Luſignan*, fait eſclave depuis long-tems dans Céſarée.

Ce Luſignan, le dernier de la branche des Rois de Jéruſalem, étoit un vieillard reſpecté dans l'Orient, l'amour de tous les Chrétiens, & dont le nom ſeul pouvoit être dangereux aux Sarrazins. C'étoit lui principalement que Néreſtan avoit voulu racheter. Il parut devant Oroſmane accablé du refus qu'on lui faiſoit de Luſignan & de Zaïre. Le Soudan remarqua ce trouble ; il ſentit dès ce moment un commencement de jalouſie que la généroſité de ſon caractere lui fit étouffer. Cependant il ordonna que les cent Chevaliers fuſſent prêts à partir le lendemain avec Néreſtan.

Zaïre, ſur le point d'être Sultane, voulut donner au moins à Néreſtan une preuve de ſa reconnoiſſance. Elle ſe jette aux pieds d'Oroſmane pour obtenir la liberté du vieux Luſignan. Oroſmane ne pouvoit

rien refuſer à Zaïre. On alla tirer Luſignan des fers. Les Chrétiens délivrés étoient avec Néreſtan dans les appartemens extérieurs du Serrail; ils pleuroient la deſtinée de Luſignan : ſur-tout le Chevalier de *Châtillon*, ami tendre de ce malheureux Prince, ne pouvoit ſe réſoudre à accepter une liberté qu'on refuſoit à ſon ami & à ſon maître, lorſque Zaïre arrive & leur amene celui qu'ils n'eſpéroient plus.

Luſignan, ébloui de la lumiere qu'il revoyoit après vingt années de priſon, pouvant ſe ſoûtenir à peine, ne ſçachant où il eſt & où on le conduit, voyant enfin qu'il étoit avec des François & reconnoiſſant Châtillon, s'abandonna à cette joie mêlée d'amertume, que les malheureux éprouvent dans leur conſolation. Il demande à qui il doit ſa délivrance. Zaïre prend la parole en lui préſentant Néreſtan; c'eſt à ce jeune François, dit-elle, que vous, & tous les Chrétiens, devez votre liberté. Alors le vieillard apprend que Néreſtan a été élevé dans le Serrail avec Zaïre, & ſe tournant vers eux : Hélas! dit-il, puiſque vous avez pitié de mes malheurs, achevez votre ouvrage, inſtruiſez-moi du ſort de mes enfans. Deux me

furent enlevés au berceau, lorſque je fus pris dans Céſarée ; deux autres furent maſſacrés devant moi avec leur mere. O mes fils ! ô martyrs ! veillez du haut du ciel ſur mes autres enfans, s'ils ſont vivans encore. Hélas ! j'ai ſçu que mon dernier fils, & ma fille, furent conduits dans ce Serrail. Vous qui m'écoutez, Néreſtan, Zaïre, Châtillon, n'avez-vous nulle connoiſſance de ces triſtes reſtes du ſang de Godefroi & de Luſignan ?

Au milieu de ces queſtions, qui déja remuoient le cœur de Néreſtan & de Zaïre, Luſignan apperçut au bras de Zaïre, un ornement qui renfermoit une croix : il ſe reſſouvint que l'on avoit mis cette parure à ſa fille, lorſqu'on la portoit au Baptême ; Châtillon l'en avoit ornée lui-même, & Zaïre lui avoit été arrachée de ſes bras avant que d'être baptiſée. La reſſemblance des traits, l'âge, toutes les circonſtances, une cicatrice de la bleſſure que ſon jeune fils avoit reçue, tout confirme à Luſignan qu'il eſt pere encore ; & la Nature parlant à la fois au cœur de tous les trois, & s'expliquant par des larmes : embraſſez-moi, mes chers enfans, s'écria Luſignan, & revoyez votre pere. Zaïre & Néreſtan ne pouvoient s'arracher

de ſes bras. Mais, hélas! dit ce vieillard infortuné, goûterai-je une joie pure? Grand Dieu, qui me rends ma fille, me la rends-tu Chrétienne? Zaïre rougit & frémit à ces paroles. Luſignan vit ſa honte & ſon malheur, & Zaïre avoua qu'elle étoit Muſulmane. La douleur, la Religion & la Nature donnerent en ce moment des forces à Luſignan; il embraſſa ſa fille, & lui montrant d'une main le Tombeau de JESUS-CHRIST, & le Ciel de l'autre, animé de ſon déſeſpoir, de ſon zéle, aidé de tant de Chrétiens, de ſon fils & du Dieu qui l'inſpire, il touche ſa fille, il l'ébranle; elle ſe jette à ſes pieds & lui promet d'être Chrétienne.

Au moment arrive un Officier du Serrail qui ſépare Zaïre de ſon pere & de ſon frere, & qui arrête tous les Chevaliers François. Cette rigueur inopinée étoit le fruit d'un Conſeil qu'on venoit de tenir en préſence d'Oroſmane. La Flotte de Saint Louis étoit partie de Chypre, & on craignoit pour les Côtes de Syrie; mais un ſecond Courier ayant apporté la nouvelle du départ de Saint Louis pour l'Egypte, Oroſmane fut raſſuré; il étoit lui-même ennemi du Soudan d'Egypte. Ainſi n'ayant rien à craindre ni du Roi ni des François

qui étoient à Jéruſalem, il commanda qu'on les renvoyât à leur Roi, & ne ſongea plus qu'à réparer par la pompe & la magnificence de ſon mariage la rigueur dont il avoit uſé envers Zaïre.

Pendant que le mariage ſe préparoit, Zaïre déſolée, demanda au Soudan la permiſſion de revoir Néreſtan encore une fois. Oroſmane trop heureux de trouver une occaſion de plaire à Zaïre, eut l'indulgence de permettre cette entrevûe. Néreſtan revit donc Zaïre; mais ce fut pour lui apprendre que ſon pere étoit prêt d'expirer, qu'il mouroit entre la joie d'avoir retrouvé ſes enfans, & l'amertume d'ignorer ſi Zaïre ſeroit Chrétienne, & qu'il lui ordonnoit en mourant d'être baptiſée ce jour-là même de la main du Pontife de Jéruſalem. Zaïre attendrie & vaincue, promit tout, & jura à ſon frere qu'elle ne trahiroit point le ſang dont elle étoit née, qu'elle ſeroit Chrétienne, qu'elle n'épouſeroit point Oroſmane, qu'elle ne prendroit aucun parti avant que d'avoir été baptiſée.

A peine avoit-elle prononcé ce ſerment, qu'Oroſmane, plus amoureux & plus aimé que jamais, vient la prendre

pour la conduire à la Mosquée. Jamais on eut le cœur plus déchiré que Zaïre ; elle étoit partagée entre son Dieu, sa famille, & son nom qui la retenoient, & le plus aimable de tous les hommes qui l'adoroit. Elle ne se connut plus ; elle céda à la douleur, & s'échappa des mains de son Amant, le quittant avec désespoir & le laissant dans l'accablement de la surprise, de la douleur & de la colere.

Les impressions de jalousie se réveillerent dans le cœur d'Orosmane. L'orgueil les empêcha de paroître, & l'amour les adoucit. Il prit la fuite de Zaïre pour un caprice, pour un artifice innocent, pour la crainte naturelle à une jeune fille, pour toute autre chose enfin que pour une trahison. Il vit encore Zaïre, lui pardonna & l'aima plus que jamais. L'amour de Zaïre augmentoit par la tendresse indulgente de son Amant. Elle se jette en larmes à ses genoux, le supplie de différer le mariage jusqu'au lendemain. Elle comptoit que son frere seroit alors parti, qu'elle auroit reçu le baptême ; que Dieu lui donneroit la force de résister. Elle se flattoit même quelquefois que la Religion Chrétienne lui permettroit d'aimer un homme si tendre, si généreux, si vertueux, à qui il

ne manquoit que d'être Chrétien. Frappée de toutes ces idées, elle parloit à Oroſmane avec une tendreſſe ſi naïve & une douleur ſi vraie, qu'Oroſmane ceda encore & lui accorda le ſacrifice de vivre ſans elle ce jour-là. Il étoit ſûr d'être aimé; il étoit heureux dans cette idée & fermoit les yeux ſur le reſte.

Cependant dans les premiers mouvemens de jalouſie, il avoit ordonné que le Serrail fût fermé à tous les Chrétiens. Néreſtan trouvant le Serrail fermé, & n'en ſoupçonnant pas la cauſe, écrivit une Lettre preſſante à Zaïre; il lui mandoit d'ouvrir une porte ſecrette qui conduiſoit vers la Moſquée, & lui recommandoit d'être fidelle.

La Lettre tomba entre les mains d'un Garde qui la porta à Oroſmane. Le Soudan en crut à peine ſes yeux. Il ſe vit trahi, il ne douta pas de ſon malheur & du crime de Zaïre. Avoir comblé un étranger, un captif de bienfaits; avoir donné ſon cœur, ſa couronne à une fille eſclave; lui avoir tout ſacrifié; ne vivre que pour elle, & en être trahi pour ce captif même; être trompé par les apparences du plus tendre amour; éprouver

en un moment ce que l'amour a de plus violent, ce que l'ingratitude a de plus noir, ce que la perfidie a de plus traître ; c'étoit sans doute un état horrible. Mais Orosmane aimoit, & il souhaitoit de trouver Zaïre innocente. Il lui fait rendre ce billet par un Esclave inconnu. Il se flatte que Zaïre pouvoit ne point écouter Néreſtan ; Néreſtan seul lui paroissoit coupable. Il ordonne qu'on l'arrête & qu'on l'enchaîne, & il va, à l'heure & à la place du rendez-vous, attendre l'effet de la Lettre.

La Lettre est rendue à Zaïre, elle la lit en tremblant ; & après avoir long-tems hésité, elle dit enfin à l'Esclave, qu'elle attendra Néreſtan, & donne ordre qu'on l'introduise. L'Esclave rend compte de tout à Orosmane.

Le malheureux Soudan tombe dans l'excès d'une douleur mêlée de fureur & de larmes. Il tire son poignard, & il pleure. Zaïre vient au rendez-vous dans l'obscurité de la nuit. Orosmane entend sa voix, & son poignard lui échappe. Elle approche, elle appelle Néreſtan ; & à ce nom Orosmane la poignarde.

Dans l'instant on lui amene Néreſtan enchaîné, avec Fatime complice de Zaïre. Oroſmane hors de lui s'adreſſe à Néreſtan, en le nommant ſon rival : c'eſt toi qui m'arraches Zaïre, dit-il, regarde-la avant que de mourir ; que ton ſupplice commence avec le ſien ; regarde-la, te dis-je. Néreſtan approche de ce corps expirant. Ah ! que vois-je ! ah ! ma ſœur ! Barbare, qu'as-tu fait.... ? A ce mot de ſœur, Oroſmane eſt comme un homme qui revient d'un ſonge funeſte ; il connoît ſon erreur ; il voit ce qu'il a perdu ; il s'eſt trop abîmé dans l'horreur de ſon état pour ſe plaindre. Néreſtan & Fatime lui parlent ; mais de tout ce qu'ils diſent il n'entend autre choſe ſinon qu'il étoit aimé. Il prononce le nom de Zaïre, il court à elle ; on l'arrête, il retombe dans l'engourdiſſement de ſon déſeſpoir. Qu'ordonnes-tu de moi, lui dit Nereſtan ? Le Soudan, après un long ſilence, fait ôter les fers à Néreſtan, le comble de largeſſes, lui & tous les Chrétiens, & ſe tue auprès de Zaïre.

Voilà, Monſieur, le plan exact de la conduite de cette Tragédie que j'expoſe avec toutes ſes fautes. Je ſuis bien loin de m'enorgueillir du ſuccès paſſager de quel-

ques représentations. Qui ne connoît l'illusion du Théatre ? Qui ne sçait qu'une situation intéressante, mais triviale, une nouveauté brillante & hazardée, la seule voix d'une Actrice, suffisent pour tromper quelques tems le Public? Quelle distance immense entre un ouvrage souffert au Théatre & un bon ouvrage ! J'en sens malheureusement toute la différence. Je vois combien il est difficile de réussir au gré des connoisseurs. Je ne suis pas plus indulgent qu'eux pour moi-même ; & si j'ose travailler, c'est que mon goût extrême pour cet art l'emporte encore sur la connoissance que j'ai de mon peu de talent.

LETTRE

A MONSIEUR L'ABBÉ P**,

Sur les Elémens de Newton, 1738.

JE viens, Monſieur, de recevoir par la Poſte une de vos feuilles périodiques, lans laquelle vous rendez compte d'une ouvelle édition des *Elémens de Newton*. 'ai reçu auſſi quelques imprimés ſur le ême ſujet.

Comme je crois avoir, à propos de cet uvrage, quelque choſe à dire qui ne ſera as inutile aux Belles-Lettres, ſouffrez ue je vous prie de vouloir bien inſérer ans votre feuille les réflexions ſuivantes.

Il eſt vrai, comme vous le dites, Monieur, que j'ai envoyé à pluſieurs Jouraux des éclairciſſemens en forme de réface, pour ſervir de ſupplément à l'éition de Hollande, & j'apprends même ue les Auteurs du Journal de Trevoux nt eu la bonté d'inſérer, il y a un mois, s éclairciſſemens dans leur Journal. Si s nouveaux Editeurs des *Elémens de New-*

ten ont mis cette préface à la tête de leur Edition ; ils ont en cela rempli mes vûes.

Je vois par votre feuille que les Editeurs ont imprimé dans cette préface, cette phraſe ſinguliere *qu'une maladie a éclairé la fin de mon ouvrage* : & vous dites que vous ne concevez pas comment la fin de mon ouvrage peut être *éclairée* par une maladie. C'eſt ce que je ne conçois pas plus que vous. Mais n'y auroit-il pas dans le manuſcrit *retardé*, au lieu d'*éclairé* ? Ce qui peut-être eſt plus difficile à concevoir, c'eſt comment les Imprimeurs font de pareilles fautes, & comment ils ne les corrigent pas? Ceux qui ont eu ſoin de cette ſeconde Edition doivent être d'autant plus exacts, qu'ils reprochent beaucoup d'erreurs aux Editeurs d'Amſterdam, qui ont occaſionné des mépriſes plus ſingulieres.

Comme je n'ai nul interêt, quel qu'il puiſſe être, ni à aucune de ces Editions, ni à celle qui va, dit-on, paroître en Hollande, de ce qu'on a pu recueillir de mes ouvrages, je ſuis uniquement dans le cas des autres Lecteurs. J'achette mon Livre comme les autres, & je ne donne de préférence qu'à l'Edition qui me paroît la meilleure.

Je vois avec chagrin l'extrême négligence avec laquelle beaucoup de Livres nouveaux sont imprimés. Il y a, par exemple, peu de Piéces de Théatre, où il n'y ait des vers entiers oubliés. J'en remarquai dernierement quatre qui manquoient dans la Comédie du *Glorieux*; ce qui est d'autant plus désagréable, que peu de Comédies méritent autant d'être bien imprimées. Je crois, Monsieur, que vous rendrez un nouveau service à la Littérature, en recommandant une exactitude si nécessaire & si négligée.

Je conseillerois en général à tous les Editeurs d'ouvrages instructifs de faire des cartons au lieu d'*Errata*: car j'ai remarqué que peu de Lecteurs vont consulter l'*Errata*, & alors ou ils reçoivent des erreurs pour des vérités, ou bien ils font des critiques précipitées & injustes.

En voici un exemple récent, & qui doit être public, afin que dorefnavant les Lecteurs qui veulent s'instruire, & les Critiques qui veulent nuire, soient un peu plus sur leurs gardes.

Il vient de paroître une petite brochure sans nom d'Auteur ni d'Imprimeur, dans

laquelle il paroît qu'on en veut beaucoup plus encore à ma personne, qu'à la Philosophie de Newton ; elle est intitulée : *Lettre d'un Physicien sur la Philosophie de Newton mise à la portée de tout le monde.*

L'Auteur qui probablement est mon ennemi, sans me connoître, ce qui n'est que trop commun dans la République des Lettres, s'explique ainsi sur mon compte, page 13. *Il seroit inutile de faire des réflexions sur une mépriſe ſi conſidérable. Tout le monde les apperçoit & elles ſeroient trop humiliantes pour M. de Voltaire.*

Il sera curieux de voir ce que c'est que cette mépriſe conſiderable qui entraîne des réflexions si humiliantes. Voici ce que j'ai dit dans mon Livre : » Il se forme dans » l'œil un angle une fois plus grand, quand » je vois un homme à deux pieds de moi, » que quand je le vois à quatre pieds ; » cependant je vois toûjours cet homme » de la même grandeur. Comment mon » sentiment contredit-il ainsi le méchaniſ- » me de mes organes ?

Soit inattention de Copiſte, soit erreur de chiffres, soit inadvertance d'Imprimeur, il se trouve que l'Editeur d'Amsterdam a

ıis *deux* où il falloit *quatre*, & *quatre* où falloit *deux*. Le Réviſeur Hollandois, ui a vû la faute, n'a pas manqué de la orriger dans l'*Errata* à la fin du Livre. Le Cenſeur ne ſe donne pas la peine de conulter cet *Errata*. Il ne me rend pas la juſtice de croire que je puis au moins ſçavoir les premiers principes de l'optique. Il aime mieux abuſer d'une petite faute d'impreſſion aiſée à corriger, & ſe donner le triſte plaiſir de dire des injures. La fureur de vouloir outrager un homme, à qui l'on n'a rien à reprocher que la peine extrême qu'il a priſe pour être utile, eſt donc une maladie bien incurable ?

Je voudrois bien ſçavoir, par exemple, à quel propos un homme qui s'annonce Phyſicien, qui écrit, dit-il, ſur la Philoſophie de Newton, commence par dire que j'ai fait l'Apologie du meurtre de Charles I. Quel rapport, s'il vous plaît, de la fin tragique, autant qu'injuſte, de ce Roi, avec la réfrangibilité & le quarré des diſtances ? Mais où aurois-je donc fait l'Apologie de cette injuſtice exécrable ? Eſt-ce dans un Livre que ce Critique me reproche ; Livre où j'ai démontré qu'on a inſéré vingt pages entieres qui n'étoient point de moi, & où tout le reſte eſt

altéré & tronqué ? Mais en quel endroit fait-on donc l'Apologie prétendue de ce meurtre ? Je viens de consulter le Livre où l'on parle de cet assassinat d'autant plus affreux qu'on emprunta le glaive de la législature pour le commettre. Je trouve qu'on y compare cet attentat avec celui de Ravaillac, avec celui du Jacobin Clément, avec le crime, plus énorme encore, du Prêtre qui se servit du Corps de JESUS-CHRIST même dans la communion, pour empoisonner l'Empereur Henri VII ? Est-ce-là justifier le meurtre de Charles I ? N'est-ce pas au contraire le trop comparer à de plus grands crimes ?

C'est avec la même justice que ce Critique m'attaquant toûjours au lieu de mon ouvrage, prétend que j'ai dit autrefois : » Mallebranche non-seulement admit les » idées innées, mais il prétendit que nous » voyons tout en Dieu.

Je ne me souviens pas d'avoir jamais écrit cela ; mais j'ai l'équité de croire que celui à qui on le fait dire a eu sans doute une intention toute contraire, & qu'il avoit dit : *Mallebranche non-seulement n'admit point les idées innées, mais il prétendit que nous voyons tout en Dieu.* En effet, qui peut

voir lû la *Recherche de la vérité*, ſans avoir principalement remarqué le Chapitre IV. du Livre III. de l'*Eſprit pur*, ſeconde partie. J'en ai ſous les yeux un exemplaire marginé de ma main, il y a près de quinze ans. Ce n'eſt pas ici le lieu d'examiner cette queſtion. Mon unique but eſt de faire voir l'injuſtice des critiques précipitées, de faire rentrer en lui-même un homme qui ſans doute ſe repentira de ſes torts quand il les connoîtra ; & enfin de faire reſſouvenir tous les Critiques d'une ancienne vérité qu'ils oublient toûjours: c'eſt qu'une injure n'eſt pas une raiſon.

Je n'ai jamais répondu à ceux qui ont voulu, ce qui eſt très-aiſé, rabaiſſer les ouvrages de Poëſie que j'ai faits dans ma jeuneſſe. Qu'un Lecteur critique Zaïre, ou Alzire, ou la Henriade, je ne prendrai pas la plume pour lui prouver qu'il a tort de n'avoir pas eu de plaiſir. On ne doit pas garder le même ſilence ſur un ouvrage de Philoſophie. Tantôt on a des objections ſpécieuſes à détruire, tantôt des vérités à éclaircir, ſouvent des erreurs à retracter: je puis me trouver ici à la fois dans ces trois circonſtances. Cependant je ne crois pas devoir répondre en détail à la Brochure dont il eſt queſtion.

Si on me fait des objections plus raiſonnables, j'y répondrai, ſoit en me corrigeant, ſoit en demandant de nouveaux éclairciſſemens; car je n'ai & ne puis avoir d'autre but que la vérité. Je ne crois pas qu'excepté quatre ou cinq argumens, il y ait rien de mon propre fonds dans les élémens de la Philoſophie nouvelle. Elle m'a paru vraie, & j'ai voulu la mettre ſous les yeux d'une nation ingénieuſe, qui, me ſemble, ne la connoiſſoit pas aſſez. Les noms de Galilée, de Képler, de Deſcartes, de Newton, de Hugens me ſont indifférens. J'ai examiné paiſiblement les idées de ces grands hommes, que j'ai pu entrevoir. Je les ai expoſées ſelon ma maniere de concevoir les choſes, prêt à me rétracter, quand on me fera appercevoir d'une erreur.

Il faut ſeulement qu'on ſçache que la plûpart des opinions qu'on me reproche, ſe trouvent ou dans Newton, ou dans les Livres de Meſſieurs Keil, Grégori, Pamberton, Graveſande, Mushenbrok, &c. & que ce n'eſt pas dans une ſimple Brochure faite avec précipitation, qu'il faut combattre ce qu'ils ont cru prouver dans des Livres qui ſont le fruit de tant de réflexions & de tant d'années.

Je

Je vois que ce qui fait toûjours le plus de peine à mes compatriotes, c'eſt ce mot de *gravitation*, d'*attraction*; je répete encore qu'on n'a qu'à lire attentivement la Diſſertation de Monſieur de Maupertuis ſur ce ſujet, dans ſon Livre de *la figure des Aſtres*, & on verra ſi on a plus d'idée de l'impulſion qu'on croit connoître, que de l'attraction qu'on veut combattre. Après avoir lu ce Livre, il faut examiner le quinziéme, le ſeiziéme & le dix-ſeptiéme Chapitres des *Elémens* de Newton, & voir ſi les preuves qu'on y a raſſemblées contre le plein & contre les tourbillons, paroiſſent aſſez fortes. Il faut que chacun en cherche encore de nouvelles. Les Phyſiciens Géométres ſont invités, par exemple, à conſiderer ſi quinze pieds étant le plus verſe de l'arc que parcourt la Terre dans une ſeconde, il eſt poſſible qu'un fluide quelconque pût cauſer la chûte de quinze pieds dans une ſeconde.

Je les prie d'examiner ſi les longueurs des Pendules étant entre elles, comme les quarrés de leurs oſcillations, un Pendule de la longueur du rayon de la Terre, ne compare avec notre Pendule à ſecondes, la peſanteur qui fait ſeul les vibrations des Pendules, peut être l'effet

d'un tourbillon circulant autour de la Terre, &c. Quand on aura bien balancé d'un côté, toutes ces incompatibilités mathématiques, qui ſemblent anéantir ſans retour, les tourbillons, & de l'autre la ſeule hypothèſe douteuſe, qui les admet, on verra mieux alors ce que l'on doit penſer.

De très-grands Philoſophes qui m'ont fait l'honneur de m'écrire ſur ce ſujet, des Lettres un peu plus polies que celle de l'Anonyme, veulent s'en tenir au méchaniſme que Deſcartes a introduit dans la Phyſique. J'ai du reſpect pour la mémoire de Deſcartes ainſi que pour eux. Il faut ſans doute, rejetter les qualités occultes: il faut examiner l'Univers comme un Horloge; quand le méchaniſme connu manque, quand toute la Nature conſpire à nous découvrir une nouvelle propriété de la matiere; devons-nous la rejetter parce qu'elle ne s'explique pas par le méchaniſme ordinaire? Où eſt donc la grande difficulté que Dieu ait donné la gravitation à la matiere comme il lui a donné l'inertie, la mobilité, l'impénétrabilité? Je crois que plus on y fera réflexion, plus on ſera porté à croire que la peſanteur eſt, comme le mouvement, un attribut don-

é de Dieu ſeul à la matiere : il ne pouvoit pas la créer ſans étendue, mais il pouvoit la créer ſans peſanteur. Pour moi, e ne reconnois, dans cette propriété des corps, d'autre cauſe que la main toute-uiſſante de l'Etre Suprême. J'ai oſé dire, & e le dis encore, que s'il ſe pouvoit que les ourbillons exiſtaſſent, il faudroit encore ue la gravitation entrât pour beaucoup ans les forces qui les feroient circuler. Il audroit même, en ſuppoſant ces tourbil-ons, reconnoître cette gravitation comme ne une force primordiale reſidente à leur entre.

On me reproche de regarder après tant e grands hommes, la gravitation comme ne qualité de la matiere, & moi je me proche non pas de l'avoir regardée ſous ur aſpect, mais d'avoir été en cela plus in que Newton, & d'avoir affirmé, ce l'il n'a jamais fait, que la lumiere, par emple, ait cette qualité. *Elle eſt matiere*, je dit, *donc elle peſe*. J'aurois dû dire ulement, *donc il eſt très-vraiſemblable elle peſe*. Monſieur Newton, dans ſes *incipes*, ſemble croire que la lumiere point cette propriété que Dieu a donne aux autres corps de tendre vers un utre. J'ai pouſſé la hardieſſe au point

d'expoſer un ſentiment contraire : on voit au moins par-là que je ne ſuis point eſclave de Newton, quoiqu'il fût bien pardonnable de l'être. Je finis, parce que j'ai trop de choſes à dire. C'eſt à ceux qui en ſçavent plus que moi, à rendre ſenſibles des vérités admirables, dont je n'ai été que le foible interprete.

J'ai l'honneur d'être, &c.

---

* LETTRE

A MONSIEUR T**,

Sur l'Ouvrage de Monſieur du Tot & ſur celui de Monſieur Melon, 1738.

JE vous remercie, Monſieur, de m'avoir fait connoître le Livre de Monſieur du Tot ſur les Finances. C'eſt un Euclide pour la vérité & l'exactitude. Il me ſemble qu'il fait à l'égard de cette Science, qui eſt le fondement des bons gouvernemens,

---

* On ne ſera pas fâché de trouver ici la premiere façon de cette Lettre. L'Auteur l'a partagée en deux dans la derniere Edition de ſes Œuvres, mais les retranchemens qu'il y a faits ont engagé de la remettre ſous les yeux du Public telle qu'elle a été compoſée d'abord. Les variantes ſont conſiderables.

ce que Lemery a fait en Chymie. Il a rendu très-intelligible un art ſur lequel avant lui les Artiſtes jaloux de leurs connoiſſances, ſouvent erronnées, n'avoient point écrit, ou n'avoient donné que des énigmes.

Je viens de relire auſſi le petit Livre de feu Monſieur Melon, qui a été l'occaſion de l'ouvrage beaucoup plus détaillé & plus approfondi qu'a donné Monſieur du Tot.

Nardi parvus onix eliciet cadum.

L'Eſſai de Monſieur Melon me paroît toujours digne d'un Miniſtre & d'un Citoyen, même avec ſes erreurs. Il me ſemble, toute prévention à part, qu'il y a beaucoup à profiter dans ces lectures; car je veux croire, pour l'amour du genre humain, que ces Livres & quelques-uns de ceux de Monſieur l'Abbé de Saint Pierre, pourront, dans des tems difficiles, ſervir de conſeil aux Miniſtres à venir, comme l'Hiſtoire eſt la leçon des Rois.

Parmi les choſes que je remarque ſur l'Eſſai de Monſieur Melon, il me ſera bien permis, en qualité d'homme de Let-

tres & d'amateur de la Langue Françoiſe ; de me plaindre qu'il en ait trop négligé la pureté. L'importance des matieres ne doit point faire oublier le ſtyle. Je me ſouviens que lorſque l'Auteur me fit l'honneur de me donner ſa ſeconde édition, il me dit qu'il étoit bien difficile d'écrire en François, & qu'on lui avoit corrigé plus de trente fautes dans ſon Livre. Je lui en montrai cent dans les vingt premieres pages de cette ſeconde Edition corrigée.

Paſſons à des inadvertances plus importantes. Il me ſemble que dans ces Ecrits que l'intérêt public a dictés, il ne faut ſouffrir aucune erreur. Voici quelques propoſitions qui ne m'ont point paru vraies.

1°. Il dit que les pays où il y a plus de mendians, ſont les plus barbares. Je penſe qu'il n'y a point de ville moins barbare que Paris, & pourtant où il y ait plus de mendians. C'eſt une vermine qui s'attache à la richeſſe. Les faineans accourent du bout du Royaume à Paris, pour y mettre à contribution l'opulence & la bonté. C'eſt un abus difficile à déraciner, mais qui prouve ſeulement qu'il y a des hommes lâches qui aiment mieux demander l'aumône que de gagner leur vie. C'eſt

ne preuve de richeſſe & de négligence, non point de barbarie.

2°. Il répéte dans pluſieurs endroits que Eſpagne ſeroit beaucoup plus puiſſante ns l'Amérique. Il ſe fonde ſur la dépopu-ation de l'Eſpagne, & ſur la foibleſſe où e Royaume a langui long-tems. Cette lée que l'Amérique affoiblit l'Eſpagne, voit dans cent Auteurs. Ils auroient dû onſidérer que les tréſors du nouveau ſonde ont été le ciment de la puiſſance e Charles-Quint, & que par eux Philip-e II. eût été le maître de l'Europe, ſi lenri le Grand, Eliſabeth, & le Prince Orange n'euſſent été des Héros. Ces uteurs alors auroient changé de ſenti-ent. Ils ont cru que la Monarchie Eſpa-ole étoit anéantie, parce que les Rois hilippe III. Philippe IV. & Charles II. nt été malheureux ou foibles: mais que on voïe comme cette Monarchie a repris ut d'un coup une nouvelle vie ſous le ardinal Alberoni; que l'on jette les yeux r l'Afrique & ſur les autres Théatres des nquêtes du préſent Gouvernement Eſ-gnol; il faudra bien convenir alors que s peuples ſont ce que les Rois ou leurs iniſtres les font être. Le courage, la rce, l'induſtrie, tous les talens reſtent

enſevelis ; juſqu'à ce qu'il paroiſſe un génie qui les reſſuſcite. Le Capitole eſt habité aujourd'hui par des Recollets, & l'on diſtribue des Chapelets, où des Rois vaincus ſuivoient le Char de Paul-Emile. Qu'un Empereur ſiége à Rome, & que cet Empereur ſoit un Jules-Céſar, tous les Romains deviendront des Céſars eux-mêmes. Quant à la dépopulation de l'Eſpagne, elle eſt moindre qu'on ne le dit ; & après tout ce Royaume & les Etats de l'Amérique qui en dépendent, ſont des Provinces d'un même Empire, diviſées par un eſpace qu'on franchit en deux mois. Enfin leurs tréſors deviennent les nôtres par une circulation néceſſaire. La Cochenille, l'Indigo, le Quinquina, les mines du Mexique & du Perou ſont à nous ; & par-là nos Manufactures ſont aux Eſpagnols. Si l'Amerique leur étoit à charge, perſiſteroient-ils ſi long-tems à défendre aux étrangers l'entrée de ce pays ? Garde-t-on avec tant de ſoin le principe de ſa ruine, quand on a eu deux cens ans pour faire ſes réflexions.

3°. Monſieur Melon dit : » Que la perte » des Soldats n'eſt point ce qu'il y a de » plus funeſte dans les guerres ; que cent » mille hommes tués ſont une bien petite

» portion ſur vingt millions ; mais que les » augmentations des impoſitions rendent » vingt millions d'hommes malheureux.

Je lui paſſe qu'il y ait vingt millions d'ames en France ; mais je ne lui paſſe point qu'il vaille mieux égorger cent mille hommes que de faire payer double impôt au reſte de la nation. Ce n'eſt pas tout ; il y a ici un étrange & funeſte mécompte.

Louis XIV. a eu, en comptant tout le corps de la Marine, quatre cens quarante mille hommes à ſa ſolde pendant la derniere guerre. Jamais l'Empire Romain n'en eut tant. On a obſervé que la cinquiéme partie d'une armée périt au bout d'une campagne, ſoit par les maladies, ſoit par les accidens, ſoit par le fer & le feu. Voilà quatre-vingt-huit mille hommes robuſtes de la guerre détruiſoit chaque année : donc au bout de dix ans l'état perdit huit cens quatre-vingt mille hommes, & avec eux les enfans qu'ils auroient produits. Maintenant ſi la France contient environ dix-huit millions d'ames, retranchez les vieillards, les enfans, le Clergé, les Religieux, les Magiſtrats, & que reſte-t-il pour défendre la nation ? Sur dix-huit millions, à peine trouverez-vous dix-huit

cens mille hommes, & la guerre en dix années en détruit plus de neuf cens mille. Elle fait périr dans une nation la moitié de ceux qui peuvent combattre pour elle; & vous dites qu'un impôt eſt plus funeſte que leur mort ?

Après avoir relevé ces inadvertances, que l'Auteur eût relevées lui-même, ſouffrez que je me donne le plaiſir d'eſtimer tout ce qu'il dit ſur la liberté du commerce, ſur les denrées, ſur le change, & ſur-tout ſur le luxe. Cette ſage apologie du luxe eſt d'autant plus eſtimable dans cet Auteur, & a d'autant plus de poids dans ſa bouche, qu'il vivoit en Philoſophe.

Qu'eſt-ce en effet que le luxe ? C'eſt un mot ſans idée préciſe, à peu-près comme lorſque nous diſons les climats d'Orient & d'Occident. Il n'y a en effet ni Occident, ni Orient. Il n'y a pas de point où le Soleil ſe leve & ſe couche; ou ſi vous voulez chaque point eſt Orient & Occident. Il en eſt de même du luxe. Il n'y en a point, ou il eſt par-tout. Tranſportons-nous au tems où nos peres ne portoient point de chemiſes. Si Quelqu'un leur eût dit : Il faut que vous portiez ſur

a peau des étoffes plus fines & plus légé-es que le plus fin drap, blanches comme le la neige : & que vous en changiez tous es jours ; il faut même qu'une compoſi-ion faite avec un art infini leur rende leur remiere blancheur : tout le monde ſe croit écrié : Ah ! quel luxe ! ah ! quelle olleſſe ! Une telle magnificence eſt à eine faite pour les Rois. Vous voulez orrompre nos mœurs & perdre l'Etat.

Entend-on par le luxe la dépenſe d'un omme opulent. Mais faudroit-il donc u'il vécût comme un pauvre, lui dont le axe ſeul fait vivre les pauvres. La dépen-e doit être le Thermométre de la fortune, t le luxe général eſt la marque infaillible 'un empire puiſſant. C'eſt ſous Charle-agne, ſous François I. ſous le miniſtere u grand Colbert, & ſous celui-ci, que es dépenſes ont été les plus grandes, 'eſt-à-dire, que les Arts ont été le plus ultivés.

Que prétendoit la Bruyere en s'écriant : Nos Ancêtres ne ſçavoient pas préferer le faſte aux choſes utiles ? On ne les voyoit point s'éclairer avec des bougies. La cire étoit pour l'Autel & pour le Louvre. Ils ne diſoient point : Qu'on

» mette les chevaux à mon carroſſe. L'étain » brilloit ſur les tables & ſur les buffets. » L'argent étoit dans les coffres.

Ne voilà-t-il pas un plaiſant éloge à donner à nos peres, de ce qu'ils n'avoient ni abondance, ni induſtrie, ni goût, ni propreté ? L'argent étoit donc dans les Coffres ? Si cela étoit, c'étoit une très-grande ſottiſe, l'argent eſt fait pour circuler, pour faire éclore tous les arts, pour acheter l'induſtrie des hommes. Qui le garde eſt mauvais citoyen, & même eſt mauvais ménager. C'eſt en ne le gardant pas qu'on ſe rend utile à la patrie & à ſoi-même. Ne ſe laſſera-t-on jamais de louer les défauts du tems paſſé, pour inſulter aux avantages du nôtre ?

Mais n'oppoſons point ici déclamation à déclamation. Je me hâte d'arriver aux points importans qui ſont l'objet de l'excellent Livre de Monſieur du Tot. Les augmentations de monnoie ſi fréquentes avant notre heureux miniſtere ſont-elles utiles à l'Etat ou préjudiciables ?

Monſieur du Tot démontre que toute mutation de monnoie a été onéreuſe au Peuple & au Roi ſous le dernier Regne.

Mais n'y a-t-il point de cas où une augmentation de monnoie devienne néceſſaire ?

Dans un état, par exemple, qui a peu d'argent & peu de commerce, (& c'eſt ainſi que la France a été long-tems) un Seigneur a cent marcs de rente. Il emprunte, pour marier ſes filles, ou pour aller à la guerre, mille marcs, dont il paye actuellement cinquante marcs : voilà ſa maiſon reduite à la dépenſe annuelle de cinquante marcs pour fournir à tous ſes beſoins. Cependant la Nation ſe rend plus induſtrieuſe, elle fait un commerce, l'argent devient plus abondant. Il arrive alors ce qui arrive toûjours, que la main d'œuvre devient plus chere. Les dépenſes du luxe convenables à la dignité de cette maiſon, doublent, triplent, pendant que le bled, qui fait la reſſource de la terre, n'augmente pas dans cette proportion, parce qu'on ne mange pas plus de pain qu'auparavant, mais on conſomme davantage en magnificence. Ce qu'on achetoit cinquante marcs, en coûtera deux cens, & le poſſeſſeur de la terre obligé de payer cinquante marcs de rente, ſera réduit à vendre ſa terre. Ce que je dis du Seigneur, je le dis du Magiſtrat, du La-

boureur, même de l'homme de Lettres, &c. Le Laboureur achete alors plus cher sa vaisselle d'étain, sa tasse d'argent, son lit, son linge; enfin le chef même de la Nation est dans ce cas, lorsqu'il n'a qu'un certain fonds réglé, & certains droits qu'il n'ose trop augmenter de peur d'exciter des murmures.

Dans cette situation pressante il n'y a certainement qu'un parti à prendre; c'est de soulager le débiteur: on peut le favoriser en abolissant les dettes. C'est ainsi qu'on en usoit chez les Egyptiens & chez plusieurs peuples de l'Orient, au bout de cinquante ou trente années. Cette coûtume n'étoit pas si dure qu'on le pense; car les créanciers avoient pris leurs mesures suivant cette loi, & une perte prévûe de loin n'est plus une perte. Quoique cette loi ne soit plus en vigueur parmi nous, il a bien fallu y revenir en effet, quelque détour que l'on ait pris: car trouver le moyen de ne payer que le quart de ce que je devois, n'est-ce pas une espéce de Jubilé? Or on trouve ce moïen très-aisément en donnant aux espéces une valeur idéale, & en disant: Cette piéce qui valoit six francs en vaudra aujourd'hui vingt-quatre, & quiconque devoit quatre

é ces piéces d'or, ſous le nom de ſix ancs chacune, s'acquittera en payant ne ſeule piéce d'or qu'on appellera vingt-uatre livres. Comme ces operations ſe ont faites peu à peu, ce changement n'a oint effrayé. Tel qui étoit à la fois débi-eur & créancier, gagnoit d'un côté ce u'il perdoit de l'autre. Tel autre faiſoit e commerce; tel autre enfin en ſouffroit t ſe réduiſoit à épargner.

C'eſt ainſi que toutes les Nations Euro-éennes en ont uſé avant que d'avoir éta-li un commerce réglé & puiſſant. Exami-ons les Romains: nous verrons que la ivre de cuivre de douze onces fut réduite ſix liards de notre monnoie d'aujour-'hui. Chez les Anglois la livre ſterling de ize onces d'argent eſt réduite à vingt-eux francs de notre monnoie. La livre e gros des Hollandois n'eſt plus qu'en-iron quatre francs. Mais c'eſt notre livre ui a ſouffert les plus grands changemens.

Nous appellions ſous Charlemagne une onnoie courante faiſant la vingtiéme rtie d'une livre, un *ſolide*, du nom ro-ain *ſolidum*. C'eſt ce *ſolide* que nous ommons un *ſou*, comme nous appellons mois d'*Auguſte* barbarement *Août*, que

nous prononçons *on*, à force de politeſſe: de façon que dans notre Langue aujourd'hui ſi polie,

Hodiéque manent veſtigia ruris.

Enfin ce *ſolide*, ce *ſou*, qui étoit la vingtiéme partie d'une livre, la dixiéme partie d'un marc d'argent, eſt aujourd'hui une chetive monnoie de cuivre qui repreſente la dix-neuf cent-vingtiéme partie d'une livre, l'argent ſuppoſé à quarante-neuf francs le marc. Ce calcul eſt preſque incroyable, & il ſe trouve par ce calcul qu'une famille qui auroit eu autrefois cent *ſolides* de rente, & qui auroit très-bien vécu, n'auroit aujourd'hui que cinq ſixiémes d'un écu de ſix francs à dépenſer par an.

Qu'eſt-ce que cela prouve? Que de toutes les Nations nous avons long-tems été la plus changeante, mais non la plus riche & la plus heureuſe; que nous avons pouſſé à un excès intolérable l'abus d'une loi naturelle qui ordonne à la longue le ſoulagement des débiteurs opprimés. Or, puiſque M. du Tot a ſi bien fait voir les dangers de ces promptes ſecouſſes que donnent aux Etats les changemens des valeurs numéraires dans les monnoies, il eſt

à croire que dans un tems si éclairé nous n'avons plus à essuyer de pareils orages.

Ce qui m'a le plus étonné & le plus instruit dans le Livre de Monsieur du Tot, c'est de voir qu'en effet Louis XII. François I. Henri II. Henri III. étoient plus riches que Louis XV. Qui eût cru que Henri III. à compter comme aujourdhui, avoit cent soixante-trois millions au-delà du revenu de notre Roi ? J'avoue que je ne sors point de surprise ; car, comment avec ces richesses immenses, Henri III. pouvoit-il à peine résister aux Espagnols ? Comment étoit-il opprimé par les Guises ? Comment la France étoit-elle dénuée d'Arts & de Manufactures ? Pourquoi nulle belle maison dans Paris, nul beau Palais bâti par les Rois ; aucune magnificence, aucun goût, qui sont la suite de la richesse ? Aujourd'hui au contraire trois cens Forteresses, toûjours bien réparées, bordent nos Frontieres, deux cens mille hommes les défendent. Les troupes qui composent la Maison du Roi sont comparables à ces dix mille hommes couverts d'or qui accompagnoient les Chars de Xerxès & de Darius. Paris est deux fois plus peuplé, & cent fois plus opulent & plus magnifique que sous Henri III. Le

commerce qui languiſſoit, qui n'étoit rien alors, fleurit aujourd'hui à notre avantage. En un mot la Nation eſt plus riche. Pourquoi le Roi l'eſt-il moins ? C'eſt que Louis XIV. a laiſſé en mourant plus de vingt fois cent millions de dettes, & que ces dettes ne ſont point encore acquittées.

Je conclurai mes remarques ſur cet ouvrage en avouant, avec l'Auteur, qu'il vaut mille fois mieux pour une Nation payer pendant la guerre, ou dans des cas urgens, de très-forts impôts proportionnellement répartis, que d'être livrés aux Traitans & aux mutations de monnoie; car ces *mutations* ruinent le commerce, & ces Traitans oppriment le peuple.

Pourquoi donc les Miniſtres éclairés de Louis XIV. & ſur-tout ce grand Colbert lui-même, ont-ils mieux aimé recourir aux Traitans qu'à la dixme proportionnelle du Maréchal de Vauban, à laquelle il a fallu avoir recours en partie ? C'eſt que les peuples ſont très-ignorans & que l'intérêt les aveugle; c'eſt que ce mot d'impôt les effarouche. On avoit fait la guerre de la fronde pour je ne ſçais quel Edit du Tarif qui ne devoit pas être regar-

dé comme un objet. Ce préjugé subsista dans sa force sous LOUIS XIV. malgré l'obéissance la plus profonde. Un Paysan, ou un Bourgeois quand il paye une taxe, s'imagine qu'on le vole, comme si cet argent étoit destiné à enrichir nos ennemis. On ne songe pas que payer des taxes au Roi, c'est les payer à soi-même, c'est contribuer à la défense du Royaume, à la police des villes, à la sureté des maisons & des chemins; c'est mettre en effet une partie de son bien à entretenir l'autre. Il est honteux que les Parisiens ne se taxent pas eux-mêmes pour embellir leur ville, pour avoir de l'eau dans les maisons, des Théatres publics dignes de ce qu'on y représente; des Places, des Fontaines. L'amour du bien public est une chimere chez nous. Nous ne sommes pas des Citoyens, nous ne sommes que des Bourgeois.

Le grand point est que les taxes soient proportionnellement réparties. On peut aisément reconnoître la justesse de la proportion, quand la culture des terres, le commerce & l'industrie sont encouragés. S'ils languissent, c'est la faute du Gouvernement; s'ils prosperent, c'est à lui qu'on en est redevable.

Au reſte, que Louis XIV. ſoit mort avec deux milliards de dettes, qu'il y ait eu depuis un Syſtême, un *Viſa*; que quelques familles aient été ruinées, qu'il y ait eu des banqueroutes, qu'on ait mis de trop forts impôts, j'appelle tout cela les malheurs d'un peuple heureux; c'étoit du tems de la fronde, du tems des Guiſes, du tems des Anglois, que les Peuples étoient malheureux en effet: mais cela meneroit trop loin; & un Ecrit trop long eſt un impôt très-rude qu'on met ſur la patience du Lecteur.

LETTRES ITALIENNES,

A MONSIEUR LE CARDINAL Q**,

avec la Traduction.

LETTERA PRIMA.

Berlin Gennaro, 7. *Janvire* 1752.

LA morte del Conte di Rotembourg, l'uno de' Direttori di queſta Chieſa tanto favorita de V. E. a cagionato qui un gran ramerico; io ſarei molto ſorpreſo ſe egli non aveſſe laſciato nel ſuo Teſtamento una conſiderabil ſomma di danari, per contribuire alla fabrica del voſtro Edifizio. I continui aſſalti della malatia che mi diſtrugge, mi fanno augurare ch'andero dove è gito il povero Conte di Rotembourg, e dove non l'edificano Caſe nè per Iddio, nè per gli uomini. L'ultime mie voglie ſaranno in favore della Chieſa di Berlino; ma daro poco, giacchè ſono un uomo da poco. E biſogna pigliar cura de' ſuoi parenti & amici prima di penſare

alle pietre d'un Monumento. Tocca a un Veſcovo, a un gran Cardinal, a un celebratiſſimo Benefattore come voi ſiete, di ſegnalare la ſua beneficenza dovunque va la ſua gloria. Rimango con ogni riverenza del ſuo impregiabile merito, ſi come di ſua Eminenza,

Umiliſſimo & devotiſſimo ſervitore.

LETTERA SECONDA,

Poſtdam, 4. *Luglio* 1752.

IO ho ricevuto i nuovi contraſegni della benevolenza di Voſtra Eminenza verſo di me, e gliene porgo i più vivi ringraziamenti. La veggo ſempre intenta a beneficare la Chieſa & le buone lettere; inſegna il mondo co i precetti; lo ſprona co gli eſempi; dà de' Ducati e de Marcheſati a Monache, de' danari e delle ſtatue à un Tempio Catholico eretto nella Pagania. Io applaudo da lontano, ſempre ammalato, ſempre ſtimolato dal deſiderio di riverirla, e ritenuto appreſſo d'un Rè eretico, ma pure amabile, colle catene dell'ozio, della libertà e del piacere, che ſono di rado regie catene. Vorrei cantar

le lodi di Voſtra Eminenza ; ma chi pur ſempre,

Colla febre gariſce, e con Galeno,
Vien rauco e perde il canto e la favella.

Ma non ne ſono meno ammiratore, e di Voſtra Eminenza,

Servo umiliſſimo.

LETTERA TERZA.

Roſidam, 29. Settembre 1752.

CHe dirà l'Eminenza Voſtra quando ella riceverà queſta epiſtola, doppo aver letto quella del Salomone del Settentrione? Dirà che ſi degna di aggiadire il tributo d'un Paſtore, quando ella ha ricevuto l'oro, l'incenſo, e la mirra d'un che vale ſi tre Rè dell'Epiphania.

Ella ſi diletta nell'edificar delle Chieſe; ma ſi erge un Tempio nella memoria degli uomini. Bramo di aggiungere i miei gridi a quelli applauſi, che le Breſciane ſtampe fanno riſuonare. Ma la mia voce è rauca e debole. Il corpo langue,

così fa l'anima. Oh! quando vederò io qualche valente Libraio raccoglire tutte le opere di Vostra Eminenza già troppo sparse!

Felix tantum me Carmina manda!

Ma siano tutti i suoi scritti radunati *ad aeternam memoriam.*

Auguro che la Sua Eminenza dia ancora *ad multos annos* benedizioni a i fedeli, ed esempi al mondo. Io in tanto, picciola lucciola, m'inchino profondamente alla stella di prima grandezza; e sono per sempre con ogni maggiore ossequio e venerazione, &c.

LETTERA QUARTA.

Potsdam 21. Novemb. 1752.

L'Eminenza Vostra adorna la dottrina col fregio dell'ingegno, rinforza l'ingegno col zelo, e compisce il zelo colla munificenza. Ella edifica di una mano una Chiesa in Berlino, e coll'altra slega dal giogo eretico un valente Monaco, rimanda all'ovile la smarrita pecorella. In som-

ma

ma la ſua liberal mano diffonde altretanto di danaro, quanto d'inchioſtro; ed ammaeſtra i dotti, e ſollieva i poveri. Bramo di vedere i ſuoi ſcritti, ed i ſuoi atti generoſi tutti raccolti nelle Breſciane ſtampe; ma tengo un più vivo deſiderio d'inchinarla perſonalmente, &c.

TRADUCTION

DES LETTRES ITALIENNES.

LETTRE PREMIERE.

LA mort du Comte de Rottembourg, l'un des Directeurs de cette Egliſe ſi favoriſée par Votre Eminence, a occaſionné ici un grand chagrin. Je ſerois bien ſurpris s'il n'avoit pas laiſſé dans ſon Teſtament une ſomme conſidérable pour contribuer à la fabrique de votre Edifice. Les aſſauts continuels de la maladie qui me tourmenta, me font augurer que j'irai où gît le pauvre Comte de Rottembourg, & où l'on ne bâtit point de demeures ni pour Dieu ni pour les hommes. Mes der-

nieres volontés ſeront en faveur de l'Egliſe de Berlin ; mais je donnerai peu, parce que je ſuis un homme qui ai peu. Il faut avoir ſoin de ſes parens & de ſes amis avant que de penſer aux pierres d'un monument. Il appartient à un Evêque, à un grand Cardinal, à un célébre bienfaicteur comme vous l'êtes, de ſignaler ſa bienveillance par-tout où ſe répand ſa gloire.

Je demeure avec tout le reſpect dû à un mérite incomparable comme l'eſt celui de votre Eminence, le très-humble, &c.

LETTRE II.

J'Ai reçu les nouveaux témoignages de la bienveillance de Votre Eminence à mon égard, & je lui en fais les plus vifs remercimens. Je la vois toûjours diſpoſée à rendre ſervice à l'Egliſe & aux bonnes Lettres ; elle inſtruit le monde par des préceptes ; elle l'excite par des exemples. Elle donne des Duchés & des Marquiſats aux Religieuſes, de l'argent & des ſtatues à un Temple Catholique, érigé au milieu du Paganiſme.

J'applaudis de loin, toûjours malade,

toûjours brûlant du deſir de lui préſenter mes reſpects, & retenu auprès d'un Roi Hérétique, mais très-aimable, avec les chaînes du loiſir, de la liberté, & du plaiſir, qui font rarement des chaînes royales. Je voudrois chanter les louanges de Votre Eminence; mais quand on a toûjours la fievre & qu'on vit avec Galien, la voix devient rauque, & l'on perd le chant & la parole.

Je n'en ſuis pas moins l'admirateur, & le très-humble ſerviteur de Votre Eminence.

LETTRE III.

QUe dira Votre Eminence, lorſqu'elle recevra cette Lettre, après avoir lu celle du Salomon du Nord? Elle dira qu'elle daigne agréer le tribut d'un Berger, après avoir reçu l'or, l'encens, & la myrrhe d'un Roi qui vaut les trois Rois de l'Epiphanie.

Elle ſe plaît à bâtir des Egliſes; mais elle s'érige un Temple dans la mémoire des hommes. Je déſire de joindre mes accla-

mations à ces applaudiſſemens que font retentir les Imprimeries de Breſſe ; mais ma voix eſt rauque & foible ; mon corps languiſſant ; ainſi fait l'ame. Oh ! quand verrai-je quelque habile Libraire recueillir tous les ouvrages de Votre Eminence, déja trop diſperſés ! Ne confiez pas vos vers à de ſimples feuilles volantes ; mais que tous vos écrits ſoient réunis pour vivre enſemble éternellement.

J'augure que Votre Eminence donnera long-tems des bénédictions aux Fideles & des exemples au monde. Pour moi qui ne ſuis qu'un très-petit ver luiſant, je me proſterne devant un Aſtre de la premiere grandeur, & je ſuis pour toûjours avec la vénération la plus profonde, &c.

LETTRE IV.

VOtre Eminence orne l'érudition de la parure du génie ; elle fortifie le génie par le zèle : elle met le comble au zèle par ſa munificence. D'une main elle bâtit une Egliſe à Berlin, de l'autre elle délivre du joug hérétique un * Moine de mérite, & fait rentrer au Bercail la brebis égarée. Enfin ſa main libérale répand autant d'argent que d'encre ; elle inſtruit les Sçavans & ſoulage les pauvres. Je déſire voir tous ſes doctes écrits, & toutes ſes actions généreuſes recueillis par les imprimeries de Breſſe ; mais je déſire plus vivement encore de la ſaluer perſonnellement, &c.

* Deux Religieux, d'un Ordre très-reſpectable, apoſtaſierent il y a quelque tems, & ſe retirerent en Allemagne, où ils ſe firent Luthériens. M. le Cardinal *Quirini* a eu le bonheur d'en ramener un au giron de l'Egliſe.

REMERCIMENT SINCERE
à un homme CHARITABLE.

VOus avez rendu ſervice au genre humain en vous déchaînant ſagement contre des ouvrages faits pour le pervertir. Vous ne ceſſez d'écrire contre l'*Eſprit des Loix*, & même il paroit à votre ſtyle que vous êtes l'ennemi de toutes ſortes d'eſprits. Vous avertiſſez que vous avez préſervé le monde du venin répandu dans l'*Eſſai ſur l'Homme*, de Pope; Livre que je ne ceſſe de relire, pour me convaincre de plus en plus de la force de vos raiſons & de l'importance de vos ſervices. Vous ne vous amuſez pas, Monſieur, à examiner le fond de l'ouvrage ſur les Loix, à vérifier les citations, à diſcuter s'il y a de la juſteſſe, de la profondeur, de la clarté, de la ſageſſe; ſi les chapitres naiſſent les uns des autres, s'ils forment un tout enſemble, ſi enfin ce Livre, qui devroit être utile, ne ſeroit pas par malheur un Livre agréable.

Vous allez d'abord au fait, & regardant M. de M*** comme le Diſciple de Pope, vous les regardez tous deux comme les Diſciples de Spinoſa. Vous leur reprochez,

avec un zèle merveilleux d'être Athées, parce que vous découvrez, dites-vous, dans toute leur Philoſophie les principes de la Religion naturelle. Rien n'eſt aſſurément, Monſieur, ni plus charitable, ni plus judicieux, que de conclure qu'un Philoſophe ne connoît point de Dieu, de cela même qu'il poſe pour principe que Dieu parle au cœur de tous les hommes.

Un honnête homme eſt le plus noble ouvrage de Dieu, dit le célébre Poëte Philoſophe. Vous vous élevez au-deſſus de l'honnête homme; vous confondez ces maximes funeſtes, que la Divinité eſt l'Auteur & le lien de tous les êtres, que tous les hommes ſont freres, que Dieu eſt leur pere commun, qu'il faut ne rien innover dans la Religion, ne point troubler la paix établie par un Monarque ſage, qu'on doit tolérer les ſentimens des hommes, ainſi que leurs défauts. Continuez, Monſieur, écraſez cet affreux libertinage, qui eſt au fond la ruine de la Société. C'eſt beaucoup que par vos G. E. vous ayez ſaintement eſſayé de tourner en ridicule toutes les Puiſſances; & quoique la grace d'être plaiſant vous ait manqué, *volenti & conanti*, cependant vous avez le mérite d'avoir fait tous vos efforts pour écrire agréable-

ment des invectives. Vous avez voulu quelquefois réjouir les Saints ; mais vous avez ſouvent eſſayé d'armer chrétiennement les Fideles les uns contre les autres. Vous prêchez le Schiſme pour la plus grande gloire de Dieu. Tout cela eſt très-édifiant ; mais ce n'eſt point encore aſſez.

Votre zèle n'a rien fait qu'à demi, ſi vous ne parvenez pas à faire brûler les Livres de Pope, de Lock & de Bayle, l'Eſprit des Loix, dans un bucher, auquel on mettra le feu avec un paquet de nouvelles Eccléſiaſtiques.

En effet, Monſieur, quels maux épouvantables n'ont pas fait dans le monde une douzaine de vers répandus dans l'*Eſſai ſur l'Homme* de ce ſcelerat de Pope, cinq ou ſix articles du *Dictionnaire* de cet abominable Bayle, une ou deux pages de ce coquin de Locke, & d'autres incendiaires de cette eſpéce. Il eſt vrai que ces hommes ont mené une vie pure & innocente, que tous les honnêtes gens les chériſſoient & les conſultoient ; mais c'eſt par-là qu'ils ſont dangereux. Vous voyez leurs Sectateurs les armes à la main troubler les Royaumes, porter par-tout le flambeau des guerres civiles. Montagne, Charron,

le Préſident de Thou, Deſcartes, Gaſſendi, Rohault, le Vayer; ces hommes affreux, qui étoient dans les mêmes principes, boulverſerent tout en France. C'eſt leur Philoſophie qui fit donner tant de batailles, & qui cauſa la Saint Barthelemi. C'eſt leur eſprit de tolérantiſme qui eſt la ruine du monde; & c'eſt votre ſaint zèle qui répand par-tout la douceur de la concorde.

Vous nous apprenez que tous les partiſans de la Religion naturelle ſont les ennemis de la Religion Chrétienne. Vraiment, Monſieur, vous avez fait là une belle découverte! Ainſi dès que je verrai un homme ſage, qui dans ſa Philoſophie reconnoîtra par-tout l'Etre ſuprême, qui admirera la Providence dans l'infiniment grand & l'infiniment petit, dans la production des mondes & dans celle des inſectes, je conclurai de-là qu'il eſt impoſſible que cet homme ſoit Chrétien. Vous nous avertiſſez qu'il faut penſer ainſi aujourd'hui de tous les Philoſophes. On ne pouvoit certainement rien dire de plus ſenſé & de plus utile au Chriſtianiſme, que d'aſſurer que notre Religion eſt baffouée dans toute l'Europe, par tous ceux dont la profeſſion eſt de chercher la vérité. Vous pou-

vez vous vanter d'avoir fait là une réflexion, dont les conſéquences ſeront bien avantageuſes au Public.

Que j'aime encore votre colere contre l'Auteur de l'Eſprit des Loix, quand vous lui reprochez d'avoir loué les Solons, les Platons, les Socrates, les Ariſtides, les Ciceron, les Catons, les Epictetes, les Antonins, & les Trajans! On croiroit à votre dévote fureur contre ces gens-là, qu'ils ont tous ſigné le Formulaire. Quels monſtres, Monſieur, que tous ces grands hommes de l'Antiquité! Brûlons tout ce qui nous reſte de leurs Ecrits avec ceux de Pope & de Locke & de M. de M***. En effet tous ces anciens Sages ſont vos ennemis, ils ont tous été éclairés par la Religion naturelle, & la vôtre, Monſieur, je dis la vôtre en particulier, paroît ſi fort contre la nature, que je ne m'étonne pas que vous déteſtiez ſincerement tous ces illuſtres réprouvés, qui ont fait, je ne ſçais comment, tant de bien à la Terre. Remerciez bien Dieu de n'avoir rien de commun, ni avec leur conduite, ni avec leurs Ecrits.

Vos ſaintes idées ſur le Gouvernement politique ſont une ſuite de votre ſageſſe.

On voit que vous connoiſſez les Royaumes de la terre tout comme le Royaume des Cieux. Vous condamnez de votre autorité privée les gains que l'on fait dans les riſques maritimes. Vous ne ſçavez pas probablement ce que c'eſt que l'argent à la groſſe ; mais vous appellez ce commerce *uſure*.

C'eſt une nouvelle obligation que le Roi vous aura d'empêcher ſes ſujets de commercer à Cadix. Il faut laiſſer cette œuvre de Satan aux Anglois & aux Hollandois, qui ſont déja damnés ſans reſſource. Je voudrois, Monſieur, que vous nous diſiez combien vous rapporte le commerce ſacré de vos Nouvelles Eccléſiaſtiques. Je crois que la bénédiction répandue ſur ce chef-d'œuvre peut bien faire monter le profit à trois cens pour cent. Il n'y a point de commerce profane qui ait jamais ſi bien rendu.

Le commerce maritime que vous condamnez, pourroit être excuſé peut-être en faveur de l'utilité publique, de la hardieſſe d'envoyer ſon bien dans un autre hémiſphére & du riſque des naufrages. Votre petit négoce a une utilité plus ſenſible ; il demande plus de courage & expoſe à de plus grands riſques.

Quoi de plus utile en effet, que d'inſtruire l'Univers quatre fois par mois des aventures de quelques clercs tonſurés ? Quoi de plus courageux que d'outrager les Papes & les Evêques ? Et quel riſque, Monſieur, que ces petites humiliations que vous pourriez eſſuyer en place publique ? Mais je me trompe : il y a des charmes à ſouffrir pour la bonne cauſe ; il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes, & vous me paroiſſez tout fait pour le martyr, que je vous ſouhaite cordialement, étant votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur, &c.

LETTRE

A MONSIEUR KOËNIG,

A Poſtdam, le 17. Novembre 1752.

MONSIEUR,

Le Libraire qui a imprimé une nouvelle Edition du *Siécle de Louis XIV.* plus exacte, plus ample & plus curieuſe que les autres, doit vous en faire tenir de ma part deux exemplaires, un pour vous, l'autre pour la Bibliothéque de S. A. R. à qui je vous prie de faire agréer cet hommage & mon profond reſpect.

Il eſt bien difficile que dans un tel ouvrage, où il y a tant de traits qui caracteriſent l'héroïſme de la Maiſon d'*Orange*, il ne s'en trouve pas quelques-uns qui puiſſent déplaire : mais une Princeſſe de ſon Sang, & née en Angleterre, connoît tous les devoirs d'un Hiſtorien & le prix de la vérité pour ne pas aimer cette vérité, quand elle eſt dite avec le reſpect qu'on doit aux Puiſſances.

J'aurai ſans doute bien des querelles à ſoûtenir ſur cet ouvrage ; je puis m'être trompé ſur beaucoup de choſes, que le tems ſeul peut éclaircir. Il ne s'agit pas ici de moi, mais du Public : il n'eſt pas queſtion de me défendre, mais de l'éclairer ; & il faut ſans difficulté que je corrige toutes les erreurs où je ſerai tombé, & que je remercie ceux qui m'en avertiront, quelque aigreur qu'ils puiſſent mettre dans leur zèle.

Cette vérité à laquelle j'ai ſacrifié toute ma vie, je l'aime dans les autres autant que dans moi. J'ai lu, Monſieur, votre *Appel au Public* que vous avez eu la bonté de m'envoyer, & je ſuis revenu ſur le champ du préjugé que j'avois contre vous. Je n'avois point été du nombre de ceux qu'on avoit conſtitués vos juges, ayant paſſé tout l'été à Poſtdam ; mais je vous avoue que ſur l'expoſé de M. de M.... & ſur le jugement prononcé en conſéquence, j'étois entierement contre votre procédé. Il s'agiſſoit, diſoit-on, d'une découverte importante dont on vous accuſoit d'avoir voulu ravir la gloire à ſon Auteur par envie & par malignité. On vous imputoit d'avoir forgé une Lettre de Leibnitz, dans laquelle vous aviez vous-même in-

ſéré cette découverte. On prétendoit que preſſé par l'Académie de repréſenter l'original de cette Lettre, vous aviez eu recours à l'artifice groſſier de ſuppoſer après coup que vous en teniez la copie de la main d'un homme qui eſt mort il y a quelques années. Jugez, Monſieur, ſi je ne devois pas avoir les préjugés les plus violens, & ſi vous ne devez pas pardonner à tous ceux qui vous ont condamné, quand ils n'ont été inſtruits que par les allégations de votre adverſaire confirmées par votre ſilence.

Votre appel m'a ouvert les yeux, ainſi qu'à tout le Public. Quiconque a lu votre mémoire, a été convaincu de votre innocence. Vos piéces juſtificatives établiſſent tout le contraire de ce que votre ennemi vous imputoit. On voit évidemment que vous commençâtes par montrer à M.... tout l'ouvrage dans lequel vous combattiez ſes ſentimens; que cet ouvrage eſt écrit avec la plus grande politeſſe, & les égards les plus circonſpects : qu'en le réfutant vous lui avez prodigué des éloges : que vous lui avez d'abord avoué avec la bonne foi & la franchiſe de votre patrie tout ce qui concernoit la Lettre de Leibnitz. Vous lui dites que vous la teniez,

ainſi que pluſieurs autres, des mains de feu Henri, que l'original ne pourroit probablement ſe trouver; enfin vous imprimates & votre réfutation & une partie de la Lettre de Leibnitz avec le conſentement de votre adverſaire, conſentement qu'il ſigna lui-même. Les Actes de Leipſig furent les dépoſitaires de votre ouvrage, & de cette même Lettre, ſur laquelle on vous a fait le plus étrange procès criminel dont on ait jamais entendu parler dans la Littérature.

Il eſt clair comme le jour que cette Lettre de Leibnitz que vous rapportez aujourd'hui toute entiere avec deux autres, ont été écrites par ce grand homme, & n'ont pu être écrites que par lui. Il n'y a perſonne qui n'y reconnoiſſe ſa maniere de penſer, ſon ſtyle profond, mais un peu diffus & embarraſſé, ſa coûtume de jetter des idées, ou plutôt des ſemences d'idées qui excitent à les développer. Mais ce qu'il y a de plus étrange dans cette affaire, & ce qui me cauſe une ſurpriſe dont je ne reviens pas, c'eſt que cette même Lettre de Leibnitz, dont on faiſoit tant de bruit, cette Lettre pour laquelle on a intéreſſé tant de Puiſſances, cette Lettre qu'on vous accuſoit d'avoir indignement ſuppo-

é, & d'avoir fabriqué vous-même pour donner à Leibnitz la gloire d'un Théorême revendiqué par votre adverſaire, cette Lettre dit préciſément tout le contraire de ce qu'on croyoit. Elle combat le ſentiment de votre adverſaire au lieu de le prévenir.

C'eſt donc ici uniquement une mépriſe de l'amour propre. Votre ennemi n'avoit pas aſſez examiné cette Lettre que vous lui aviez remiſe entre les mains. Il croyoit qu'elle contenoit ſa penſée, & elle contenoit ſa réfutation. Falloit-il donc qu'il employât tant d'artifices & de violence, qu'il fatiguât tant de puiſſances, & qu'il pourſuivît enfin ceux qui condamnent aujourd'hui ſa mépriſe, & ſon procédé, pour quatre lignes de Leibnitz mal entendues, pour une diſpute qui n'eſt nullement éclaircie, & dont le fond me paroît la choſe la plus frivole.

Pardonnez-moi cette liberté; vous ſçavez, Monſieur, que je ſuis un peu enthouſiaſte ſur ce qui me paroît vrai. Vous avez été témoin que je ne ſacrifie mon ſentiment à perſonne. Vous vous ſouvenez des deux années que nous avons paſſées enſemble dans une retraite philoſophique

avec une Dame d'un génie étonnant, & digne d'être instruite par vous dans les Mathématiques. Quelque amitié qui m'attachât à elle & à vous, je me déclarai toûjours contre votre sentiment & le sien sur la dispute des *forces vives*. Je soutiens effrontément le parti de M. de Mairan contre vous deux, & ce qu'il y eut de plaisant, c'est que lorsque cette Dame écrivit ensuite contre M. de Mairan sur ce point de Mathématique, je corrigeai son ouvrage, & j'écrivis contre elle. J'en usai de même sur les Monades & sur l'Harmonie préétablie, ausquelles je vous avoue que je ne crois point du tout. Enfin je soutins toutes mes héréfies, sans altérer le moins du monde la charité. Je ne pus sacrifier ce qui me paroissoit la vérité à une personne à qui j'aurois sacrifié ma vie.

Vous ne serez donc pas surpris que je vous dise avec cette franchise intrépide qui vous est connue, que toutes ces disputes où un mêlange de Métaphysique vient égarer la Géométrie, me paroissent des jeux d'esprit, qui l'exercent & qui ne l'éclairent point. La querelle des *forces vives* étoit absolument dans ce cas. On écriroit cent volumes pour & contre sans rien changer jamais dans la Méchanique; il est clair

qu'il faudra toûjours le même nombre de chevaux pour tirer les mêmes fardeaux, & la même charge de poudre pour un boulet de canon, ſoit qu'on multiplie la maſſe par la vîteſſe, ſoit qu'on la multiplie par le quarré de la vîteſſe.

Souffrez que je vous diſe que la diſpute ſur la moindre action eſt beaucoup plus frivole encore. Il ne me paroît de vrai dans tout cela que l'ancien axiome: que la Nature agit toûjours par les voies les plus ſimples. Encore cette maxime demande-t-elle beaucoup d'explications.

Si M. de M.... a inventé depuis peu ce principe, à la bonne heure: mais il me ſemble qu'il n'eût pas fallu déguiſer ſous des termes ambigus une choſe ſi claire, & que ce ſeroit la traveſtir en erreur que de prétendre avec le Pere Mallebranche, que Dieu employe toûjours *la moindre quantité d'actions*. Nos bras, par exemple, ſont des leviers de la troiſiéme eſpéce qui exercent une force de plus de cinquante livres pour en lever une: le cœur par ſa ſyſtole & ſa diaſtole exerce une force prodigieuſe pour exprimer une goutte de ſang qui ne péſe pas une dragme. Toute la Nature eſt pleine de pareils exemples.

Elle montre dans mille occasions plus de profusion que d'économie.

Heureusement, Monsieur, toutes nos disputes pointilleuses sur des principes sujets à tant d'exceptions, sur des assertions vraies en plusieurs cas & fausses dans d'autres, n'empêcheront pas la Nature de suivre ses loix invisibles & éternelles. Malheur au genre humain, si le Monde étoit comme la plûpart des Philosophes veulent le faire. Nous ressemblons assez à *Mathieu Garo*, qui affirmoit que les citrouilles devoient croître au haut des plus grands arbres, afin que les choses fussent en proportion : vous sçavez comment *Mathieu Garo* fut détrompé, quand un gland de chêne lui tomba sur le nez dans le tems qu'il raisonnoit en profond Métaphysicien.

« Voyez donc, Monsieur, ce que c'est que de ne vouloir trouver la preuve de l'existence de Dieu, que dans une formule d'Algébre sur le point le plus obscur de la Dynamique, & assurément sur le point le plus obscur dans l'usage. » Vous allez » vous fâcher contre moi, mais je ne » m'en soucie gueres. « Feu M. l'Abbé Conti disoit au grand Newton, & je pense

avec l'Abbé Conti, qu'à l'exception d'une quarantaine de Théorêmes principaux qui ſont utiles, les recherches profondes de la Géométrie ne ſont que l'aliment d'une curioſité ingénieuſe ; & j'ajoute que toutes les fois que la Métaphyſique s'y joint, cette curioſité eſt bien trompée. La Métaphyſique eſt le nuage qui dérobe aux Héros d'Homere l'ennemi qu'ils croyoient ſaiſir.

Mais que pour une diſpute ſi frivole ; pour une bagatelle difficile, pour une erreur de nulle conſéquence, confondue avec une vérité triviale, on intente un procès criminel dans les formes, qu'on faſſe déclarer fauſſaire un honnête homme, un compagnon d'étude, un ancien ami ; c'eſt ce qui eſt en vérité bien douloureux.

Vous nous avez appris dans votre Appel une violence bien plus ſinguliere ; on m'a écrit des Lettres de Paris pour ſçavoir ſi la choſe étoit vraie. Vous dites, & il n'eſt que trop véritable, que M.... après avoir réuſſi, comme il lui étoit ſi aiſé, à vous faire condamner, a écrit & fait écrire pluſieurs fois à Madame la Princeſſe d'Orange, de qui vous dépendez, pour vous impoſer ſilence, & pour vous faire conſentir

vous-même à votre déshonneur. Vous croyez bien que toute l'Europe Litteraire trouve ſon procédé un peu dur & fort inoui. M.... aura la gloire d'avoir fait ce qu'aucun Souverain n'a jamais oſé. Aveuglé par une mépriſe où il étoit tombé, il a ſoutenu cette mépriſe par une perſécution, il a fait condamner & flétrir un honnête homme ſans l'entendre & lui a ordonné enſuite de ne point ſe défendre & de ſe taire.

Quel homme de Lettres n'eſt ſaiſi d'une juſte indignation contre une cruauté ménagée d'abord avec tant d'artifices, & ſoutenue enfin avec tant de dureté ? Où en ſeroient les Lettres & les études en tout genre, ſi on ne peut être d'un ſentiment oppoſé à celui d'un homme qui a ſçu ſe procurer du crédit. Quoi ! Monſieur, ſi je diſois que tous les angles d'un triangle ſont égaux à deux droits, & que le Préſident de l'Académie de Petteſbourg eût dit le contraire, il ſeroit donc en droit de me faire condamner & de m'ordonner le ſilence ?

Vos plaintes ont été accompagnées des plaintes de tous les gens de Lettres de l'Europe ; leurs voix ſe ſont jointes à la

vôtre, & pour unique réponſe, M.... imprime qu'on ne doit pas ſçavoir ce qu'il a écrit à Madame la Princeſſe d'Orange, que ce ſont des ſecrets entre lui & elle qu'il faut reſpecter. Cette réponſe eſt le dernier coup de pinceau du tableau, & j'avoue qu'on devoit s'y attendre.

J'étois plein de ma ſurpriſe & de mon indignation, ainſi que tous ceux qui ont lu votre appel; mais l'une & l'autre ceſſent dans ce moment-ci. On m'apporte un volume de Lettres que M.... a fait imprimer, il y a un mois; je ne peux plus que le plaindre; il n'y a plus à ſe fâcher: c'eſt un homme qui prétend que pour mieux connoître la nature de l'ame, il faut aller aux terres auſtrales diſſéquer des cerveaux de géans hauts de douze pieds; & des hommes velus portant une queue de ſinge.

Il veut qu'on enyvre des gens avec de l'opium pour épier dans leurs rêves les reſſorts de l'entendement humain.

Il propoſe de faire un grand trou qui pénétre juſqu'au noïau de la terre.

Il veut qu'on enduiſe les malades de poix-réſine, & qu'on leur perce la chair

avec de longues aiguilles ; bien entendu qu'on ne payera pas le Medecin, ſi le malade ne guérit pas.

Il prétend que les hommes pourroient vivre encore huit à neuf cens ans, ſi on les conſervoit par la même méthode qu'on empêche les œufs d'éclorre. La maturité de l'homme, dit-il, n'eſt pas l'âge viril ; c'eſt la mort. Il n'y a qu'à reculer ce point de maturité.

Enfin, il aſſure qu'il eſt auſſi aiſé de voir l'avenir que le paſſé ; que les prédictions ſont de même nature que la mémoire ; que tout le monde peut prophétiſer ; que cela ne dépend que d'un degré de plus d'activité dans l'eſprit, & qu'il n'y a qu'à exalter ſon ame.

Tout ſon Livre eſt plein d'un bout à l'autre d'idées de cette force. Ne vous étonnez donc plus de rien. Il travailloit à ce Livre, lorſqu'il vous perſécutoit, & je puis dire, Monſieur, lorſqu'il me tourmentoit auſſi d'une autre maniere, le même eſprit a inſpiré ſon ouvrage & ſa conduite.

Tout cela n'eſt point connu de ceux qui

qui, chargés de grandes affaires, occupés du gouvernement des Etats, & du devoir de rendre heureux les hommes, ne peuvent baisser leurs regards sur des querelles & sur de pareils ouvrages. Mais moi qui ne suis qu'un homme de Lettres, moi qui ait toûjours préferé ce titre à tout, moi dont le métier est depuis plus de quarante ans d'aimer la vérité & de la dire hardiment, je ne cacherai point ce que je pense. On dit que votre adversaire est actuellement très-malade, je ne le suis pas moins; & s'il porte dans son tombeau son injustice & son Livre, je porterai dans le mien la justice que je vous rends. Je suis avec autant de vérité que j'en ai mis dans ma Lettre, &c.

ESSAI

SUR LES GUERRES CIVILES DE FRANCE,

*Traduit de l'*Anglois *de M. de* **.

HEnri le Grand naquit en 1553. à Pau, petite Ville, Capitale du Bearn. Antoine de Bourbon, Duc de Vendôme son pere, étoit du Sang royal de France, &

Chef de la Branche de Bourbon, ainſi appellée d'un Fief de ce nom, qui tomba dans leur maiſon par un mariage avec l'héritiere de Bourbon.

La Maiſon de Bourbon, depuis Louis IX. juſqu'à Henri IV. avoit preſque toûjours été négligée, & réduite à un tel degré de pauvreté, que le fameux Prince de Condé, frere d'Antoine de Navarre & oncle de Henri le Grand, n'avoit que ſix cens livres de rente de ſon patrimoine.

La mere d'Henri étoit Jeanne d'Albret, fille d'Henri d'Albret, Roi de Navarre, Prince ſans mérite, mais bon homme, plutôt indolent que paiſible, qui ſoûtint avec trop de réſignation la perte de ſon Royaume, enlevé à ſon pere par une Bulle du Pape, appuyée des armes de l'Eſpagne. Jeanne, fille d'un Prince ſi foible, eut encore un plus foible époux, auquel elle apporta en mariage la Principauté de Bearn, & le vain titre de Roi de Navarre.

Ce Prince, qui vivoit dans un tems de factions, & de guerres civiles, où la fermeté d'eſprit eſt ſi néceſſaire, ne fit voir qu'incertitude & irréſolution dans ſa conduite. Il ne ſçut jamais de quel parti, ni

de quelle Religion il étoit. Sans talent pour la Cour, & ſans capacité pour l'emploi de Général d'armée, il paſſa toute ſa vie à favoriſer ſes ennemis & à ruiner ſes ſerviteurs; joué par Catherine de Médicis, amuſé & accablé par les Guiſes, & toûjours dupe de lui-même. Il reçut une bleſſure mortelle au Siége de Rouen, où il combattit pour la cauſe de ſes ennemis contre l'intérêt de ſa propre maiſon. Il fit voir en mourant le même eſprit inquiet & flottant, qui l'agitoit pendant ſa vie.

Jeanne d'Albret étoit d'un caractere tout oppoſé : pleine de courage & de réſolution, redoutée de la Cour de France, chérie des Proteſtans, eſtimée des deux partis. Elle avoit toutes les qualités qui font les grands politiques, ignorant cependant les petits artifices de l'intrigue & de la cabale. Une choſe remarquable eſt qu'elle ſe fit Proteſtante, dans le même tems que ſon époux devint Catholique, & fut auſſi conſtamment attachée à la nouvelle Religion, qu'Antoine étoit chancelant dans la ſienne. Ce fut par-là qu'elle ſe vit à la tête d'un parti, tandis que ſon époux étoit le jouet de l'autre.

Jalouſe de l'éducation de ſon fils, elle

voulut ſeule en prendre ſoin. Henri apporta en naiſſant toutes les excellentes qualités de ſa mere, & il les porta dans la ſuite à un plus haut degré de perfection. Il n'avoit hérité de ſon pere qu'une certaine facilité d'humeur, qui dans Antoine dégénera en incertitude & en foibleſſe, mais qui dans Henri fut bienveillance & bon naturel.

Il ne fut pas élevé, comme un Prince, dans cet orgueil lâche & efféminé, qui énerve le corps, affoiblit l'eſprit & endurcit le cœur. Sa nourriture étoit groſſiere, & ſes habits ſimples & unis. Il alla toûjours nue tête. On l'envoyoit à l'école avec des jeunes gens de même âge ; il grimpoit avec eux ſur les rochers, & ſur le ſommet des montagnes voiſines, ſuivant la coûtume du pays & des tems.

Pendant qu'il étoit ainſi élevé au milieu de ſes ſujets, dans une ſorte d'égalité, ſans laquelle il eſt facile à un Prince d'oublier qu'il eſt né homme, la fortune ouvrit en France une Scene ſanglante, & aux travers des débris d'un Royaume preſque détruit, & ſur les cendres de pluſieurs Princes enlevés par une mort prématurée, lui fraya le chemin d'un Thrône ; qu'il ne

put rétablir dans ſon ancienne ſplendeur qu'après en avoir fait la conquête.

Henri II. Roi de France, Chef de la Branche des Valois, fut tué à Paris dans un tournois, qui fut en Europe le dernier de ces romaneſques & périlleux divertiſſemens.

Il laiſſa quatre fils, François II. Charles IX. Henri III. & le Duc d'Alençon. Tous ces indignes deſcendans de François I. monterent ſucceſſivement ſur le Thrône, excepté le Duc d'Alençon, & moururent heureuſement à la fleur de leur âge & ſans poſterité.

Le Regne de François II. fut court, mais remarquable. Ce fut alors que percerent ces factions, & que commencerent ces calamités, qui pendant trente ans ſucceſſivement ravagerent le Royaume de France.

Il épouſa la célébre & malheureuſe Marie Stuard, Reine d'Ecoſſe, que ſa beauté & ſa foibleſſe conduiſirent à de grandes fautes, & à de plus grands malheurs, & enfin à une mort déplorable; elle étoit maîtreſſe abſolue de ſon jeune

époux, Prince de dix-huit ans, ſans vices & ſans vertus, né avec un corps délicat & un eſprit foible.

Incapable de gouverner par elle-même, elle ſe livra ſans réſerve au Duc de Guiſe, frere de ſa mere : il influoit ſur l'eſprit du Roi par ſon moyen, & jettoit par-là les fondemens de la grandeur de ſa propre maiſon. Ce fut dans ce tems que Catherine de Médicis, veuve du feu Roi, & mere du Roi regnant, laiſſa échapper les premieres étincelles de ſon ambition qu'elle avoit habilement étouffée pendant la vie de Henri II. mais ſe voyant incapable de l'emporter ſur l'eſprit de ſon fils & ſur une jeune Princeſſe qu'il aimoit paſſionnément, elle crut qu'il lui étoit plus avantageux d'être pendant quelque tems leur inſtrument, & de ſe ſervir de leur pouvoir, pour établir ſon autorité, que de s'y oppoſer inutilement. Ainſi les Guiſes gouvernoient le Roi & les deux Reines. Maîtres de la Cour, ils devinrent les maîtres de tout le Royaume : l'un en France eſt toûjours une ſuite néceſſaire de l'autre.

La Maiſon de Bourbon gémiſſoit ſous l'oppreſſion de la Maiſon de Lorraine, & Antoine, Roi de Navarre, ſouffrit tran-

quillement plusieurs affronts d'une dangereuse conséquence. Le Prince de Condé, son frere, encore plus indignement traité, tâche de secouer le joug, & s'associa pour ce grand dessein à l'Amiral de Coligni, Chef de la Maison de Châtillon : la Cour n'avoit point d'ennemi plus redoutable. Condé étoit plus ambitieux, plus entreprenant, plus actif; Coligni étoit d'une humeur plus posée, plus mesurée dans sa conduite, plus capable d'être chef d'un parti; à la vérité aussi malheureux à la guerre que Condé, mais réparant souvent par son habileté ce qui sembloit irréparable; plus dangereux après une défaite que ses ennemis après une victoire; orné d'ailleurs d'autant de vertus que des tems si orageux & l'esprit de faction pouvoient le permettre.

Les Protestans commencerent alors à devenir nombreux : ils s'apperçurent bientôt de leurs forces.

La superstition, les secrettes fourberies des Moines de ce tems-là, le pouvoir immense de Rome, la passion des hommes pour la nouveauté, l'ambition de Luther & de Calvin, la politique de plusieurs Princes, servirent à l'accroissement de

cette Secte, libre à la vérité de superstitions, mais tendante aussi impétueusement à l'Anarchie, que la Religion de Rome à la Tyrannie.

Les Protestans avoient essuyé en France les persécutions les plus violentes, dont l'effet ordinaire est de multiplier les Prosélites. Leur Secte croissoit au milieu des échaffauds & des tortures. Condé, Coligni, les deux freres de Coligni, leurs Partisans & tous ceux qui étoient tyrannisés par les Guises, embrasserent en même tems la Religion Protestante. Ils unirent avec tant de concert leurs plaintes, leur vengeance, & leurs intérêts, qu'il y eut en même tems une révolution dans la Religion & dans l'Etat.

La premiere entreprise fut un complot pour arrêter les Guises à Amboise, & pour s'assurer de la personne du Roi. Quoique ce complot eût été tramé avec hardiesse, & conduit avec secret, il fut découvert au moment où il alloit être mis en exécution. Les Guises punirent les Conspirateurs de la maniere la plus cruelle, pour intimider leurs ennemis, & les empêcher de former à l'avenir de pareils projets. Plus de sept cens Protestans furent exécutés;

Condé fut fait prisonnier & accusé du crime de Leze Majesté. On lui fit son procès, & il fut condamné à mort.

Pendant le cours de son procès, Antoine, Roi de Navarre son frere, leva en Guyenne, à la sollicitation de sa femme & de Coligni, un nombre infini de Gentilshommes, tant Protestans que Catholiques, attachés à sa Maison. Il traversa la Gascogne avec son armée; mais sur un simple message qu'il reçut de la Cour en chemin, il les congédia tous en pleurant. *Il faut que j'obéisse*, dit-il, *mais j'obtiendrai votre pardon du Roi. Allez & demandez pardon pour vous-même*, lui répondit un vieux Capitaine, notre sûreté est au bout de nos épées. Là-dessus la Noblesse qui le suivoit, s'en retourna avec mépris & indignation.

Antoine continua sa route & arriva à la Cour. Il y sollicita la vie de son frere, n'étant pas sûr de la sienne. Il alloit tous les jours chez le Duc, & chez le Cardinal de Guise; qui le recevoient assis & couverts pendant qu'il étoit debout & nue tête.

Tout étoit prêt alors pour la mort du Prince de Condé, lorsque le Roi tomba

tout d'un coup malade & mourut. Les circonſtances & la promptitude de cet événement, le penchant des hommes à croire que la mort précipitée des Princes n'eſt point naturelle, donnerent cours au bruit commun que François II. avoit été empoiſonné.

Sa mort donna un nouveau tour aux affaires. Le Prince de Condé fut mis en liberté ; ſon parti commença à reſpirer ; la Religion Proteſtante s'étendit de plus en plus ; l'autorité des Guiſes baiſſa, ſans cependant être abattue ; Antoine de Navarre recouvra une ombre d'autorité, dont il ſe contenta ; Marie Stuard fut renvoyée en Ecoſſe, & Catherine de Médicis, qui commençoit alors à jouer le premier rôle ſur le Théatre, fut déclarée Régente du Royaume pendant la minorité de Charles IX. ſon ſecond fils

Elle ſe trouva elle-même embarraſſée dans un labyrinthe de difficultés inſurmontables, & partagée entre deux Religions, & différentes factions, qui étoient aux priſes l'une avec l'autre, & diſputoient le pouvoir ſouverain.

Cette Princeſſe réſolut de les détruire

par leurs propres armes, s'il étoit possible. Elle nourrit la haine des Condés contre les Guises, elle jetta la semence des guerres civiles; indifférente & impartiale entre Rome & Geneve, uniquement jalouse de sa propre autorité.

Les Guises qui étoient zelés Catholiques, parce que Condé & Coligni étoient Protestans, furent long-tems à la tête des Troupes. Il y eut plusieurs batailles livrées, le Royaume fut ravagé en même tems par trois ou quatre armées.

Le Connétable Anne de Montmorency fut tué à la journée de Nanci, dans la quatre-vingtiéme année de son âge. François, Duc de Guise, fut assassiné par Poltrot au Siége d'Orléans. Henri III. alors Duc d'Anjou, grand Prince dans sa jeunesse, quoique Roi de peu de mérite dans la maturité de l'âge, gagna les batailles de Jarnac contre Condé, & de Moncontour contre Coligni.

La conduite de Condé, & sa mort funeste, à la bataille de Jarnac, sont trop remarquables pour n'être pas détaillées. Il avoit été blessé au bras deux jours auparavant. Sur le point de donner bataille à

ſon ennemi, il eut le malheur de recevoir un coup de pied d'un cheval fougueux, ſur lequel étoit monté un de ſes Officiers. Le Prince, ſans marquer aucune ſenſibilité, dit à ceux qui étoient autour de lui : *Meſſieurs, apprenez par cet accident qu'un cheval fougueux eſt plus dangereux qu'utile dans un jour de bataille. Allons*, pourſuivit-il, *le Prince* de Condé *avec une jambe caſſée, & le bras en écharpe, ne craint point de donner bataille, puiſque vous le ſuivez.*

Le ſuccès ne répondit point à ſon courage : il perdit la bataille ; toute ſon armée fut miſe en déroute. Son cheval ayant été tué ſous lui, il ſe tint tout ſeul le mieux qu'il put appuyé contre un arbre, à demi évanoui, à cauſe de la douleur que lui cauſoit ſon mal ; mais toûjours intrépide, & le viſage tourné du côté de l'ennemi. Monteſquiou, Capitaine des Gardes du Duc d'Anjou, paſſa par là, quand ce Prince infortuné étoit en cet état, & demanda qui il étoit. Comme on lui dit que c'étoit le Prince de Condé, il le tua de ſang froid.

Après la mort de Condé, Coligni eut ſur les bras tout le fardeau du parti. Jeanne d'Albret alors veuve, confia ſon fils à ſes ſoins. Le jeune Henri, alors âgé de

quatorze ans, alla avec lui à l'armée & partagea les fatigues de la guerre. Le travail & les adverſités furent ſes guides & ſes maîtres.

Sa mere & l'Amiral n'avoient point d'autre vûe que de rendre en France leur Religion indépendante de Rome & d'aſſurer leur propre autorité contre le pouvoir de Catherine de Médicis.

Catherine s'étoit déja débarraſſée de pluſieurs de ſes rivaux. François, Duc de Guiſe, qui étoit le plus dangereux & le plus nuiſible de tous, quoiqu'il fût du même parti, avoit été aſſaſſiné devant Orléans. Henri de Guiſe ſon fils, qui joua depuis un ſi grand rôle dans le monde, étoit fort jeune.

Le Prince de Condé étoit mort: Charles IX. ſon fils avoit pris le pli qu'elle vouloit, étant aveuglément ſoûmis à ſes volontés. Le Duc d'Anjou, qui fut depuis Henri III. étoit abſolument dans ſes intérêts; elle ne craignoit d'autres ennemis que Jeanne d'Albret, Coligni & les Proteſtans. Elle crut qu'un ſeul coup pouvoit les détruire tous, & rendre ſon pouvoir immuable.

Elle preſſentit le Roi, & même le Duc d'Anjou ſur ſon deſſein. Tout fut concerté, & les piéges étant préparés, une paix avantageuſe fut propoſée aux Proteſtans. Coligni fatigué de la guerre civile, l'accepta avec chaleur; Charles, pour ne laiſſer aucun ſujet de ſoupçon, donna ſa ſœur en mariage au jeune Henri de Navarre. Jeanne d'Albret, trompée par des apparences ſi ſéduiſantes, vint à la Cour avec ſon fils, Coligni & tous les Chefs des Proteſtans. Le mariage fut célébré avec pompe : toutes les manieres obligeantes, toutes les aſſurances d'amitié, tous les ſermens ſi ſacrés parmi les hommes, furent prodigués par Catherine & par le Roi. Le reſte de la Cour n'étoit occupé que de fêtes, de jeux & de maſcarades; enfin une nuit qui fut la veille de la Saint Barthelemi, au mois d'Août 1572. Le ſignal fut donné à minuit. Toutes les maiſons des Proteſtans furent forcées & ouvertes en même tems. L'Amiral de Coligni allarmé du tumulte, ſauta de ſon lit. Une troupe d'aſſaſſins entra dans ſa chambre; un certain Beſme Lorrain, qui avoit été élevé domeſtique dans la maiſon de Guiſe, étoit à leur tête, il plongea ſon épée dans le ſein de l'Amiral, & lui donna un coup de revers ſur le viſage.

Le jeune Henri, Duc de Guise, qui forma ensuite la Ligue Catholique, & qui fut depuis assassiné à Blois, étoit à la porte de la maison de Coligni, attendant la fin de l'assassinat, & cria tout haut: *Besme, cela est-il fait?* Immédiatement après les assassins jetterent le corps par la fenêtre. Coligni tomba & expira aux pieds de Guise, qui lui marcha sur le corps; non qu'il fût enyvré de ce zèle catholique pour la persécution, qui dans ce tems avoit infecté la moitié de la France; mais il y fut poussé par l'esprit de vengeance, qui bien qu'il ne soit point en général si cruel que le faux zèle pour la Religion, mene souvent à de plus grandes bassesses.

Cependant tous les amis de Coligni étoient attaqués dans Paris: hommes, femmes, enfans, tout étoit massacré sans distinction; toutes les rues étoient jonchées de corps morts. Quelques Prêtres tenant un Crucifix d'une main, & une épée de l'autre, couroient à la tête des meurtriers, & les encourageoient au nom de Dieu de n'épargner ni parens ni amis.

Le Maréchal de Tavanne, Soldat ignorant & superstitieux, qui joignoit la fureur de la Religion à la rage du parti,

couroit à cheval dans Paris, criant aux Soldats : *Du ſang, du ſang : la ſaignée eſt auſſi ſalutaire dans le mois d'Août que dans le mois de Mai.*

Le Palais du Roi fut un des principaux Théatres du carnage : car le Prince de Navarre logeoit au Louvre, & tous ſes domeſtiques étoient Proteſtans. Quelques-uns d'entr'eux furent tués dans leur lit avec leurs femmes ; d'autres s'enfuyoient tout nuds, & étoient pourſuivis par les Soldats ſur les eſcaliers de tous les appartemens du Palais, & même juſqu'à l'antichambre du Roi. La jeune femme d'Henri de Navarre, éveillée par cet affreux tumulte, craignant pour ſon époux & pour elle-même, ſaiſie d'horreur, & à demi-morte, ſauta bruſquement de ſon lit, pour aller ſe jetter aux pieds du Roi ſon frere. A peine eut-elle ouvert la porte de ſa chambre, que quelques-uns de ſes domeſtiques Proteſtans coururent s'y réfugier. Les Soldats entrerent après eux, & les pourſuivirent en préſence de la Princeſſe. Un d'eux qui s'étoit caché ſous ſon lit, y fut tué ; deux autres furent percés de coups de hallebarde à ſes pieds ; elle fut elle-même couverte de ſang.

Il y avoit un jeune Gentilhomme, qui étoit fort avant dans la faveur du Roi, à cauſe de ſon air noble, de ſa politeſſe & d'un certain tour heureux qui regnoit dans ſa converſation. C'étoit le Comte de la Rochefoucault, biſaïeul du Marquis de Montendre, qui eſt venu en Angleterre pendant une perſécution moins cruelle, mais auſſi injuſte. La Rochefoucault avoit paſſé la ſoirée avec le Roi dans une douce familiarité, où il avoit donné l'eſſor à ſon imagination. Le Roi ſentit quelques remords, & fut touché d'une ſorte de compaſſion pour lui. Il lui dit deux ou trois fois de ne point retourner chez lui & de coucher dans ſa chambre; mais la Rochefoucault répondit qu'il vouloit aller trouver ſa femme. Le Roi ne l'en preſſa pas davantage, & dit, *qu'on le laiſſe aller; je vois bien que Dieu a réſolu ſa mort.* Ce jeune homme fut maſſacré deux heures après.

Il y en eut fort peu qui échapperent de ce maſſacre général. Parmi ceux-ci la délivrance du jeune la Force eſt un exemple illuſtre que les hommes appellent deſtinée. C'étoit un enfant de dix ans. Son pere, ſon frere aîné & lui furent arrêtés en même tems par les Soldats du Duc

d'Anjou. Ces meurtriers tomberent sur tous les trois tumultuairement, & les frapperent au hazard. Le pere & les enfans couverts de sang, tomberent à la renverse, les uns sur les autres. Le plus jeune, qui n'avoit reçu aucun coup, contrefit le mort, & le jour suivant il fut délivré de tout danger. Une vie si miraculeusement conservée dura quatre-vingt-cinq ans. Ce fut le célebre Maréchal de la Force, oncle de la Ducheſſe de la Force, qui est* présentement en Angleterre.

Cependant plusieurs de ces infortunées victimes fuyoient du côté de la riviere. Quelques-uns la traverſoient à la nage pour gagner le Fauxbourg Saint Germain. Le Roi les apperçut de sa fenêtre, qui avoit vûe sur la riviere; & ce qui est presque incroyable, quoique cela ne soit que trop vrai, il tira sur eux avec une carabine. Catherine de Médicis, sans trouble & avec un air serein & tranquille, au milieu de cette boucherie, regardoit du haut d'un balcon qui avoit vûe sur la Ville, enhardissoit les assassins, & rioit d'entendre les soupirs des mourans, & les cris de ceux

* En 1729.

qui étoient massacrés. Ses filles d'honneur vinrent dans la rue, avec une curiosité effrontée, digne des abominations de ce siécle; elles contemplerent le corps nud d'un Gentilhomme qui avoit été soupçonné d'impuissance, & qui venoit d'être assassiné sous les fenêtres de la Reine.

La Cour qui fumoit encore du sang de la Nation, essaya quelques jours après de couvrir un forfait si énorme par la formalité des loix. Pour justifier ce massacre, ils imputerent calomnieusement à l'Amiral une conspiration qui ne fut crue de personne. On ordonna au Parlement de procéder contre la mémoire de Coligni. Son corps fut pendu par les pieds, avec une chaîne de fer, au gibet de Montfaucon. Le Roi lui-même eut la cruauté d'aller jouir de ce spectacle horrible. Un de ses Courtisans l'avertissant de se retirer, parce que le corps sentoit mauvais, le Roi répondit: *Le corps d'un ennemi mort sent toûjours bon.*

Il est impossible de sçavoir s'il est vrai que l'on envoya la tête de l'Amiral à Rome. Ce qu'il y a de bien certain, c'est qu'il y a à Rome dans le Vatican un Tableau où est representé le massacre de la

Saint Barthelemi, avec ces paroles : *Le Pape approuve la mort de Coligni.*

Le jeune Henri de Navarre fut épargné plutôt par politique que par compaſſion de la part de Catherine, qui le retint priſonnier juſqu'à la mort du Roi, pour être la caution de la ſoumiſſion des Proteſtans qui voudroient ſe révolter.

Jeanne d'Albret étoit morte ſubitement trois ou quatre jours auparavant. Quoique peut-être ſa mort eût été naturelle, ce n'eſt pas toutefois une opinion ridicule, de croire qu'elle avoit été empoiſonnée.

Quoi qu'il en ſoit, l'exécution ne fut pas bornée à la Ville de Paris. Les mêmes ordres de la Cour furent envoyés à tous les Gouverneurs des Provinces de France. Il n'y eut que deux ou trois Gouverneurs qui refuſerent d'obéir aux ordres du Roi. Un entre autres, Gouverneur d'Auvergne, écrivit à Sa Majeſté la Lettre ſuivante, qui mérite d'être tranſmiſe à la poſtérité.

SIRE,

» J'ai reçu un ordre, ſous le ſceau de

» Votre Majesté, de faire mourir tous les » *Protestans* qui sont dans ma Province. Je » respecte trop Votre Majesté pour ne pas » croire que ces Lettres sont supposées ; & » si, ce qu'à Dieu ne plaise, l'ordre est » véritablement émané d'Elle, je la res- » pecte aussi trop pour lui obéir.

Ces massacres porterent au cœur des Protestans la rage & l'épouvante. Leur haine irréconciliable sembla prendre de nouvelles forces ; l'esprit de vengeance les rendit plus forts & plus redoutables.

Peu de tems après, le Roi fut attaqué d'une étrange maladie qui l'emporta au bout de deux ans. Son sang couloit toûjours, & perçoit aux travers des pores de sa peau, maladie incompréhensible, contre laquelle échoua l'art & l'habileté des Médecins, & qui fut regardée comme un effet de la vengeance divine.

Durant la maladie de Charles, son frere le Duc d'Anjou avoit été élû Roi de Pologne. Il devoit son élévation à la réputation qu'il avoit acquise étant Général, & qu'il perdit en montant sur le Trône.

Dès qu'il apprit la mort de son frere,

il s'enfuit de Pologne, & se hâta de venir en France se mettre en possession du périlleux héritage d'un Royaume déchiré par des factions fatales à ses Souverains, & inondé du sang de ses habitans. Il ne trouva en arrivant que partis & troubles qui augmenterent à l'infini.

Henri, alors Roi de Navarre, se mit à la tête des Protestans, & donna une nouvelle vie à ce parti. D'un autre côté le jeune Duc de Guise commençoit à frapper les yeux de tout le monde par ses grandes & dangereuses qualités. Il avoit un génie encore plus entreprenant que son frere; il sembloit d'ailleurs avoir une heureuse occasion d'atteindre à ce faîte de grandeur, dont son pere lui avoit frayé le chemin.

Le Duc d'Anjou, alors Henri III. étoit regardé comme incapable d'avoir des enfans, à cause de ses infirmités qui étoient les suites des débauches de sa jeunesse. Henri de Navarre étoit le légitime héritier de la Couronne. Guise essaya de se l'assurer à lui-même, du moins après la mort de Henri III, & de l'enlever à la Maison des *Capets*, comme les *Capets* l'avoient usurpée sur la Maison de Charle-

magne, & comme le pere de Charlemagne l'avoit ravie à son légitime Souverain.

Jamais si hardi projet ne parut si bien & si heureusement concerté. Henri de Navarre & toute la Maison de Bourbon étoit Protestante. Guise commença à se concilier la bienveillance de la Nation, en affectant un grand zèle pour la Religion Catholique. Sa libéralité lui gagna le peuple; il avoit tout le Clergé à sa dévotion, des amis dans le Parlement, des espions à la Cour, des serviteurs par tout le Royaume. Sa premiere démarche politique fut une association sous le nom de *Sainte Ligue* contre les Protestans, pour la sûreté de la Religion Catholique.

La moitié du Royaume entra avec empressement dans cette nouvelle confédération. Le Pape Sixte V. donna sa bénédiction à la Ligue & la protégea comme une nouvelle Milice Romaine. Philippe II. Roi d'Espagne, selon la politique des Souverains, qui concourent toûjours à la ruine de leurs voisins, encouragea la Ligue de toutes ses forces, dans la vûe de mettre la France en piéces, & de s'enrichir de ses dépouilles.

Ainſi Henri III. toûjours ennemi des Proteſtans, fut trahi lui-même par des Catholiques, aſſiégé d'ennemis ſecrets & déclarés, & inférieur en autorité à un ſujet, qui ſoûmis en apparence, étoit réellement plus Roi que lui.

La ſeule reſſource pour ſe tirer de cet embarras, étoit peut-être de ſe joindre avec Henri de Navarre, dont la fidélité, le courage & l'eſprit infatigable étoient l'unique barriere qu'on pouvoit oppoſer à l'ambition de Guiſe, & qui pouvoit retenir dans le parti du Roi tous les Proteſtans: ce qui eût mis un grand poids de plus dans ſa balance.

Le Roi dominé par Guiſe, dont il ſe défioit, mais qu'il n'oſoit offenſer, intimidé par le Pape, trahi par ſon Conſeil, & par ſa mauvaiſe politique, prit un parti tout oppposé. Il ſe mit lui-même à la tête de la Sainte Ligue, dans l'eſperance de s'en rendre le maître, il s'unit avec Guiſe, ſon ſujet rebelle, contre ſon ſucceſſeur & ſon beau-frere, que la nature & la bonne politique lui déſignoient pour ſon allié.

Henri de Navarre commandoit alors en Gaſcogne une petite armée, tandis qu'un grand

grand corps de Troupes accouroit à ſon ſecours de la part des Princes Proteſtans d'Allemagne ; il étoit déja ſur les frontieres de Lorraine.

Le Roi s'imagina qu'il pourroit tout à la fois réduire le Navarrois & ſe débarraſſer de Guiſe. Dans ce deſſein il envoya le Lorrain avec une très-petite & très-foible armée contre les Allemands, par leſquels il faillit à être mis en déroute.

Il fit marcher en même tems Joyeuſe, ſon favori, contre le Navarrois, avec la fleur de la Nobleſſe Françoiſe, & avec la plus puiſſante armée qu'on eût vue depuis François I. Il échoua dans tous ſes deſſeins. Henri de Navarre défit entierement à Coutras cette armée ſi redoutable, & Guiſe remporta la victoire ſur les Allemands.

Le Navarrois ne ſe ſervit de ſa victoire que pour offrir une paix ſûre au Royaume, & ſon ſecours au Roi. Mais quoique vainqueur il ſe vit refuſé, le Roi craignant plus ſes propres ſujets que ce Prince.

Guiſe retourna victorieux à Paris, & y fut reçu comme le Sauveur de la Nation.

Son parti devint plus audacieux, & le Roi plus méprisé ; en sorte que Guise sembloit plutôt avoir triomphé du Roi que des Allemands.

Le Roi, sollicité de toutes parts, sortit mais trop tard de sa profonde léthargie. Il essaya d'abattre la Ligue. Il voulut s'assurer de quelques Bourgeois les plus séditieux ; il osa défendre à Guise l'entrée de Paris : mais il éprouva à ses dépens ce que c'est que de commander sans pouvoir.

Guise, au mépris de ses ordres, vint à Paris ; les Bourgeois prirent les armes, les Gardes du Roi furent arrêtés, & lui-même fut emprisonné dans son Palais.

Rarement les hommes sont assez bons ou assez méchans. Si Guise avoit entrepris dans ce jour sur la liberté ou la vie du Roi, il auroit été le maître de la France; mais il le laissa échapper, après l'avoir assiégé, & en fit ainsi trop ou trop peu.

Henri III. s'enfuit à Blois, où il convoqua les Etats généraux du Royaume. Ces Etats ressembloient au Parlement de la Grande Bretagne, quant à leur convocation ; mais leurs opérations étoient diffé-

tentes. Comme ils étoient rarement assemblés, ils n'avoient point de régles pour se conduire. C'étoit en général une assemblée de gens incapables, faute d'expérience, de sçavoir prendre de justes mesures : ce qui formoit une véritable confusion.

Guise, après avoir chassé son Souverain de la Capitale, osa venir le braver à Blois, en présence d'un Corps qui représentoit la Nation. Henri & lui se reconcilierent solemnellement ; ils allerent ensemble au même Autel : ils y communierent ensemble. L'un promit par serment d'oublier toutes les injures passées, l'autre d'être obéissant & fidele à l'avenir ; mais dans le même tems le Roi projettoit de faire mourir Guise, & Guise de faire détrôner le Roi.

Guise avoit été suffisamment averti de se défier d'Henri ; mais il le mépriſoit trop pour le croire assez hardi d'entreprendre un assassinat. Il fut la dupe de sa sécurité : le Roi avoit résolu de se venger de lui, & de son frere le Cardinal de Guise, le compagnon de ses ambitieux desseins, & le plus hardi promoteur de la Ligue. Le Roi fit lui-même provision de poignards qu'il distribua à quelques Gascons, qui s'é-

toient offerts d'être les miniſtres de ſa vengeance. Ils tuerent Guiſe dans le Cabinet du Roi ; mais ces mêmes hommes qui avoient tué le Duc, ne voulurent point tremper leurs mains dans le ſang de ſon frere, parce qu'il étoit Prêtre & Cardinal; comme ſi la vie d'un homme qui porte une robe longue & un rabat, étoit plus ſacrée que celle d'un homme qui porte un habit court & une épée.

Le Roi trouva quatre Soldats, qui au rapport du P. Maimbourg, n'étant pas ſi ſcrupuleux que les Gaſcons, tuerent le Cardinal pour cent écus chacun. Ce fut ſous l'appartement de Catherine de Médicis que les deux freres furent tués : mais elle ignoroit parfaitement le deſſein de ſon fils, n'ayant plus alors la confiance d'aucun parti, & étant même abandonnée par le Roi.

Si une telle vengeance eût été revêtue des formalités de la Loi, qui ſont les inſtrumens naturels de la Juſtice des Rois, ou le voile naturel de leur iniquité, la Ligue en eût été épouvantée : mais manquant de cette forme ſolemnelle, cette action fut regardée comme un affreux aſſaſſinat, & ne fit qu'irriter le parti. Le ſang des

Guiſes fortifia la Ligue, comme la mort de Coligni avoit fortifié les Proteſtans. Pluſieurs Villes de France ſe révolterent ouvertement contre le Roi.

Il vint d'abord à Paris ; mais il en trouva les portes fermées & tous les habitans ſous les armes.

Le fameux Duc de Mayenne, cadet du feu Duc de Guiſe, étoit alors dans Paris. Il avoit été éclipſé par la gloire de Guiſe pendant ſa vie ; mais après ſa mort le Roi le trouva auſſi dangereux ennemi que ſon frere. Il avoit toutes ſes grandes qualités, auxquelles il ne manqua que l'éclat & le luſtre.

Le parti des Lorrains étoit très-nombreux dans Paris. Le grand nom de Guiſe, leur magnificence, leur libéralité, leur zèle apparent pour la Religion Catholique les avoient rendus les délices de la Ville. Prêtres, Bourgeois, femmes, Magiſtrats, tout ſe ligua fortement avec Mayenne, pour pourſuivre une vengeance qui leur paroiſſoit légitime.

La veuve du Duc préſenta une Requête au Parlement contre Henri, comme con-

tre un meurtrier. Le procès commença suivant le cours ordinaire de la Justice : deux Conseillers furent nommés pour marquer les chefs d'accusation contre le Roi : mais le Parlement n'alla pas plus loin, les principaux étant singulierement attachés aux intérêts du Roi.

La Sorbonne ne suivit point cet exemple de modération : soixante & dix Docteurs publierent un Ecrit, par lequel ils déclarerent Henri de Valois déchu de son droit à la Couronne, & ses sujets dispensés du serment de Fidélité.

Mais l'autorité royale n'avoit pas d'ennemis plus dangereux que ces Bourgeois de Paris, nommés les Seize, non à cause de leur nombre, puisqu'ils étoient quarante, mais à cause des seize Quartiers de Paris dont ils s'étoient patagé le Gouvernement. Le plus considerable de tous ces Bourgeois étoit un certain le Clerc, qui avoit usurpé le grand nom de Bussi. C'étoit un Citoyen hardi & un méchant Soldat, comme tous ses compagnons. Ces Seize avoient acquis une autorité absolue, & devinrent dans la suite aussi insupportables à Mayenne qu'ils avoient été terribles au Roi.

D'ailleurs les Prêtres qui ont toujours été les Trompettes de toutes les révolutions, tonnoient en Chaire, & assuroient de la part de Dieu, que celui qui tueroit le Tyran, entreroit infailliblement en Paradis. Les noms sacrés & dangereux de Jéhu & de Judith, & tous ces assassinats consacrés par l'Ecriture Sainte frappoient par-tout les oreilles de la Nation. Dans cette affreuse extrémité, le Roi fut enfin forcé d'implorer le secours de ce même Navarrois qu'il avoit autrefois refusé; ce Prince fut plus sensible à la gloire de protéger son beau-frere & son Roi, qu'à la victoire qu'il avoit remportée sur lui.

Il mena son armée au Roi, mais avant que ses Troupes fussent arrivées, il vint le trouver accompagné d'un seul page. Le Roi fut étonné de ce trait de générosité, dont il n'avoit pas été lui-même capable. Quoi qu'il en soit, les deux Rois marcherent vers Paris à la tête d'une puissante armée. La Ville n'étoit point en état de se défendre. La Ligue touchoit au moment de sa ruine entiere, lorsqu'un jeune Religieux de l'Ordre de Saint Dominique changea toute la face des affaires.

Son nom étoit Jacques Clément; il étoit

né dans un Village de Bourgogne appellé Sorbonne, âgé de vingt-quatre ans. Sa farouche piété & son esprit noir & mélancolique se laisserent bien-tôt entraîner au fanatisme, par les importunes clameurs des Prêtres. Il se chargea d'être le Libérateur & le martyr de la sainte Ligue, il communiqua son projet à ses amis & à ses Supérieurs : tous l'encouragerent & le canoniserent d'avance. Clément se prépara à son parricide par des jeûnes & par des prieres continuelles pendant des nuits entieres. Il se confessa, reçut les Sacremens, puis acheta un bon couteau. Il alla à Saint Cloud, où étoit le quartier du Roi, & demanda à être présenté à ce Prince, sous prétexte de lui révéler un secret dont il lui importoit d'être promptement instruit. Ayant été conduit devant Sa Majesté, il se prosterna avec une modeste rougeur sur le front; & il lui remit une Lettre qu'il disoit être écrite par Achille de Harlai, premier Président. Tandis que le Roi lit, le Moine le frappe dans le ventre, & laisse le couteau dans la place. Ensuite avec un regard assuré, & les mains sur la poitrine, il leva les yeux au ciel, attendant paisiblement les suites de son assassinat. Le Roi se leve, arrache le couteau de son ventre, & en frappe le meurtrier au front. Plu-

ſieurs Courtiſans accourent au bruit. Leur devoir exigeoit qu'ils arrêtaſſent le Moine pour lui donner la queſtion, pour l'interroger & tâcher de découvrir ſes complices; mais ils le tuerent ſur le champ, avec une précipitation qui les fit ſoupçonner d'avoir été trop inſtruits de ſon deſſein. Henri de Navarre fut alors Roi de France par le droit de ſa naiſſance, reconnu d'une partie de l'Armée & abandonné de l'autre.

Le Duc d'Epernon & quelques autres quitterent l'Armée, alléguant qu'ils étoient trop bons Catholiques pour prendre les armes pour un Roi qui n'alloit point à la Meſſe. Ils eſpéroient ſecrettement que le renverſement du Royaume, l'objet de leurs deſirs & de leur eſpérance, leur donneroit occaſion de ſe rendre Souverains dans leur pays.

Cependant le meurtre de Clément fut approuvé à Rome, & adoré à Paris. La ſainte Ligue reconnut pour ſon Roi le Cardinal de Bourbon, vieux Prêtre, oncle d'Henri IV. pour faire voir au monde que ce n'étoit pas la Maiſon de Bourbon, mais les Hérétiques que ſa haine pourſuivoit.

Ainſi le Duc de Mayenne fut aſſez ſage pour ne pas uſurper le titre de Roi ; & cependant il s'empara de toute l'autorité Royale, pendant que le malheureux Cardinal de Bourbon appellé Roi par la Ligue, fut gardé priſonnier par Henri IV. le reſte de ſa vie qui dura encore deux ans. La Ligue plus appuyée que jamais par le Pape, ſecourue des Eſpagnols, & forte par elle-même, étoit parvenue au plus haut point de ſa grandeur, & faiſoit ſentir à Henri IV. cette haine que le faux zèle inſpire, & ce mépris que font naître les heureux ſuccès.

Henri avoit peu d'amis, peu de places importantes, point d'argent & une petite Armée ; mais ſon courage, ſon activité, ſa politique ſuppléoient à tout ce qui lui manquoit. Il gagna pluſieurs batailles, & entre autres celle d'Ivry ſur le Duc de Mayenne, une des plus remarquables qui ayent jamais été données. Les deux Généraux montrerent dans ce jour toute leur capacité & les Soldats tout leur courage. Il y eut peu de fautes commiſes de part & d'autre. Henri fut enfin redevable de la victoire à la ſupériorité de ſes connoiſſances & de ſa valeur. Mais il avoua que Mayenne avoit rempli tous les devoirs

d'un grand Général : *Il n'a péché*, dit-il, *que dans la cauſe qu'il ſoutenoit.*

Il ſe montra après la victoire auſſi modéré qu'il avoit été terrible dans le combat. Inſtruit que le pouvoir diminue ſouvent quand on en fait un uſage trop étendu, & qu'il augmente en l'employant avec ménagement, il mit un frein à la fureur du Soldat armé contre l'ennemi ; il eut ſoin des bleſſés, & donna la liberté à pluſieurs perſonnes. Cependant tant de valeur & tant de générosité ne toucherent point les Ligueurs.

Les Guerres civiles de France étoient devenues la querelle de toute l'Europe. Le Roi Philippe II. étoit vivement engagé à défendre la Ligue. La Reine Eliſabeth donnoit toutes ſortes de ſecours à Henri, non parce qu'il étoit Proteſtant, mais parce qu'il étoit ennemi de Philippe II. dont il lui étoit dangereux de laiſſer croître le pouvoir. Elle envoya à Henri cinq mille hommes, ſous le commandement du Comte d'Eſſex, ſon favori, auquel elle fit depuis trancher la tête.

Le Roi continua la guerre avec différens ſuccès. Il prit d'aſſaut tous les Fau-

bourgs de Paris dans un seul jour. Il eût peut-être pris de même la Ville, s'il n'eût pensé qu'à la conquérir ; mais il craignit de donner sa Capitale en proie aux Soldats & de ruiner une Ville qu'il avoit envie de sauver. Il assiégea Paris, il leva le Siége, il le recommença ; enfin il le bloqua, & coupa toutes les communications à la Ville, dans l'espérance que les Parisiens seroient forcés, par la disette des vivres, à se rendre sans effusion de sang.

Mais Mayenne, les Prêtres, & les Seize tournerent les esprits avec tant d'art, les envenimerent si fort contre les Hérétiques, & remplirent leur imagination de tant de fanatismes, qu'ils aimerent mieux mourir de faim que de se rendre & d'obéir.

Les Moines & les Religieux donnerent un spectacle qui, bien que ridicule en lui-même, fut cependant un ressort merveilleux pour animer le peuple. Ils firent une espece de revûe militaire, marchant par rang & de file, & portant des armes rouillées par-dessus leurs capuchons, ayant à leur tête la figure de la Vierge Marie, branlant des épées & criant qu'ils étoient tous prêts à combattre & à mourir pour la défense de la Foi ; en sorte que les

Bourgeois voyant leurs Confeſſeurs armés, croyoient effectivement ſoutenir la cauſe de Dieu.

Quoi qu'il en ſoit, la diſette dégénéra en famine univerſelle. Ce nombre prodigieux de citoyens n'avoit d'autre nourriture que les Sermons des Prêtres, & que les miracles imaginaires des Moines, qui par ce pieux artifice avoient dans leurs Couvens toutes choſes en abondance, tandis que toute la Ville étoit ſur le point de mourir de faim. Les miſérables Pariſiens, trompés d'abord par l'eſpérance d'un prompt ſecours, chantoient dans les rues des *Balladès* & des *lampons* contre Henri folie qu'on ne pourroit attribuer à quelque autre Nation avec vraiſemblance; mais qui eſt aſſez conforme au génie des François, même dans un état ſi affreux. Cette courte & déplorable joie fut bientôt entierement étouffée par la miſere la plus réelle & la plus étonnante. Trente mille hommes moururent de faim dans l'eſpace d'un mois. Les malheureux citoyens preſſés par la famine, eſſayerent de faire une eſpéce de pain avec les os des morts, leſquels étant briſés & bouillis formoient une ſorte de gelée. Mais cette nourriture ſi peu naturelle ne ſervoit qu'à les faire mourir

plus promptement. On conte, & cela eſt atteſté par les témoignages les plus autentiques, qu'une femme tua & mangea ſon propre enfant. Au reſte, l'inflexible opiniatreté des Pariſiens étoit égale à leur miſere. Henri eut plus de compaſſion pour leur état qu'ils n'en avoient eux-mêmes. Son bon naturel l'emporta ſur ſon intérêt particulier.

Il ſouffrit que ſes Soldats vendiſſent en particulier toutes ſortes de proviſions à la Ville. Ainſi on vit arriver ce qu'on n'avoit pas encore vû, que les aſſiégés étoient nourris par les aſſiégeans. C'étoit un ſpectacle bien ſingulier que de voir les Soldats qui du fond de leurs tranchées envoyoient des vivres aux citoyens, qui leur jettoient de l'argent de leurs remparts. Pluſieurs Officiers entraînés par la licence ſi ordinaire à la Soldateſque, troquoient un alloyau pour une fille; en ſorte qu'on ne voyoit que femmes qui deſcendoient dans des Baquets, & des Baquets qui remontoient pleins de proviſions. Par là une licence hors de ſaiſon regna parmi les Officiers; les Soldats amaſſerent beaucoup d'argent; les aſſiégés furent ſoulagés, & le Roi perdit la Ville; car dans le même tems une Armée Eſpagnole vint des Pays-Bas. Le

Roi fut obligé de lever le Siége & d'aller à sa rencontre, au travers de tous les dangers & de tous les hazards de la guerre, jusqu'a ce qu'enfin les Espagnols ayant été chassés du Royaume, il revint une troisiéme fois devant Paris, qui étoit toûjours plus opiniatré à ne point le recevoir.

Sur ces entrefaites le Cardinal de Bourbon, ce fantôme de la Royauté, mourut. On tint une assemblée à Paris qui nomma les Etats généraux du Royaume, pour procéder à l'élection d'un nouveau Roi. L'Espagne influoit fortement sur ces Etats; Mayenne avoit un parti considérable, qui vouloit le mettre sur le Trône. Enfin Henri ennuyé de la cruelle nécessité de faire éternellement la guerre à ses sujets, & sçachant d'ailleurs que ce n'étoit pas sa personne, mais sa Religion qu'ils haissoient, résolut de rentrer au giron de l'Eglise Romaine. Peu de semaines après Paris lui ouvrit ses portes. Ce qui avoit été impossible à sa valeur, il l'obtint facilement en allant à la Messe, & en recevant l'absolution du Pape.

Tout le Peuple changé dans ce jour salutaire,
Reconnoît son vrai Roi, son vainqueur & son Pere;

Dès lors on admira ce regne fortuné,
Et commencé trop tard & trop tôt terminé.
L'Eſpagnol en trembla. Juſtement déſarmée,
Rome adopta Bourbon, Rome s'en vit aimée.
La diſcorde rentra dans l'éternelle nuit.
A reconnoître un Roi Mayenne fut réduit,
Et ſoûmettant enfin ſon cœur & ſes Provinces,
Fut le meilleur ſujet du plus juſte des Princes.

LETTRE

A Monſieur Norberg, Chapelain du Roi de Suede Charles XII.

SOuffrez, Monſieur, qu'ayant entrepris la tâche de lire ce qu'on a déja publié de votre Hiſtoire de Charles XII. on vous adreſſe quelques juſtes plaintes, & ſur la maniere dont vous traitez cette Hiſtoire, & ſur celle dont vous en uſez dans votre Préface avec ceux qui l'ont traitée avant vous.

Nous aimons la vérité, mais l'ancien proverbe, toutes vérités ne ſont pas bonnes à dire, regarde ſur-tout les vérités inutiles. Daignez-vous ſouvenir de ce paſſage de la Préface de l'Hiſtoire de M. de Voltaire : *L'Hiſtoire d'un Prince*, dit-il, *n'eſt pas tout ce qu'il a fait, mais ſeulement ce qu'il a fait de digne d'être tranſmis à la poſtérité.*

Il y a peut-être des Lecteurs qui aimeront à voir le Catéchiſme qu'on enſeignoit à Charles XII. & qui apprendront avec

plaisir qu'en 1693. le Docteur Pierre Rudbellius donna le bonnet de Docteur au Maître-ès-Arts Aquinus, à Samuel Virénius, à Ennegius, à Herlandus, à Stukius & autres personnages, très-estimables sans doute, mais qui ont eu peu de part aux batailles de votre Héros, à ses triomphes & à ses défaites.

C'est peut-être une chose importante pour l'Europe qu'on sçache que la Chapelle du Château de Stockolm, qui fut brûlée il y a cinquante ans, étoit dans la nouvelle aîle, du côté du Nord, & qu'il y avoit deux Tableaux de l'Intendant Kloker, qui sont à présent à l'Eglise de Saint Nicolas; que les siéges étoient couverts de bleu les jours de Sermon; qu'ils étoient les uns de chêne, & les autres de noyer; & qu'au lieu de grands lustres, il y avoit de petits chandeliers plats, qui ne laissoient pas de faire un fort bel effet; qu'on y voyoit quatre figures de plâtre, & que le carreau étoit blanc & noir.

Nous voulons croire encore qu'il est d'une extrême conséquence d'être instruit à fond qu'il n'y avoit point d'or faux dans le Dais qui servoit au couronnement de Charles XII. de sçavoir quelle étoit la

argeur du Baldaquin ; ſi c'étoit de drap ouge ou de drap bleu que l'Egliſe étoit endue ; & de quelle hauteur étoient les ›ancs. Tout cela peut avoir ſon mérite ›our ceux qui veulent s'inſtruire des intéêts des Princes.

Vous nous dites après le détail de toutes ces grandes choſes, à quelle heure Charles XII. fut couronné ; mais vous ne dites point pourquoi il le fut avant l'âge preſcrit par la Loi ; pourquoi on ôta la Régence à la Reine Mere : comment le fameux Piper eut la confiance du Roi ; quelles étoient alors les forces de la Suede, quel nombre de citoyens elle avoit, quels étoient ſes alliés, ſon Gouvernement, ſes défauts & ſes reſſources.

Vous nous donnez une partie du Journal militaire de M. Adlerfeld ; mais, Monſieur, un Journal n'eſt pas plus une Hiſtoire que des matériaux ne ſont une maiſon. Souffrez qu'on vous diſe que l'Hiſtoire ne conſiſte point à détailler de petits faits, à produire des manifeſtes, des dupliques, des repliques. Ce n'eſt point ainſi que Quinte-Curce a compoſé l'Hiſtoire d'Alexandre : ce n'eſt point ainſi que Tite-Live & Tacite ont écrit l'Hiſtoire Romaine. Il y a mille

Journaliſtes ; à peine avons-nous deux ou trois Hiſtoriens modernes. Nous ſouhaiterions que tous ceux qui broyent les couleurs, les donnaſſent à quelque Peintre pour en faire un Tableau.

Vous n'ignorez pas que M. de Voltaire avoit publié cette déclaration que votre Traducteur rapporte.

» J'aime la vérité, & je n'ai d'autre but » & d'autre intérêt que de la connoître. » Les endroits de mon Hiſtoire de Charles XII. où je me ſerai trompé, ſeront » changés. Il eſt très-naturel que Monſieur » Norberg, Suedois, & témoin oculaire, » ait été mieux inſtruit que moi, étranger. » Je me réformerai ſur ſes Mémoires, & » j'aurai le plaiſir de me corriger.

Voilà, Monſieur, avec quelle politeſſe Monſieur de Voltaire parloit de vous, & avec quelle modeſtie il attendoit votre ouvrage, quoiqu'il eût des Mémoires ſur le ſien, des mains de beaucoup d'Ambaſſadeurs, & même de la part de plus d'une tête couronnée.

Vous avez répondu, Monſieur, à cette politeſſe françoiſe, d'une maniere qui paroît dans un goût un peu gothique.

Vous dites dans votre Préface que l'Hiſtoire donnée par Monſieur de Voltaire ne vaut pas la peine d'être traduite, quoiqu'elle l'ait été dans preſque toutes les Langues de l'Europe, & qu'on ait fait huit éditions à Londres de la traduction Angloiſe. Vous ajoutez enſuite très-poliment qu'un Puffendorf le traiteroit, comme Varillas, d'Archi-menteur.

Pour donner des preuves de cette ſuppoſition ſi flatteuſe, vous ne manquez pas de mettre dans les marges de votre Livre toutes les fautes capitales où il eſt tombé.

Vous marquez expreſſément que le Major-Général Stuard ne reçut point une petite bleſſure à l'épaule, comme l'avance témerairement l'Auteur François, d'après un Auteur Allemand; mais dites-vous une contuſion un peu forte. Vous ne pouvez nier que Monſieur de Voltaire n'ait fidélement rapporté la Bataille de Narva, laquelle produit chez lui au moins une deſcription intéreſſante; vous devez ſçavoir qu'il a été le ſeul Ecrivain qui ait oſé affirmer que Charles XII. donna cette Bataille de Narva avec huit mille hommes ſeulement, tous les autres Hiſtoriens lui en donnoient vingt mille; ils

disoient ce qui étoit vraisemblable ; & M. de V. a dit le premier la vérité dans cet article important. Cependant vous l'appellez Archi-menteur, parce qu'il fait porter au Général Liewen un habit rouge galonné au Siége de Thorn ; & vous relevez cette erreur énorme, en assurant positivement que le galon n'étoit pas sur un fond rouge.

Mais, Monsieur, vous qui prodiguez sur des choses si graves, le beau nom d'Archi-menteur, non seulement à un homme très-amateur de la vérité, mais à tous les autres Historiens qui ont écrit l'Histoire de Charles XII. quel nom voudriez-vous qu'on vous donnât, après la Lettre que vous rapportez du Grand Seigneur à ce Monarque. Voici le commencement de cette Lettre.

» Nous Sultan Bassa, au Roi Char-» les XII. par la grace de Dieu, Roi de » Suede & des Goths. SALUT, &c.

Vous qui avez été chez les Turcs, & qui semblez avoir appris d'eux à ne pas ménager les termes, comment pouvez-vous ignorer leur style ? Quel Empereur Turc s'est jamais intitulé *Sultan Bassa* ?

Quelle Lettre du Divan a jamais ainſi commencé? Quel Prince a jamais écrit qu'il enverra des Ambaſſadeurs Plénipotentiaires à la premiere occaſion, pour s'informer des circonſtances d'une Bataille? Quelle Lettre du Grand Seigneur a jamais fini par ces expreſſions, *à la garde de Dieu*? Enfin, où avez-vous jamais vû une dépêche de Conſtantinople, datée de l'année de la Création, & non pas de l'année de l'Hégire? L'Iman de l'Auguſte Sultan, qui écrira l'Hiſtoire de ce grand Empereur & de ſes ſublimes Viſirs, pourra bien vous dire de groſſes injures, ſi la politique turque le permet.

Vous ſied-il bien, après la production d'une Piéce pareille, qui feroit tant de peine à ce M. le Baron de Puffendorf, de crier au menſonge ſur un habit rouge?

Etes-vous bien d'ailleurs un zélé partiſan de la vérité, quand vous ſupprimez les duretés exercées par la Chambre des Liquidations ſous Charles XII? Quand vous feignez d'oublier, en parlant de Pat'kul, qu'il avoit défendu les droits des Livoniens qui l'en avoient chargé; de ces mêmes Livoniens qui reſpirent aujourd'hui ſous la douce autorité de l'illuſtre Sémira-

mis du Nord ? Ce n'eſt pas-là ſeulement trahir la vérité, Monſieur, c'eſt trahir la cauſe du genre humain, c'eſt manquer à votre illuſtre patrie, ennemie de l'oppreſſion.

Ceſſez donc de prodiguer dans votre Compilation des Epithétes Vandales & Hérules à ceux qui doivent écrire l'Hiſtoire : ceſſez de vous autoriſer du pédantiſme barbare que vous imputez à ce Puffendorf.

Sçavez-vous que ce Puffendorf eſt un Auteur quelquefois auſſi incorrect qu'il eſt en vogue ? Sçavez-vous qu'il eſt lû, parce qu'il eſt le ſeul qui de ſon tems fût ſupportable ? Sçavez-vous que ceux que vous appellez Archi-menteurs auroient à rougir s'ils n'étoient pas mieux inſtruits de l'Hiſtoire du Monde que votre Puffendorf ? Sçavez-vous que M. de la Martiniere a corrigé plus de mille fautes dans la derniere édition de ſon Livre.

Ouvrons au hazard ce Livre ſi connu. Je tombe ſur l'article des Papes. Il dit en parlant de Jules II. *Qu'il avoit laiſſé*, ainſi qu'Alexandre VI. *une réputation honteuſe*. Cependant les Italiens reverent la mémoire de Jules II. ils voyent en lui un grand homme,

homme, qui, après avoir été à la tête de quatre Conclaves, & avoir commandé les Armées, ſuivit juſqu'au tombeau le magnifique projet de chaſſer les Barbares d'Italie. Il aima tous les Arts, il jetta les fondemens de cette Egliſe, qui eſt le plus beau Monument de l'Univers; il encourageoit la Peinture, la Sculpture, l'Architecture, tandis qu'il ranimoit la valeur éteinte des Romains. Les Italiens mépriſent avec raiſon la maniere ridicule dont la plûpart des Ultramontains écrivent l'Hiſtoire des Papes. Il faut ſçavoir diſtinguer le Pontife du Souverain: il faut ſçavoir eſtimer beaucoup de Papes, quoiqu'on ſoit né à Stokolm: il faut ſe ſouvenir de ce que diſoit le grand Côme de Médicis, *qu'on ne gouverne point des Etats avec les Patenôtres.* Il faut enfin n'être d'aucun pays, & dépouiller tout eſprit de parti quand on écrit l'Hiſtoire.

Je trouve, en t'ouvrant le Livre de Puffendorf, à l'article de la Reine Marie d'Angleterre, fille de Henri VIII. *qu'elle ne pouvoit être reconnue pour fille légitime ſans l'autorité du Pape.* Que de bévues dans ces mots! Elle avoit été reconnue par le Parlement; & comment d'ailleurs auroit-elle eu beſoin de Rome pour être légitimée?

puiſque jamais Rome n'avoit ni dû, ni voulu caſſer le mariage de ſa mere.

Je lis l'article de Charles-Quint : *J'y vois que dès avant l'an* 1516. Charles-Quint *avoit toûjours devant les yeux ſon* NEC PLUS ULTRA ; mais alors il n'avoit que quinze ans, & cette deviſe ne fut faite que long-tems après.

Dirons-nous pour cela que Puffendorf eſt un Archi-menteur ? Non : nous dirons que dans un ouvrage d'une ſi grande étendue, il lui eſt pardonnable d'avoir erré ; & nous vous prierons, Monſieur, d'être plus exact que lui ; mieux inſtruit que vous n'êtes du ſtyle des Turcs ; plus poli avec les François ; & enfin plus équitable & plus éclairé dans le choix des piéces que vous rapportez.

C'eſt un malheur inſéparable du bien qu'a produit l'Imprimerie, que cette foule de Piéces ſcandaleuſes, publiées à la honte de l'eſprit & des mœurs. Par-tout où il y a une foule d'Ecrivains, il y a une foule de Libelles : ces miſerables ouvrages nés ſouvent en France, paſſent dans le Nord, ainſi que nos mauvais vins y ſont vendus pour du Bourgogne & du Cham-

pagne : on boit les uns, on lit les autres, ſouvent avec auſſi peu de goût; mais les hommes qui ont une vraie connoiſſance, ſçavent rejetter ce que la France rebute.

Vous citez, Monſieur, deux Piéces bien indignes d'être connues du Chapelain de Charles XII. l'une eſt la Voltéromanie; l'autre eſt je ne ſçais quel *Factum* d'un Libraire contre M. de V.

Votre Traducteur, M. Walmoth, a eu l'équité d'avertir dans les notes, que cette Voltéromanie eſt une de ces mauvaiſes & ténébreuſes Satyres qu'il n'eſt pas permis à un honnête homme de citer. Il vous releve au moins ſur cette erreur. Sçachez donc, Monſieur, la vérité de ce fait, puiſque vous en parlez.

Un Ecrivain François qui avoit, comme tous les gens de Lettres le ſçavent, les plus grandes & les plus ſolemnelles obligations à M. de V***, a eu le malheur d'être ſoupçonné (& nous croyons que c'eſt témérairement) d'avoir pouſſé la noirceur & l'ingratitude juſqu'à compoſer cette indigne Piéce; mais il l'a déſavouée publiquement à la Police de Paris; & ce déſaveu ſigné de ſa main eſt imprimé

dans toutes les Gazettes. Voyez entre autres, celle d'Amſterdam du mardi 19. Mai 1741. *Je me croirois deshonoré*, dit-il, *ſi j'avois la moindre part à cet infâme Libelle* : ce ſont ſes propres expreſſions. Jugez donc quelle gloire on peut recueillir à citer cette Piéce qu'un tel Ecrivain déſavoue.

Nous croyons auſſi devoir vous inſtruire de l'autenticité de ce *Factum* du Libraire que vous citez encore à propos du Roi de Suede Charles XII.

Quelque étrange qu'il puiſſe être d'aſſembler ici de tels noms, on ne peut s'empêcher d'en parler après vous ; & puiſque dans l'Hiſtoire d'un Roi de Suede, vous vous ſervez d'une Piéce d'un procès d'un Marchand de Rouen, pour noircir la réputation d'un homme de Lettres de Paris, ſouffrez que des gens de Lettres, mieux informés que vous, prennent la liberté de le défendre.

Vous ſçavez qu'il y a ſouvent autant de jalouſie entre les Ecrivains qu'entre les Princes ; mais quel que ſoit l'Ecrivain qui ait induit ce Libraire à publier ce *Factum* dont vous parlez, il eſt à propos de vous dire qu'il fut condamné & ſupprimé juri-

liquement, & qu'ainſi ce n'étoit gueres un document à rapporter dans l'Hiſtoire d'un Monarque.

Vous allez voir, Monſieur, que ſouvent il ne faut pas plus ſe fier aux Piéces imprimées, dans les affaires des particuliers, que dans les négociations entre les Souverains. Et de même que tous les Univerſaux & tous les Manifeſtes qui groſſiſſent un ouvrage, ne font point connoître le fond des affaires, & les reſſorts de la politique, ainſi tous ces Libelles répandus, ou ſous le nom de *Factums*, ou ſous celui de *Remarques*, d'*Obſervations*, &c. & tous ces Extraits ſatyriques dont on déshonore tant de Journaux, ne peuvent ſervir à donner une juſte idée du caractere d'un homme.

Pour vous en convaincre ayez la bonté de jetter les yeux ſur cette Lettre de ce même Libraire écrite à M. de V***, quelque tems après le procès dont vous parlez: elle eſt de Paris datée du 30. Décembre 1738. on la publie pour ſervir d'exemple, & même pour faire honneur à celui qui a eu le courage de réparer par lui-même le mal que d'autres avoient fait, en ſe ſervant de ſon nom. La voici.

» Monſieur, je vous ſupplie d'excuſer » le mauvais état de ma fortune, & la » ſouſtraction de tous mes papiers, qui » m'a empêché juſqu'ici de reconnoître » le mauvais procédé de ceux qui ont abu- » ſé de mon malheur, pour me forcer en » me trompant, à vous faire un procès in- » juſte, & à laiſſer imprimer un *Factum* » odieux. Je les déſavoue tous deux en- » tierement. La malice de votre ennemi » n'a ſervi qu'à me faire encore mieux re- » connoître la bonté de votre caractere. » Ayez celle de me pardonner d'avoir » écouté de ſi mauvais conſeils : je vous » jure que je m'en ſuis repenti au moment » même que j'avois le malheur de laiſſer » agir ſi indignement contre vous. J'ai » bien reconnu combien on m'avoit trom- » pé. Vous n'ignorez pas la méchanceté » de celui qui m'a conſeillé. Voilà à quoi » elle s'eſt portée ; on s'eſt ſervi de moi » pour vous nuire. J'en ſuis ſi fâché, que » je vous promets de ne jamais voir ceux » qui m'ont forcé à vous manquer à ce » point; & je réparerai le tort extrême que » j'ai eu, par l'attachement conſtant que » je veux vous vouer toute ma vie, com- » me à mon ancien bienfaiteur.

» Je vous prie, Monſieur, de me ren-

» de votre bienveillance, & de croire
» que mon cœur n'a jamais eu de part à la
» malice de vos ennemis. Oui, c'eſt mon
» cœur ſeul qui m'engage à vous le dire,
» & j'ai l'honneur d'être avec un très-
» profond reſpect, Monſieur, votre très-
» humble & très-obéiſſant ſerviteur.

A Paris, ce 30. Décembre 1738.

Si cette Lettre ne vous ſuffit pas, Monſieur, pour décréditer les ouvrages infâmes, auxquels vous avez voulu donner du poids dans votre Préface, nous vous en fournirons d'autres beaucoup plus fortes. Vous voyez un homme qui demande pardon de cette même faute que vous citez comme une autorité, & qui n'en rougit point. Ne rougiſſez point, Monſieur, de vous repentir de vos petites inadvertances. Il eſt dur, mais il eſt beau d'avouer ſes fautes.

PRÉFACE
DE LA HENRIADE,
De l'Edition de Londres 1730.

CEtte nouvelle Edition de LA HENRIADE, a été faite d'après un nouveau Manuscrit de l'Auteur sous les yeux d'un ami qui s'est chargé de l'impression, & qui a composé le peu de notes qu'on a cru nécessaires à l'ouvrage.

Ce Poëme fut commencé en l'année 1717. M. de V*** n'avoit alors que dix-neuf ans : & quoiqu'il eût déja fait la Tragédie d'*Œdipe*, (qui n'avoit pas encore été représentée), il étoit très-incapable de faire un Poëme épique à cet âge. Aussi ne commença-t-il la Henriade que dans le dessein de se procurer un simple amusement dans un tems, & dans un lieu où il ne pouvoit gueres faire que des vers. Il avoit alors le malheur d'être prisonnier par lettre de cachet dans la Bastille. Il n'est pas inutile de dire que la calomnie qui lui avoit attiré cette disgrace, ayant été reconnue, lui valut des bienfaits de la Cour;

ce qui ſert également à la juſtification de l'Auteur, & du gouvernement. Il n'y a point dans le monde de Miniſtre qui ne ſoit expoſé à faire d'extrêmes injuſtices. Le plus juſte eſt celui qui répare les ſiennes.

L'Auteur ayant été près d'un an dans cette très-dure priſon, ſans papier, & ſans Livres, y compoſa pluſieurs ouvrages, & les retint de mémoire. Mais la Henriade fut le ſeul qu'il écrivit au ſortir de la Baſtille. Il n'en avoit alors fait que ſix chants, dont il ne reſte aujourd'hui que le ſecond, qui contient les maſſacres de la Saint Barthelemi, les cinq autres étoient très-foibles, & ont été depuis travaillés ſur un autre plan : mais il n'a jamais rien pu changer à ce ſecond Chant, qui eſt peut-être encore le plus fort de tout l'ouvrage ; preuve certaine que le ſuccès eſt preſque toûjours dans le choix du ſujet.

La ſanté qu'il perdit dans cette année de priſon, & les infirmités continuelles dont il fut accablé depuis, ne lui permirent de travailler à la Henriade que foiblement & de loin à loin.

En l'année 1723. il parut une édition

de ce Poëme ſous le nom de LA LIGUE. L'ouvrage étoit informe, tronqué, plein de lacunes : il y manquoit un Chant, & les autres étoient déplacés. De plus il étoit annoncé comme un Poëme Epique, eſpéce d'ouvrage qui n'avoit jamais réuſſi dans la Langue Françoiſe, & dont le titre ſeul promettoit de l'ennui. Cependant la mémoire de Henri IV. eſt ſi chere aux François que ce Poëme fut lu avec aſſez d'indulgence, & on en fit même plus d'une édition.

En l'année 1726. l'Auteur étant en Angleterre, y trouva une protection générale, & des encouragemens qu'il n'eût jamais pu eſpérer ailleurs. On y favoriſa avec empreſſement l'impreſſion d'un ouvrage François écrit avec liberté, & d'un Poëme plein de vérités, ſans flatterie.

La Henriade parut donc alors pour la premiere fois ſous ſon véritable nom en dix Chants ; & ce fut d'après les éditions de Londres, que furent faites depuis celles d'Amſterdam, de la Haye & de Geneve, aſſez inconnues en France par l'interruption du commerce de la Librairie avec les étrangers.

L'Auteur ayant encore depuis fait de grands changemens à la Henriade, donne aujourd'hui cette nouvelle édition, comme moins mauvaise que toutes les précédentes, mais comme fort éloignée de la perfection dont il ne s'eſt jamais flatté d'approcher.

Du tems où il commença ce Poëme juſqu'à cette préſente édition de l'année 1730. il s'eſt paſſé treize années ſans qu'il ait pu donner la derniere main à ſon ouvrage.

* Tant l'eſprit eſt borné, tant l'Art eſt étendu.

PRÉFACE

De l'Edition de 1737. par M. Linant.

ON donne cette nouvelle Edition, à laquelle l'Auteur n'a d'autre part & d'autre intérêt que celui d'avoir beaucoup corrigé LA HENRIADE, & d'avoir travail-

* Ce vers ſe trouve dans la Traduction libre que M. l'Abbé *du Reſnel* a faite de l'*Eſſai* de la Critique de M. *Pope*; Traduction eſtimée, & preſque la ſeule qui ait fait connoître que les François peuvent traduire des Poëmes en vers.

lé, à rendre de plus en plus cet ouvrage digne du Public & du siécle éclairé où nous vivons: c'est ainsi qu'en usoit M. Despréaux, le premier des François qui mit de la correction & de l'élégance dans la composition de nos vers de six pieds, qui sont de tous les vers les plus difficiles à faire; il corrigeoit ses ouvrages à chaque édition; cette attention si louable est bien plus nécessaire encore dans un Poëme Epique que dans des ouvrages détachés; car il est bien plus naturel de faire quelque faux pas dans une longue carriere que dans une petite.

L'Auteur de la Henriade s'est attaché sur-tout à peindre des détails que l'on n'avoit jamais exprimés noblement en François, & qui avoient été l'écueil de tous nos Poëmes Epiques. Cela fait voir que notre Langue peut exprimer les mêmes choses que la Grecque & la Latine, & que les idées les plus communes peuvent être ennoblies à Paris comme à Athenes & à Rome, par le charme de la Poësie; c'est-là sans doute la meilleure maniere de confondre ceux qui n'ayant lu Homere que dans des traductions, trouvent les descriptions & les comparaisons qui sont dans l'Iliade basses & puériles. M. Per-

ault & M. de la Motte condamnoient Homere d'avoir comparé des Héros à des chiens.

Qu'on liſe ce nouveau morceau de la Henriade au huitiéme Chant, on verra qu'une telle comparaiſon peut être très-digne de la majeſté de l'épopée.

De Ligueurs en tumulte une foule s'avance :
Tels au fond des forêts précipitans leurs pas,
Ces animaux hardis, nourris pour les combats,
Fiers eſclaves de l'homme & nés pour le carnage,
Preſſent un Sanglier, en raniment la rage :
Ignorans le danger, aveuglés, furieux,
Le Cor excite au loin leur inſtinct belliqueux.
Les antres, les rochers, les monts en retentiſſent.
Ainſi contre Bourbon mille ennemis s'uniſſent,
Il eſt ſeul contre tous abandonné du ſort,
Accablé par le nombre, entouré de la mort.

On trouve pluſieurs nouveaux traits pareils dans cette édition, & beaucoup de vers changés.

L'Auteur a eu ſoin de ne rimer que pour les oreilles & non pour les yeux. L'harmonie de la rime réſulte uniquement du retour des mêmes ſons. C'eſt la prononciation des paroles & non de la maniere

dont on les écrit que doit dépendre la rime. C'eſt auſſi pour cette raiſon qu'on ne fait plus rimer *fier* avec *foyer*, parce qu'on prononce *foyé* & qu'on ne prononce pas *fié*. C'eſt être exact que de rimer ſelon la prononciation des ſyllabes, & c'eſt pécher contre l'exactitude que de ne rimer richement qu'aux yeux.

On a imprimé *François* par un *a* comme dans l'édition de *Zaire*, pour ſe conformer à l'uſage très-raiſonnable, & qui ſe confirme tous les jours de prononcer *Français* & non pas *François*. Cette ortographe étoit d'autant plus néceſſaire dans la Henriade qu'il y eſt parlé de *S. François*, Fondateur des Cordeliers.

Sous l'habit d'Auguſtin, ſous le froc de François.

Il ſeroit fort ridicule d'écrire & de prononcer un *Français* comme on prononce *S. François* par un *e*.

On a mis au-devant de cette édition la Lettre de M. Cochi, regardé à Florence comme un homme plein de ſçavoir & de goût. On l'avoit déja imprimée ailleurs; mais c'eſt ici ſa véritable place.

On trouvera dans cette Lettre une idée

euve & hardie, c'eſt que le merveilleux
'eſt pas ce qui lui plaît le plus dans les
oëmes Epiques. Cela paroît très-vrai, &
irement Armide & Renaud, Didon &
née ſont plus intéreſſans que les meſſa-
es de Mercure & que la haine de Junon.
'il n'y avoit que ce qu'on appelle du
erveilleux dans les Poëmes anciens, ils
e ſeroient que des Recueils des Miracles
u Paganiſme.

Mais je ne crois pas, comme M. Cochi,
u'on doive bannir ce merveilleux; il
oit ſeulement être employé avec ſobriété
ans une Religion auſſi ſévére que la nô-
e, & dans un ſiécle où la raiſon eſt de-
enue auſſi ſévére que la Religion.

C'eſt au Lecteur équitable à juger ſi
Auteur de la Henriade a ſçu garder ce
ſte tempérament. Tant d'éditions n'ont
i encore le rendre content de ſon propre
ivrage : mais je dirois que le Public doit
tre, ſi la reconnoiſſance & tous les ſenti-
ens que je dois à M. de V*** ne ren-
ient mon témoignage ſuſpect de trop de
le; d'ailleurs je crois que la Henriade le
e mieux que tout ce qu'on pourroit en
e.

OPUSCULES
DE MONSIEUR REGNARD,
CÉLÉBRE POETE COMIQUE.

LETTRE

En réponſe à une Epître en vers qu'une femme de beaucoup d'eſprit lui avoit envoyée.

2. Juillet, 1709.

J'Ai lu avec plaiſir, belle Dame, les vers que vous avez faits ſur la félicité de votre état. C'eſt ordinairement la mauvaiſe fortune & la néceſſité qui fait devenir Poëte; mais Apollon vous a ſoufflé ſon eſprit au milieu de l'abondance & de la proſpérité. Vous avez raiſon de vous eſtimer heureuſe: je croirois mon état preſque auſſi heureux que le vôtre, n'étoit une malheureuſe dartre qui s'eſt emparée de mon viſage, & qui s'irrite contre les remedes. En vain j'ai employé l'abſtinence du vin (ce que je ne ferois pas pour une mai-

treſſe) les ſaignées, les anodins, & potions purgatives, la rebelle qu'elle eſt a établi ſon Trône de rubis ſur la partie ſupérieure, & rit des efforts que je fais pour la dépoſſeder. C'eſt une grande mortification pour moi de me voir attaqué par l'endroit le plus ſenſible. Vous m'avez ſouvent fait compliment ſur mon tein ; & voilà qu'en un moment mes joues ſe changent en bourgeons épouvantables. Le ciel ſoit loué de tout : pourvu que votre amitié ne change point, je me conſolerai de toutes mes diſgraces. J'ai un Bouclier tout prêt à oppoſer aux adverſités, & je finirai comme vous par un petit trait de morale en vers, dont vous pourrez faire votre profit.

De deux grains de Philoſophie,
Je ſçais aſſaiſonner ma vie,
Fortune, garde tes faveurs :
Un peu de bon ſens rectifie
Chez moi les vulgaires erreurs.
Ma conduite le juſtifie.
Ces grands, ces illuſtres revers *
Dont je viens de voir les exemples,
M'empêchent de bâtir des Temples
Aux Idoles de l'Univers.

* La diſgrace de M. *Chamillard.*

Quoique le ciel, qui vous careſſe,
Ne m'ait pas fait de bien ample profuſion ;
Je lui dis tous les jours, en forme d'oraiſon :
N'augmente rien à ma richeſſe ;
Retranche à mon ambition.

*CHANSON.

Air : *Pour la Baronne.*

POur la Doguine,
Qu'un autre ſe laiſſe enflammer ;
Si je n'avois point vû Toutine,
Je pourrois me laiſſer charmer
Par la Doguine.

Ou brune ou blonde,
Toutine charme également ;
Et pour contenter tout le monde
Elle eſt alternativement
Ou brune ou blonde.

Sur ſon viſage
Mille petits trous pleins d'appas,

* Cette Chanſon fut faite en l'honneur de Meſdemoiſelles *Loiſon*, qui ont fait tant de bruit dans le monde par les graces de leur perſonne & l'agrément de leur eſprit. Dans les Sociétés où elles ſe trouvoient, on appelloit l'une *Doguine* & l'autre *Toutine*. *Regnard* étoit très-épris de *Toutine*. Il vouloit même l'épouſer : mais la mere de cette Demoiſelle avoit d'autres vûes ſur ſa fille, qui, par ſa beauté & ſes autres qualités eſtimables, pouvoit prétendre aux plus grands partis.

Des Amours ſont le tendre ouvrage,
Sans compter ceux qu'on ne voit pas
Sur ſon viſage.

Sa belle bouche
Eſt pleine de ris & d'attraits :
Elle ne dit rien qui ne touche ;
L'Amour a choiſi pour palais
Sa belle bouche.

Sa gorge ronde
Eſt de marbre, à ce que je crois ;
Car mortel encor dans le monde
N'a vû que des yeux de la foi
Sa gorge ronde.

Qu'elle eſt charmante,
Avec les accens de ſa voix !
Ou quand une corde touchante
Parle tendrement ſous ſes doigts,
Qu'elle eſt charmante !

UTRE, pour la même ; *Sur le même Air.*

DE la Doguine
Je veux célébrer les attraits,
Elle eſt digne ſœur de Tontine ;
Ami, verſe-moi du vin frais
Pour la Doguine.

Qu'elle eſt aimable,
Quand Bacchus la tient ſous ſes loix!
Mais bien qu'elle triomphe à table,
L'amour ne perd rien de ſes droits:
Qu'elle eſt aimable!

Tous à la ronde,
Vuidons ce verre que voilà:
C'eſt à cette charmante Blonde:
Peut-être elle nous aimera
Tous à la ronde.

VERS

A TOUTINE.

CHez vous pour vous faire la cour,
Prince & Marquis ſe range;
N'y pourrois-je point quelque jour
Voir le Prince d'Orange?
Le Roi, pour finir nos malheurs,
Met la taxe par tête:
Mais vous la mettez ſur les cœurs;
L'impôt eſt plus honnête.

ÉLÉGIE,

Par le grand CORNEILLE, 1662.

LOrſque ſous le plus juſte & le plus grand des Princes,
bondance & la paix regnent dans mes Provinces,
me, par quel deſtin tes Romains irrités
rêtent-ils le cours de mes proſpérités ?
rès avoir gagné victoire ſur victoire,
porté ma valeur au comble de la gloire,
rès avoir contraint par mes illuſtres faits,
s rivaux orgueilleux à recevoir la paix,
ſpérois d'établir une ſainte alliance,
nir les intérêts de Rome & de la France,
de porter bien loin par mes rares exploits
gloire de mes lys & celle de la Croix ;
n Monarque chargé de lauriers & de palmes
voit tous ſes Etats & ſes Provinces calmes,
diſpoſant ſon bras à quelque ſaint emploi,
vouloit plus combattre & vaincre que pour toi ;
'offroit ſon pouvoir & ſa valeur extrême,
s tu veux l'obliger à te vaincre toi-même,
ar un attentat & lâche & criminel,
fais de ſes faveurs un mépris ſolemnel ;

C'eſt la France qui parle.

On voit regner le crime avec la violence
Où doit regner la paix avecque le silence ;
On voit les assassins courir avec ardeur,
Jusqu'au Palais sacré de mon Ambassadeur,
Porter de tous côtés leur fureur vagabonde,
Et violer les droits les plus sacrés du monde.
Je sçavois bien que Rome élevoit dans son sein
Des Peuples adonnés au culte souverain,
Des Héros dans la paix, des Sçavans politiques,
Experts à démêler les affaires publiques,
A conseiller les Rois, à régler les Etats :
Mais je ne sçavois pas que Rome eût des Soldats.

Lorsque Mars désoloit nos campagnes fertiles,
Tu maintenois tes champs & tes peuples tranquilles
Tout le monde agité de tant de mouvemens,
Suivoit le triste cours de ses déréglemens,
Toi seule dans le port à l'abri de l'orage,
Tu voyois les écueils où nous faisions naufrage ;
Des Princes irrités modérant le courroux,
Tu disposois le Ciel à devenir plus doux,
Et sans prendre intérêt aux passions d'un autre,
Tu gardois ton repos & tu pensois au nôtre ;
Tu voyois à regret cent exploits inhumains,
Et tu levois au ciel tes innocentes mains ;
Tu recourois aux vœux, quand nous courions aux armes ;
Nous répandions du sang, tu répandois des larmes ;
Et plaignant le malheur du reste des mortels,
Tu soupirois pour eux aux pieds de tes Autels ;

u demandois au Ciel cette paix fortunée ;
: tu me la ravis, dès qu'il me l'a donnée !
peine ai-je fini mes glorieux travaux,
ue tu veux m'engager à des combats nouveaux :
ine de l'Univers, arbitre de la Terre,
i me prêchois la paix au milieu de la guerre ;
u fuivi tes conseils & tes justes souhaits,
tu me fais la guerre au milieu de la paix :
truisant les erreurs & punissant les crimes,
i soûtenu l'honneur de tes saintes maximes ;
i remis autrefois, en dépit des Tyrans,
ns leurs Trônes sacrés tes Pontifes errans,
faisant triompher d'une égale vaillance
la France dans Rome ou Rome dans la France,
i conservé tes droits & maintenu ta foi ;
tu prends aujourdhui les armes contre moi !
el intérêt t'engage à devenir si fiere ?
reste-t-il encor quelque vertu guerriere ?
is-tu donc être encore au siécle des Césars,
parmi les fureurs de Bellone & de Mars,
ouse de la gloire & du pouvoir suprême,
foulois à tes pieds & sceptre & diadême ?
is ce fameux état où le ciel t'avoit mis,
ne demandois plus que de grands ennemis ;
ortant ton orgueil sur la terre & sur l'onde,
ravois le destin des puissances du monde,
u faisois marcher, sous tes injustes loix,
simple citoyen sur la tête des Rois ;
destin ne t'offroit que d'illustres conquêtes,
oudre ne tomboit que sur de grandes têtes,

Et tu montrois en pompe aux Peuples étonnés
Des Souverains captifs & des Rois enchaînés.
Mais quelques grands exploits que l'Hiſtoire renomme,
Tu n'es plus cette fiere & cette grande Rome;
Ton Empire n'eſt plus ce qu'il fut autrefois,
Et ce n'eſt plus un ſiécle à ſe moquer des Rois;
On ne redoute plus l'orgueil du Capitole,
Qui fut jadis ſi craint de l'un à l'autre Pôle;
Et les Peuples inſtruits de tes douces vertus,
Adorent ta grandeur, mais ne la craignent plus:
Que ſi le Ciel t'inſpire encor quelque vaillance,
Va dreſſer tes Autels juſqu'aux champs de Byſance;
Anime tes Romains à quelque effort puiſſant,
Et vas planter ta Croix où regne le Croiſſant;
Remplis les premiers rangs d'une ſainte entrepriſe,
Et voyons marcher Rome au ſecours de Veniſe;
Pour tes ſacrés Autels toi-même combattant,
Commence ces exploits que tu nous prêches tant;
Ou laiſſe-moi jouir, dans la paix où nous ſommes,
D'un repos que je viens de procurer aux hommes:
J'ai vû de tous côtés mes ennemis vaincus,
Et je ſuis aujourd'hui ce qu'autrefois tu fus.
Les Loix de mon Etat ſont auſſi ſouveraines,
Mes Lys vont auſſi loin que tes Aigles Romaines;
Et pour punir le crime & l'orgueil des humains,
Mes François aujourd'hui valent les vieux Romains.
L'invincible Louis, ſous qui le monde tremble,
Ne vaut-il pas lui ſeul tous les Héros enſemble?

La victoire sous lui ne se lassant jamais,
Lui fournit des sujets de vaincre dans la paix :
Dans ce comble d'honneur où lui seul peut atteindre,
Tout désarmé qu'il est, il sçait se faire craindre ;
Il dompte ses rivaux, & sert ses alliés,
Voit même dans la paix des Rois humiliés ;
Il auroit sçu venger tant de Loix violées,
Et tu verrois déja tes plaines désolées ;
Je verrois & tes chefs & tes Peuples soumis ;
Mais tu n'as pas pour lui d'assez grands ennemis,
Et dans le mouvement de gloire qui le presse,
Tu tiens ta sûreté de ta seule foiblesse.
Que n'es-tu dans le tems où tes Héros guerriers
Eussent pu lui fournir des moissons de lauriers ?
Pour arrêter sur toi tes forces occupées,
Où sont tes Scipions, tes Jules, tes Pompées ?
Tu le verrois courir au milieu des hazards,
Affronter tes Héros, & vaincre tes Césars,
Et par une conduite aussi juste que brave
Affranchir de tes fers tout l'Univers esclave :
Mais puisque ta fureur ne peut se contenir,
Après tant de mépris il faudra te punir :
La gloire des Héros n'est jamais assez pure ;
Et le Trône jaloux ne souffre point d'injure :
Ne te flatte plus tant sur ton divin pouvoir ;
On peut mêler la force avecque le devoir :
Des Monarques pieux, des Princes magnanimes
Ont révéré tes Loix en punissant tes crimes ;

Ils ont eu le ſecret de partager leurs cœurs,
D'être tes ennemis & tes adorateurs ;
De ſoutenir leur rang & ſauver leur franchiſe ;
En ſe vengeant de Rome & non pas de l'Egliſe ;
Ils ont ſçu réprimer ton orgueil obſtiné,
Sans choquer le pouvoir que le ciel t'a donné,
Et ſéparer enfin dans une juſte guerre
Les intérêts du Ciel d'avec ceux de la terre.
Sur l'exemple fameux de ces Rois ſans pareils,
Inſpire à mon Héros ces fideles conſeils.

Prince, dont la valeur & la ſageſſe eſt rare,
Ménage ta Couronne avecque la Thiare ;
Donne aux ſiécles futurs un exemple immortel ;
Garde les droits du Trône & les droits de l'Autel.
Qu'à ton reſſentiment la piété s'uniſſe ;
LOUIS, fais grace à Rome en te faiſant juſtice.
Penſe aux ſacrés devoirs d'un Monarque chrétien ;
Fais agir ton pouvoir, mais réyere le ſien ;
Et mêlant au courroux le reſpect & la crainte,
Punis Rome l'injuſte, & conſerve la Sainte.

EPÎTRE

A MONSIEUR DE V***,

En lui envoyant un Poëme ſur la Grace.

TOi, qui fais des yeux d'Emilie
Paſſer dans tes Ecrits les feux & la douceur ;
Toi, l'Apollon de ſa patrie,
Du goût & du talent juſte appréciateur,
Voltaire, en le liſant fait grace à cet ouvrage,
Fruits de quelques momens dérobés à Thémis.
Reſpectant mon ſujet, j'y parle le langage
Non d'un Docteur ſubtil, mais d'un Chrétien ſoumis.
De la Grace en mes vers Scrutateur téméraire
Suivant de la raiſon le faux jour qui nous luit,
De ce redoutable myſtere,
Oſerois-je percer la nuit ?
Loin d'avoir cette vaine audace,
Sur le voile myſtérieux,
Dont l'Eternel voulut envelopper la Grace ;
Je ne porterai pas mes regards curieux.
Mais au maître des vers nobles, harmonieux,
Au rival de Milton, de Virgile & d'Homere,
Préſenter un Poëme & tenter de lui plaire,
Eſt-ce être moins audacieux ?
Toutefois ſi je dis le motif qui m'inſpire,
Tu ceſſeras d'être ſurpris.

Richelieu l'a voulu, ce mot doit te ſuffire.
Eh! qui ſçait mieux que toi combien il a d'empire
Sur les cœurs & ſur les eſprits?
C'eſt un pouvoir ſecret que toi ſeul peut décrire.
Chacun le retrouve en ce lieu
Tel que ta muſe le renomme;
On l'adore ici comme un Dieu,
Parce qu'il y vit comme un homme.

RÉPONSE

DE MONSIEUR DE V***.

LOrſque vous me parlez des graces naturelles
Du Héros votre Commandant,
Et de la Déïté qu'on adore à Bruxelles,
C'eſt un langage qu'on entend.
La grace du Seigneur eſt bien d'une autre eſpéce;
Moins vous me l'expliquez, plus vous en parlez bien;
Je l'adore & n'y comprends rien.
L'attendre & l'ignorer voilà notre ſageſſe.
Tout docteur, il eſt vrai, ſçait le ſecret de Dieu;
Elûs de l'autre monde ils ſont dignes d'envie.
Mais qui vit auprès d'Emilie,
Ou bien auprès de Richelieu
Eſt un Elû de cette vie.

ÉPÎTRE,

A MONSIEUR L'ABBÉ DE ROTHELIN.

DOcte Abbé dont l'eſprit guidé par la ſageſſe,
Aux fruits de la Raiſon joint les fleurs du Permeſſe,
Souffre que dans ton goût cherchant un ſûr appui,
L'amitié par ces vers te conſulte aujourd'hui.
De la vaſte ſcience embraſſant l'étendue,
Dans ſes riches Etats rien n'échappe à ta vûe;
Philoſophe, Critique, ardent ami des Arts,
Promenant en tous lieux tes avides regards;
Tantôt tu te nourris des vérités divines,
Tantôt l'Antiquité, du ſein de ſes ruines,
Offre à tes yeux perçans, dans ſes reſtes uſés,
Quelques faits précieux par le tems déguiſés.
Tu portes le flambeau dans ces routes obſcures;
Des Sçavans rebutés éternelles tortures.
Quelquefois plus hardi d'un eſprit incertain,
Tu ſondes le myſtere ou du vuide ou du plein:
Mais bientôt mépriſant ce problême frivole,
Qu'enfanta le loiſir dans l'ombre de l'école;
A toi-même indulgent, docile à tes deſirs,
Dans de plus beaux objets tu cherches tes plaiſirs.
Ton cœur s'émeut aux ſons du fier Chantre d'Achille;
Il s'amuſe du Taſſe, il adore Virgile;

Enchanté de Corneille, il aime ſon rival ;
La Fontaine te charme, & ſon ſtyle inégal,
Dans ſon déſordre même imitant la Nature,
Te plaît malgré la régle & brave ta cenſure ;
Tu mets dans la balance Horace, Deſpréaux :
L'un plus aiſé, plus vif en ſes rians tableaux ;
L'autre eſclave de l'art, fidele à l'harmonie,
Au joug de la méthode aſſervit ſon génie :
Ainſi donc tour à tour paſſant du grave au doux,
Tu ſçais, ſans les confondre, allier tous les goûts.
Mais dis-moi quel démon, dans ſa biſarre audace,
Souffle dans tous les cœurs le dégoût du Parnaſſe ?
Aujourdhui ſur ſon Trône Apollon étonné,
De tous ſes Courtiſans ſe voit abandonné.
En vain pour repeupler les rives du Permeſſe,
Il répand ſes tréſors de Rome & de la Gréce ;
En vain à nos François par l'erreur éblouis,
Il peint ces jours heureux, ce ſiécle de Louis,
Où l'Art encore enfant ſçut franchir les obſtacles,
Et Géant tout à coup enfanta des miracles.
Rien ne peut ramener ſes ſujets révoltés ;
Apollon, (diſent-ils, par l'orgueil excités)
Cet enchanteur des ſens n'eſt qu'une vaine idole ;
Il faut détruire enfin ſon culte trop frivole ;
Il faut à la Raiſon conſacrant nos travaux,
Dompter la vérité par des efforts nouveaux,
Découvrir le ſecret de ces loix ſi profondes,
Qui firent la diſtance & la courſe des Mondes.

Ainſi la régle en main, & d'Euclide eſcortés,
Ils cherchent pas à pas d'obſcures vérités ;

Créateurs, dans l'espace ils forment cent chimères,
Et dédaignent des sens les objets trop vulgaires :
L'un veut que par le plein chaque astre resserré
Puisse écarter les corps dont il est entouré.
Un second à son tour fait une autre méthode,
A ces corps trop serrés donne un lieu plus commode.
Dans un vuide infini, le corps mû sans moteur,
Court sans être poussé, pèse sans pesanteur.
Etre foible & rampant, ta vaine conjecture
Veut embrasser ce cercle où roule la Nature.
Si par égard encor pour ses foibles Mortels
Ils n'osent d'Apollon renverser les autels,
Le faux Goût qui les guide au milieu d'un délire
Du Dieu brillant des sons veut accorder la lyre.

Aujourd'hui le Génie esclave du Compas,
Dans sa course, en tremblant, mesure tous ses pas;
A ses austeres loix cette régle importune
Asservit tous les Arts, la Chaire, la Tribune.
Cet art plus libre encor, cet art charmant des vers,
Languit emprisonné dans des indignes fers.
Oui, Borée, entouré de frimats & de glace,
En un désert aride a changé le Parnasse :
Son ciel jadis si pur, obscurci de vapeurs,
Empoisonne à la fois les lauriers & les fleurs.
Ce siécle raisonneur en sa froide manie,
Par de tristes calculs veut régler l'harmonie,
Proscrit comme un écart un aimable détour,
Et bannit des écrits & la grace & le tour.
Offrir la vérité sous quelque noble image,
C'est, dit-on, la voiler d'un importun nuage :

Sa beauté ſans atours a des traits plus puiſſans ;
L'erreur ſeule a beſoin du preſtige des ſens.
Ainſi par ſes diſcours devenu plus timide,
De Pégaſe trop vif, Phébus retient la bride.
Un Poëte aujourd'hui toujours de ſens raſſis,
De l'exacte Raiſon ſuit le chemin précis.
Sur ſa roue un ruiſſeau coulant dans la prairie,
Offre à ſes yeux l'émail d'une rive fleurie.
L'Ombre & l'Amour cachés ſous de jeunes ormeaux,
A calmer leurs ardeurs excitent les oiſeaux ;
Iris en rougiſſant, en ce lieu moins ſévere
Se laiſſe dérober une faveur légere.
Les plaiſirs ſur ces bords amenant le ſommeil,
Renaiſſent plus brillans au retour du Soleil ;
Pour ces riants objets ſa muſe indifférente,
N'oſe ſe détourner dans ſa marche prudente ;
Et dédaignant des ſens le langage vainqueur,
Parle toujours raiſon, jamais ne parle au cœur.

Eſt-ce ainſi qu'autrefois le ſublime Virgile,
Répandant les tréſors de ſa veine fertile,
Par ſa douce éloquence entraînoit les eſprits ?
La raiſon & le goût d'accord en ſes écrits,
Se prêtent tour à tour un ſecours favorable.
Son art aux vérités donne un habit aimable.
S'il veut de la Phyſique étaler les ſecrets,
Ses dogmes déguiſés ſous les plus nobles traits,
Par ſes mains adoucis perdent leur air ſauvage,
De figures ſans nombre il orne ſon ouvrage.

Dans les moindres ſujets, humble ſans s'avilir,
D'une image élégante il ſçait les ennoblir.
Le tendre Amour gémit dans les vers de Tibulle ;
Un peu plus libertin il inſpire Catulle ;
Et ſur les pas d'Ovide attirant tous les cœurs,
Il dicte ſes leçons ſur un trône de fleurs.
En vain ſur le Théatre étalant ſa morale,
Et du cœur des humains parcourant le Dédale,
Senéque nous inſtruit en ſon ſtyle profond :
Le lecteur languiſſant l'admire & ſe morfond ;
Et fuyant un Auteur dont la raiſon le glace,
S'attendrit chez Tibulle & vit avec Horace.

L'homme, quoi que l'on diſe, eſt fait pour le plaiſir.
Entre les vérités il a peine à choiſir,
Paſſant du pour au contre, en vain dans ſa balance
Il croit pouvoir fixer la tranquille évidence ;
Elle échappe ſans ceſſe ; & depuis ſix mille ans
Rebute des mortels les vœux les plus preſſans.
Mais l'objet des beaux Arts, d'un abord plus facile,
Promet à nos efforts une moiſſon fertile ;
Et flattant de nos cœurs les avides deſirs,
Au lieu des vérités, il offre des plaiſirs.

Abbé, toi dont le goût dans ta démarche ſûre,
Du préjugé ſubtil démêle l'impoſture,
De l'erreur ſéduiſante écarte les brouillards,
Eclaire les eſprits, viens au ſecours des Arts ;
Que par toi rétabli l'Apollon de la France
Anime ſes concerts, réchauffe l'éloquence ;

Que d'autres Boſſuets, des Racines nouveaux,
De ces Auteurs fameux ſoient de dignes Rivaux.

* LE PHILOSOPHE,

A MADAME LA MARQUISE DE T***,

*Par Monſieur de V***.*

TU m'appelles à toi, vaſte & brillant génie;
Minerve de la France, immortelle Emilie,
Diſciple de Newton & de la vérité,
Tu guides mon eſſor, je vole à ta clarté:
Je renonce aux plaiſirs, aux lauriers du Théatre,
Dont mon eſprit trompé fut long-tems idolâtre
De ces triomphes vains mon cœur n'eſt plus touché,

. . . . . .

Le charme tout-puiſſant de la Philoſophie
Eleve mon eſprit au-deſſus de l'envie;
Tranquille au haut des Cieux qu'un ſage s'eſt ſoumis,
J'ignore comme lui ſi j'ai des ennemis,
Je ne les connois pas. D'une noble carriere
Le ſublime Newton vient m'ouvrir la barriere.
Déja les tourbillons l'un par l'autre preſſés
Se mouvans ſans eſpace & ſans régle entaſſés,

* Cette Piéce eſt totalement changée dans les éditions que nous avons de l'Auteur. C'eſt ici la premiere façon.

Ces fantômes ſçavans à mes yeux diſparoiſſent ;
Tout étoit confondu, les vérités renaiſſent.
Newton dit : Le cahos eſt docile à ſa voix,
Vers un centre commun tout gravite à la fois ;
Tout eſt en mouvement ; la Terre ſuſpendue
En atôme léger nage dans l'étendue ;
L'eſpace, ou plutôt Dieu dans ſon immenſité,
Balance ſur ſon poids l'Univers agité ;
Graviter, ſe mouvoir, c'eſt le reſſort du Monde.
La lumiere n'eſt plus une étude profonde :
Le facile Newton dévoile l'Univers,
Les ſouterrains, les eaux, les cieux lui ſont ouverts :
Son vigoureux calcul abrége ou diligente,
De l'Aſtre des ſaiſons la courſe étincelante :
L'émeraude, l'azur, la pourpre & le rubis
Sont l'immortel tiſſu de ſes riches habits ;
Chacun de ſes rayons dans ſa ſubſtance pure
Porte en ſoi les couleurs qui parent la Nature ;
Tamiſés, réfléchis, leurs tons harmonieux,
En peignant les objets ſe font entendre aux yeux.

Confidens du Très-Haut, ſubſtances éternelles,
Qui brillez de ſes feux, qui couvrez de vos aîles
Le Trône où votre Maître eſt aſſis parmi vous,
Parlez, dugrand Newton n'êtes-vous point jaloux ?

Comettes que l'on craint à l'égal du tonnerre,
Ceſſez d'épouvanter les peuples de la Terre,
Dans une ellypſe immenſe achevez votre cours,
Remontez, deſcendez, près de l'Aſtre des jours,

Lancez vos feux, volez, & renaissant sans cesse ;
Des Mondes épuisés ranimez la vieillesse ;
Et toi, sœur du Soleil, Astre qui dans les Cieux
Des sages Bolonis as fatigué les yeux,
Les travaux de tes nuits, tes phases sont prédites,
Newton des premiers mois retraça les orbites.
Terre, change de forme & que ta pesanteur
Abbaissant tes côtés, soulève l'équateur.
Pôle immobile aux yeux, si pesant dans ta course,
Echappe au char glacé des sept Astres de l'Ourse ;
Que ta lenteur embrasse en ses longs mouvemens
Deux cens siècles entiers par-delà six mille ans.
Ques ces objets sont beaux ! ah ! qu'une ame épurée
Goûte les vérités dont elle est éclairée !
C'est dans le sein de Dieu, loin de son corps mortel,
Que l'esprit va puiser ce corps universel.

Vous, à qui ces secrets ont sçu se faire entendre,
Répondez, Emilie, à l'âge le plus tendre,
Comment avez vous pu dérober ses beaux jours,
Et malgré les plaisirs, suivre l'épineux cours,
Où le hardi Newton franchit la nuit obscure
Du sçavant labyrinthe où se perd la Nature ?
Puissé-je auprès de vous dans un Temple écarté,
Aux regards des François montrer la vérité !
Tandis qu'Algarotti sûr d'instruire & de plaire,
Sur les bords étrangers conduit cette étrangere,
Le compas à la main j'en veux tracer les traits,
Sans répandre des fleurs, sans changer ses attraits ;
De mes crayons grossiers dessinant l'immortelle,
Cherchant à l'embellir je la rendrois moins belle ;

Elle eſt ainſi que vous noble, ſimple, ſans fard,
Au-deſſus de l'éloge, au-deſſus de mon art.

PROLOGUE,

PAR MONSIEUR DE V***.

* L'Inventeur des beaux Arts, le Dieu de la lumiere,
Deſcend du haut des Cieux dans le plus beau ſéjour,
Qu'il puiſſe contempler en ſa vaſte carriere.

La gloire, l'Hymen & l'Amour,
Aſtres charmans de cette Cour,
Y répandent plus de lumiere,
Que le flambeau du Dieu du jour.

J'enviſage en ces lieux le bonheur de la France;
Dans ce Roi qui commande à tant de cœurs ſoumis:
Mais tout Dieu que je ſuis, & Dieu de l'Eloquence,
Je reſſemble à ſes ennemis,
Je ſuis timide en ſa préſence.

Faut-il qu'ayant tant d'aſſurance,
Quand je fais entendre ſon nom
Il ne m'inſpire ici que de la défiance?
Tout grand homme a de l'indulgence,
Et tout Héros aime Apollon.

* C'eſt le Soleil qui parle.

Qui rend ſon ſiécle heureux, veut vivre en la mémoire.
Pour mériter Homere, Achille a combattu.
Si l'on dédaignoit trop la gloire,
On chériroit peu la vertu.

* O vous qui lui rendez tant de divers hommages,
Vous qui le couronnez & dont eſt il l'appui;
N'eſperez pas pour vous avoir tous les ſuffrages
Que vous réuniſſez pour lui.
Je ſçais que de la Cour la ſcience profonde,
Seroit de plaire à tout le monde;
C'eſt un art qu'on ignore; & peut-être les Dieux
En ont cedé l'honneur au maître de ces lieux.
Muſes, contentez-vous de chercher à lui plaire;
Ne vantez point ici d'une voix téméraire
La douceur de ſes loix, les efforts de ſon bras;
Thémis, la Prudence & Bellone
Conduiſant ſon cœur & ſes pas;
La Bonté généreuſe aſſiſe ſur ſon Trône;
Le Rhin libre par lui, l'Eſcaut épouvanté,
Les Appennins fumans que ſa foudre environne;
Laiſſons ces entretiens à la poſtérité,
Ces leçons à ſon fils, cet exemple à la Terre.
Vous graverez ailleurs dans les faſtes des tems,
Tous ces terribles Monumens
Dreſſés par les mains de la Guerre.
Célébrez aujourd'hui l'hymen de ſes enfans,
Déployez l'appareil de vos jeux innocens.

* Ces vers s'adreſſent aux Muſes & aux beaux Arts perſonnifiés.

L'objet qu'on desiroit, qu'on admire & qu'on aime,
Jette déja sur vous des regards bienfaisans,
On est heureux sans vous ; mais le bonheur suprême
Veut encor des amusemens.

Cueillez toutes les fleurs, & parez-en vos têtes;
Mêlez tous les plaisirs, unissez tous les jeux,
Souffrez le plaisant même ; il faut de tout aux fêtes;
Et toujours les Héros ne sont pas sérieux.
Enchantez un loisir, hélas! trop peu durable,
Ce peuple de guerriers qui ne paroît qu'aimable ;
Vous écoute un moment, & revole aux dangers.
Leur maître en tous les tems veille sur la patrie.
Les soins sont éternels, ils consument la vie,
Les plaisirs sont trop passagers.
Il n'en est pas ainsi de la vertu solide,
Cet hymen l'éternise, il assure à jamais
A cette race auguste, à ce peuple intrépide
Des victoires & des bienfaits.

Muses, que votre zele à mes ordres réponde.
Le cœur plein des beautés dont cette Cour abonde ;
Et que ce jour illustre assemble autour de moi,
Je vais voler au ciel à la source féconde
De tous les charmes que je voi ;
Je vais, ainsi que votre Roi,
Recommencer mon cours pour le bonheur du Monde.

LETTRE,

A l'Académie Françoiſe, 1756.

MESSIEURS,

Je crois qu'il n'appartient qu'à ceux qui ſont, comme vous, à la tête de la Littérature, d'adoucir les nouveaux déſagrémens auxquels les gens de Lettres ſont expoſés depuis quelques années. Lorſqu'on donne une piéce de Théatre à Paris, ſi elle a un peu de ſuccès on la tranſcrit d'abord aux repréſentations, & on l'imprime ſouvent pleine de fautes. Des curieux ſont-ils en poſſeſſion de quelques fragmens d'un ouvrage, on ſe hâte d'ajuſter ces fragmens comme on peut; on remplit les vuides au hazard, & on donne hardiment ſous le nom de l'Auteur un Livre qui n'eſt pas le ſien. C'eſt à la fois le voler & le défigurer. C'eſt ainſi qu'on s'aviſa d'imprimer ſous mon nom, il y a deux ans, ſous le titre ridicule d'*Hiſtoire Univerſelle* deux petits volumes ſans ſuite & ſans ordre, qui ne contenoient pas l'Hiſtoire d'une Ville, & où chaque date

étoit une erreur. Quand on ne peut imprimer l'ouvrage dont on eſt en poſſeſſion, on le vend en manuſcrit ; & j'apprends qu'à préſent on débite de cette maniere quelques fragmens informes & falſifiés des Mémoires que j'avois amaſſés dans les Archives publiques ſur la Guerre de 1741. On en uſe encore ainſi à l'égard d'une plaiſanterie faite, il y a plus de trente ans, ſur le même ſujet qui rendit Chapelain ſi fameux. Les copies manuſcrites qu'on m'en a envoyées de Paris, ſont de telle nature qu'un homme qui a l'honneur d'être votre confrere, qui ſçait un peu ſa Langue, & qui a puiſé quelque goût dans votre ſociété & dans vos écrits, ne ſera jamais ſoupçonné d'avoir compoſé cet ouvrage tel qu'on le débite. On vient de l'imprimer d'une maniere non moins ridicule & non moins révoltante. Ce Poëme a été d'abord imprimé à Francfort, quoiqu'il ſoit annoncé de Louvain, & l'on vient d'en donner en Hollande deux éditions qui ne ſont pas plus exactes que la premiere : Ces abus de nous attribuer des ouvrages que nous n'avons pas faits, de falſifier ceux que nous avons faits, & de vendre ainſi notre nom, ne peut être détruit que par le décri dans lequel ces œuvres de ténébres doivent tomber.

C'eſt à vous, Meſſieurs, & aux Académies formées ſur votre modéle, dont j'ai l'honneur d'être aſſocié; que je dois m'adreſſer. Lorſque des hommes comme vous élevent leurs voix pour reprouver tous ces ouvrages que l'ignorance & l'avidité débitent, le Public que vous éclairez eſt bientôt déſabuſé.

Je ſuis avec beaucoup de reſpect, &c.

RÉPONSE

MONSIEUR,

L'Académie eſt très-ſenſible aux chagrins que vous cauſent les éditions furtives & défigurées dont vous vous plaignez. C'eſt un malheur attaché à la célébrité. Ce qui doit vous conſoler, Monſieur, c'eſt de ſçavoir que les Lecteurs capables de ſentir le mérite de vos écrits, ne vous attribueront jamais les ouvrages que l'ignorance & la malignité vous imputent, & que tous les honnêtes gens partagent votre peine. En vous rendant compte des ſentimens de l'Académie, je vous prie d'être perſuadé, &c.

AUTRE LETTRE.

MESSIEURS,

Daignez recevoir mes très-humbles remercimens de la ſenſibilité publique que vous avez témoignée ſur le vol & la publication de mes manuſcrits, & permettez-moi d'ajouter que cet abus introduit, depuis quelques années dans la Librairie, doit vous intéreſſer perſonnellement. Vos ouvrages qui excitent plus d'empreſſement que les miens, ne ſeront pas exempts d'une pareille rapacité.

L'Hiſtoire prétendue de la Guerre de 1741. qui paroît ſous mon nom, eſt non ſeulement un ouvrage à la vérité défigurée en pluſieurs endroits, mais un manque de reſpect à notre Nation: la gloire qu'elle a acquiſe dans cette Guerre, méritoit une Hiſtoire imprimée avec plus de ſoin. Mon véritable ouvrage compoſé à Verſailles ſur les Mémoires des Miniſtres & des Généraux eſt depuis pluſieurs années entre les mains de M. le Comte d'Argenſon, & n'en eſt point ſorti. Ce Miniſtre ſçait à quel

point l'Hiſtoire que j'ai écrite différe de celle qu'on m'attribue. La mienne finit au Traité d'Aix la Chapelle, & celle qu'on débite ſous mon nom ne va que juſqu'à la Bataille de Fontenoy; c'eſt un tiſſu informe de quelques-unes de mes minutes dérobées & imprimées par des hommes également ignorans. Les interpolations, les omiſſions, les mépriſes, les menſonges y ſont ſans nombre. L'Editeur ne ſçait ſeulement pas le nom des perſonnes & des pays dont il parle: & pour remplir les vuides du manuſcrit, il a copié preſque mot à mot près de trente pages du ſiécle de Louis XIV. Je ne puis mieux comparer cet avorton qu'à cette Hiſtoire Univerſelle qui a été imprimée ſous mon nom il y a quelques années. Je ſçais que tous les gens de Lettres de Paris ont marqué leur juſte indignation de ces procédés. Je ſçais avec quel mépris & avec quelle horreur on a vu les notes dont un Editeur a défiguré le ſiécle de Louis XIV. Je dois m'adreſſer à vous, Meſſieurs, dans ces occaſions avec d'autant plus de confiance que je n'ai travaillé, comme vous, que pour la gloire de ma patrie, & qu'elle ſeroit flétrie par ces éditions indignes, ſi elle pouvoit l'être.

Je ne vous parle point, Meſſieurs, de

je ne ſçais quel Poëme, entierement défiguré, qui paroît auſſi depuis peu. Ces œuvres de ténébres ne méritent pas d'être relevées, & ce ſeroit abuſer des bontés dont vous m'honorez. Je vous en demande la continuation.

EXTRAIT

D'une Lettre ſur le Poëme de la Pucelle.

IL y a trente ans que pour m'amuſer je voltigeois ſur cette corde, & deux ou trois mauvais Gilles en ont voulu faire autant dans le Préau de leur Foire; je leur abandonne cette ſottiſe, à laquelle mon âge, mes maladies, ma façon de penſer ne me permettent pas de faire déſormais la moindre attention.

ÉPÎTRE

D'un Medecin ſur une maladie qu'il avoit eſſuyée dans ſa jeuneſſe.

C'Eſt à la ſeule Mort que je ſuis redevable
D'avoir recouvré ma ſanté.
Peut-être prendrez-vous ceci pour une fable ?
La Mort n'a pas renom d'être ſi charitable :
J'en conviens : cependant, graces à ſa bonté,
Vous me voyez reſſuſcité.
Apprenez, cher ami, le myſtere incroyable
Qui dérobe ma tête à ſa ſévérité.
Ce monſtre, pourſuivant ſa fatale tournée,
S'aviſa de paſſer chez moi.
Il y trouva la fievre accompagnée
De tous les maux qu'elle traîne après ſoi.
J'étois dans un grand déſarroi,
Pâle, défait, la face décharnée,
Les yeux éteints, enfin prêt à partir.
Un moine à mon chevet tâchoit de me réſoudre
A lui donner lieu de m'abſoudre
Par un ſincere repentir.
Je contentois ſon zele, & d'une voix mourante
Je diſois *peccavi*, lorſque la Mort parut.
En cet état elle me méconnut ;
Et me croyant la victime innocente

De la ſalubre Faculté,
D'un coup de ſa faulx menaçante
Elle alloit avancer le moment redouté;
Quand (juſte ciel! que je l'échappai belle!)
Je tournai par hazard les yeux de ſon côté.
Mon corps fut inondé d'une ſueur mortelle:
Mais j'éprouvai bien-tôt qu'une extrême frayeur
Nous ſert a prévenir quelquefois le malheur.
Je puiſai dans ma crainte une force nouvelle,
Et rappellant un reſte de vigueur:
Arrête, m'écriai-je, arrête, ô Mort cruelle;
Je ſuis de ton empire un apprentif ſoutien:
A me prendre ſitôt il y va trop du tien;
Je ſuis un Medecin. Toi, Medecin, dit-elle!
Oui, dis-je, & de Paris... le pays n'y fait rien:
Tu t'appelles?.. *Procope*... il ne me ſouvient gueres
D'avoir oui ce nom là-bas.
Et pourquoi, s'il eſt vrai, ne te connois-je pas,
Comme je fais tous tes confreres?
A l'envi chaque jour ils peuplent mes Etats:
Mais de toi rien ne vient. Le moyen, repliquai-je!
Je ſuis ſi jeune! à peine ai-je atteint vingt-cinq ans:
Je n'ai pas encore eu le tems
De jouir de mon privilége.
Juſqu'à préſent par moi peu ſe ſont fait ſaigner;
Et les premiers, j'ai cru les devoir épargner,
Pour attirer la confiance.
Mais aujourd'hui la pratique commence;
Vous entendrez dans peu parler de moi.
Laiſſez-moi donc le jour, il doit vous être utile:

Pour ma rançon je vous en offre mille.
Mille! soit, dit la Mort, gueris; mais souviens-toi
A quel prix je te laisse vivre.
Pour me tenir parole il est divers moyens:
Pour le plus sûr tu n'as qu'à suivre
Les leçons de tes anciens.
Saigne, purge beaucoup; c'est la plus courte voie:
Adieu, le Ciel te tienne en joie.
Grace à ma qualité, je me porte fort bien;
Mais comme j'ai promis, la Mort n'y perdra rien.
Vous, pour qui j'eus une amitié sincere,
Cher ami, profitez d'un conseil salutaire:
Pour échapper à la commune loi,
S'il se peut, passez-vous toujours du ministere
De mes pareils, sur-tout de moi.

LETTRE,

A Mademoiselle * *.

VOus allez me regarder, Mademoiselle, comme le plus ridicule de tous les hommes, quand vous sçaurez que j'ai disposé de vous ainsi que d'une maison, dont je serois propriétaire. En un mot, je vous ai louée. Avant que de vous mettre en colere, sçachez quels sont les Héros que je vous ai donnés.

Ces

Ces jours passés, dans un bois écarté,
Où je vais quelquefois rêver à mes disgraces,
Je trouvai la Vertu, Minerve & les trois Graces,
Conduites par la Vérité :
Ce spectacle attira ma curiosité ;
Avec empressement je vole sur leurs traces ;
Juste ciel ! Est-ce vous que je vois en ces lieux ;
Dis-je en parlant à la Déesse ?
(Car nous autres gens du Permesse
Nous parlons librement aux Dieux.)
Oui, c'est moi, dit Pallas ; le Souverain des Cieux
Nous envoye ici-bas inspirer la sagesse,
Et corriger les mœurs des mortels vicieux,
Je te trouve à propos, tu peux nous être utile.
Depuis long-tems j'ai quitté cette Ville ;
Je ne m'y connois plus & crains de m'égarer :
Indique-nous un domicile,
Où toutes nous puissions ensemble demeurer.
J'ai votre affaire en main, répondis-je sur l'heure ;
Vous connoissez la charmante P * * ;
Chez elle vous devez fixer votre demeure ;
Pour vous y recevoir tout est bien disposé.
Dans son cerveau Minerve & la Science
Pourront loger commodément ;
Elles y trouveront gens de leur connoissance,
La mémoire & le jugement.
De la Vertu son cœur sera le Temple :
Et c'est-là que tous les mortels
Animés chaque jour par son puissant exemple
Viendront lui dresser des autels.

C'eſt dans ſa bouche, ô Vérité fidelle,
Que je veux vous placer : elle eſt formée exprès
Pour vous prêter une beauté nouvelle,
Et faire mieux ſentir vos traits.
Les Graces auront lieu de vanter leur fortune,
Car de la tête aux pieds elles pourront choiſir,
Et pour ſe loger à plaiſir,
Elles rencontreront mille niches pour une.

La Déeſſe fut ſatisfaite de ce récit, quoique ſuccinct & m'a ordonné de paſſer le bail.

Belle R * *, j'ai fait le bail à vie ;
Et je me ſuis même engagé,
Qu'il ne vous prendroit point envie
De leur donner jamais congé.

ÉPÎTRE

AU CÉLÉBRE COMÉDIEN BARON,

Lorſqu'à ſoixante ans il remonta ſur le Théâtre.

AS-tu bien réfléchi ſur le pas téméraire
Que tes foibles amis t'ont conſeillé de faire?
Oſes-tu, par l'appas d'un vain eſpoir flatté,
Reprendre le Cothurne après l'avoir quitté.
Autrefois, il eſt vrai, tu brillas ſur la Scéne,
Et tu rendois ſi bien Thalie & Melpomene,

Que du Peuple Romain Roſcius en ſon tems,
Reçut & mérita moins d'applaudiſſemens :
Mais tout paſſe ; aujourd'hui ta mémoire infidelle
Dans le plus court récit, bronche, héſite, chancelle,
Et quelquefois d'un vers qu'elle a défiguré,
La meſure eſt contrainte & le ſens altéré.
Tu n'as plus cette grace, aimable enchantereſſe,
Ce geſte libre, aiſé que donne la jeuneſſe ;
Malgré tous tes efforts & tes ſoins ſuperflus,
On cherche en toi, Baron, ce qu'on n'y trouve plus.
Ta retraite au Théâtre éternifoit ta gloire ;
Quel motif t'y rappelle, & que faut-il en croire ?
Inſenſible aux remords qui viennent t'agiter,
Le frein de ta raiſon n'a donc pu t'arrêter ?
Parle de bonne foi, ſied-il bien à ton âge
De jouer d'un Amant le tendre perſonnage ?
La tendre Bérénice aux deſirs de Titus
Eût toujours oppoſé d'invincibles refus ;
Vainement Afidronic eût brûlé pour Irene,
Rodrigue eût vainement ſoupiré pour Climene,
Si chacun d'eux pour plaire à l'objet de ſes feux,
Eût emprunté ta voix, ton maintien & tes yeux.
Quand ton cœur à Palmir découvre ſa bleſſure,
Le Parterre indigné ſe révolte & murmure ;
Il rit en te voyant, ſuranné Bajazet,
Sentir pour Atalide un amour indiſcret,
Et t'efforcer, Pyrrhus plus que ſexagenaire,
D'attendrir Andromaque & tâcher de lui plaire.

En mettant pour jamais le Théâtre en oubli,
Tu devois imiter Beaubourg & Roſelli ;

Ils n'ont point attendu que la décrépitude
Les forçât de quitter leur premiere habitude ;
Que la mort, de leurs jours éteignant le flambeau,
Les transmît tout d'un coup du Théâtre au tombeau.
Peut-on trop déplorer le malheur de Moliere,
Qui presque sur la Scéne a fini sa carriere ?
Par des coups imprévûs il se vit accabler :
Cet exemple effrayant doit te faire trembler :
Aujourd'hui que ton sang dans tes veines se glace,
Aux deux jeunes Quinaults laisse remplir ta place ;
Laisse-les dans un champ difficile & scabreux,
Exercer sans scrupule un talent dangereux.
Mais plutôt qu'à jamais le Théâtre se ferme ;
Les dogmes qu'il contient, les leçons qu'il renferme
Loin de nous corriger, de nous rendre meilleurs,
Séduisent l'innocence & corrompent les mœurs ;
Sa morale suspecte est un foible antidote ;
C'est vainement qu'Horace appuyé d'Aristote,
Nous dit qu'en cette école on apprend, on s'instruit :
De ces instructions quel peut être le fruit ?
Les sentimens qu'elle aime & qu'elle nous inspire,
Des folles passions affermissent l'empire ;
Par ses principes faux les crimes déguisés,
Sous le nom de vertus sont métamorphosés ;
J'y vois l'ambition, l'amour & la vengeance,
En tyrans suborneurs faire agir leur puissance,
Nourrir notre foiblesse, & sur notre raison
Jetter un voile épars, & verser le poison.
J'y vois dans ses projets Stilicon intrépide,
Œdipe incestueux, Oreste parricide,

L'innocent Hippolyte à la mort condamné ;
Et Néron triomphant d'un frere empoisonné.

Corneille du Théâtre abjurant les maximes,
Eût voulu n'en avoir jamais souillé ses rimes ;
Racine, en gémissant comme lui, détesta
Le vol pernicieux où l'essor le porta.

Euripide & Sophocle exposent sur la Scéne
Les enfans monstrueux d'une Muse payenne ;
Mais que par l'Evangile un esprit éclairé
A de pareils travaux ne soit pas consacré ?
Ces profanes sujets où le goût s'accoutume,
D'un Poëte Chrétien déshonorent la plume.
Tout dramatique Auteur se repent tôt ou tard
D'avoir mis en pratique & cultivé cet art.
Que Jonathas, Esther, Polieucte, Athalie,
Remplacent Rodogune, Othon, Iphigénie ;
Que les ouvrages saints trouvent seuls des lecteurs,
Des prix, des partisans, & des imitateurs.
Mais je reviens à toi, qu'un zele opiniâtre
Expose à la rechûte & ramene au Théâtre :
Pour te faire au plutôt rentrer dans ton devoir,
Les plus chers intérêts feront-ils sans pouvoir ?
Un arrêt prononcé rend ta perte certaine,
Si tu ne fuis l'écueil où ton penchant t'entraîne.
Fais enfin sur toi-même un retour serieux ;
La grace peut encor te dessiller les yeux ;
Profite des momens que sa bonté te laisse
Préviens ton dernier jour, hâte-toi, le tems presse,

La véritable gloire & le ſolide bien,
C'eſt de vivre, ou du moins de mourir en Chrétien.

VERS

A MONSIEUR DE V***.

DU beau larcin qu'au Ciel fit Promethée,
Chaque mortel en naiſſant a ſa part :
De cette flamme aux humains apportée
Les lots ſont faits inégaux, au hazard.
Au mieux loti, ſi faut-il encor l'Art ;
De bon ſçavoir étayant la Nature,
Par maints travaux qu'il veille à ſa culture ;
Puis pour Guerdon qu'en a-t-il ? un vain loz ;
Tandis que ceux que le deſtin fit ſots,
A nonchaloir mettant labeur, étude,
Vivent contens ; loiſir & quiétude
Sont de leur ſort attributs précieux.
Près de ces biens que vaut la renommée ?
Toi qui l'acquis par mainte œuvre eſtimée,
Dis-moi, Voltaire, eſt-ce donc que les Dieux,
En n'accordant aux talens que fumée,
Vengent encor ce vol audacieux ?

QUELQUES MORCEAUX DE * L'ESSAI SUR LA POËSIE ÉPIQUE.

*Traduit de l'Anglois de M. de V***, &c. par M. l'Abbé D***.*

NOus avons dans chaque Art plus de préceptes que d'exemples ; car les hommes ont plus de paſſion pour enſeigner que de talent pour exécuter ; ainſi il y a plus de Commentateurs que de Poëtes, & pluſieurs Ecrivains incapables de faire deux vers, nous ont accablés de Traités de Poëtique.

Cependant tous ces diſcoureurs n'ont fait, par leurs définitions & par leurs diſtinctions, que répandre une profonde obſcurité ſur des choſes qui d'elles-mêmes étoient très-claires. Il n'eſt donc pas ſurprenant que de tels Légiſlateurs trop foibles pour le fardeau dont ils s'étoient chargés, ayent rempli de trouble & de confuſion les Etats auxquels ils prétendoient donner des loix.

* On n'a point répété ce qui ſe trouve conſervé dans d'autres Editions de cet Eſſai.

La plûpart des Critiques ont puiſé les régles de la Poëſie Epique dans les Livres d'Homere, ſuivant la coûtume, ou plutôt ſuivant la foibleſſe des hommes, qui par un travers ridicule prennent communément les commencemens d'un Art pour les principes de l'Art même ; aſſez peu judicieux pour ſe perſuader que chaque choſe doit être réellement & dans ſa propre nature ce qu'elle étoit lorſqu'elle a été inventée. Mais comme Homere a compoſé deux Poëmes d'un genre très-différent, & que l'Enéide tient quelque choſe de l'Iliade & de l'Odiſſée, les Commentateurs ont été obligés d'établir différentes régles pour accorder Homere avec lui-même, & ont imaginé enſuite d'autres régles pour concilier Virgile avec le Poëte Grec : à-peu-près comme les Aſtronomes, qui pour ajuſter leurs ſyſtêmes, ont été dans la néceſſité d'ajoûter ou de retrancher, & de ſe jetter dans les cercles concentriques ou excentriques, à meſure qu'ils découvroient de nouveaux mouvemens dans le ciel.

Rien de plus excuſable que l'ignorance des Aſtronomes, & rien de plus louable que leurs recherches ſur le ſyſtême impénétrable de la Nature; parce qu'il eſt cer-

tain que ſes principes ſont invariables, & auſſi dignes de notre étude, qu'éloignés de notre conception.

Mais il y a une très-grande différence entre l'invention des Arts & les ouvrages de la Nature. La même imagination qui a inventé la Poëſie, varie chaque jour dans ſes productions, étant elle-même ſujette à d'éternelles viciſſitudes. La Poëſie & la Muſique des Perſans différent autant de la nôtre que leur langage : une Nation même ne reſſemble plus à elle-même dans moins d'un ſiécle ; il n'y a pas plus de révolutions dans les Etats que dans les Arts. Les Arts fuyent, changent & ſe dérobent à notre pourſuite, lors même que nous faiſons nos efforts pour les fixer par des régles & par des principes. Si je veux, par exemple, donner la définition d'un habillement, je ne dois en décrire aucun en particulier ; l'habit Grec, Romain, ou François ne doivent point être donnés pour modeles. Un habillement eſt ce qui ſert à couvrir le corps ; voilà ce qui lui eſt eſſentiel, tout le reſte doit être compté pour un ornement acceſſoire, que le caprice & la mode créent, conſervent & détruiſent à leur gré ; & l'uſage qui nous paroît le meilleur ne doit pas nous faire exclure les autres.

Il en eſt peut-être ainſi de la Poëſie Epique.

Le Poëme Epique doit être créé par le jugement, & embelli par l'imagination.

Ce qui eſt du reſſort du bon ſens appartient à toutes les Nations de l'Univers: les Grecs, les Romains, les Italiens, les François; les Anglois, les Eſpagnols nous diſent dans tous leurs ouvrages, qu'ils exigent principalement l'unité d'action; parce que l'entendement jouit d'un plaiſir plus ſenſible, lorſqu'il s'arrête ſur un ſimple objet proportionné à ſes regards, & qu'il le ſaiſit plus aiſément, que lorſqu'il ſe perd dans une confuſion d'objets.

Ils nous diſent que cette unité doit être accompagnée de variété, comme le corps eſt compoſé de membres tous différens & qui tendent tous à la même unité; ils ajoutent que l'action doit être grande, pour nous frapper de reſpect; intéreſſante, parce que nous nous plaiſons à être agités & émus; entiere, afin que rien ne manque à la ſatisfaction de notre eſprit.

Ces préceptes & quelques autres ſemblables ſont en quelque ſorte des loix éternelles, auxquelles toutes les Nations ſe ſont ſoumiſes; parce que la Nature a

pris soin de les dicter ; mais le merveilleux, les épisodes, le style même, & tout ce qui naît de cet instinct qu'on appelle *goût*, ou de la tyrannie de la coûtume, sont des points qui partagent les esprits, & sur lesquels il n'y a aucune régle établie.

Il est vrai qu'il y a des beautés qui sont du goût de toutes les Nations du monde : ainsi toute l'Europe a reconnu certains Auteurs pour des modeles ; Homere & Démosthene, Virgile & Ciceron ont en quelque façon réuni sous leurs loix toutes les Nations qui les connoissent, & ont changé tant de pays différens en une même République ; mais nos coûtumes particulieres ont en même tems introduit un certain genre de goût qui distingue chaque Nation.

Les meilleurs Ecrivains modernes ont joint au goût de leur pays celui des anciens ; leurs fleurs & leurs fruits échauffés & murís par le même soleil, empruntent cependant du terrein où ils naissent, leurs différentes couleurs, leurs odeurs & leurs autres propriétés. On distingue aussi aisément par le style un Auteur Espagnol, Italien, ou Anglois, qu'on connoît à sa démarche, à son langage & à ses traits, dans quel pays il est né. L'expression mol-

le des Italiens, leurs saillies qui dégénerent si souvent en faux brillans, le style pompeux & métaphorique des Espagnols, l'exactitude élégante, la précision & la clarté des François, l'énergie particuliere à l'Anglois, sa passion pour l'allégorie & pour les comparaisons ; ce sont autant de qualités distinctes, & de caracteres différens, qui ne peuvent échapper aux yeux des connoisseurs.

C'est dans cette variété de caracteres, qu'il faut chercher la source de cette aversion & de ce mépris ; que montre chaque Nation pour le goût de ses voisins. De-là vient que la bataille des Anges dans Milton feroit méprisée en France, & que les nobles, mais prolixes discours de Cinna & d'Auguste, dans Corneille, déplairoient sur le Théâtre Anglois.

La strophe suivante du Tasse est admirée en Italie ; on la sçait par cœur ; elle est dans la bouche de tout le monde.

Elle s'appelle Sophronie & lui Olinde, ils sont de la même Ville & de la même Religion : lui qui est modeste autant qu'elle est belle, desire beaucoup, espere peu, & n'exige rien ; il ne sçait point se découvrir, ou il ne l'ose ; & elle ou le mépriſe, ou ne le voit point, ou ne s'en

apperçoit pas: ainſi cet Amant infortuné a ſervi juſqu'alors ſa maîtreſſe, ou ignoré, ou mal connu, ou mal reçu d'elle.

Il n'y a rien dans cette ſtrophe qui heurte le bon ſens ; mais cette cadence de mots, cette ſymmetrie affectée, cette penſée qui retourne ſur elle-même avec tant d'art, ne ſeroient pas, à mon avis, goûtés par un Lecteur Anglois ou François, qui veut dans le Poëme héroïque une ſimplicité plus grave & plus majeſtueuſe.

Si nous voulons acquerir une notion diſtincte de la Poëſie Epique, il ne faut que jetter les yeux ſur tous les différens Poëmes de ce genre, qui ont paru dans différens ſiécles & dans différens pays.

Il ne ſuffit pas de connoître Virgile & Homere. Un homme qui n'a lu que Sophocle & Euripide, ne ſçauroit avoir une parfaite idée du Théâtre ; nous devons être les admirateurs des Anciens & non leurs eſclaves.

Nous envoyons nos enfans voyager dans les pays étrangers, après qu'ils ont lu Homere & Virgile au Collége ; ſeroit-ce leur faire perdre le tems que de leur donner une connoiſſance parfaite de Mil-

ton en Angleterre, & du Taſſe en Italie? Où peut-on trouver des monumens plus dignes de l'attention d'un voyageur?

Le reſpect que nous devons aux Anciens dégenere en ſuperſtition, s'il nous porte à mépriſer nos voiſins & nos compatriotes; ne faiſons pas cet affront à la Nature, de fermer les yeux à toutes les beautés dont elle nous environne, pour ne les ouvrir que ſur ſes anciennes productions.

Il eſt certainement agréable & avantageux à l'eſprit humain, de conſiderer tous les Auteurs des Poëmes Epiques dans leur propre pays, depuis Homere juſqu'à Milton, & de remarquer les traits & les ajuſtemens qui diſtinguent ces hommes illuſtres. Je ne prétends point traiter ce ſujet à fond: ce ſeroit une entrepriſe ſupérieure à mes forces: je me contenterai de craïonner quelques traits: une main plus habile achevera cette ébauche.

Un Lecteur judicieux pourra par ſes réflexions fortifier mes foibles idées: c'eſt à moi de propoſer & à lui de juger; mais il doit éviter toute partialité, & écarter les préjugés du Collége & l'amour puéril des productions de ſon pays. Il conſiderera le progrès, la décadence & la renaiſſance

de l'Art, & le ſuivra dans tous ſes différens états; il ſçaura diſtinguer les beautés & les défauts, qui ſont beautés & défauts, dans tous les pays & dans tous les ſiécles, de ces beautés équivoques qui ſont mépriſées d'une Nation & admirées d'une autre: il ne ſe laiſſera point maîtriſer par Ariſtote, Caſtelvetro, le Boſſu, & Dacier; mais ne conſultant que la raiſon, & gouverné par ſon ſeul bon ſens, il ſe conſtituera Juge entre les fictions d'Homere & celles de Milton, & entre Calipſo, Didon, Armide, & Eve.

HOMERE.

Il eſt inutile de s'étendre ſur Homere & ſur Virgile, principalement en Angleterre, où à peine trouve-t-on un Gentilhomme qui ignore le Latin & le Grec. Ceux d'ailleurs qui ne peuvent lire Homere dans l'original, peuvent lire la traduction de M. Pope, & y appercevoir le feu de ce pere des Poëtes, comme réfléchi dans un miroir poli & fidele; aucune des beautés d'Homere n'eſt perdue dans cette belle traduction, & la plus grande partie de ſes fautes y eſt corrigée ou diminuée.

Que chaque Lecteur, lorſqu'il lit Homere, ſe conſulte lui-même & remarque

l'effet que cet Auteur produit ſur ſon eſprit : alors il jugera ſi Homere a atteint la perfection de l'Art en autre choſe que dans la maniere de peindre avec force ; ce qui fait ſon caractere & ſon mérite particulier.

Malgré la juſte vénération qu'on a pour Homere, il eſt aſſez étonnant que parmi les plus ſçavans & les plus zélés admirateurs de l'Antiquité, on en trouve à peine un qui ait lu l'*Iliade* avec le même empreſſement & le même genre de plaiſir que les femmes liſent Zaïde. Quant au commun des Lecteurs qui ſont à la vérité moins familiers avec les Lettres, mais qui ont peut-être autant d'eſprit & de bon ſens, il y en a très-peu qui ayent pu lire toute l'*Iliade* dans une bonne traduction, ſans ſentir du dégoût & de l'ennui : pluſieurs même en ont entierement abandonné la lecture après le quatriéme ou le cinquiéme Livre. Comment donc peut-il arriver qu'Homere ait tant d'admirateurs & ſi peu de Lecteurs, & ſoit tout à la fois adoré & négligé ?

Je vais tâcher d'éclaircir ce paradoxe : la plûpart des hommes ſont plutôt éblouis de la réputation d'Homere que frappés du mérite de ſes ouvrages. Les perſonnes

judicieuſes admirent ſans doute la féconde imagination de ce grand Auteur ; mais il y en a peu qui ſoient aſſez au-deſſus du préjugé pour ſe pouvoir tranſporter dans les tems reculés, & ſe rendre en quelque ſorte contemporains d'Homere, lorſqu'ils le liſent. Le bon ſens les porte à avoir de l'indulgence pour les mœurs de l'Antiquité ; mais il ne peut les porter à goûter ces mœurs peintes dans les ouvrages d'Homere ; les raïons de ſa lumiere frappent leurs yeux de trop loin, pour leur cauſer autre choſe qu'un foible & ſombre crépuſcule, ſans aucune chaleur. Nous reſſemblons à ces vieillards qui formoient le conſeil de Priam ; ils admiroient la beauté d'Hélene ſans rien ſentir pour elle.

Une autre raiſon de notre dégoût eſt l'uniformité qui regne dans les ouvrages d'Homere. Il n'eſt parlé que de batailles dans les trois quarts de l'*Iliade*. Cette couleur dominante fatigue & rebute un Lecteur médiocrement touché de la diverſité des teintes & des ombres, apperçue ſeulement par les vues fines.

Le Poëme de l'*Iliade* eſt certainement trop long, mais il n'y a gueres de Poëme Epique qui n'ait ce défaut. La Poëſie Epique eſt le fruit d'une imagination forte, &

une imagination forte eſt ſujette à ſe déborder.

Je ne parlerai point de toutes les querelles excitées par les ennemis d'Homere ſur quelques endroits de ſon *Iliade*, qui peuvent bien être les objets de notre critique, mais qui ne ſont pas aſſez défectueux pour être appellés abſolument mauvais. Ses Dieux ſont peut-être en même tems abſurdes & ridicules ; ils ſont néanmoins auſſi amuſans que les extravagances de l'Arioſte, qui nous cauſe une eſpéce d'enchantement. A l'égard de ſes autres fautes, la majeſté & le feu de ſes expreſſions les changent ſouvent en beautés.

Mais ce qui cauſe principalement cette langueur qui gagne l'eſprit de la plûpart des Lecteurs, malgré les beaux endroits qu'ils y peuvent admirer, eſt qu'Homere ne nous intéreſſe pour aucun de ſes Héros. Achille eſt trop violent pour nous inſpirer un tendre intérêt pour lui, & quand même ſa fierté & ſa valeur s'attireroient de notre part cette favorable diſpoſition que produit d'ordinaire l'idée d'un grand courage, ſa longue oiſiveté feroit évanouir cette idée : le Lecteur le laiſſe-là à l'imitation du Poëte.

Ménelas, qui eſt le véritable Auteur de la guerre & auquel on devroit principalement s'intéreſſer, n'eſt pas aſſurément un caractere fort brillant ; celui de Pâris ſon rival, eſt mépriſable ; Ménelas n'eſt dans le Poëme que le frere d'Agamemnon, & Pâris que le frere d'Hector. Agamemnon, le Roi des Rois, nous bleſſe par ſon orgueil, ſans nous donner une haute idée de ſa conduite. Je ne ſçais comment cela ſe fait, mais on n'aime point le ſage Ulyſſe ; la belle Hélene, cauſe de tant de déſordres & de malheurs, eſt un perſonnage inſipide ; on ſe ſoucie peu de quel côté elle reſtera ; elle paroît elle-même indifférente à l'égard de ſes deux maris, & ne pencher ni pour l'un ni pour l'autre.

Lorſque deux guerriers combattent dans l'*Iliade*, nous ſommes frappés par la deſcription du combat, & ſouvent même nous nous ſentons ſaiſis de la même fureur qui les anime ; mais nous ne craignons ni n'eſperons pour aucun d'eux.

Nous plaignons, il eſt vrai, les malheurs de Priam, & il paroît mériter des larmes que nous répandons pour lui. Cependant Homere devoit nous intéreſſer pour les Grecs durant tout ſon Poëme, puiſqu'il a prétendu les célébrer, & que

ce ſont ſes Héros. Obſervons en même tems que ſi nous nous intéreſſons pour Priam à la fin du Poëme, il nous eſt très-indifférent dans tout le cours de l'action.

De tous les guerriers de l'*Iliade* c'eſt le brave, le tendre, le pieux Hector, qui mérite le plus notre affection. Il a le meilleur caractere, quoiqu'il défende la mauvaiſe cauſe, & il eſt trahi par les Dieux, quoiqu'il ſoit le plus vertueux. Mais l'intérêt que nous prenons à ce qui le touche s'évanouit dans la foule de tant de Héros; notre attention partagée diminue, comme une riviere diviſée en pluſieurs bras ne forme que pluſieurs ruiſſeaux. Ainſi l'imagination du Lecteur eſt ſouvent pleine d'idées grandes & nobles, pendant que les affections de l'ame ſont oiſives. Il n'eſt donc point étonnant que les mouvemens du cœur ne ſuivent point ceux de l'imagination, & que nous nous trouvions tout à la fois rempli d'admiration & d'ennui.

VIRGILE.

M. Addiſſon eſt le premier qui ait examiné de près tous les matériaux qui ont ſervi à la conſtruction de l'Enéide. Il eſt certain que Virgile a tiré le ſujet de ſon Poëme de pluſieurs Traditions populaires & fabu-

euſes, ſur l'arrivée & l'établiſſement d'Enée en Italie, de même qu'Homere avoit ondé ſon *Iliade* ſur la Tradition du Siége e Troye.

Il n'eſt pas croyable qu'Homere & Virile ſe ſoient aſſujettis d'avance aux régles ablies par le Boſſu, qui prétend qu'un oëte Epique doit inventer & diſpoſer la onſtitution de ſa fable, avant que de ſe éterminer au choix & au nom de ſes Hés. Il eſt vraiſemblable qu'ils n'ont pas oupé l'habit ſans connoître la taille de ux qu'ils vouloient habiller. La régle le Boſſu peut avoir lieu par rapport à Comédie, où il s'agit de l'expoſition des œurs & de la repréſentation des ridicus du ſiécle. Elle convient encore à une trigue où le Lecteur ne veut qu'être ſurris par de petits incidens, qui n'ont beoin ni de l'autorité de l'Hiſtoire, ni du ids d'aucun nom connu.

Les Poëtes Epiques au contraire, ainſi e les Tragiques, ſont généralement ligés d'employer un Héros connu, dont nom puiſſe impoſer au Lecteur & ſe ncilier ſon attention. Ce qu'ils imagiat doit être aſſorti à ce qui a été. Si quelun d'eux commençoit par tirer ſon et de ſa ſeule imagination, toutes les

Annales de l'Univers ne lui fourniroient pas un évenement réel conforme à ſes idées. Il ſeroit obligé de l'altérer; & en vérité je ne puis comprendre comment le Boſſu s'eſt aviſé de nous conſeiller de bâtir, pour nous mettre dans la néceſſité de détruire.

Quoi qu'il en ſoit, une partie des évènemens contenus dans l'Enéide, ſont tirés de Denis d'Halicarnaſſe.

Virgile, par rapport à la conſtruction de ſa Fable, eſt blâmé par quelques-uns, & loué par d'autres, d'avoir ſuivi Homere. Mais, ſi j'oſe hazarder mon ſentiment, il ne mérite en cela ni blâme, ni louange. Il ne lui étoit pas poſſible de ſe paſſer des Dieux d'Homere, qui étoient auſſi les Dieux des Romains, ni d'oublier le Siége de Troye, Enée étant Troyen. Ces fictions étoient communes à l'Auteur Grec, & à l'Auteur Latin; ſi celui-ci a puiſé dans la même ſource, ce n'eſt point aux dépens de celui-là. Il eſt vrai qu'il s'eſt approprié quelques endroits de l'*Iliade* & de l'*Odiſſée*, & qu'il en a emprunté quelques deſcriptions & quelques comparaiſons; mais on peut dire que ce grand génie pouvoit s'en paſſer & n'en pouvoit retirer qu'une gloire médiocre. C'eſt plutôt un honneur qu'il a fait à Homere, qu'une preuve du

besoin qu'il avoit de son secours.

Il est plaisant de voir des Critiques s'applaudir de la découverte des prétendus larcins de Virgile. Ceux qui prennent les armes contre lui en faveur d'Homere, & qui sacrifient le plaisir d'être amusés par tous les deux, à celui d'élever l'un sur les ruines de l'autre, soûtiennent que Didon est d'après Calipso, qu'Enée ne descend aux enfers qu'à l'exemple d'Ulysse, & ainsi du reste : mais que le Lecteur compare ces prétendues copies à l'original supposé, il y trouvera une différence considérable.

La passion de Didon, ses malheurs, sa mort que Virgile établit comme la source de la haine qui anima dans la suite Carthage contre Rome ; Anchise tirant du sein des tems la destinée de l'Empire Romain qu'il révele à son fils ; ces beautés ne sont assurément point dûes à l'imitation d'Homere. Ce n'est pas en effet le propre d'un grand génie d'être Copiste. Où Virgile est grand, c'est par lui-même ; mais dans ces petits endroits empruntés d'Homere, il est le plus souvent au-dessous de son original ; & c'est une juste punition, pour avoir captivé la liberté de son génie, & l'avoir avili par une servile imitation.

Quelques Critiques vont plus loin, & soutiennent qu'il a copié son second Livre d'après Pisandre, & son quatriéme d'après Apollonius. Mais tout cela peut être hardiment nié ; le second & le quatriéme Livre de l'Enéide sont de trop grands chef-d'œuvres de l'Art pour être des copies. C'est ainsi que quelques personnes disent que Milton a pris son Poëme dans un Auteur Comique d'Italie, nommé *Andreini*. Après tout, que sert une recherche si frivole ? Ce n'est pas la personne de Virgile, mais l'Enéide que nous admirons. Que le deuxiéme ou le quatriéme Livre appartiennent à Pisandre, à Apollonius, à Virgile, ou à quelque autre, le nom de l'Auteur n'augmente ni ne diminue les beautés de l'ouvrage. Que Macrobe & d'autres Critiques s'amusent à déclamer follement contre les Lettres qui composent le nom de Virgile, ses ouvrages ne feront pas moins les délices de tous les siécles & le modele de tous les Poëtes.

C'est une remarque juste, de dire que la derniere partie de l'Enéide est beaucoup moins vive & animée que la premiere ; non que les six derniers Livres soient languissans & médiocres, mais parce qu'ils sont effacés par l'éclat des autres : ce qui vient

vient de la disposition du Poëme & de la nature du sujet. Le dessein d'un mariage entre Enée & Lavinie, inconnus & indifférens l'un à l'autre, & une guerre causée par un Chef blessé, doivent bien moins intéresser que l'incendie de Troye ou l'amour de Didon.

En vérité, c'est une grande mépriſe de s'imaginer qu'un Auteur peut s'élever, quand son sujet lui manque. Tout l'Art qu'il met en usage ne sert qu'à prouver qu'il a cultivé avec soin & avec peine un terrein ingrat. Si dans l'Enéide l'enchaînement naturel des faits avoit pu donner lieu à son Auteur de s'élever par dégrés à un certain point de grandeur dans ses idées & dans ses sentimens, le Poëme auroit été aussi parfait que les bornes de l'esprit humain le peuvent permettre. La faute de Virgile est d'avoir atteint le but au milieu de sa course.

LUCAIN.

L'idée générale qu'on a de cet Auteur est fort juste. On le regarde comme un génie élevé, mais non comme un bon Poëte. Les précieux diamans de sa Pharsale, quoique mal montés, brillent à nos yeux. Corneille avoit coûtume de

dire qu'il devoit plus à Lucain qu'à Virgile : non qu'il fût assez peu équitable ou assez peu sensé pour préferer la Pharsale à l'Enéide. Mais un Auteur qui met des Héros réels sur la scene n'a pas besoin de fictions épiques, & trouve mieux son compte dans les pensées mâles & énergiques de la Pharsale, que dans l'élégante narration, & dans la conduite judicieuse de l'Enéide. M. Addisson a emprunté de Lucain quelques couleurs pour peindre son Caton. Cet ancien Poëte ne pouvoit recevoir plus d'honneur que d'être imité par Corneille & par M. Addisson, deux hommes si supérieurs à lui de toutes manieres.

TRISSINO.

Après la décadence de l'Empire Romain en Occident, plusieurs Royaumes s'éleverent sur ses ruines, & plusieurs Langues se formerent des débris de sa Langue. Les Conquérans du Nord porterent partout leur barbarie & leur ignorance. Leur Langage formé d'abord d'un Latin corrompu & d'un Gothique irrégulier étoit aussi sauvage que leurs mœurs & aussi stérile que leur esprit ; mais dans le cours de mille ans ils polirent également leurs manieres & leur langage.

Plusieurs personnes se plaignent aujourd'hui que le Latin n'est plus en usage que dans les Ecoles & dans les Eglises Catholiques : ils déplorent l'insuffisance des Langues modernes, & disent que leur propre idiôme, indigent ou rebelle, est souvent en défaut avec leur imagination. Mais ils auroient bien plus lieu de se plaindre, si suivant leur desir la Langue Latine étoit aujourd'hui celle de toute l'Europe. Car dans ce cas que feroient-ils? Une foule d'anciens Auteurs plus généralement lûs & mieux entendus que les modernes étoufferoit leur ambition. Imiter fidelement Virgile & Ciceron, seroit se rendre plagiaire : s'en éloigner hardiment seroit une affectation ou une grossiereté ; le monde rempli d'excellens modeles anciens auroit déconcerté toutes les nouvelles entrepriſes, & les plus grands génies auroient été découragés & glacés.

Celui, au contraire, qui écrit dans une Langue moderne a les anciens moins pour rivaux que pour guides ; quand il les imite il enrichit son propre pays. Le génie particulier de sa Langue naturelle reveille son imagination, lui fournit de nouveaux tours & donne à tout ce qu'il pense un air neuf & piquant.

La Langue Italienne fut portée vers la fin du quinziéme ſiécle à la perfection où elle eſt aujourd'hui, & où elle ſera auſſi long-tems, que le Taſſe pour les vers, & Machiavel pour la proſe, y ſeront les modeles du ſtyle.

Le Triſſin étoit avec raiſon charmé de la beauté des ouvrages d'Homere, & cependant ſa grande faute eſt de l'avoir imité ; car l'imitation demande plus de génie & plus d'art qu'on ne croit communément ; les fleurs des anciens ſemblent fanées lorſqu'elles ſont cueillies & raſſemblées par des mains mal habiles ; cependant rien n'eſt plus ordinaire que de voir des Auteurs mettre en piéces dans leurs Ecrits Homere & Virgile, & ſe couvrir de ces grands noms, ſans conſiderer que les mêmes choſes qui ſont admirables dans les anciens, ſont ridicules dans leurs ouvrages.

Le Triſſin a tâché d'imiter Homere, principalement dans ſes deſcriptions. Mais tandis qu'il prend ſoin de peindre tout ce qui appartient aux Domeſtiques & à la maiſon de ſes Héros, & qu'il n'omet pas un bouton ni une jarretiere dans la deſcription de leur habillement, il ne dit pas un mot de leurs caracteres.

CAMOENS.

Tandis que le Triſſin étoit en Italie occupé à applanir la route des Sciences & des Arts, & à la débarraſſer de tous les obſtacles que la barbarie & l'ignorance y avoient raſſemblés dans le cours de dix ſiécles, Camoens en Portugal ouvrit une nouvelle carriere & acquit une réputation qu'il conſerve encore parmi ſes Compatriotes, qui ont autant de reſpect pour ſa mémoire que les Anglois pour celle de Milton.

Il fut un exemple éclatant de cet invincible penchant & de cette impulſion irréſiſtible de la nature, qui détermine un vrai génie à ſe livrer à ſes talens, en dépit de tous les obſtacles. Son enfance perdue au milieu de l'oiſiveté & de l'ignorance de la Cour de Liſbonne, ſa jeuneſſe employée à faire l'amour ou la guerre contre les Maures, ſes longs voyages ſur mer dans un âge plus mur, ſes malheurs à la Cour de Portugal, les révolutions de ce Royaume; rien de tout cela ne put éteindre ou ralentir ſon génie.

On trouve dans le Poëme de Camoens une fiction qui plairoit ſans doute aux Italiens, ainſi qu'aux Portugais, & non à

aucune autre Nation. C'eſt une Iſle enchantée, appellée l'*Iſle du Bonheur*, que les Portugais rencontrent, lorſqu'elle ne fait que de s'élever du fond de la mer, pour leur conſolation & pour leur récompenſe. Camoens décrit ce lieu, comme le Taſſe quelques années après décrivit l'Iſle d'Armide. Là, une Divinité produit toutes les beautés & offre tous les plaiſirs que la nature peut accorder, & que le cœur peut deſirer.

Camoens ayant ainſi lâché la bride à ſon imagination, s'aviſe d'avertir le Lecteur que cette fiction ne fait que peindre la ſatisfaction que reſſentent les gens de bien dans la pratique de la vertu, & la gloire qu'ils en retirent. Ce qui excuſe plus ſolidement une ſi étrange allégorie, eſt la maniere charmante dont elle eſt écrite, s'il en faut croire les Portugais. Car la beauté de l'élocution déguiſe ſouvent les fautes du Poëte, comme le coloris de Rubens fait excuſer quelques défauts qui ſont dans le deſſein de ſes Tableaux.

On trouve dans tout le cours du Poëme une autre ſorte de merveilleux, qu'il eſt impoſſible de juſtifier. C'eſt un mélange déraiſonnable des Dieux du Paganiſme, avec les objets de la Religion Chrétienne.

Un merveilleux ſi mal aſſorti défigure out le Poëme. Il faut bien, malgré cela, ue les beautés y dominent, puiſque les ortugais le goûtent. A la vérité Camoens beaucoup de ce qu'on appelle le vrai ſprit ; mais il a auſſi en même tems de e qu'on appelle le faux eſprit : il le poſede dans un degré qui n'eſt pas médiocre; e qui le précipite ſouvent dans les plus normes abſurdités.

Je trouve en général ſon Poëme plein de hoſes excellentes & de bévues pitoïables, lacées ſans intervalle les unes auprès des utres. Preſque à chaque page il y a du eau & du ridicule : parmi ſes plus heureuſes penſées, j'en rapporterai deux, à cauſe de la reſſemblance qu'elles ont avec les eux plus célébres endroits de Waller & le Denham.

Waller dit dans ſon Epître à Zélinde :

Ta beauté parfaite donnera du crédit à tous les merveilles que je pourrai chanter.

Camoens dit auſſi, en parlant du voyage des Argonautes & d'Ulyſſe, que l'entrepriſe des Portugais donnera du crédit à outes ces fictions en les ſurpaſſant.

M. Jean Denham, dans ſon Poëme *ſur*

la Montagne des Coopers, dit à la Tamiſe :

» Puiſſé-je couler comme toi, & puiſſe » ton cours me ſervir de modele, comme » il me ſert de ſujet. Clair quoique pro- » fond, agréable quoique paiſible, ayant » de la force ſans fureur, & toûjours plein » ſans déborder.

Camoens s'adreſſe pareillement aux Nymphes du Tage :

» O Nymphes, ſi jamais je vous ai » chantées, inſpirez-moi préſentement des » chants forts & nouveaux ; que mon fly- » le coule comme votre onde ; qu'il ſoit » profond & clair comme elle.

On ne peut pas conclure de-là que Waller & M. Denham ayent imité le Camoens. Nous devons plutôt juger que le vrai eſprit eſt de tout pays.

C'eſt pourtant une injuſtice ordinaire, d'appeller copie ce qui n'eſt que reſſemblance.

LE TASSE.

Torquato Taſſo commença de travailler à ſa *Jéruſalem*, quand Camoens finit ſa *Luſiade*.

Perſonne n'apporta en naiſſant plus de

génie & plus de talent pour le genre épique : mais ſon génie qui fit ſa grande réputation fit auſſi tous ſes malheurs. Sa vie ne fut qu'une ſuite fâcheuſe de diſgraces & de traverſes : banni de ſon pays, il ſe vit réduit à la triſte néceſſité d'avoir un maître : il ſouffrit la diſette, l'exil, la priſon ; & ce qui eſt encore plus inſuportable, la calomnie l'attaqua & l'opprima.

On alla même juſqu'à lui vouloir ravir la gloire poëtique, conſolation imaginaire dans des miſeres réelles. Le nombre de ſes ennemis éclipſa long-tems ſa réputation ; & enfin lorſque ſon mérite eut ſurmonté l'envie & qu'il eut été jugé digne de recevoir l'honneur du triomphe à Rome, tel que Pétrarque l'avoit autrefois reçu, mais avec moins de mérite (ce qui étoit lors auſſi honorable qu'il ſeroit aujourd'hui ridicule) il mourut la veille du jour deſtiné à cette biſarre cérémonie.

Rien ne donne une plus haute idée du Taſſe que l'Inſcription de ſon Tombeau. Le Pape, après lui avoir fait faire de magnifiques funérailles, (comme ſi ce frivole honneur eût pu réparer les malheurs qui avoient accablé pendant ſa vie) propoſa un prix pour celui qui feroit la meilleure Epitaphe à ſa gloire. On en préſenta

pluſieurs, toutes remplies des juſtes louanges du Poëte. Les Juges nommés pour le choix de l'Epitaphe étoient partagés ſur la préférence lorſqu'un jeune homme offrit cette Inſcription :

Les os du Taſſe.

Les Juges ne balancerent point à lui adjuger le prix, perſuadés que le nom du Taſſe étoit ſon plus digne éloge.

Le tems qui détruit la réputation paſſagere des Auteurs médiocres, n'a pu donner atteinte au caractere immortel des ouvrages du Taſſe. Son Poëme eſt aujourd'hui chanté en pluſieurs endroits de l'Italie, comme autrefois les vers d'Homere l'étoient dans la Grece. Si les Poëtes ſes ſucceſſeurs ont dégéneré, ſi l'Italie eſt tombée dans de faux brillans, dans de pitoyables jeux de mots, dans des pointes miſerables, on peut dire néanmoins que la Nation en général conſerve encore une eſpéce de bon goût que le Taſſe lui a inſpiré. Cependant tandis qu'il eſt admiré par les Lecteurs Italiens, il n'eſt pas imité par les Ecrivains. Ainſi en France Corneille, Racine, Moliere, Deſpréaux, la Fontaine, s'attirent toûjours l'admiration publique, en dépit d'une

Secte d'Ecrivains, venus après eux, qui ont introduit une nouvelle maniere de penser & d'écrire, chérie & cultivée constamment parmi eux & leurs pareils, mais rejettée par toute la Nation.

La *Jérusalem délivrée* est en plusieurs endroits d'après l'*Iliade*. Le sujet que le Tasse a choisi est plus noble que celui d'Homere; toute l'Europe armée pour recouvrer un pays célebre, consacré par la naissance & le Sang d'un Dieu, frappe l'esprit d'une idée bien plus respectable que la Gréce combattant pour une femme. A l'égard de l'exécution d'un si grand ouvrage, le Lecteur impartial & éclairé peut juger si le Tasse est au-dessus ou au-dessous de son maître, dans les endroits où il l'imite.

Godefroy joue, ce me semble, le même rôle qu'Agamemnon, mais avec plus de dignité & de sagesse, & avec moins d'orgueil. L'Hermite Pierre ressemble à Calchas, & si j'ose dire mon sentiment, je ne trouve rien de fort brillant ni de fort défectueux dans l'un ni dans l'autre.

Renaud est au milieu des Héros Chrétiens ce qu'Achille est parmi les Héros Grecs. Son courage est aussi impétueux, mais son caractere est plus aimable. La

chûte de Jéruſalem eſt réſervée à ſon épée, comme celle de Troye aux armes d'Achille. L'abſence de l'un eſt empruntée de l'inaction de l'autre. Mais Renaud employe ſon loiſir plus à la ſatisfaction du Lecteur, que l'oiſif Héros de l'*Iliade*.

Aladin ne reſſemble à Priam qu'en ce qu'il eſt le Roi de la Ville aſſiégée, & Argante n'eſt ſemblable à Hector qu'en ce qu'il eſt le plus brave défenſeur de Jéruſalem.

Certainement le caractere d'Hector eſt au-deſſus de celui d'Argante. La grandeur de Priam eſt plus majeſtueuſe que celle d'Aladin, & ſes diſgraces ſont plus touchantes. Je ne déciderai point ſi Homere a eu tort ou raiſon de porter notre affection vers Hector, & d'exciter notre pitié en faveur de Priam ; mais il eſt certain que ſi le Taſſe n'avoit pas repreſenté Aladin & Argante féroces & intraitables, & s'il ne les avoit pas rendus haïſſables au Lecteur, il ſe feroit formellement éloigné de ſon but ; puiſqu'alors au lieu de prendre intérêt dans la cauſe des Princes Chrétiens, nous les regarderions comme des Corſaires ligués, pour envahir un pays étranger & pour maſſacrer de ſang froid un vieux & vénérable Monarque Oriental, avec tous ſes innocens ſujets.

Le Taſſe a appris d'Homere à donner différentes nuances aux mêmes couleurs, à diſtinguer, par exemple, le vaillant d'avec le vaillant, & le prudent d'avec le prudent, &c. Godefroy eſt ſage & modéré, Aladin eſt politique & inquiet : la généreuſe valeur de Tancrede ne reſſemble point à la brutale impétuoſité d'Argante. L'amour dans Armide eſt une coquetterie étrange, au lieu que dans Herminie c'eſt une douce & agréable tendreſſe. Chacun de ces Héros peut être reconnu par quelque trait ſingulier, comme dans Homere: Mais chacun d'eux y joue toûjours un rôle convenable, ce qui ne ſe trouve pas toujours dans l'*Iliade*; & de ce côté, il me paroît que le Taſſe a perfectionné l'Art qu'Homere lui a appris. Mais un Art qu'il n'a appris de perſonne, eſt cette façon charmante de nous intéreſſer pour ſes Héros, ce talent qu'il a d'amener adroitement les différentes avantures de ſon Poëme, de nous faire paſſer des allarmes de la guerre aux délices de l'amour, & de nous ramener de l'amour à la guerre; d'exciter notre ſenſibilité par degrés, & de la faire toûjours croître.

Si l'exécution de ce Poëme s'attire l'admiration univerſelle, on y trouve auſſi

des fautes de jugement, qui, je crois, ſont blâmables dans tous les pays. Par exemple, l'Epiſode d'Olinde & de Sophronie dans le commencement de l'action me paroît mauvais de toute maniere.

Le Poëte met ſur la Scene un Magicien Mahométan nommé *Iſmeno*, qui contre les loix étroites & inviolables du Mahométiſme, porte une image de la Vierge Marie dans la principale Moſquée, pour la rendre par la force de ſes enchantemens le gage de la ſûreté de la Ville, comme autrefois le deſtin de Troye dépendoit du *Palladium*. Il arrive une nuit que l'Image eſt enlevée. Les Chrétiens de Jéruſalem étant accuſés du vol, le Sultan irrité les condamne tous à la mort, pour être ſûr de la punition du coupable au milieu d'un maſſacre général. Cependant Sophronie, Vierge Chrétienne, ſe préſente devant le Sultan & cherche à ſauver tous les Chrétiens de la Ville, en déclarant par un généreux menſonge, que c'eſt elle qui a enlevé l'Image. Aladin l'ayant condamnée au feu, Olinde ſon Amant entreprend de lui ſauver la vie par un autre menſonge héroïque. Il déclare qu'il eſt lui-même le coupable, & court au bûcher préparé pour ſa maîtreſſe. Ils ſont condamnés l'un

& l'autre, & on les attache au même poteau. Alors Clorinde arrive de Perſe : elle eſt touchée de compaſſion à la vûe de ces deux malheureuſes victimes, & traitant avec mépris les fortiléges d'Iſmeno, elle demande & obtient leur pardon. Les deux Amans vont du bûcher à l'Egliſe, on les y marie, & il n'en eſt plus queſtion dans le reſte du Poëme.

Le Taſſe a orné cet Epiſode de toute la pompe & de toutes les fleurs de la Poëſie, & il n'y a pas épargné les jeux de mots Italiens. Il s'arrête avec tant de complaiſance à peindre Sophronie, il parle de l'amour d'Olinde avec tant de chaleur, il excite tant de pitié pour l'un & pour l'autre, que le Lecteur ne peut s'empêcher de croire qu'ils ſont les deux principaux perſonnages du Poëme. Il eſt étonné & faché enſuite de les voir auſſi inutiles aux affaires des Chrétiens que l'Image de la Vierge Marie l'eſt aux Mahométans. Tous les embelliſſemens que le Taſſe a prodigués en cet endroit ne ſervent qu'à rendre la bévûe plus remarquable.

Tout le monde convient avec les Italiens, que rien n'eſt peint avec tant d'art que la coquetterie d'Armide, que rien n'eſt ſi tendre que ſon amour, ſi animé & ſi

touchant que ſes plaintes. L'Anglois & le François, quoique leur goût ſoit fort éloigné de toutes choſes ſurnaturelles fondées ſur l'enchantement, doivent louer celui d'Armide, puiſqu'il eſt la ſource de tant de beautés. D'ailleurs Armide eſt Mahométane, & la Religion Chrétienne nous permet de croire que les Infideles ſont ſous l'influence immédiate du diable.

Mais il n'y a en vérité qu'un Italien qui puiſſe ſupporter l'excès biſarre auquel le Taſſe a porté ce merveilleux. Dix Princes Chrétiens métamorphoſés en poiſſons, dans les baſſins d'Armide, & un Perroquet chantant des chanſons galantes de ſa propre compoſition, ſont des choſes bien étranges aux yeux d'un Lecteur ſenſé, quoique nous ſoyons prévenus par l'hiſtoire de Circé dans l'Odyſſée, & quoique nous voyons tous les jours les perroquets imiter la voix humaine.

Nous devons néanmoins pardonner ces extravagances poëtiques, en faveur des beautés qui les accompagnent. Que les diables, puiſqu'ils ſont admis, ayent une liberté entiere pour jouer tous leurs tours, ſur-tout en Italie, où la ſuperſtition du peuple donne du crédit à des contes qui ne ſont pas moins étranges. Mais on ne

comprend pas comment des personnes de bon sens peuvent approuver un Magicien Chrétien qui tire Renaud des mains des Sorciers Mahométans. On voit avec surprise dans le Tasse la Messe, la Confession, les Litanies des Saints, & des morceaux de Sorcellerie : le tout confondu ensemble.

On a disputé long-tems en Italie, & on dispute encore sur la prééminence de l'Arioste & du Tasse ; mais dans tous les autres pays les personnes sensées accusent le Tasse de ressembler en trop de choses à l'Arioste. Il semble avoir reconnu lui-même sa faute, & il n'a pu s'empêcher de sentir que ces contes ridicules & bisarres, si fort à la mode alors, non seulement en Italie, mais encore dans toute l'Europe, étoient absolument incompatibles avec la gravité de la Poësie épique. Pour se justifier il publia une Préface, dans laquelle il avança que tout son Poëme étoit allégorique.

L'Armée des Princes Chrétiens, dit-il, représente le corps & l'ame. Jérusalem est la figure du vrai bonheur qu'on acquiert par le travail, & avec beaucoup de difficulté, &c.

Telle eſt la clef que le Taſſe s'aviſe de nous donner de ſon Poëme. Il en uſe en quelque ſorte avec lui-même, comme les Commentateurs ont fait avec Homere, & avec Virgile. On ſçait que Meſſieurs les Scolaſtiques reſſemblent à ces Politiques ſpéculatifs, qui donnent aux grands Hommes les vûes les plus ſublimes, & les deſſeins les plus importans, dans les actions même les plus indifférentes. Le diſcours du Taſſe me fait reſſouvenir d'un Ambaſſadeur qui ayant paſſé tout le tems de ſon Ambaſſade dans des débauches de toute eſpéce, écrivit à ſon maître qu'il n'étoit pas ſorti du Cabaret, ni du mauvais lieu, pour le ſervice de Sa Majeſté. Quoiqu'il en ſoit, il faut avouer que le Commentaire du Taſſe, & la gravité avec laquelle il le débite, ſont d'un ridicule achevé.

Si le diable joue dans ſon Poëme le rôle inſipide d'un miſérable Charlatan, d'un autre côté, tout ce qui regarde la Religion y eſt expoſé avec majeſté, & ſi j'oſe le dire, dans l'eſprit même de la Religion. Les Proceſſions, les Litanies, & quelques autres pratiques de la Religion Romaine, ſont repréſentées dans la *Jéruſalem délivrée* ſous une forme reſpectable. Tel eſt la force de la Poëſie, qui ſçait ennoblir tout, &

étendre la ſphére des moindres choſes.

Le Taſſe eſt blâmable d'avoir donné aux mauvais eſprits les noms de Pluton & d'Alecton, & d'avoir confondu les idées payennes avec les idées chrétiennes. Il eſt étrange que la plûpart des Poëtes modernes ſoient tombés dans cette faute. On diroit que nos diables & notre enfer chrétien auroit quelque choſe de bas, qui demanderoit d'être ennobli par l'idée de l'enfer payen, quoique cet enfer n'ait pas plus de dignité, ſi ce n'eſt qu'il a un air plus ancien. Il eſt à croire qu'il n'eſt pas ſi propre à la Poëſie que celui d'Homere & de Virgile; les noms de Pluton & de Tiſiphone plaiſent davantage à l'oreille que ceux de Lucifer & de Belzébut: il eſt néanmoins ridicule à un Poëte de joindre enſemble les noms de Michel & d'Alecton, comme il eſt ridicule à quelques Peintres d'Italie d'avoir repréſenté la Vierge Marie avec un Chapelet pendu à ſa ceinture, d'avoir placé des Suiſſes à la porte de l'appartement de Pharaon, & d'avoir mis des canons & des carabines dans la bataille de Joſué.

MILTON.

Milton eſt le dernier qui ait écrit un

Poëme épique : car je ne parle point de * tous ceux qui ſe ſont vainement exercés en ce genre ; mon intention n'eſt que de parler du petit nombre de Poëtes qui y ont réuſſi.

Milton voyageant en Italie, dans ſa jeuneſſe, vit à Florence une Comédie intitulée *Adam*, écrite par un certain Italien nommé *Andreino*, & dédiée à Marie de Médicis Reine de France. Le ſujet de cette Comédie étoit la chûte de l'homme. Les Acteurs étoient Dieu, les Diables, les Anges, Adam, Eve, le Serpent, la Mort & les ſept Péchés mortels. Ce ſujet ſi peu propre pour le dramatique, mais très-propre au génie abſurde du Théâtre Italien de ce tems-là, étoit traité d'une maniere convenable à l'extravagance du deſſein. La Scene s'ouvre par un chœur d'Anges, & un d'eux parle ainſi pour les autres:

* Il ne convenoit pas que M. de V*** fît lui-même ſon Eloge. Il paſſe ici en revûe tous les Poëtes Epiques fameux, & a la modeſtie de ne pas dire un mot de ſa Henriade. Qu'il nous permette de le contredire ſur ce qu'il avance que Milton eſt le dernier qui ait écrit un Poëme épique. Nous lui aſſurons avec les gens de Lettres de tous les pays que le Chantre de Henri n'eſt inférieur ni au Taſſe ni à Milton, & que la Henriade augmentée & perfectionnée, comme nous l'avons, peut à préſent être miſe à côté de l'Enéide, ſoit pour la vérité des caracteres, ſoit pour les grandes images & la poëſie, le ſtyle, l'élévation des penſées, &c.

» Que l'Arc-en-Ciel ſoit l'archet du Firmament; que les ſept Planettes ſoient les ſept notes de notre Muſique; que le Tems batte exactement la meſure, que les Vents faſſent les bécares, &c.

C'eſt ainſi que cette Comédie commence, & chaque Scene produit une nouvelle profuſion d'extravagances.

Milton perça au travers de l'abſurdité de l'exécution juſqu'à la majeſté cachée du ſujet, qui étant abſurde pour le Théâtre, pouvoit être néanmoins le fondement d'un Poëme épique, pour le génie de Milton, & pour ſon génie excluſivement.

Il tira donc de ce ſujet étrange la premiere idée du plus noble ouvrage que l'imagination humaine ait jamais entrepris, & il l'exécuta heureuſement, vingt ans après qu'il en eut formé le deſſein. C'eſt ainſi que Pythagore dut l'invention de la Muſique au bruit des marteaux d'une forge, & que de nos jours Newton, en ſe promenant dans ſon jardin, conçut la premiere idée de ſon Syſtême de la Gravitation, en voyant tomber une pomme du haut d'un arbre.

Si la différence de génie qui eſt entre

deux Nations a jamais paru dans ſon étendue, c'eſt par rapport au *Paradis perdu* de Milton. Le François ſourit dédaigneuſement, lorſqu'on lui dit, que les Anglois ont un Poëme épique, dont le ſujet eſt le Diable combattant contre Dieu; & Adam & Eve mangeant une pomme, à la ſollicitation d'un Serpent. Comme ce ſujet n'a jamais produit parmi eux que quelques couplets de chanſon, ils ne peuvent comprendre qu'il ſoit poſſible de conſtruire un Poëme de ce qui fait le ſujet de leurs ballades: & on peut dire qu'en cela leur erreur eſt excuſable. Car ſi nous conſiderons avec quelle liberté la partie des hommes la plus polie, ſoit Catholiques, ſoit Proteſtans, malgré le profond reſpect qu'ils ont d'ailleurs pour la Religion Chrétienne, tourne quelquefois en ridicule dans leurs converſations, ce morceau de l'Hiſtoire Sacrée & plaiſante ſur le Diable, ſur le Serpent, ſur la fragilité de nos premiers parens, ſur la côte d'Adam, & autres choſes ſemblables, nous devons regarder comme une entrepriſe bien hardie pour un Poëte, de traiter de pareils ſujets, & de vouloir s'attirer un reſpect que les Ecrivains Sacrés ont bien de la peine à obtenir de nos eſprits frivoles.

Ce que Milton a entrepris ſi hardiment, l'a exécuté avec une force ſurprenante de jugement, & avec une imagination fertile en beautés, auxquelles on n'avoit point penſé avant lui. Le défectueux, s'il y en a, eſt perdu dans l'immenſité de l'invention poëtique. N'eſt-ce pas quelque choſe au-deſſus de l'eſprit humain, que d'avoir entrepris de parler de la Création, ſans donner dans l'emphaſe, d'avoir peint ſans baſſeſſe la gloutonnerie & la curioſité de la femme, d'avoir porté le vraiſemblable & le raiſonnable ſur des choſes qui ſont auſſi éloignées de notre connoiſſance que de notre vûe; en un mot, d'avoir forcé le Lecteur à dire: Si Dieu, ſi les Anges, ſi Satan parloient, je crois qu'ils parleroient comme Milton les fait parler. Pour moi j'ai ſouvent admiré combien ce ſujet me paroît ſtérile, & combien il eſt fertile entre ſes mains.

Le *Paradis perdu* eſt le ſeul Poëme où l'on puiſſe trouver dans un parfait degré cette uniformité qui ſatisfait l'eſprit, & cette variété qui réjouit l'imagination. Tous les Epiſodes de ce Poëme ſont comme des rayons qui tendent au centre d'un cercle parfait. Quelle eſt la Nation à qui l'entrevûe d'Adam & de l'Ange ne plairoit

pas? Comment n'être pas charmé des traits hardis avec lesquels est représenté le caractere rusé, intrépide & impitoyable de Satan? Qui n'admireroit pas sur-tout cette sublimité & cette sagesse avec laquelle Milton peint l'Etre Suprême & la majesté avec laquelle il le fait parler. Il semble faire un portrait fidéle & parfait de la Toute-puissance divine, autant qu'il est possible à la foiblesse humaine de s'élever jusqu'à elle, au travers de cette poussiere, qui comme un nuage nous environne de toute parts. Les Payens, les Juifs, & quelques-uns de nos Prêtres représentent Dieu comme un Tyran cruel. Le Dieu de Milton est un Créateur & un Juge; mais sa justice ne détruit point sa bonté. Son pouvoir suprême ne nuit point à la liberté de l'homme. Ce sont des peintures vives qui enlevent l'ame du Lecteur. Milton en ce point, & en plusieurs autres, est autant au-dessus des anciens Poëtes, que notre Religion est au-dessus des Fables Payennes.

Mais il a sur-tout un droit inconteſtable sur l'admiration universelle des hommes, lorsque de ce haut point où il s'est élevé, il descend à la description naturelle des choses humaines. Il est à remarquer que dans

dans tous les autres Poëmes l'amour eſt repréſenté comme un vice. Milton ſeul ſçait le repréſenter comme une vertu. Les peintures qu'il en fait ſont nues, comme les perſonnages qu'il met ſur la Scene, & ſont auſſi reſpectables. Il leve d'une main chaſte le voile délicat qui dérobe les plaiſirs de cette paſſion : il met de la tendreſſe, de la douceur & du feu, ſans indécence.

Je ne ſçaurois concilier avec le tempérament & le génie de la Nation Angloiſe, comment le *Paradis perdu* a pu être ſi long-tems négligé & même preſque inconnu en Angleterre : ce fut Milord Sommery qui apprit en quelque façon aux Anglois à l'admirer.

Le Duc de Buckingham dans ſon Art Poëtique donne la préférence à Spencer; il eſt rapporté dans la vie de Milord Rocheſter qu'il ne connoiſſoit point de meilleur Poëte que Cowley.

Le jugement de M. Dryden ſur Milton eſt encore plus incompréhenſible. Il a fait quelques vers à ſon ſujet, où il l'égale, & même le préfere à Homere & à Virgile.

Le même M. Dryden, dans ſa Préface de la Traduction de l'Enéide, place Mil-

ton au rang de Chapelain & de le Moine, les deux plus impertinens Poëtes qui ayent jamais barbouillé du papier. Cette variation qui lui fait ſi fort élever Milton dans ſes vers, & le mettre ſi bas dans ſa proſe, eſt une énigme que je ne comprends point, étant étranger.

En un mot, on peut dire que Milton n'eſt devenu célébre que depuis que M. Addiſſon, le meilleur Critique, auſſi-bien que le meilleur Ecrivain de ſon ſiécle, a expoſé au jour les beautés cachées du *Paradis perdu*, & a établi pour toûjours la réputation de cet ouvrage.

C'eſt une choſe aiſée & agréable que d'étudier les beautés de Milton, que j'appelle univerſelles ; mais c'eſt une entrepriſe difficile & délicate que d'obſerver ce qui paſſeroit pour une faute dans tout autre pays.

Si chaque Nation faiſoit un peu plus d'attention au goût & aux manieres de ſes voiſins, peut-être que dans toute l'Europe un bon goût général naîtroit de ce commerce de ſçavoir & de cet utile échange d'obſervations. On ne verroit plus ſur le Théâtre Anglois ces carcaſſes diſloquées, & le ſtyle des Auteurs Tragi-

ques de ce pays pourroit paſſer de ſon enflure métaphorique à une judicieuſe imitation de la Nature. Le François pourroit apprendre de l'Anglois à mettre plus d'action dans ſes Tragédies, & reſſerreroit quelquefois ſes longues Harangues pour y mettre des ſentimens plus vifs. Les Eſpagnols placeroient dans leurs Piéces plus de portraits de la vie humaine, plus de mœurs, plus de caracteres, & ne ſe perdroient pas toûjours dans un cahos d'aventures confuſes, plus romaneſques que naturelles. L'Italien par rapport à la Tragédie, imiteroit les Anglois dans la vivacité de l'intrigue, & prendroit ſur tout le reſte les François pour modéle. Par rapport à la Comédie, il apprendroit de M. Congréve & de pluſieurs autres Auteurs, à préferer la bonne plaiſanterie à la bouffonnerie inſipide.

C'eſt dans cette vûe que j'oſe dire, qu'aucun Critique François ne pourroit pardonner à Milton les courſes qu'il fait quelquefois au-delà des bornes de ſon ſujet. C'eſt une régle parmi eux, qu'un Auteur ne doit jamais faire perſonnage dans ſon Poëme, & que ſes propres penſées & ſes propres ſentimens doivent être dans la bouche des Acteurs qu'il met ſur la Scene. Pluſieurs perſonnes ſenſées en Angleterre

ſont de ce ſentiment, & entr'autres M. Addiſſon; je demande la permiſſion de riſquer ici une réflexion que je ſoumets en même tems au jugement du Public.

Milton rompt le fil de ſa narration en deux manieres : la premiere conſiſte en deux ou trois eſpeces de Prologues qu'il place au commencement de quelques-uns de ſes chants. Dans l'un il s'étend ſur ſon aveuglement ; dans un autre il compare & préfere ſon ſujet à celui de l'Iliade, & à tous les autres ſujets qui avant lui avoient été regardés comme les ſujets propres de l'Epopée : puis il ajoute qu'il eſpere prendre un eſſor auſſi ſublime qu'aucun de ſes prédéceſſeurs, à moins que le froid climat de l'Angleterre n'arrête la rapidité de ſon vol.

L'autre maniere dont il interrompt ſa narration, eſt en faiſant des obſervations & en les répandant çà & là, par rapport à quelques grands incidens, ou à quelques circonſtances intéreſſantes. De ce genre eſt la digreſſion ſur l'amour dans le quatriéme Livre.

Quant au premier de ces deux articles, je ne ſçaurois m'empêcher de reconnoître qu'un Auteur eſt en général coupable

l'un amour propre ridicule, quand il abandonne ſon ſujet pour parler de lui-même ; mais cette fragilité humaine eſt pardonnable dans Milton & même elle me fait grand plaiſir ; il ſatisfait la curioſité que j'ai ſur ſa perſonne : en admirant l'Auteur je déſire ſçavoir quelque choſe de lui ; & celui que tous les Lecteurs ſeroient ravis de connoître paroît excuſable de parler de lui-même. Mais il eſt vrai que c'eſt un très-dangereux exemple pour un génie d'un ordre inférieur, & que le ſuccès ſeul peut juſtifier.

A l'égard du ſecond chef, je ſuis auſſi éloigné de regarder cette liberté comme une faute, que de la regarder comme une grande beauté ; car ſi la morale eſt le but de la Poëſie, je ne puis comprendre pourquoi l'on défendroit aux Poëtes de mêler dans leurs deſcriptions des Sentences morales, & des réflexions utiles, pourvû qu'ils les répandent ſans profuſion, & qu'ils les mettent dans leur place, ſur-tout lorqu'il leur manque des perſonnages propres à exprimer leurs penſées, ou lorſque le caractere des Acteurs vicieux ne leur permet pas de parler en faveur de la vertu.

Il eſt étonnant que les Critiques louent

Homere, pour la comparaiſon d'Ajax avec un âne pourſuivi à coup de pierres par des enfans, d'Ulyſſe à un boudin, des Conſeillers de Priam à des ſauterelles ; il eſt étonnant, dis-je, qu'ils défendent avec tant de chaleur ces comparaiſons ſi peu juſtes & ſi éloignées, & qu'ils condamnent les réflexions naturelles & les nobles digreſſions de Milton, qui ſont cependant liées avec ſon ſujet.

Je n'inſiſterai point ici ſur certains petits défauts de Milton qui ſe préſentent à chaque Lecteur. J'entends quelques légeres contradictions, & ſes fréquentes alluſions à la Théologie Payenne : fautes d'autant plus inexcuſables en lui, qu'il avoit dit dans ſon premier chant, que ces Divinités n'étoient que des démons adorés ſous des noms différens; ce qui auroit dû l'empêcher de rappeller le rapt de Proſerpine, le mariage de Junon & de Jupiter, &c. comme des Hiſtoires réelles. Je paſſe également ſous ſilence ſes plaiſanteries puériles & hors d'œuvre, ſes pointes & ſes expreſſions trop familieres, ſi éloignées de l'élévation de ſon génie & de ſon ſujet.

Pour toucher des points plus eſſentiels & plus dignes d'examen, j'oſe aſſurer que l'invention du *Pandæmonium* (c'eſt-à-dire,

le Conſeil des Diables) ſeroit entierement déſaprouvée par des Critiques, tels que Boileau, Racine, &c.

Le lieu bâti pour le Parlement des Diables ſemble tout-à-fait inutile, puiſque Satan les a convoqués & aſſemblés & qu'il vient de les haranguer dans une vaſte Campagne : le Conſeil étoit néceſſaire, mais le lieu étoit fort indifférent. Le Poëte ſemble prendre plaiſir à bâtir ſon *Pandæmonium*, dans l'ordre dorique, avec des figures & des corniches & un faîte d'or. Une ſemblable invention ſent plus l'imagination folle de notre Pere le Moine, que l'eſprit ſerieux de Milton; mais lorſqu'enſuite les Diables deviennent nains, pour pouvoir être tous placés dans la maiſon (comme s'il avoit été impoſſible de bâtir un lieu aſſez ſpacieux pour les contenir tous dans leurs tailles naturelles) c'eſt une fiction pitoyable qui égale les contes les plus extravagans : pour ſurcroît d'impertinence, Satan & ſes principaux miniſtres conſervent leur forme monſtrueuſe, pendant que le petit peuple des Diables deviennent autant de Pigmées ; ce qui met le comble au ridicule de toute cette invention. Il me paroît que la véritable régle pour diſcerner ce qui eſt réellement

ridicule, dans un Poëme épique, eſt d'examiner ſi la même fiction ne formeroit pas un burleſque héroïque. Or j'oſe dire que rien n'eſt plus propre à ce mépriſable genre d'écrire que la métamorphoſe des Diables en nains.

La fiction de la Mort & du Péché me paroît avoir en elle de grandes beautés & pluſieurs défauts. Pour examiner cette matiere avec ordre, il faut d'abord convenir que des phantômes, comme la Mort, le Péché & le Cahos, ſont inſupportables quand ils ne ſont pas allégoriques; car la fiction n'eſt autre choſe que la vérité déguiſée : il faut ſuppoſer auſſi qu'une allégorie doit être courte, décente, & noble; une allégorie trop étendue eſt ſemblable à une belle femme qui porte toujours un maſque : l'allégorie eſt une longue métaphore; or parler trop long-tems en figure produit de l'ennui, parce que cela n'eſt pas conforme à la Nature. Il faut dire auſſi qu'en général ces fictions, & ces êtres imaginaires ſont plus convenables au Poëme de Milton qu'à aucun autre, parce qu'il n'a que deux perſonnages naturels, je veux dire Adam & Eve : une grande partie de l'action ſe paſſe dans un Monde imaginaire, ainſi il a dû tirer les êtres de ſon imagination.

Je vois avec admiration le Péché, portier de l'enfer, ouvrant les portes de l'abyſme, mais incapable de les fermer enſuite; ce qui eſt réellement beau, parce que cela eſt vrai; mais que ſignifient Satan & la Mort ſe querellant, faiſant des grimaces horribles, & tout prêts à ſe battre?

La fiction du Cahos, de la Nuit & de la Diſcorde eſt plutôt une peinture qu'une allégorie, & je crois qu'elle mérite d'être approuvée, parce qu'elle inſpire du reſpect ſans horreur. Je ne doute pas que le pont bâti par le Péché & par la Mort ne fût ſifflé en France. Les Critiques de ce pays-là trouveroient cette fiction trop commune & tout-à-fait inutile; car, les ames des hommes, ſéparées du corps * n'ont pas beſoin d'un chemin bien pavé pour aller en Enfer.

Ils riroient auſſi en voyant le Paradis des Fous, en voyant les Moines, les Chapelets, les Indulgences, les Capuchons, les Bulles, les Reliques ſe promenans ſur les aîles des vents, & Saint Pierre poſté avec ſes clefs au guichet du Ciel. Il eſt certain que les plus vifs admirateurs de Milton ne ſçauroient juſtifier ces folles &

* Le Dante les fait aller en Enfer à cheval.

comiques imaginations, dignes de l'Arioſte.

Examinons à préſent la plus ſublime de toutes les fictions, je veux parler de la guerre dans le Ciel; le Comte de Roſcoumon, & M. Addiſſon, dont les ſentimens entraînent & juſtifient ceux de leurs compatriotes, admirent principalement cette partie du Poëme; ils employent toute la fineſſe de la critique, & toute la vigueur de l'éloquence à faire valoir cet endroit; je puis aſſurer que les choſes qu'ils admirent ſeroient inſupportables à des Critiques François : le Lecteur verra peut-être avec plus de ſatisfaction en quoi conſiſte une ſi grande différence de goût, & quelle en eſt la véritable cauſe.

Premierement, ces Critiques diroient que la guerre du Ciel, étant une choſe imaginaire & au-deſſus de notre nature, elle auroit dû plutôt être renfermée en deux ou trois pages qu'étendue en deux chants, parce que nous ſommes naturellement portés à éloigner de nous les objets qui ne tombent point ſous nos ſens.

Sur ce principe, ils ſoutiendroient que c'eſt une peine ſuperflue & vaine que de préſenter au Lecteur tous les caracteres

des chefs de cette guerre, & de peindre Raphaël, Michel, Abdiel, Moloch, & Nisroth, comme Homere peint Ajax, Dioméde & Hector.

Car à quoi bon tracer les portraits de ces Etres si parfaitement étrangers au Lecteur, qu'il ne peut en aucune façon s'intéresser pour eux ? Par la même raison les Harangues prolixes de ces Héros imaginaires, ou avant la bataille, ou au milieu de l'action ; leurs insultes réciproques semblent une imitation peu sensée d'Homere.

Ces mêmes Critiques désapprouveroient les Anges, qui enlevent les montagnes, les bois, & les rochers, & les jettent à la tête de leurs ennemis. Plus une pareille invention, diroient-ils, tend au sublime, plus elle est basse & puérile ; les Anges armés de montagnes dans le Ciel ressemblent trop aux Dipsodes de Rabelais, qui étoient couverts d'une armure de pierre de six pieds d'épaisseur. L'artillerie est du même goût, & encore plus absurde, parce qu'elle est plus inutile.

Pourquoi ces machines de guerre sont-elles-là, puisqu'elles ne peuvent blesser les ennemis, mais les pousser seulement

hors de leur place & les faire tomber par terre ? En vérité, s'il m'eſt permis de m'exprimer ainſi, c'eſt-là jouer aux quilles ; & les choſes qui ſont ſi terribles & ſi grandes ſur la terre deviennent bien petites & bien mépriſables dans le Ciel.

Je laiſſe au Lecteur à prononcer ſi ces obſervations ſont ſolides ou mal fondées, & ſi je les ai portées trop loin. Mais ſuppoſé que mes idées ſoient juſtes, les Critiques les plus ſévéres doivent cependant avouer qu'il reſte aſſez de perfections à Milton pour expier tous ſes défauts : on me permettra de conclure cet article par deux autres obſervations.

Adam, ſon Héros & ſon principal perſonnage, eſt malheureux : ce qui démontre contre tous les Critiques, qu'un fort bon Poëme peut avoir une cataſtrophe funeſte, malgré toutes leurs prétendues régles.

Secondement, le *Paradis perdu* a une fin complette, la Fable y eſt filée parfaitement : Milton & le Taſſe ont eu ſoin de donner à leurs fictions une étendue proportionnée. L'un ſuit Adam & Eve juſqu'au moment qu'ils ſont chaſſés du Paradis ; l'autre ne finit ſon Poëme qu'à la

riſe de Jéruſalem : Homere & Virgile nt ſuivi une route différente : l'Iliade init par la mort d'Hector, & l'Enéide ar celle de Turnus.

Le peuple des Commentateurs a établi our loi, qu'une maiſon ne devoit point être finie, parce qu'Homere & Virgile n'avoient point fini la leur. Mais ſi Homere avoit pris Troye, & ſi Virgile avoit marié Lavinie à Enée, les Critiques n'auroient pas manqué d'établir alors une loi directement contraire.

Si j'étois touché du plaiſir vulgaire de vanter mon pays aux étrangers, j'eſſayerois de donner ici place à quelques-uns de nos Poëmes Epiques, & de les mettre dans un jour avantageux ; mais il faut que j'avoue ſincerement, que parmi plus de cinquante que j'ai lus, il n'y en a pas un qui ſoit ſupportable : ainſi au lieu de critiquer vainement quelques miſerables Poëmes François, je ſuis reduit à rechercher pourquoi nous n'en avons pas un ſeul que nous puiſſions avouer. Car il ſemble un peu étrange qu'une Nation qui ſe glorifie d'avoir réuſſi dans tous les autres genres de Poëſie, reſſemble ſi peu à elle-même dans cette eſpece particuliere.

J'ai entendu accuſer ici la Langue Françoiſe d'inſuffiſance, comme n'étant ni aſſez énergique, ni aſſez majeſtueuſe, pour atteindre à la ſublimité de la Poëſie Epique : mais je ſuis perſuadé que chaque Langue a ſon génie particulier, formé principalement par le génie de la Nation qui la parle, & aſſorti à ſon caractere ; d'un côté plus ou moins de liberté dans le gouvernement & dans la Religion, un commerce plus ou moins libre entre les deux ſexes, l'exemple & l'influence des premiers Auteurs qui ont écrit avec ſuccès, & dont le ſtyle eſt devenu le modéle général : tous ces motifs concourent à déterminer la nature d'une Langue, & à la rendre étendue, ou reſſerrée, forte ou foible, ſublime ou baſſe.

D'un autre côté la rudeſſe d'un grand nombre de conſonnes, la douceur des voyelles qui dominent, la longueur ou la briéveté des mots, & d'autres choſes pareilles donnent le pli à un idiome, & le rendent plus ou moins propre à une certaine façon particuliere d'écrire.

Conſiderons la molleſſe efféminée de la Langue Italienne énervée par ſes voyelles & par l'oiſiveté des Italiens, occupés toute leur vie de la recherche de ces Arts qui

amolliſſent ou diſſipent l'eſprit ; nous ceſſerons de nous étonner que ce langage ſemble être celui de l'Amour.

La liberté de la Société en France & le tour clair & naturel avec lequel on s'y exprime, rend la Langue Françoiſe fort propre à la converſation ; l'ancienne dureté de la Langue Angloiſe changée à préſent en force & en énergie, ſa richeſſe & les différentes inverſions qu'elle a admiſes, la rendent capable de tout entreprendre ; d'ailleurs la force de cet idiome s'eſt conſiderablement accrue par la nature du gouvernement, qui permet aux Anglois de parler en public, & par la liberté de conſcience, qui leur rend familiere l'écriture, & le langage des Prophetes. Auſſi leur Poëſie approche-t-elle beaucoup de ce ſublime oriental, qui paroît preſque ſurnaturel. Il y a ſoixante ou quatre-vingt ans que toutes les Harangues dans le Parlement étoient pleines d'expreſſions tirées des Ecrivains Hébreux. Mais les qualités dominantes d'une Langue n'entraînent point avec elles l'excluſion des autres qualités. Il y a eu des ouvrages ſublimes en Italien : quelques Poëtes Anglois ont écrit gracieuſement ſur l'Amour, & la

France ne doit pas déſeſperer d'avoir * un Poëme Epique.

La Langue Françoiſe eſt forte & majeſtueuſe dans les Tragédies de Corneille; de tems en tems même elle s'y éleve au-deſſus de la vraie meſure du ſublime. Loin de manquer d'énergie & de grandeur, j'oſe aſſurer qu'elle a un défaut contraire, & c'eſt un ſecret que je découvre au Public : nous pouvons à peine exprimer heureuſement les choſes communes dans notre Poëſie héroïque ; le génie de la Nation, & par conſéquent le tour du langage ne nous permettent pas de faire la deſcription des harnois d'un cheval, des roues d'un chariot & d'autres choſes pareilles. Nous pouvons bien louer la vie de la campagne en général, mais non pas en détailler toutes les petites circonſtances. Cela eſt évité généralement par tous nos bons Ecrivains, qui ont connu le génie de la Langue à cet égard : enfin nous avons ce déſavantage que nous n'oſons nommer une infinité de choſes, ni même

* Dans toute notre Hiſtoire il n'y avoit que le ſujet de la *Ligue* dont on pût faire un Poëme intéreſſant. Un grand homme l'a traité avec le plus éclatant ſuccès, & a vengé la Nation du reproche que les étrangers lui faiſoient de n'avoir pu produire un Poëme épique.

les rendre par une périphraſe. M. Pope, dans ſa Traduction d'Homere, peut ſans rien craindre, bleſſer un Héros dans l'endroit où les os & la veſſie s'éloignent, ou le percer au travers de ſon épaule droite.

Une pareille deſcription ſeroit regardée en France comme platte & burleſque. La Nature ouvre aux Anglois un champ ſpacieux, dans lequel ils peuvent courir à leur gré, tandis que nous ſommes bornés à un eſpace étroit, dans lequel nous ne pouvons marcher que d'un pas timide & avec une extrême circonſpection.

C'eſt à cette heureuſe liberté dont jouit la Nation Angloiſe, que ſont dûes pluſieurs excellentes Traductions en vers des anciens Poëtes, au lieu que les François n'ont pu que traduire en proſe Virgile, Homere, Lucrece, Ovide, &c.

M. de la Motte de l'Académie Françoiſe eſt le ſeul homme de mérite & de réputation qui ait eſſayé de mettre l'Iliade en vers. Mais il a été obligé de réduire les 24. Livres d'Homere à 12. où même il n'y a pas plus de vers que dans quatre du Poëme Grec. Son Iliade n'eſt qu'un abrégé de l'original : encore l'a-t-on trouvée trop longue.

Après tout, ſi l'eſclavage & la timidité de la Langue Françoiſe la rendent inhabile à la traduction d'Homere & de Virgile, je ne comprends pas pourquoi cela empêcheroit la Nation de tirer de ſon propre fonds un Poëme Epique.

Je crois qu'un Poëme peut fort bien ſe paſſer des deſcriptions méchaniques ou anatomiques. Nous voulons qu'un Auteur remue nos paſſions, qu'il développe les replis de l'ame, qu'il décrive les uſages divers des peuples, qu'il exprime les différentes maximes que la différence des gouvernemens produit dans le caractere des hommes : en un mot, qu'il parle la Langue du monde poli & ſpirituel. Nous le diſpenſons volontiers de faire le Chirurgien, le Menuiſier, le Charpentier, quand même il s'exprimeroit élégamment par rapport à tous ces Arts.

Le Cardinal de Rets & le Comte de Clarendon, dans leurs Mémoires, remontent à la ſource des guerres civiles, & font des portraits finis de ceux dont l'ambition fut fatale à la France & à l'Angleterre. Mais ces deux grands Ecrivains ne s'amuſent point à décrire exactement comment un tel Officier fut bleſſé au travers de la veſſie, & un autre dans le rognon : ils ne perdent point leur tems à

décrire élégamment de quel bois étoient conſtruits les bancs de la Chambre du Parlement.

Pourquoi donc un Poëte Epique ſeroit-il dans la néceſſité de s'occuper de minuties, dont un noble Hiſtorien auroit honte?

J'ajouterai à cette petite digreſſion ſur notre langage & ſur notre verſification, qu'un Poëme Epique eſt une entrepriſe plus périlleuſe en France que dans quelqu'autre pays que ce ſoit : non ſeulement parce que nous ſommes aſſervis à la rime, mais parce que notre rime & toutes les autres parties de notre verſification, ſont ſujettes aux régles les plus fatigantes & les plus difficiles. Notre Langue ne manque point de majeſté, mais de liberté.

L'eſclavage eſt toûjours un obſtacle à l'abondance ; il faut avouer auſſi que notre Langue n'eſt pas aujourd'hui auſſi riche qu'elle pourroit l'être. Nous nous ſommes défaits d'une multitude d'anciennes expreſſions fort énergiques, & cette perte a beaucoup affoibli la Langue Françoiſe ; les Anglois au contraire ont naturaliſé pluſieurs de nos anciens mots, comme ils ont naturaliſé pluſieurs de nos compatriotes, & ils ont ainſi augmenté à nos dépens & leur Langue & leur Nation.

SUITE

DES PIÉCES FUGITIVES

DE MONSIEUR DE V***.

EPÎTRE

*A M. le Maréchal de R*** , dans l'Iſle de Minorque.*

Depuis plus de quarante années
Vous avez été mon Héros,
J'ai préſagé vos deſtinées.
Ainſi qu'Achille dans Scyros
Paroiſſoit ſe livrer en proye
Aux jeux, aux Amours, au repos,
Et devoit un jour ſur les flots
Porter la flamme devant Troye :
Ainſi quand Phryné dans ſes bras
Tenoit le jeune Alcibiade,
Phryné ne le poſſedoit pas ;
Et ſon nom fut dans les combats

Egal au nom de Miltiade :
Jadis les Amans, les Epoux,
Trembloient en vous voyant paroître ;
Près des Belles & près du Maître
Vous avez fait plus d'un jaloux,
Enfin c'eſt aux Héros à l'être.

C'eſt rarement que dans Paris,
Parmi les feſtins & les ris,
On démêle un grand caractere ;
Le préjugé ne conçoit pas
Que celui qui ſçait l'art de plaire
Sçache auſſi ſauver les Etats.
Le grand homme échappe au Vulgaire ;
Mais lorſqu'aux champs de Fontenoi
Il ſert ſa Patrie & ſon Roi,
Quand ſa main des peuples de Genes
Défend les jours & rompt les chaînes ;
Lorſqu'auſſi prompt que les éclairs,
Il chaſſe les Tyrans des mers,
Des murs de Minorque opprimée ;
Alors ceux qui l'ont reconnu
En parlent comme ſon Armée :
Chacun dit, *je l'avois prévu*,
Les ſuccès font la renommée.

Homme aimable, illuſtre Guerrier,
En tout tems l'honneur de la France,
Triomphez de l'Anglois altier,
De l'Envie & de l'Ignorance.

Je ne ſçais ſi dans Port-Mahon
Vous trouverez un Statuaire ;
Mais vous n'en avez plus à faire,
Vous avez gravé votre nom
Sur les débris de l'Angleterre :
Il ſera beni chez l'Ibere,
Et chéri dans ma Nation.

De deux *Richelieu* ſur la Terre
Les exploits ſeront admirés ;
Déja tous deux ſont comparés,
Et l'on ne ſçait quel on préfere.
Le Cardinal affermiſſoit,
Et partageoit le rang ſuprême
D'un Maître qui le chériſſoit ;
Vous vengez un Roi qui vous aime :
Le Cardinal fut plus puiſſant,
Et même un peu trop redoutable ;
Vous me paroiſſez bien plus grand,
Puiſque vous êtes plus aimable.

VERS,

*Faits à l'occaſion du * Diſcours Latin du R. P. Maiſter, Jéſuite, Profeſſeur d'Eloquence, prononcé devant LL. MM. II. & R. le jour de la cérémonie de l'inauguration de l'Univerſité, faite le 5. Avril 1756.*

QUand un Roi bienfaiſant, que ſes Peuples bénissent,
Les a comblés de ſes bienfaits,
Les autres Nations à ſa gloire applaudiſſent,
Les étrangers charmés deviennent ſes ſujets:
Tous les Rois à l'envi vont ſuivre ſes exemples;
Il eſt le bienfaiteur du reſte des mortels;
Et tandis qu'aux beaux Arts il éléve des Temples,
Dans nos cœurs il a des Autels.
Dans Vienne à l'indigence on donne des aſiles,
Aux guerriers des Leçons, des honneurs aux beaux Arts,
Et des ſecours aux Arts utiles.
Connoiſſez à ces traits la fille des Céſars.
Du Danube embelli les rives fortunées

* Ce Diſcours a été traduit grand *in-fol.* 56. pages, avec de très-belles vignettes, & ſe vend à Veniſe chez *Iraitner*, Imprimeur de la Cour.

Font retentir la voix des premiers des Germains ;
Leurs chants ſont parvenus aux Alpes étonnées,
Et l'Echo les rendit aux rivages Romains.
Le Rhône impétueux & la Tamiſe altiere
Répetent les mêmes accens.
THERESE & ſon Epoux ont dans l'Europe entiere
Un concert d'applaudiſſemens.
Couple auguſte & chéri, recevez cet hommage
Que cent Nations ont dicté ;
Pardonnez cet éloge & ſouffrez ce langage
En faveur de la vérité.

EPÎTRE

DE MONSIEUR DE V***.

Ecrite à Monſieur des Mahys *.

MOn cher éleve, qui valez mieux que moi, le grand *Tronchin* vous a donc tiré d'affaire ? il a fait revenir de plus loin une de mes niéces (Madame de Fontaine) qui eſt actuellement dans mon Hermitage, où je voudrois bien vous tenir ; mais les vieux oncles ſont un peu plus difficiles à traiter.

S'il ne m'a pas encore rendu la ſanté, il m'a donné un grand plaiſir en m'apportant votre jolie Epître, & voici ma triſte Réponſe :

Vous ne comptez pas trente hyvers :
Les graces ſont votre partage :
Elles ont dicté vos beaux vers ;
Mais je ne ſçais par quel travers

* Auteur de la Comédie de l'*Impertinent*, & de pluſieurs Piéces fugitives pleines d'eſprit & de portraits ſur les Mœurs du jour.

Vous vous propoſez d'être ſage.
C'eſt un mal qui prend à mon âge,
Quand le reſſort des paſſions,
Quand de l'Amour la main divine,
Quand les belles tentations
Ne ſoutiennent plus la machine.
Trop tôt vous vous déſeſpérez;
Croyez-moi, la raiſon ſévere
Qui trompe vos ſens égarés,
N'eſt qu'une attaque paſſagere.
Vous êtes jeune & fait pour plaire,
Soyez ſûr que vous guérirez:
Je vous en dirois davantage
Contre ce mal de la raiſon
Que je hais d'un ſi bon courage;
Mais je médite un gros ouvrage
Pour le Vainqueur de Port-Mahon.
Je veux peindre à ma Nation
Ce jour d'eternelle mémoire.
Je dirai, moi qui ſçais l'hiſtoire,
Qu'un Géant nommé Gérion *
Fut pris autrefois par Alcide,
Dans la même Iſle, au même lieu,
Où notre brillant Richelieu
A vaincu l'Anglois intrépide.
Je dirai qu'ainſi que Paphos,
Minorque ** à Venus fut ſoumiſe:

* Gérion, Roi des Iſles Baléares.
** Minorque, autrefois l'Iſle Aphrodiſe, l'Iſle de Vénus.

Vous voyez bien que mon Héros
Avoit double droit à sa prise.
Je suis Prophete quelquefois.
J'ai prédit ses heureux exploits,
Malgré l'envie & la critique;
Et l'on prétend que je lui dois
Encor une Ode pindarique.
Mais les Odes ont peu d'appas
Pour des Guerriers & pour moi-même;
Et je conviens qu'il ne faut pas
Ennuyer les Héros qu'on aime.

Je conçois aussi qu'il ne faut pas ennuyer ses amis. Je finis au plus vîte en vous assurant que je vous aime de tout mon cœur, &c.

VERS

Du même Auteur à M. de Richelieu, au sujet des Ouvrages qui ont paru sur la Prise de Port-Mahon.

Rival du Conquérant de l'Inde,
Tu bois, tu plais & tu combats;
Le pampre, le laurier, le myrthe suit tes pas,
Tu prends Chypre & Mahon, mais nous perdons le Pinde.

En vain l'Anglois moqueur lançoit de toutes parts
Sur un vainqueur muſqué les ſeux & les brocards;
Chez nous l'ambre eſt ami de la fatale poudre :
Tu ſemois les bons mots, les ſouris & la foudre,
L'Ironie à tes pieds tombe avec leurs remparts :
Leurs Chanſons t'inſultoient, leurs défaites te vantent ;
Mais nos Rimeurs jaloux profanent tes lauriers ;
Veux-tu rendre l'honneur à tes ſuccès guerriers,
Viens ſiffler ceux qui les chantent.

ODE A VÉNUS,

Par M. le Marquis de Mineure.

CRuelle mere des Amours,
Toi que j'ai ſi long-tems ſervie,
Ceſſe enfin d'agiter ma vie,
Et laiſſe en paix mes derniers jours :
Ta tyrannie & tes caprices
Font payer trop cher tes délices.
C'eſt trop gémir dans ta priſon ;
Briſe les fers qui m'y retiennent,
Et permets que mes vœux obtiennent
Les fruits tardifs de la raiſon.

Déja m'échappe le bel âge,
Qui convient à tes favoris,
Et des ans le ſenſible outrage
Me va donner des cheveux gris.
Si pour moi le deſſein de plaire
Devient un eſpoir téméraire,
Que puis-je encore déſirer ?
Quelle erreur de remplir mon ame
D'une vive & conſtante flamme,
Que je ne ſçaurois inſpirer !

Quand on ſçait unir & confondre
En deux cœurs mêmes ſentimens,
Et que les yeux de deux Amans
Sçavent s'entendre & ſe répondre;
Quand on ſe livre tout le jour
Aux ſoins d'un mutuel amour,
De quels tranſports l'ame eſt ravie!
Dans ces momens délicieux
Un mortel porte-t-il envie
A la félicité des Dieux?

Mais l'amorce de tes promeſſes
N'eut que trop l'art de m'éblouir.
Reſerve toutes tes careſſes
A l'heureux âge d'en jouir;
Serre de la plus forte chaîne
L'ardent Cléon, la jeune Iſmène;
Vole où t'appellent leurs déſirs;
Fais-les mourir, fais-les revivre,
Et que ta faveur les enivre
D'un torrent d'amoureux plaiſirs.

Pour moi, dans un champêtre aſyle,
Où l'Arou de ſes claires eaux
Baigne le pied de nos côteaux,
Je cherche un bonheur plus tranquille,
Sur des fleurs mollement couché,

Avec un esprit détaché
Des biens que le courtisan brigue ;
Sur moi le pere du repos,
Le sommeil, d'une main prodigue,
Versera ses plus doux pavots.

Je verrai quelquefois éclore
Dans les prés les aimables fleurs,
Odorantes filles des pleurs
Que verse la naissante Aurore ;
Je verrai tantôt mes guerets
Dorés par la blonde Cérès :
Dans leur tems les dons de Pomone
Feront plier mes espaliers,
Et mes vignobles en Automne
Rempliront mes vastes celliers.

Mais quel trouble & quelles allarmes
Viennent me saisir malgré moi !
Pourquoi Céphise, hélas ! pourquoi
Ne puis-je retenir mes larmes ?
Dans mon sein je les sens couler.
Je rougis, je ne puis parler ;
Un cruel ennui me dévore.
Ah ! Venus, ton fils est vainqueur :
Oui, Céphise, je brûle encore ;
Tu regnes toûjours sur mon cœur.

Quelquefois la douceur d'un ſonge
Te rend ſenſible à mes tranſports.
Charmes ſecrets, divins tréſors,
N'êtes-vous alors qu'un menſonge ?
Une autre fois avec dédain,
Tu te dérobes ſous ma main :
J'embraſſe une ombre fugitive ;
Et te cherchant à mon réveil,
Je hais la clarté qui me prive
Des doux fantômes du ſommeil.

VERS du même,

Sur l'Art d'aimer d'Ovide.

CEtte lecture eſt ſans égale ;
Ce Livre eſt un petit Dédale,
Où l'eſprit prend plaiſir d'errer.
Cloris, ſuivez les pas d'Ovide ;
C'eſt le plus agréable Guide,
Qu'on peut choiſir pour s'égarer.

CHANSON,

De M. le Chevalier de la Ferté.

Si tu veux, ſans ſuite & ſans bruit,
Noyer tous tes chagrins, & boire à ta maîtreſſe,
Viens, je ſçais un réduit
Inacceſſible à la triſteſſe;
Là, nous ſerons ſervis de la main d'une Hôteſſe
Plus belle que l'Aſtre qui luit;
Et mêlant au bon vin quelque peu de tendreſſe,
Content du jour, nous attendrons la nuit.

IMPROMPTU,

De M. le Duc de la Ferté pour ſa femme.

Je ſens pour vous renaître dans mon ame
Tous les tranſports d'une amoureuſe flamme
Mais,
Si vous n'étiez pas ma femme,
Vous ne la ſeriez jamais.

CHANSON

Adreſſée à Louis XIV. par Mademoiſelle de Meneton, fille de M. le Duc de la Ferté.

JE ne ſuis qu'une Bergere,
Et j'oſe, ſur la fougere,
Chanter les glorieux exploits
Du plus puiſſant des Rois.
J'aime à parler de la victoire,
Qui ſoûmet en tous lieux les peuples ſous ſes loix:
Mais, hélas! qu'une foible voix
Répond mal à tant de gloire!

EPÎTRE

A M. Aved, Peintre célébre.

PEindre des traits, copier un viſage,
C'eſt un ſecret que peut donner l'uſage;
C'eſt un ſecret qui devient ſi commun,
Que grace au ciel, il ceſſe d'en être un.
Eſt-il au monde, Etat, Princes, ou Ville,
Où l'on n'ait pas cette adreſſe futile,
Qui didactique & froide en ſes tranſports,
Croit peindre l'homme en peignant ſes dehors?

Mais de ſçavoir décrire ſur la toile,
Le cœur humain, ſon penchant, ſon étoile;
Dans un regard, ſur un ſourcil parlant,
Tracer l'état, les mœurs & le talent;
Faire que l'ame à travers les prunelles,
Pouſſe au dehors de vives étincelles:
Sçavoir enfin donner à la couleur
Le mouvement, le ſouffle, la chaleur;
Et par l'effet de cet adroit ſyſtéme,
Mettre en ſuſpens la nature elle-même;
C'eſt un ſecret aſſez rare par-tout,
Dont la recette eſt un préſent du Goût.

Oui, cher *Aved*, c'eſt la ſeule nature
Qui ſçait fournir cette méthode ſûre;
Pour la ſaiſir il faut l'étudier,
Et comme toi s'en rendre l'écolier.
Ceux que ta main conſacre, immortaliſe,
Seront toûjours revûs avec ſurpriſe.
Leur caractere, au bout de ton pinceau,
Se fait ſentir. Dans ton ſçavant tableau
Tout ce qu'ils ſont en un point ſe raſſemble;
Tu peins le corps & l'ame tout enſemble.
Et de-là vient que tes riches portraits,
Répétant l'homme, animant tous ſes traits,
Plus éloquens, plus vrais que l'Ecriture
Font ſon hiſtoire à la race future.

Rends par ton art à nos derniers neveux
De notre tems tous les hommes fameux;

Et vous, Beautés, dont l'aimable jeuneſſe,
Malgré vos ſoins court après la vieilleſſe,
Par le pinceau, l'inconſtance des tems
Reſpectera vos charmes éclatans;
Sur votre bouche il fixera les Graces;
Et ſans jamais abandonner vos traces,
Le tendre Amour, en dépit de la mort,
De vos attraits éterniſant le ſort,
Leur produira dans le cours de chaque âge,
De tous les cœurs la tendreſſe & l'hommage.

ODE,

Sur l'harmonie des vers, par M. de la Faye.

MAuvais goût né de l'habitude,
Faux enchantement du Lecteur,
Rime, meſure, vaine étude,
Le Peuple Goth fut ton Auteur.
Non, tu n'es point la Poëſie:
Du plus beau feu l'ame ſaiſie,
En proſe s'énonce bien mieux;
Les vers dans des ſiécles barbares
Ont eu de nos ayeux ignares,
Le nom de langage des Dieux.

Tel eſt l'audacieux blaſphême
Qu'on profere contre Apollon.

Hé qui ? c'eſt *La Motte* lui-même,
Déſerteur du ſacré vallon.
Mais cette erreur qu'il nous propoſe,
En vain de ſa ſubtile proſe
Emprunte un éclat ſpécieux ;
Suivant la rime & la cadence,
Sur le Parnaſſe il a d'avance
Expié ſon tort à nos yeux.

Cenſeur de notre Tragédie,
Il oſe en ſes réflexions
Croire qu'une proſe hardie
Peut nous peindre les paſſions :
Que c'eſt violer la Nature,
Que d'aſſervir à la meſure
Et de rimer un ſentiment ;
Oubliant que c'eſt par ce charme
Qu'Inès communique l'allarme
Qu'elle éprouve pour ſon Amant.

Quoi ! de l'Ode dont Polimnie
A ſes Amans nota les airs,
Il veut abjurer l'harmonie
Qu'elle doit au charme des vers !
Pindare, Anacréon, Horace,
Ont donc abuſé le Parnaſſe

Par leurs immortelles Chanſons !
J'entends *Malherbe* qui ſoupire,
De voir qu'on oſe de ſa lyre
Dédaigner les aimables ſons.

Le ſage dès les premiers âges,
En vers voulut dicter ſes loix :
Digne prix des plus grands courages,
Les vers chanterent les exploits.
Qu'on liſe au Temple de Mémoire
Les noms conſacrés à la gloire,
Calliope les a tracés ;
Tous ceux que ſon burin aimable
N'a pas gravés d'un trait durable,
Sont peu lûs ou ſont effacés.

Art des vers, par quelle magie,
Au gré de tes ſons enchanteurs,
L'emportes-tu ſur l'énergie,
Dont ſe vantent les Orateurs ?
Dans Rome bravant la Nature,
Octave inſenſible & parjure
La remplit de ſang & d'horreur :
Eh ! qui ne ſçait qu'à l'harmonie
Du divin Chantre d'Auſonie
Il ne put refuſer des pleurs.

Marcellus, dont les deſtinées
Priverent trop-tôt l'Univers,
Moins de larmes furent données
A ton trépas, qu'à ſes beaux vers.
O Poëſie! à ta puiſſance
Que peut oppoſer l'éloquence?
Quel miracle a-t-elle à citer?
Seroit-ce un fougueux Démoſthène,
Suivi d'un peuple qu'il entraîne;
Flots toûjours prêts à s'agiter?

Ami né de la ſymétrie,
L'homme en recherche l'agrément:
Des merveilles de l'induſtrie,
Seule elle fait l'enchantement.
A notre oreille la Muſique
Offre un mouvement ſymétrique,
De tons dont l'ordre fait les loix.
L'impreſſion plus délicate
De cet ordre en beaux vers nous flatte;
Et ſur l'eſprit même a ſes droits.

Mais cet Art frivole & pénible
Eſt, dit-on, méchanique en ſoi:
De plus d'un obſtacle invincible
Souvent l'eſprit ſubit la loi.
La cadence ou le ſens vous gêne:

Quelquefois la récherche eſt vaine,
D'un mot qui les ſerve tous deux :
La rime à cet autre s'oppoſe ;
D'un autre qui plairoit en proſe,
Le choix ne ſeroit pas heureux.

O combien le ſage eſt louable,
Qui s'abaiſſant à ce détail,
Pour rendre la ſageſſe aimable,
N'en dédaigne pas le travail ?
Des traits de l'Hélicon parée
Il peut nous ramener Aſtrée ;
L'homme va goûter l'équité.
Ainſi de la main de ſa mere
L'enfant boit la liqueur amere
Par quelque douceur invité.

De la contrainte rigoureuſe,
Où l'eſprit ſemble reſſerré,
Il acquiert cette force heureuſe
Qui l'éléve au plus haut degré.
Telle dans des canaux preſſée
Avec plus de force élancée,
L'onde s'éleve dans les airs ;
Et la régle qui ſemble auſtere
N'eſt qu'un art plus certain de plaire
Inſéparable des beaux vers.

Non, le travail n'eſt point ſervile,
Quand la raiſon en eſt l'objet :
Qu'elle plaiſe en ton vers utile,
Qu'elle t'en dicte le ſujet.
Médite, polis, remanie ;
Des dons du Dieu de l'harmonie
Aucun ſans peine ne jouit :
C'eſt l'encens qu'Apollon déſiré ;
A ce prix il prête ſa lyre,
Et l'obſtacle s'évanouit.

ADDITION

*A la Lettre écrite de Sully à l'Abbé de Chaulieu par M. de V***, dans laquelle il feint une apparition de Chapelle & de Bachaumont.*

JE vous dirai pourtant en confidence, & si la Poste ne me pressoit, je vous le rimerois ; ce *Bachaumont* n'est pas trop content de *Chapelle*, il se plaint de ce qu'après avoir travaillé ensemble au même Ouvrage, *Chapelle* lui a volé la moitié de la réputation qui lui en revient, & prétend que c'est à tort que le nom de son Compagnon a étouffé le sien. *Car c'est moi*, me dit-il, *qui ai fait les plus jolies choses du* Voyage; *témoins ces vers.*

Sous ce berceau qu'Amour exprès
Fit pour toucher quelque inhumaine,
L'un de nous deux un jour au frais,
Assis près de cette fontaine,
Le cœur percé de mille traits,
D'une main qu'il portoit à peine,
Grava ces vers sur un cyprès.

Hélas! que l'on seroit heureux,
Dans ce beau lieu digne d'envie,
Si toûjours aimé de Sylvie,
L'on pouvoit, toûjours amoureux,
Avec elle passer la vie.

PRÉFACE

DE L'ANTI-MACHIAVEL.

JE crois rendre service aux hommes en publiant l'*Examen de Machiavel*. L'illustre Auteur de cette réfutation est une de ces grandes ames que le Ciel forme rarement pour ramener le genre humain à la vertu, par leurs préceptes & par leurs exemples. Il mit par écrit ces pensées, il y a quelques années, dans le seul dessein d'écrire des vérités que son cœur lui dictoit. Il étoit encore très-jeune; il vouloit seulement se former à la sagesse & à la vertu; il comptoit ne donner des leçons qu'à soi-même; mais ces leçons qu'il s'est données méritent d'être celles de tous les Rois, & peuvent être la source du bonheur des hommes. Il me fit l'honneur de m'envoyer son manuscrit; je crus qu'il étoit de mon devoir de lui demander la permission de le publier. Le poison de Machiavel est trop public, il falloit que l'antidote le fût aussi; on s'arrachoit à l'envi les copies manuscrites, il en couroit déja de très-fautives, & l'ouvrage alloit paroître défiguré si je n'avois eu le soin de fournir cette co-

pie exacte, à laquelle j'eſpere que les Libraires ſe conformeront.

On ſera ſans doute étonné, quand j'apprendrai aux Lecteurs que celui qui écrit en François d'un ſtyle ſi noble, ſi énergique & ſouvent ſi pur, eſt un jeune étranger, qui n'étoit encore jamais venu en France. On trouvera même qu'il s'exprime beaucoup mieux qu'Amelot de la Houſſaye, que je fais imprimer à côté de la réfutation; mais c'eſt ainſi que celui dont je publie l'ouvrage a réuſſi dans toutes les choſes auxquelles il s'eſt appliqué. Qu'il ſoit Anglois, Eſpagnol ou Italien, il n'importe, ce n'eſt pas de ſa patrie, mais de ſon Livre dont il s'agit ici. Je le crois mieux fait & mieux écrit que celui de Machiavel; & c'eſt un bonheur pour le genre humain qu'enfin la vertu ait été mieux ornée que le vice.

Maître de ce précieux dépôt, j'ai laiſſé exprès quelques expreſſions de génie qui ne ſont pas tout-à-fait françoiſes, mais qui méritent de l'être; & joſe dire que ce Livre peut à la fois perfectionner notre Langue & nos mœurs. Au reſte, j'avertis que tous les Chapitres ne ſont pas autant de réfutations de Machiavel, parce que cet Italien

ne prêche pas le crime dans tout ſon Livre. Il y a quelques endroits de l'ouvrage que je préſente qui ſont plutôt des réflexions ſur Machiavel que contre Machiavel ; voilà pourquoi je donne au Livre le titre d'*Examen*.

L'illuſtre Auteur ayant pleinement répondu à Machiavel, mon partage ſera ici de répondre en peu de mots à la Préface d'Amelot de la Houſſaye. Ce Traducteur a voulu ſe donner pour un Politique ; mais je puis aſſurer que celui qui combat ici Machiavel eſt véritablement ce qu'Amelot veut paroître.

Amelot étoit un de ces Auteurs qui compoſent pour vivre, & ce qu'on peut dire peut-être de plus favorable pour lui, c'eſt qu'il traduiſit le *Prince de Machiavel*, & en ſoûtint les maximes plutôt dans l'intention de débiter ſon Livre que dans celle de perſuader : il parle beaucoup de raiſon d'Etat dans ſon Epître dédicatoire, mais un homme * qui n'a pas eu le ſecret de ſe tirer de la miſere entend mal à mon gré la raiſon d'Etat.

* Ayant été Secrétaire d'Ambaſſade.

Il veut juſtifier ſon Auteur par le témoignage de Juſte-Lipſe, qui avoit, dit-il, autant de piété & de Religion que de ſçavoir & de politique. Sur quoi je remarquerai, 1°. que Juſte-Lipſe & tous les Sçavans, dépoſeroient en vain en faveur d'une doctrine funeſte au genre humain; 2°. que la *Piété* & la *Religion* dont on ſe pare ici très-mal à propos, enſeignent tout le contraire; 3°. que Juſte-Lipſe né Catholique, devenu Luthérien, puis Calviniſte, & enfin redevenu Catholique, ne paſſa jamais pour un homme Religieux, malgré ſes très-mauvais vers pour la Vierge. 4°. que ſon gros Livre de Politique eſt le plus mépriſé de ſes ouvrages, tout dédié qu'il eſt aux Empereurs, Rois & Princes, 5°. qu'il dit préciſément le contraire de ce qu'Amelot lui fait dire. » Plût à » Dieu, dit Juſte-Lipſe, page 9. de l'Edi» tion de Plantin, que Machiavel eût » conduit ſon Prince au Temple de la ver» tu & de l'honneur; mais en ne ſuivant » que l'utile, il s'eſt trop écarté du che» min royal de l'honnête.

Amelot a ſupprimé exprès ces paroles. La mode de ſon tems étoit encore de citer mal à propos; mais altérer un paſſage auſſi eſſentiel, ce n'eſt pas être pédant, ce n'eſt

pas ſe tromper, c'eſt calomnier. Le grand homme dont je ſuis l'Editeur, ne cite point, mais ou je me trompe fort, ou il ſera cité à jamais par tous ceux qui aimeront la raiſon ou la juſtice.

Amelot s'efforce de prouver que Machiavel n'eſt point impie, il s'agit bien ici de piété. Un homme donne au monde des leçons d'aſſaſſinat & d'empoiſonnement, & ſon Traducteur oſe parler de ſa dévotion.

Les Lecteurs ne prennent point ainſi le change: Amelot a beau dire que ſon Auteur a beaucoup loué les Cordeliers & les Jacobins; il n'eſt point ici queſtion de Moines, mais de Souverains à qui l'Auteur vouloit enſeigner l'art d'être méchans, qu'on ne ſçavoit que trop ſans lui.

D'ailleurs croiroit-on bien juſtifier Miriwits, Cartouche, ou Ravaillac, en diſant qu'ils avoient de très-bons ſentimens ſur la Religion, & ſe ſervira-t-on toûjours de ce mot ſacré pour flétrir les plus honnêtes gens, & pour juſtifier les plus corrompus & les plus criminels?

Céſar Borgia, dit encore le Traduc-

teur, *eſt un bon modéle pour les Princes nouveaux*; c'eſt-à-dire pour les uſurpateurs. Mais premierement tout Prince nouveau n'eſt point uſurpateur : les Médicis étoient nouvellement Princes, & on ne pouvoit leur reprocher d'uſurpation. Secondement l'exemple du bâtard d'Alexandre VI. toûjours déteſté & ſouvent malheureux, eſt un méchant modéle pour tout Prince.

Enfin la Houſſaye prétend que Machiavel haïſſoit la tyrannie : ſans doute tout homme la déteſte ; mais il eſt bien lâche & bien affreux de la déteſter & de l'enſeigner.

Je n'en dirai pas davantage, il faut écouter le vertueux Auteur dont je ne ferois qu'affoiblir les ſentimens & les expreſſions.

EPÎTRE

*De M. de S. L*** à M.....*

JE revois donc les bords où le Ciel m'a fait naître,
Là, j'ai vû comme un jour paſſer mes premiers ans;
J'exerçois ſans objet mes organes naiſſans ;
Charmé de voir, d'agir, d'entendre, de connoître,
Je

Je semblois essayer ma pensée & mes sens,
Et m'assurer du plaisir d'être.

C'est ici que la voix d'un Maître
A troublé mes jeux innocens.
La raison des parens gêne le premier âge ;
La tendresse & l'humeur nous prodiguent leurs soins ;
Bientôt de nouveaux goûts, mille nouveaux besoins
Nous font sentir notre esclavage.
Le cœur inquiet & volage
Veut s'égarer en liberté,
Et sur les ondes emporté,
Craint le Pilote & non l'orage.

D'un joug utile on se dégage,
L'espérance au front gai vient flatter nos desirs :
J'étois embarrassé du choix de mes plaisirs ;
Tout devoit être mon partage ;
J'entreprenois mille travaux,
Je me faisois aimer, j'étois utile au monde,
Je suffisois à tout : obstacles & rivaux,
Rien n'arrêtoit une ame ardente & vagabonde ;
Qui prévoyoit dans tout quelques succès nouveaux.

Il me semble qu'ici le souffle du Zéphire
M'apporte des esprits plus purs & plus nombreux ;
Dans ces lieux, où je fus heureux,
Avec plaisir encor quelquefois je respire :
Je crois m'y retrouver à la fleur de mes ans ;
Mon cœur s'épanouit sous un ciel qui s'épure.

Et le printems de la nature,
Pour un inſtant du moins m'y rend à mon printems.
Je voudrois retenir l'erreur où je me plonge ;
C'eſt ainſi qu'un Amant, chagrin que le réveil
Du bonheur qu'il goûtoit lui prouve le menſonge,
S'efforce à retomber dans les bras du ſommeil,
Pour être encor heureux en ſonge.

J'eſpérois autrefois : eſpérer c'eſt jouir ;
Le remors n'altéra jamais ces jouiſſances ;
Mais le tems fait évanouir
Ces chimériques eſperances.
Je perds tous les objets qu'il ôte à mes deſirs ;
De l'avenir trompeur j'ai perdu les plaiſirs ;
Sous ſes voiles obſcurs, au printems de mon âge,
Je voyois mille biens qu'il alloit m'apporter ;
Quand d'un œil plus certain j'en perce le nuage,
Je vois trop aujourd'hui tout ce qu'il va m'ôter :
J'aimois à le prévoir, je perds à le connoître ;
J'eſpérois l'inſtant où je ſuis,
Je crains l'inſtant où je dois être.

Il eſt d'autres plaiſirs que le tems a détruits :
Plus jeune, je penſois que ma jeune maîtreſſe
Etoit le ſeul objet qui pourroit m'enflammer ;
Je croyois pouvoir ſeul obtenir ſa tendreſſe ;
Je croyois que nos cœurs s'attendoient pour aimer.
Comme un choix éclairé, j'adorois ſon yvreſſe ;
Ses deſirs me flattoient, j'eſtimois ſes rigueurs ;
Du nom de ſentiment j'honorois ſa foibleſſe ;
Je croyois que les cœurs étoient le prix des cœurs.

C'eſt ainſi que j'étois dans les jardins d'Armide :
Au miroir de la vérité,
Au lieu d'un ſéjour enchanté,
Je découvre une plage aride :
Je l'ai vû, cet Amour, cette Divinité ;
Au vuide de nos cœurs, à notre oiſiveté,
J'ai vû qu'il devoit ſa puiſſance ;
Il n'eſt jamais dans ſa naiſſance
Que le goût de la volupté ;
Languiſſant dans la jouiſſance,
Réveillé par la vanité :
D'une froide fidélité,
On conſerve l'objet avec inquiétude,
On lui ſoumet ſa volonté.
L'amuſement ſe change en habitude,
L'habitude en néceſſité.
J'ai perdu par degrés les vertus les plus cheres.
Ah ! le grand jour qui m'a frappé
A trop éclairé mes miſeres,
Et je maudis l'inſtant où je fus détrompé.
Je voyois les humains comme un peuple de freres,
Sans défenſe auprès d'eux je ne redoutois rien ;
Je voyois tous les cœurs prêts à répondre au mien ;
Je croyois aux ames ſinceres.
J'ai vû l'exacte probité,
Et la ſcrupuleuſe équité
Cacher ſouvent des cœurs arides.
J'ai vû prendre pour la bonté
La foibleſſe des cœurs timides,
Le vil beſoin d'être flatté

Donner des louanges perfides,
Inſpirer le ſeul goût de la ſociété.
J'ai vû que la ſincerité
N'étoit que l'orgueil ou l'envie,
Qui s'exhaloient en liberté
Par une fauſſe piété.

J'ai vû la raiſon pourſuivie,
Le vice adulateur des graces revêtu,
Déplacer avec art le mérite ſublime.
J'ai vû par ſes amis l'honnête homme abattu;
Tout eſt opprimé, s'il n'opprime:
Tout combat ſur la terre, ou tout eſt combattu:
Le plus fort eſt tyran, le plus foible eſt victime.
Aurois-je donc perdu le plaiſir d'eſtimer?
Et faut-il rougir de mon être?
Dès qu'on commence à vous connoître,
Faut-il donc, ô mortels, ceſſer de vous aimer!
Auprès de toi, * * j'oublie
Combien ils ſont légers, aveugles ou pervers;
Si je mépriſe en eux la Nature avilie,
J'admire en toi la Nature ennoblie:
Sans toi j'irois chercher les plus ſombres déſerts:
Là, dans un antre obſcur, ou ſous un toit de chaume,
Pleurant d'avoir connu le néant des vertus,
Je m'écrierois avec Brutus:
O vertu, n'es-tu qu'un fantôme?

Fin du Tome II.

TABLE

DE TOUTES LES PIÉCES contenues dans le ſecond Volume.

PIÉCES FUGITIVES DE M. DE V***.

Lettres DE MONSIEUR DE V***, écrites en 1719. qui contiennent la Critique de l'Œdipe de Sophocle, de celui de Corneille, & du ſien.

LEttre premiere, page 1
Lettre II. 9
Lettre III. Contenant la Critique de l'Œdipe de Sophocle, 12
Lettre IV. Qui contient la Critique de l'Œdipe de Corneille, 33
Lettre V. Qui contient la Critique du nouvel Œdipe, 46
Lettre VI. Qui contient une Diſſertation ſur les Chœurs, 59

Lettre VII. à l'occaſion de pluſieurs Critiques qu'on a faites d'Œdipe, page 63
Lettre de Mademoiſelle de Launay, depuis Madame de STAAL, *à Monſieur de F****, 68
*Réponſe de Monſieur de F****, 70
Poëme ſur le ſoin que le Roi prend de l'éducation de la Nobleſſe dans ſes Places & dans Saint Cyr, 1687. 72
Priere pour le Roi, 76
*Réponſe à une Lettre de M. de V****, ibid.

Lettres ſur differens Sujets, par Monſieur de V***.

Lettre à Meſſieurs les Auteurs du NOUVELLISTE DU PARNASSE, 80
Lettre à Monſieur l'Abbé D. F. ſur la Tragédie de la Mort de Céſar, 95
Lettre à M. de la-Roque, ſur la Tragédie de Zaïre, 1732. 97
*Lettre à M. l'Abbé P**, ſur les Elémens de Newton*, 1738. 113
*Lettre à M. T**, ſur l'Ouvrage de Monſieur du Tot & ſur celui de Monſieur Melon*, 1738. 124

Lettres Italiennes, à M. le Cardinal Q**, avec la Traduction.

Lettera prima. Berlin, Gennaro, 4.... 1752. pag. 141
Lettera ſeconda. Poſtdam, 4. *Luglio* 1752. 141
Lettera terza. Poſtdam, 29. *Settembre* 1752. 143
Lettera quarta. Poſtdam, 21. *Novemb.* 1752. 144

Traduction des Lettres Italiennes.

Lettre premiere, 145
Lettre II. 146
Lettre III. 147
Lettre IV. 149
Remercîement ſincere à un homme charitable, 150
Lettre à M. Koënig, à Poſtdam, le 17. *Novembre* 1752. 157
*Eſſai ſur les Guerres Civiles de France, traduit de l'*Anglois *de M. de* **, 169
Lettre à Monſieur Norberg, Chapelain du Roi de Suede Charles XII. 209
Préface de la Henriade, de l'Edition de Londres, 1730. 224

Préface de l'Edition de 1737. par M. Linant, pag. 227

Opuscules de M. Regnard, célébre Poëte Comique.

Lettre en réponse à une Epître en vers qu'une femme de beaucoup d'esprit lui avoit envoyée, 2. Juillet, 1709. 232.
Chanson. Air : *Pour la Baronne*, 234.
Couplets pour Doguine. Autre, pour la même ; Sur le même Air, 235
Vers à Toutine, 236
Elégie par le grand Corneille, 1662. 237
*Epître à M. de V***, en lui envoyant un Poëme sur la Grace*, 243
*Réponse de M. de V****, 244
Epître à M. l'Abbé Rothelin, 245
*Le Philosophe, à Madame la Marquise de T***, par Monsieur de V****, 250
*Prologue, par M. de V****, 253
Lettre à l'Académie Françoise, 1756. 256
Réponse, 258
Autre Lettre, 259
Extrait d'une Lettre sur le Poëme de la Pucelle, 261

Epître d'un Medecin sur une maladie qu'il avoit essuyée dans sa jeunesse, pag. 262
Lettre à Mademoiselle **, 264
Epître au célebre Comédien Baron, lorsqu'à soixante ans il remonta sur le Théâtre, 266
Vers à Monsieur de V * *, 260
Quelques morceaux de l'Essai sur la Poësie Epique, traduit de l'Anglois de M. de V * *, par M. l'Abbé D* * *. 271

Suite des Piéces fugitives de M. de V***.

Epître à M. le Maréchal de R * *, dans l'Isle de Minorque*, 332
Vers faits à l'occasion du Discours Latin du R. P. Maister, Jésuite, Professeur d'Eloquence, prononcé devant LL. MM. II. & RR. le jour de la cérémonie de l'inauguration de l'Université, faite le 5. Avril 1756. 335
Epître de M. de V * * écrite à M. des Mahys*, 337
Vers du même Auteur à M. de Richelieu, au sujet des Ouvrages qui ont paru sur la prise de Port-Mahon, 339
Ode à Vénus, par M. le Marquis de Mineure, 341
Vers du même, sur l'art d'aimer d'Ovide, 344